54807/B

WHITE, C.
C

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30534641

AVIS
AUX FEMMES ENCEINTES
ET EN COUCHES,
OU
TRAITÉ

Des Moyens de prévenir & de guérir les Maladies qui les affligent dans ces deux états ;

Traduit de l'anglois de CHARLES WHITE, *Membre du College de Chirurgie de Londres, & Chirurgien de l'Hôpital de Manchester ;*

Et augmenté d'un Traité sur l'Allaitement maternel.

Par M.... Docteur en Médecine.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXIV.
Avec Approbation, et Privilege du Roi.

322363

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

EN lisant attentivement l'ouvrage dont je donne la traduction, j'y ai trouvé avec plaisir les meilleurs préceptes sur la maniere dont les femmes doivent se conduire pendant leur grossesse & pendant leurs couches; sur les moyens de se garantir des maladies auxquelles elles sont alors sujettes; & sur la méthode que l'on doit suivre pour les bien traiter, lorsqu'elles en sont malheureusement attaquées. M. *White* s'applique principalement à combattre des erreurs dangereuses, & qui ne sont pas moins répandues en France, que dans le pays où il écrit; il prouve victorieusement à celles qui sont l'objet de son travail, que la conduite qu'elles tiennent lorsqu'elles sont enceintes, ou après leur accouchement, contribue beaucoup à leur procurer les maux dont elles sont souvent les victimes; il montre aux personnes de l'art les armes qu'elles doivent employer pour les combattre; enfin, c'est sur les

autorités des medecins les plus célebres ; & ſur l'expérience, qu'il poſe les fondements d'une doctrine qui eſt, à la vérité, celle que pluſieurs praticiens diſtingués ont déjà adoptée, mais qu'il a, plus que tout autre, développée & miſe dans un jour propre à lui faire un grand nombre de ſectateurs.

Après avoir porté ce jugement avantageux de l'ouvrage de M. *White*, j'ai cru que je me rendrois utile en le traduiſant dans notre langue ; & je m'y ſuis d'autant plus volontiers déterminé, que la matiere dont il traite eſt de la plus grande importance. La plûpart des femmes, aſſervies aux préjugés, & obéiſſant aveuglément à l'uſage, obſervent le plus mauvais régime dans les temps qui précedent & qui ſuivent leur accouchement ; il eſt donc intéreſſant de leur faire connoître, autant pour leur propre utilité, que pour celle du fruit qu'elles portent dans leur ſein, le genre de vie auquel elles doivent alors préférablement ſe livrer, & de leur enſeigner les moyens capables de prévenir les maux qu'elles ont tant à craindre. On commet auſſi, tous les jours, les fautes les plus graves dans le traitement des fiévres de couches ; elles ſont ſans doute

la cauſe des malheurs ſi fréquents qu'on voit arriver, & l'on ne peut eſpérer de les rendre plus rares, qu'en rectifiant les idées ſur un point ſi eſſentiel, & en traçant la route qu'il faut tenir pour éviter les écueils où vont échouer ordinairement tous les efforts d'un art mal-entendu.

Voilà le double avantage que j'ai cherché à produire, à l'égard des femmes & de ceux qui les gouvernent dans leurs couches, en entreprenant de leur faire connoître cet ouvrage, où les unes trouveront avec plaiſir des conſeils ſalutaires; & où les autres puiſeront des préceptes, avoués déjà par l'expérience, qui leur ſerviront de guides sûrs dans l'exercice de leur profeſſion.

Afin de remplir encore, avec plus de fruit, la tâche que je me ſuis impoſée, j'ai ajouté à l'ouvrage de M. *White*, un petit Traité ſur l'Allaitement maternel. Je forme des vœux ardents, avec tous ceux qui s'intéreſſent vivement au bien de l'humanité, pour que les meres, plus pénétrées de leurs obligations, allaitent leurs enfants; & je m'eſtimerois infiniment heureux ſi mon travail pouvoit contribuer à leur faire embraſſer un parti ſi digne d'éloges.

D'ailleurs, j'ai ſuivi ſcrupuleuſement le texte anglois, & je me ſuis ſeulement permis de changer l'ordre des Chapitres. Par exemple, j'ai placé à la tête de l'ouvrage l'hiſtoire des moyens prophylactiques relatifs aux incommodités de la groſſeſſe, enſuite les Préceptes ſur les Accouchements, &c. parce que cet ordre m'a paru beaucoup plus naturel, que celui auquel M. *White* s'eſt aſſujetti. J'ai auſſi rapproché, dans le même article, ce qui, dans l'original, eſt ſéparé & interrompu par d'autres Chapitres, ſavoir, tout ce qui a rapport ſoit à l'hiſtoire, ſoit au traitement d'une même maladie. En me permettant ces légers changements, j'ai ſeulement conſulté ce qui pouvoit être plus commode pour le lecteur : mais, à tout autre égard, je me ſuis efforcé d'être traducteur fidele, & de rendre, avec toute l'exactitude poſſible, les penſées de mon auteur.

A

GUILLAUME HUNTER,

Docteur en Médecine, Médecin extraordinaire de Sa Majesté, Professeur d'Anatomie à l'Académie royale, & Médecin consultant de l'Hôpital des Femmes en couches.

MONSIEUR,

Parmi les distinctions honorables, il n'en est aucune dont l'origine soit plus respectable, que l'hommage volontaire rendu aux personnes qui exercent avec la plus grande célébrité une profession savante & utile, par celles qui lui ont aussi consacré

leurs veilles & leurs travaux. Le mérite ſeul aſſigne les rangs dans la République des Lettres ; & le noble titre de Primus inter Pares *n'y peut être accordé que par des ſuffrages libres, & auxquels la partialité n'a aucune part.*

Le Public jugera ſans doute que je paye, en vous dédiant cet Ouvrage, un tribut légitime à un Médecin qui jouit d'un rang diſtingué & vraiment mérité.

Je vous prie de l'agréer comme un foible témoignage d'une reconnoiſſance qui a pour motifs les ſecours utiles que vous m'avez accordés dans la carriere que je parcours, & les preuves obligeantes de l'amitié dont vous m'avez toujours honoré.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR, avec le reſpect le plus ſincere & la plus parfaite eſtime,

Votre très-humble ſerviteur,
CHARLES WHITE.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

J'Ai pour but, en publiant ce Traité, de proposer les moyens convenables pour prévenir les maux funestes & sans nombre, qui attaquent la plus aimable portion du genre humain ; de combattre une foule d'opinions & de maximes pernicieuses, qui ont pour base l'ignorance, & qui sont protégées par l'entêtement & le préjugé ; enfin de venger la nature elle-même du reproche injurieux qu'on lui fait, de négliger le plus important de ses ouvrages.

Dans un temps où le raisonnement, fondé sur des faits réels & une observation exacte, a pris la place d'une vaine théorie dans

preſque toutes les autres ſciences, & a été appliqué à pluſieurs branches de la médecine, avec un avantage ſingulier, je ne crois pas avoir beſoin d'apologie lorſque j'eſſaie d'employer la même méthode, en entreprenant de traiter un objet important qui a été juſqu'à préſent trop livré à un uſage arbitraire, à l'ignorance, & aux préjugés.

En réfléchiſſant ſur la cauſe du peu de progrès qu'on a fait dans la maniere de prévenir & de traiter les maladies dont les femmes en couches ſont ſi ſouvent les victimes, progrès qui eſt encore moins conſidérable que relativement aux autres maladies, il me paroît qu'on n'en peut pas aſſigner une plus ſenſible que les idées dont on s'eſt prévenu touchant l'état des femmes en couches, & qui ne ſont pas fondées ſur l'expérience. Car, tandis que pluſieurs

hommes ſavants (*a*), même depuis *Sydenham*, & particuliérement dans ces derniers temps, faiſoient avec ſuccès leurs efforts pour établir une doctrine générale ſur les fiévres, plus raiſonnée, & pour introduire dans leur traitement un meilleur régime & l'uſage de l'air froid; d'anciens préjugés ont apporté trop d'obſtacles à l'application de leurs principes aux affections fébriles des femmes en couches, que l'on s'imaginoit être d'une nature particuliere dont participoit toute circonſtance appartenante à cet état. Avant de propoſer les moyens propres à perfectionner la pratique, il faut donc commencer par établir des idées plus juſtes, ſoit ſur l'état qui ſuit l'accouchement, ſoit ſur les

(*a*) *Friend*, *Glaſſ*, *Huxham*, *Pringle*, *Lée*, *Pekins*, *Huck*, *Dimsdale*, *Heberden*, *Brocklesby*, *Ruſton*, *Watſon*, *Baker*, *Kirkland*, & pluſieurs autres.

causes des maladies qui l'accompagnent ; &, en y faisant l'attention convenable, je suis convaincu, par l'expérience, que l'on peut non-seulement perfectionner beaucoup la méthode curative, mais même, ce qui est encore plus important, prévenir entiérement ces accidents si terribles & si dangereux.

Voilà les objets que j'ai principalement en vue dans le cours de cet ouvrage ; & si, en les traitant, je parois donner à quelques circonstances légeres plus d'attention qu'elles n'en méritent, je prie le lecteur de se rappeller que la plus petite remarque tirée d'une bonne observation, a plus d'utilité & donne une satisfaction plus grande à celui qui sait rechercher la vérité, qu'une théorie des causes très-étendue, mais qui n'est fondée que sur de simples hypotheses.

Nous sommes trop portés à né-

gliger ce qui eſt ſimple & évident, pour donner la préférence à ces fruits d'une imagination qui ſe plaît à les créer : cependant un ſeul argument, fourni par un fait bien conſtaté, eſt un fondement ſur lequel on peut ſe repoſer avec plus d'aſſurance que ſur un ſyſtême entier qui n'eſt que le fruit de la ſpéculation. Cette loi de la nature, ſi importante, la circulation du ſang, a échappé à la pénétration des philoſophes qui ont porté la ſpéculation au plus haut degré, & elle a été découverte par quelques expériences faciles.

Si j'étois, en effet, diſpoſé à appuyer mes raiſonnements en faveur des principes que j'eſſaie d'établir, ſur un autre fondement que ſur la pure obſervation, je ne manquerois pas de différents arguments *à priori*, & tirés de l'analogie. Je pourrois dire qu'il eſt inconcevable que la nature puiſſe

laiſſer incomplet le plus important de ſes ouvrages, & qu'elle devroit aller au-devant de l'art dans une opération preſqu'antérieure à l'art lui-même. Nous voyons, en effet, qu'elle n'en a pas beſoin dans ſes productions moins nobles. Elle fait conſtamment renouveller les eſpeces, parmi les végétaux, ſans qu'elle s'écarte jamais de ſon procédé ordinaire; & lorſque le fruit a atteint ſa parfaite maturité, il ſe détache de lui-même ſans qu'il ait beſoin pour cet effet de la main de l'art. Il en eſt de même parmi tous les animaux : la nature, par ſon procédé, les garantit également de la maladie (*a*). Pourquoi donc l'eſpece humaine, ſa plus belle production, ſeroit-elle la ſeule qui éprouveroit ſa rigueur ou ſa négligence dans un objet ſi

(*a*) L'auteur ne veut pas avancer ici que les femelles des animaux, ou les femmes, n'aient jamais d'accouchements contre-nature.

important ? Si la douleur qu'endure la femme, en mettant au monde ſon enfant, eſt une circonſtance inévitable, elle eſt en même temps contre-balancée par d'autres avantages ; mais il paroît contraire au plan général de la nature, qui conſiſte à protéger & à conſerver ſes créatures, que ſon opération la plus importante ſoit par elle-même une maladie, & devienne ſouvent la ſource de pluſieurs maux dangereux & même mortels.

M. *Deparcieux* & M. *Wargentin*, le premier à *Paris* & l'autre en *Suede*, ont obſervé que non-ſeulement les femmes vivoient plus long-temps que les hommes, mais encore que les femmes mariées jouiſſoient d'une vie plus longue que celles qui gardoient le célibat. Les regiſtres, examinés par M. *Muret*, confirment cette obſervation ; & il paroît particuliè-

rement que, d'un nombre égal de femmes mariées & de celles qui gardent le célibat, entre quinze & vingt-cinq ans, il en meurt plus des dernieres que des premieres, dans la proportion de 2 à 1. La raiſon de cette différence peut être, comme l'avance M. *Muret*, que les femmes qui ſe marient ont un corps bien conſtitué, & qu'elles compoſent, parmi les perſonnes de leur ſexe, la portion la plus ſaine & la plus vigoureuſe. Mais cette raiſon n'eſt probablement pas la ſeule, & l'on peut, je crois, préſumer qu'en cela, comme dans tous les autres cas, les effets ſont plus favorables aux individus qui ſuivent l'ordre de la nature.

Quoique cette maniere de raiſonner puiſſe plaire à un eſprit philoſophique, ou quoiqu'elle offre à mon imagination une nouvelle maniere de conſidérer mon objet, je n'eſſaierai point d'ap-

puyer des regles de pratique ſur un tel fondement.

Au contraire, je n'ai rien préſenté que ce qui a été le réſultat d'une expérience longue, étendue, & je puis dire fort heureuſe, parmi les femmes de toute condition. Quelque hardi que je puiſſe paroître, en établiſſant des préceptes de pratique que l'uſage n'a point encore conſacrés, les obſervations que je rapporte, & que j'ai choiſies dans un grand nombre d'autres ſemblables, ſeront, à ce que j'eſpere, plus que ſuffiſantes pour ma juſtification. C'eſt uniquement parce que l'expérience m'a conduit à la connoiſſance de ces préceptes, & des malheurs qui accompagnent un traitement contraire, que je me ſuis déterminé à en entretenir le Public; & je deſire que tout lecteur de bonne foi, à qui je les

préſente, veuille les ſoumettre à la même expérience.

Je ne puis finir ſans témoigner ma reconnoiſſance des obligations multipliées que j'ai à ceux de mes amis éclairés qui m'ont aidé de leurs conſeils, en examinant & en corrigeant cet ouvrage; & à mes correſpondants exerçant la médecine, qui ont bien voulu me communiquer pluſieurs inſtructions utiles. Le Public jugera de quel ſecours elles m'ont été pour les conſéquences pratiques que j'ai eſſayé d'établir.

TABLE

Des Matieres contenues dans cet Ouvrage.

SECTION PREMIERE.

INSTRUCTIONS générales pour prévenir pluſieurs incommodités particulieres à l'état de groſſeſſe. Page 1

SECTION II.

Préceptes généraux ſur les Accouchements naturels, & ſur les moyens de prévenir les tranchées. 21

SECTION III.

De la Fiévre des Couches, de la Fiévre miliaire, & de la Fiévre de Lait. 44

ARTICLE PREMIER.

Des moyens de prévenir ces Fiévres. ibid.
De l'Allaitement maternel. 114

ARTICLE II.

De la Fiévre des Couches. 184
Traitement de la Fiévre des Couches. 212

ARTICLE III.

De la Fiévre miliaire. Page 252
Traitement de la Fiévre miliaire. 284

ARTICLE IV.

De la Fiévre de Lait. 303

SECTION IV.

OBSERVATIONS. 305
PREMIERE OBSERV. *Ouverture du cadavre d'une Femme enceinte de ſix mois.* ibid.
II. OBSERV. *Sur une Fiévre des Couches avec diarrhée.* 314
III. OBSERV. *Sur une Fiévre des Couches.* 323
IV. OBSERV. *Sur une Fiévre des Couches.* 325
V. OBSERV. *Sur une Fiévre miliaire avec avortement.* 329
VI. OBSERV. *Sur un Accouchement ſuivi de ſymptômes bilieux, dans leſquels un régime fort extraordinaire, & l'uſage libre de l'air froid, eurent le meilleur ſuccès.* 336
VII. OBSERV. *Sur une Fiévre des Couches.* 348
VIII. OBSERV. *Séjour du* placenta *dans la matrice, avec perte, ſuivie d'une Fiévre des Couches.* 350

IX. OBSERV. *Sur une Fiévre des Couches.* Page 354
X. OBSERV. *Séjour du* placenta *dans la matrice, accompagné de perte.* 364
XI. OBSERV. *Séjour du* placenta *dans la matrice, qui a occasionné une Fiévre miliaire mortelle.* 365
Séjour du placenta *dans la matrice, qui a occasionné des pertes mortelles.* XII. OBS. 367; XIII. OBS. 368; XIV. OBS. 369; XV. OBS. *ibid.*
CONCLUSION. 370
POST-SCRIPTUM. 373

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit traduit de l'anglois, ayant pour titre : *Avis aux Femmes pendant leur groſſeſſe & dans leurs couches ;* & je l'ai trouvé très-digne de l'impreſſion. A Paris, le 25 Mai 1774.

Signé, LOUIS, Cenſeur royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & féaux Conſeilliers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conſeils ſupérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur VINCENT Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un *Avis aux Femmes pendant leur groſſeſſe, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que

l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-neuvieme jour du mois de Juin l'an de grace mil sept cent soixante-quatorze, & de notre regne le premier. Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 2916, *fol.* 269, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 4 *Juillet* 1774.

A. P. LOTTIN *jeune*, Adjoint.

ERRATA.

page	*ligne*	
2	24	changé, *lisez* changés.
9	7	beaucoup moins, *lisez* beaucoup plus.
62	21	de leur nature, *lisez* de la nature.
69	5	occasionnées, *lisez* occasionnés.
132	13	dont elles sont attaquées, *lisez* dont ils sont attaqués.
215	1	telles, *lisez* telle.
230	1	quantité, *lisez* qualité.
234	27	provoque à la, *lisez* provoque la.
247	Not.	(*b*) ligne 10, *gaviter*, lisez *graviter*.
322	14	L'*ipécuanha*, lisez L'*ipécacuanha*.

Avis au Relieur.

La Planche 1 doit être placée après la page 76.
La Planche 2, après la page 102.

AVIS

AVIS
AUX FEMMES
ENCEINTES.

SECTION PREMIERE.

Inſtructions générales pour prévenir pluſieurs incommodités particulieres à l'état de groſſeſſe.

L'Art prophylactique, ou l'art de prévenir les maladies, particuliérement les fiévres, eſt l'objet d'une étude de la plus grande importance pour tous ceux qui pratiquent la chirurgie ou l'art des accouchements. Sans une parfaite connoiſſance de cette branche de la médecine, le praticien ne peut pas eſpérer le

ſuccès, ou au moins il ne doit point s'en flatter, après pluſieurs des principales opérations de chirurgie, ou après les accouchements, ſoit qu'ils aient été naturels, ou contre-nature, ou laborieux.

Telle femme a conçu, & ſes regles ne reviennent point au terme ordinaire : on s'imagine communément que la plûpart des incommodités qu'elle éprouve, & le danger de l'avortement, ſont dûs principalement à la pléthore ; & en conſéquence on preſcrit preſque toujours la ſaignée. Cette pratique peut être bonne dans quelques cas, mais on ne doit aucunement l'adopter comme une regle générale, lorſqu'on conſidere la maniere de vivre de notre temps. Dans les ſiécles précédents, dans ceux où nos ancêtres vivoient d'aliments plus nourriſſants, & menoient une vie plus active que celle qu'on mene aujourd'hui, les inflammations & toutes les maladies qui attaquent les corps pléthoriques, étoient extrêmement communes ; mais, ayant changé de maniere de vivre, quant aux aliments & quant à l'exercice, nous ſommes devenus moins ſujets à ces maladies, comme l'expérience doit nous en convaincre ; & nous les avons changées contre celles

qui appartiennent aux fibres foibles & relâchées.

Il y a peu de maladies de l'un & de l'autre ſexe qui exigent aujourd'hui des ſaignées auſſi abondantes qu'il y a un demi-ſiécle ; car, dans moins que cet eſpace de temps, notre ancienne maniere de vivre a été conſidérablement altérée.

Il n'eſt pas probable que les menſtrues ſoient cauſées par une pléthore générale ; mais, quand même on accorderoit qu'elles ſont dues à cette cauſe, il ne s'enſuivroit pas que la pléthore ſoit la compagne fidelle de la groſſeſſe. En effet, ſi nous faiſons attention à la grande quantité de ſang qui doit néceſſairement ſe porter au *placenta* de l'enfant, aux nauſées, aux vomiſſements, & à la perte preſque totale de l'appétit, ſymptômes qui accompagnent fréquemment la groſſeſſe dans ſon commencement, nous concevrons que, ſi la pléthore exiſte dès les premiers temps, elle doit, dans pluſieurs tempéraments, avoir une fort courte durée. J'ai connu pluſieurs femmes d'une conſtitution foible, délicate & ſenſible, & ayant mauvais appétit, qui n'atteignirent jamais le terme de leur groſſeſſe, tant qu'on les fit

ſaigner ; & qui, au contraire, mirent toujours au monde des enfants forts & pleins de ſanté, toutes les fois qu'on ne les ſoumit point à cette opération ; enſorte que cette maxime d'*Hippocrate* (*a*), « la » ſaignée fait avorter la femme enceinte, » ſur-tout ſi le fœtus eſt déja grand, » quoique beaucoup trop générale, ne paroît cependant pas auſſi mal fondée qu'on l'a rapporté dans ces derniers temps, ſurtout ſi l'on conſidere que les conſtitutions foibles & relâchées ſont particulieres au climat chaud où il vivoit.

Le docteur *Lobb*, qui a traité du danger de l'avortement, a fait ſur ce ſujet quelques obſervations utiles & ingénieuſes. Il évalue l'évacuation menſtruelle des femmes à *cinq*, *ſix* ou *ſept onces*. En ſuppoſant qu'elle aille juſqu'à *ſept*, la quantité totale de ſang évacué dans les dix mois lunaires, monte à *ſoixante & dix onces*, ou à *quatre livres ſix onces* ; mais ce poids eſt inférieur à celui d'un enfant avec ſon *placenta* & ſes membranes, car, dans un

(a) *Mulieri uterum gerenti vena ſecta abortionem facit, idque potiſſimùm ſi fœtus grandior fuerit.* Aphor. 31, ſect. 5.

exemple que cet auteur rapporte, l'enfant pesoit *seize livres sept onces*, & son *placenta une livre quatre onces*. Comme toute cette quantité de matiere doit avoir existé originairement dans les vaisseaux artériels de la mere, il conclut qu'il doit y avoir pendant la grossesse une diminution continuelle de la quantité du sang, & qu'une femme grosse, loin d'encourir le danger de la pléthore, a moins de sang que dans tout autre temps de sa vie; ce qui est encore rendu sensible par la maigreur du visage & du corps, pendant le cours des neuf mois. *Lobb* en tire donc cette conséquence, savoir, qu'il est à craindre de causer l'avortement par la saignée, en diminuant la force vitale de la mere, & en privant l'enfant de la nourriture qui lui est nécessaire : il observe encore, d'après l'expérience, que les jeunes femmes sanguines, qui ont la peau ferme, & dont le corps, fort & agile, est encore fortifié par l'exercice, ne font presque jamais de fausses couches, à moins qu'elles ne soient occasionnées par quelque cause violente; au lieu que celles-là y sont très-sujettes, qui ont un un tempérament délicat, des muscles lâ-

ches, un pouls foible & une trop petite quantité de ſang (*a*).

Le *lait* d'*âneſſe*, quelques eaux minérales, le *quinquina*, l'*élixir acide de vitriol*, & le même *élixir dulcifié*, ſont du bien aux femmes enceintes, comme me l'a appris l'expérience. Elle m'a encore enſeigné que l'exercice du cheval, modéré & répété chaque jour, leur étoit favorable ; & j'ai éprouvé, pendant un grand nombre d'années, les bons effets du *bain froid*, pour prévenir non-ſeulement l'avortement, dans les cas où toute autre methode n'avoit pu réuſſir, mais encore les autres maladies auxquelles ſont ſujettes les femmes groſſes, & plus ordinairement celles qui ont la fibre lâche & foible.

Je n'ai pas ſeulement obſervé les bons effets du *bain froid* pour les femmes groſſes, mais je l'ai encore recommandé, ces dernieres années, aux nourrices, & elles en ont recueilli de grands avantages. Il m'eſt venu dans l'eſprit de conſeiller cette pratique, parce que j'ai appris que

(*a*) Compend. de la Pratique de Médecine, page 89 & ſuiv.

pluſieurs femmes de *Scarborough*, qui faiſoient leur état d'accompagner les dames au bain de mer, ont trouvé que, quand elles étoient nourrices, elles avoient une meilleure ſanté, qu'elles étoient plus fortes, & qu'elles avoient une plus grande quantité de lait que dans d'autres temps, avant qu'elles commençaſſent cette pratique.

D'ailleurs, pluſieurs auteurs ont déja vanté l'uſage du *bain froid*, dans le même cas où je le recommande. J'obſerverai ſeulement, dit le docteur *Whytt*, que le *bain froid* fait beaucoup de bien à pluſieurs femmes, qui ſont ſujettes à l'avortement, principalement à cauſe de la foibleſſe de leurs nerfs. On a remarqué, dit le docteur *Lind* (*a*), que l'uſage du *bain froid*, pris de bon matin dans une baignoire, ou en ſe plongeant dans la mer, étoit extrêmement avantageux dans l'été, & dans les pays chauds. Il aſſure, d'après ſa propre expérience dans les climats chauds, que pluſieurs diarrhées & autres maladies, qui n'étoient dues qu'à une chaleur extraordinaire, laquelle relâchoit les ſolides & occaſionnoit la colliquation

(*a*) Maladies des gens de Mer, page 44.

des ſucs animaux, ont été non-ſeulement guéries par le *bain froid*, mais même qu'il a bien prévenu leur retour & l'attaque d'autres maladies ſemblables (*a*).

Au reſte, je ne veux pas que l'on prenne le *bain froid* au plus haut dégré; il ſera bon, pourvu que l'eau ſoit tout au plus tiéde : les femmes le prendront dans une baignoire placée le plus avantageuſement poſſible, dans quelqu'endroit de leur maiſon. On s'eſt ſervi en *Ecoſſe*, pendant pluſieurs années, à ce que j'ai appris, d'une nouvelle machine qui eſt réellement fort commode pour baigner les femmes dans leur appartement. La machine qui contient l'eau eſt faite d'étain, & eſt ſuſpendue au-deſſus de la tête de la malade, qui ſe tient dans une baignoire vuide & environnée de couvertures fixées à cette machine. Lorſque tout eſt ainſi préparé, la malade tire un cordon, & l'eau tombe ſur elle à travers une paſſoire.

J'ai ſouvent conſeillé à mes malades de ſe baigner de deux jours l'un, dans le temps où leur eſtomac ne ſeroit pas

(*a*) Voyez J. *Floyer* & le docteur *Baynard*, ſur le *Bain froid*.

chargé d'aliments ; &, d'après les ſuccès que j'ai obtenus par cette pratique, en prévenant les avortements & pluſieurs des incommodités particulieres à la groſſeſſe, telles que les nauſées & les vomiſſements, je penſe qu'on doit les attribuer beaucoup moins rarement à la pléthore, qu'à la foibleſſe & au relâchement des fibres, & à l'affection ſympathique des nerfs par la diſtention de la matrice : dans ces cas, je le répete, j'ai ordinairement vu l'*exercice*, le *quinquina*, l'*élixir de vitriol*, & les eaux minérales, jointes au *bain froid*, produire les meilleurs effets.

Je ſuis convaincu que la ſaignée eſt trop indiſtinctement miſe en uſage, & trop ſouvent répétée ; & que, quoiqu'elle puiſſe paroître, en quelques occaſions, procurer un ſoulagement immédiat, elle doit, après tout, aggraver les maux, affoiblir les femmes, & les rendre plus ſujettes aux maladies putrides. Ce n'eſt pas cependant que je veuille faire entendre que la ſaignée n'eſt jamais néceſſaire : elle l'eſt certainement pour quelques conſtitutions & dans les maladies inflammatoires, ſur-tout ſi la malade ſe plaint d'un ſentiment de plénitude, de

douleurs de tête & de dos, ſi elle a un pouls plein & fort, &c; mais, hors cela, même dans des cas de pléthore, qui ne ſont pas accompagnés de ſymptômes inflammatoires, le *lait d'âneſſe*, une *eau minérale*, l'*élixir de vitriol* & l'*exercice*, rempliſſent les mêmes vues que la ſaignée; avec cet avantage, qu'ils remédient à la pléthore actuelle, ſans en favoriſer le retour, ce qu'on peut reprocher aux fréquentes ſaignées, en même temps qu'ils fortifient les ſolides.

L'exercice du cheval & tous les autres doivent être évités lorſqu'il ſe manifeſte quelques ſymptômes d'avortement: alors, le repos abſolu eſt indubitablement de la plus grande importance.

Il eſt encore très-eſſentiel d'entretenir le ventre libre : pour cet effet, on peut accorder les végétaux & les fruits mûrs. On donnera auſſi, de temps en temps, les *purgatifs amers anti-ſeptiques*, lorſqu'il ſera néceſſaire de nettoyer l'eſtomac & les inteſtins; & même les *aloétiques*, ſi la malade n'eſt point ſujette aux hémorrhoïdes, mêlés avec les autres *gommes réſineuſes anti-ſeptiques*. L'uſage de ces remedes s'oppoſe à l'amas des excréments qui ſe durciſſent dans les inteſtins,

& qui envoient des vapeurs putrides. On peut encore faire boire journellement quelque boiſſon théiforme, faite avec les herbes ameres anti-ſeptiques. Les acides végétaux, le *columbo* & les mixtions neutres, priſes pendant qu'elles ſont en effervescence, & qui ont toutes la qualité anti-putride, ſervent à remplir les mêmes vues, & font ordinairement beaucoup de bien dans les vomiſſements occaſionnés par une ſurabondance de bile âcre & putride.

Quoique la racine de *columbo* n'ait point encore trouvé ſa place dans aucun diſpenſaire, & qu'il n'en ait été fait mention par aucun auteur que je connoiſſe, on l'a donnée en *Angleterre*, dans ces trente dernieres années, ou peut-être depuis un plus long temps, dans les vomiſſements opiniâtres, & dans pluſieurs autres maux de l'eſtomac & des inteſtins. Elle fut premiérement apportée à *Manchester*, par un apothicaire habile, il y a vingt-cinq ans, & on s'en eſt toujours ſervi depuis dans les maladies bilieuſes des deux ſexes. Cet apothicaire la tenoit de M. *Robinſon de Richmond*, avec lequel il vivoit, & qui l'avoit donnée, pendant pluſieurs années, pour des maux ſembla-

bles. M. *Robinſon* l'avoit apportée des *Indes orientales :* il diſoit que les natifs du pays prenoient ſouvent de cette racine réduite en poudre, autant qu'il en tiendroit ſur un *demi-ſchelling*, dans un verre de *rack* (*a*), pour les maladies déja mentionnées, & que ſon uſage étoit ordinairement ſuivi du ſuccès.

Le docteur *Percival*, dont le mérite, comme auteur, eſt ſuffiſamment connu parmi les médecins, a bien voulu me communiquer quelques expériences utiles qu'il a faites derniérement ſur cet excellent médicament, & qu'il a intention de rendre publiques dans peu de temps. Le réſultat de ces expériences eſt, 1°. que la racine de *columbo* eſt inférieure, comme anti-ſeptique, au *quinquina*, pour conſerver les chairs des animaux ; mais qu'elle eſt ſupérieure à cette écorce & aux *fleurs de camomille*, pour garantir la bile de la putréfaction, & pour lui rendre ſon premier caractere lorſqu'elle eſt putréfiée : 2°. qu'une infuſion de *quinquina*, mêlée avec de la bile & de la ſalive putride, coaguloit dans l'inſtant la bile, & aug-

(*a*) Sorte de liqueur forte, qu'on extrait du *riz*, & qui eſt particuliere aux Indes orientales.

mentoit conſidérablement la puanteur ; au lieu qu'une infuſion de *columbo* s'y uniſſoit parfaitement, & en corrigeoit très-puiſſamment l'odeur fétide. Je penſe que ces expériences nous dévoilent la maniere d'agir de ce médicament, nous donnent la raiſon de ſes ſuccès dans les vomiſſements bilieux & pluſieurs autres affections de l'eſtomac & des inteſtins, & nous indiquent quelles maladies il doit principalement ſoulager & guérir. Le docteur *Percival* en conclut avec raiſon, que ſon utilité doit être évidente dans les maladies où il y a tendance à la putridité, ou dans les digeſtions imparfaites par l'effet de la ſalive corrompue ou de la bile altérée.

Les *œufs cruds*, pris quelquefois pendant la groſſeſſe, mais ſur-tout pendant les derniers mois, ſont forts bons, pourvu que l'eſtomac puiſſe les ſupporter, pour prévenir & guérir cette jauniſſe momentanée à laquelle quelques femmes ſont ſujettes. Si la malade ne peut faire uſage des *œufs cruds*, ou ſi le mal eſt très-opiniâtre, on peut donner avec ſûreté & avantage une petite doſe de *calomel*.

Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que la jauniſſe momentanée, à laquelle les

femmes enceintes, les enfants nouveaunés, & même les adultes des deux ſexes, ſont fréquemment ſujets, doive ſon origine à l'obſtruction totale ou partielle de l'orifice du conduit commun *cholédoque*, par quelque *gluten* tenace, d'où la bile ne peut s'écouler dans le *duodénum*, & eſt par-là forcée de rentrer dans la maſſe du ſang. L'attention que j'ai donnée aux malades des deux ſexes & de tous les âges, qui avoient la jauniſſe, & qui ont été guéris en prenant ſouvent des *œufs cruds* dans de l'eau de fontaine froide, a beaucoup contribué à me faire adopter cette opinion. Je préſume que les œufs agiſſent comme diſſolvants du *gluten* qui bouche l'orifice du conduit, & qu'ils livrent par-là un paſſage libre à la bile pour s'épancher dans le *duodénum*. Nous ſavons que les jaunes d'œufs détruiſent la tenacité des gommes & des réſines, & qu'ils les rendent, non-ſeulement elles, mais encore les huiles & les baumes naturels, miſcibles à l'eau.

Le premier eſſai que je fis de ce remede fut ſur moi-même, il y a environ quatorze ans. J'eus alors une jauniſſe, pendant pluſieurs ſemaines, qui me mit en mauvais état : la bile ne paſſoit point du tout de-

puis long-temps dans mes inteſtins ; ma peau étoit noire ; & j'avois pris en vain une grande quantité de *ſavon*, de *garence*, de *mars*, de *rhubarbe* & de remedes *aloétiques*. Dans ces entrefaites, un officier de marine me dit qu'il me guériroit ſur le champ, ſi je voulois lui permettre de me donner ſon conſeil. Sa propoſition me fit rire ; mais il m'apprit qu'il avoit été attaqué, quelques années auparavant, en voyageant ſur la Méditerranée, de la même maladie qui m'affligeoit ; qu'il l'avoit eue à un degré auſſi conſidérable ; qu'après avoir eſſayé, ſans aucun fruit, tous les médicaments que le chirurgien du vaiſſeau put imaginer, un médecin Eſpagnol, demeurant à *Minorque*, l'avoit aſſuré qu'il le guériroit en peu de jours, avec un ſeul remede bien ſimple ; qu'il lui fit prendre en effet, chaque matin & à jeun, deux *œufs cruds*, les blancs & les jaunes enſemble, dans un verre d'eau, & un autre *œuf* toutes les quatre heures, dans le cours de la journée ; que, trois jours après, il commença à appercevoir de la bile dans ſes ſelles, quoiqu'il n'ait pu en découvrir la plus petite quantité depuis trois ſemaines ; qu'il commença dès-lors à ſe mieux por-

ter, & qu'il fut, en peu de temps, parfaitement guéri. En considérant, après ce récit, la propriété dissolvante des jaunes d'œufs, & en faisant attention, d'un autre côté, que les jaunes d'œufs doivent au moins fournir une nourriture tout-à-fait exempte d'acrimonie, je commençai à concevoir une idée plus favorable de la recette de cet officier.

Je l'essayai donc, & j'éprouvai exactement les mêmes effets qu'il m'avoit promis. Quoique je fusse certain que ma bile n'avoit point du tout passé depuis six semaines, elle commença à couler, après n'avoir encore pris des *œufs* que pendant trois jours; &, au quatrieme, elle coula en aussi grande quantité que je pouvois le desirer. Je continuai néanmoins à en prendre encore, pendant plusieurs mois; & depuis, je n'ai plus été attaqué de la même maladie.

J'ai conseillé le même remede à plusieurs personnes qui avoient aussi la jaunisse; & j'ai toujours vu, avec satisfaction, que son usage étoit suivi du succès, excepté dans les cas où le mal étoit occasionné par un foie malade, ou par des pierres dans la *véscule du fiel.*

L'observation suivante, faite par

J. *Pringle*, ne peut-elle pas servir de preuve à ce que j'ai avancé? « Un homme de trente-six ans, qui mourut d'une hydropisie, à la suite d'une jauniſſe opiniâtre, fut ouvert vingt-quatre heures environ après sa mort. Le *foie*, tant il étoit mou, paroiſſoit être dans un état de corruption. La *véſicule du fiel*, remplie de bile, avoit trois fois plus de capacité qu'elle n'en a communément. Le *conduit commun* étoit si exactement bouché à son entrée dans le *duodénum*, qu'il n'étoit pas poſſible à une seule goutte de bile de paſſer de la véſicule dans cet inteſtin (*a*). »

On eſt dans la mauvaiſe pratique de tenir étroits les vêtements des femmes enceintes, non-seulement pour se conformer à l'uſage, mais encore parce qu'on a cette fauſſe idée, que les meres doivent avoir une groſſeſſe plus exempte de souffrances, lorſqu'on force l'enfant, par la preſſion, à se porter plus bas. J'oſerai dire que c'eſt-là une de ces erreurs vulgaires qui n'ont pas le moindre fondement, ni selon la raiſon, ni selon l'expérience. Je n'ai point encore vu de *fœtus* placé trop haut. Dans leur ſituation naturelle, ils

(*a*) *Append.* aux Maladies des Armées.

ſont beaucoup moins incommodes à leur mere, & ils viennent auſſi au monde plus facilement. J'ajouterai que les meres ont au moins une groſſeſſe auſſi bonne, ou, pour mieux dire, plus heureuſe, que lorſque l'enfant eſt forcé de ſe porter trop en en-bas, car par-là le ventre devient pendant, & l'accouchement devient auſſi plus difficile. Ces inconvénients augmentent à chaque groſſeſſe; &, lorſqu'une femme a eu un grand nombre d'enfants, le poids du *fœtus* devient à la fin inſupportable : la preſſion continuelle de la matrice ſur la veſſie occaſionne alors de fréquentes envies d'uriner, ou elle donne lieu à une incontinence d'urines, ou à d'autres accidents qui ne ſont pas moins déſagréables.

Je conſeille aux femmes enceintes de porter des corſets lacés d'une maniere très-lâche, dont les épaulettes ſoient larges & faciles, & dont tout le bord inférieur ſoit garni de rubans de fil bien couſus, & auxquels on pourra attacher les jupes & les poches; enſorte que le ventre ne ſoit ni ſerré ni comprimé, & que tout le poids des vêtements, lorſque la femme ſera dans une poſition verticale, ſoit ſupporté par ſes épaules.

Par cette maniere de s'habiller, la matrice ne ſera pas preſſée trop fortement contre les gros inteſtins, & l'on préviendra la conſtipation, auſſi-bien que l'incontinence d'urine, qui n'accompagne que trop ſouvent la groſſeſſe. Mais, ſi le ventre eſt remarquablement pendant, & s'il ſe forjette ſur le *pubis*, de maniere à occaſionner ces ſymptômes incommodes; il faut, pour contre-balancer la preſſion, placer ſous la chemiſe un bandage dont le bord inférieur, répondant en devant au *pubis*, ſera ſoutenu ſur les côtés par les *hanches* ou par l'*épine* des *ilium*, & dont le bord ſupérieur environnera l'*abdomen* au-deſſus du point de ſon plus grand diametre, pour l'empêcher de ſe porter en bas, à moins que les hanches ne fourniſſent un appui ſuffiſant. Ce bandage, ou cette eſpece de braſſiere doit être ſerrée par derriere avec un lacet, plus ou moins étroitement, ſelon que les circonſtances l'exigent, & elle doit être également ſoutenue par des bandes que l'on fera paſſer par deſſus les épaules.

Dans les derniers mois de la groſſeſſe, c'eſt une bonne coutume de ſe coucher quelquefois pendant le cours de la journée ſur un lit ou ſur un lit de repos : elle ſou-

lage les muſcles, en les exemptant pendant quelque temps du poids qu'ils ont à ſupporter, & elle prévient d'ailleurs ces douleurs de ventre, de dos, de hanches & de cuiſſes, & ces enflures de jambes qui ſont alors ſi ordinaires.

Les inſtructions que j'ai données dans cette ſection ſouffriront quelques exceptions, ſuivant les circonſtances particulieres; mais en général, je puis répondre avec aſſurance des avantages qui en réſulteront; &, loin de pouvoir contribuer en aucune maniere à affoiblir ou à altérer les conſtitutions, je ne doute pas qu'elles ne ſervent beaucoup, en les obſervant exactement, à établir & à fortifier la ſanté des femmes enceintes.

SECTION II.

Préceptes généraux ſur les Accouchements naturels, & ſur les moyens de prévenir les tranchées.

IL paroît qu'il étoit réſervé au ſiécle préſent de porter l'art des accouchements à ſa perfection, par des principes ſavants & méchaniques. Nous n'avons pu découvrir que depuis peu les ſecrettes opérations de la nature. Les anciens ont ignoré entiérement, & même les modernes ignoroient encore, il y a quelques années, non-ſeulement la poſition de l'enfant dans les accouchements naturels, mais même ſon attitude pendant tout le temps de la groſſeſſe : ils n'avoient point examiné convenablement la forme exacte & les dimenſions du *baſſin* (*a*), & par conſéquent ils ne connoiſſoient pas les effets qu'elles doivent néceſſairement pro-

(*a*) Art des Accouchements de *Smellie*, Volume I, p. 87---Volume IV, page 1. Explication de ſa premiere Planche anatomique.

duire sur la tête de l'enfant, pendant le temps de l'accouchement.

M. *Ould* (*a*) paroît avoir découvert le premier que la situation de l'enfant, au commencement du travail, n'est pas telle que son front regarde directement le dos de la mere, mais un côté du *bassin*: toutefois, quoiqu'il soit le premier qui ait donné cette idée, il ne la pas considérée sous tous les points de vue & aussi-bien que quelques autres l'ont fait depuis la publication de son Traité.

Le docteur *Smellie* publia son premier volume des Accouchements en 1752; &, en 1754, ses Tables anatomiques (*b*), où il a plus amplement expliqué cette matiere.

Nous avons obligation au docteur *Johnson*, dont le Système général des Accouchements fut publié en 1769; car il confirme & rend encore plus claire la maniere dont la tête de l'enfant passe à travers le *bassin*.

Toutefois je vais relever une erreur de

(*a*) Traité des Accouchements, publié à *Dublin* en 1742.

(*b*) Volume IV, page 19. Explication de la neuvieme Planche.

pratique, qui, comme je le crois, n'a été reconnue par aucun de ces auteurs, ni de ceux qui ont écrit sur le même sujet.

Ceux qui ont beaucoup travaillé pour perfectionner l'art, en considérant le travail de l'accouchement comme une opération méchanique, se sont apperçus que la tête, en passant à travers le *bassin*, devoit changer sa direction, selon la largeur de ce *bassin* dans ses différents endroits. Mais ils s'en sont tenus là : ils n'ont point appliqué cette regle aux épaules, qui, quoiqu'elles ne forment pas un aussi grand obstacle que la tête, sont néanmoins très-capables, par leur volume (*a*), d'op-

---

(*a*) Une femme de taille médiocre, accoucha d'un enfant volumineux, qui pesoit 10 livres 8 onces [il s'agit ici de la livre de 12 onces.] Quant à la tête, voici ses dimensions. Le diametre, d'une tempe à l'autre, avoit 3 pouces & demi; celui de l'os frontal à l'occiput, avoit 3 pouces & demi : la circonférence étoit de 13 pouces, & la longueur, depuis le *vertex* jusqu'au bas du menton, étoit de 6 pouces. La largueur du corps, mesurée d'une épaule à l'autre, étoit de 5 pouces : la longueur de tout le corps étoit de 21 pouces.

Une femme jeune, musculeuse & d'une petite taille, mit au monde, par la force des dou-

poſer une réſiſtance, lorſqu'elles ſe préſentent dans une fauſſe poſition. Or, la plus grande largeur de la tête décrivant une ligne qui forme un angle droit avec une autre ligne que l'on ſuppoſe traverſer

---

leurs, après un travail violent & fort long, un enfant qui ne peſoit que 8 livres 6 onces [livre de 12 onces;] mais dont la tête avoit les dimenſions ſuivantes. Il y avoit 4 pouces d'une tempe à l'autre; 5 pouces & demi, de l'os frontal à l'occiput; 8 pouces & demi, du *vertex* au menton, & la circonférence étoit de 14 pouces. La tête de cet enfant avoit été conſidérablement allongée dans ſon paſſage difficile à travers le *baſſin*.

Une femme puiſſante, qui avoit déja fait pluſieurs couches, mit au monde, en 1759, un enfant qui peſoit 14 livres & une once, [livre de 12 onces;] qui avoit en longueur, 22 pouces & demi; en circonférence, à l'endroit des épaules, en comprenant les bras, 18 pouces & demi, & à l'endroit des os *i ium*, 15 pouces & demi; & en largeur, meſurée d'une épaule à l'autre, 7 pouces, &, en meſurant d'un os des hanches à l'autre, 6 pouces. Sa tête avoit de longueur, du *vertex* au menton, 5 pouces & un quart: ſon diametre, d'une tempe à l'autre, étoit de 4 pouces; de l'os frontal à l'occiput, de 5 pouces & un huitieme; & elle avoit en circonférence, 15 pouces. [*Johnſon*, dans ſon Traité ſur les Accouchements.]

les

les épaules, il s'enſuit néceſſairement que tous les mouvements faits par les épaules doivent être oppoſés à ceux de la tête. Lorſque la tête paſſe avec la face tournée vers le *ſacrum*, & la partie poſtérieure tournée vers le *pubis*, les épaules doivent paſſer de façon que chacune d'elles regarde un côté du *baſſin*, & *vice versâ*. Nous trouvons donc la maniere ſelon laquelle la nature a coutume de procéder, quoique l'art ait négligé d'y faire attention.

Tous les auteurs qui ont écrit ſur les accouchements, nous enſeignent de faire ſortir les épaules auſſi-tôt que la tête eſt délivrée, en ſe ſaiſiſſant de la tête, & en la tirant en avant dans la même direction : tandis que les douleurs naturelles, lorſqu'on les laiſſe agir & qu'on leur permet de conſommer l'ouvrage, font toujours faire aux épaules un mouvement qui donne à leur partie la plus large, la même direction qu'avoit auparavant le plus long diametre de la tête, c'eſt-à-dire, qu'elles tournent, ou à peu près, une épaule vers le *ſacrum* & l'autre vers le *pubis*. L'accoucheur s'oppoſe donc à la nature, & fait violence au vagin, lorſqu'il ſuit la pratique généralement recommandée. La

matrice & ſes ligaments ſont vexés par une diſtention extraordinaire ; & j'ai lieu de croire que les inflammations, les chutes de matrice, les rétentions d'urine, & une multitude de ſymptômes déſagréables, en ſont ſouvent la ſuite. Cette délivrance des épaules, faite mal-à-propos & trop précipitée, eſt ſouvent cauſe, dans les accouchements naturels, que l'arriere-faix reſte dans la matrice, & elle occaſionne auſſi, en quelque façon, les tranchées ; car le corps de l'enfant étant trop tôt délivré, ſans douleur naturelle, la matrice, qui a été auſſi diſtendue mal-à-propos, entre dans des contractions ſpaſmodiques à ſon orifice, ou dans ſon milieu, au lieu de ſe contracter réguliérement vers ſon fond. Par ce moyen, l'arriere-faix eſt retenu dans la matrice juſqu'à ce que ces contractions contre-nature ſoient ceſſées ; les orifices des ſinus ou des veines utérines ſont fermés avant qu'ils aient eu le temps de ſe contracter par degrés, & de ſe débarraſſer du ſang qu'ils contenoient ; néanmoins la partie ſéreuſe de ce ſang s'épanche, & laiſſe dans les ſinus la partie épaiſſe, qui devient d'autant plus fibreuſe, qu'elle ſéjourne plus long-temps ; enfin les parties irritées par ce corps étranger

'efforcent de s'en débarraſſer, ce qui oc-
:aſionne les douleurs qu'on appelle *tran-*
chées.

Avant d'eſſayer d'aider la nature, il
eſt de notre devoir d'obſerver ſes opé-
rations, & de la ſuivre pas à pas; pre-
nant ſoin en même temps de ne pas pren-
lre ſes efforts pour ceux de l'art, & de
ſe reſſouvenir qu'il y a peu d'individus
le l'eſpece humaine dans cette partie du
globe, qui ſoient dans l'état de nature;
conſidération qui exige certains égards.
En nous conduiſant ainſi, nous ſerons
plus capables d'aider la nature, lorſqu'elle
en aura beſoin, & de la ramener dans
a vraie route, lorſque quelqu'accident
l'en aura détournée. Conſidérons l'ac-
couchement le plus naturel qui puiſſe ar-
river.

Suppoſons qu'une femme jeune, pleine
de ſanté, qui n'a jamais été expoſée aux
mauvaiſes ſuites des vêtements gênants,
ou de l'inaction, ou d'un régime mal-ſain,
eſt attaquée des douleurs de l'enfante-
ment, abſolument ſeule & deſtituée de
tout ſecours. Elle ſe promenera pendant
quelque temps, enſuite elle s'aſſeoira pour
ſe repoſer; enfin elle ſe levera, & ſe
remettra à ſe promener, juſqu'à ce qu'elle

juge néceſſaire de ſe coucher, tant pour ſon propre ſoulagement que pour la ſûreté de l'enfant. Pendant ce temps, l'orifice de la matrice ſe ſera ouvert par degrés, & ſa dilatation aura occaſionné la ſéparation du *chorion* d'avec la matrice; les vaiſſeaux communicants venant à ſe rompre, ils épancheront une liqueur mucilagineuſe qui humectera le vagin & les parties extérieures: cette femme aura des intervalles de ſoulagement, & peut-être qu'elle goûtera dans ces intervalles un peu de ſommeil. Les membranes, avec les eaux qu'elles contiennent, s'avanceront, &, ſe crevant enfin, les eaux s'écouleront & humecteront encore plus les parties. Cependant la matrice ſe contractera par degrés: durant chaque douleur, la tête s'avancera & prendra la ſituation convenable; le périnée ſe diſtendra & s'allongera par degrés, juſqu'à ce qu'une douleur ait tout-à-fait délivré la tête. Alors la femme aura un petit répit. Enſuite les douleurs revenant pouſſeront les épaules en avant, qui prendront auſſi la ſituation convenable, & s'accommoderont elles-mêmes aux différentes dimenſions du *baſſin*, juſqu'à ce qu'elles ſoient tout-à-fait ſorties. Un autre répit aura encore

lieu : enfin les douleurs, ſe faiſant ſentir de nouveau, chaſſeront les hanches, mais avec moins de peine, la matrice continuant à ſe contracter réguliérement à meſure que l'enfant avance, &, par l'effet d'une derniere douleur, le fœtus ſera totalement délivré.

La mere ſe féliciteroit alors de ne plus éprouver de douleurs, & d'être délivrée de ſon fardeau ; mais, accablée de fatigues, & l'agitation de ſon eſprit ayant égalé celle de ſon corps, elle tomberoit naturellement dans un doux ſommeil. En s'éveillant, ſes premiers ſoins ſeroient pour ſon fruit : elle s'aſſeyeroit, le prendroit dans ſes bras, & l'approcheroit de ſon ſein, où il trouveroit une nourriture convenable & ſuffiſante pour ſatisfaire à ſes beſoins : elle ne reſteroit pas longtemps dans cette ſituation ; elle ſe leveroit promptement, & iroit chercher pour elle-même les aliments dont elle a beſoin.

Cette deſcription n'eſt pas purement imaginaire, c'eſt ce qui arrive tous les jours, en changeant ſeulement quelques légeres circonſtances. Les femmes des ſauvages, les femmes de ſoldats, & pluſieurs filles qui mettent au monde, dans

le ſecret, les fruits d'un amour illégitime, prouvent la vérité de ce que j'ai avancé. Je ne voudrois cependant pas en conclure que les choſes duſſent toujours arriver de même chez toutes les femmes : au contraire, je ſais que la délicateſſe des tempéraments, les maladies héréditaires dues à l'intempérance de nos peres, & fortifiées encore par notre mauvaiſe maniere de nous vêtir, par l'inaction & par le mauvais régime, rendent cela impoſſible ; mais néanmoins nous devons toujours avoir la nature en vue : en l'étudiant ſtrictement, nous apprendrons la véritable maniere de la ſecourir, lorſqu'elle en a beſoin. Je ne dis point que l'art n'eſt jamais neceſſaire. J'avoue qu'il l'eſt quelquefois dans ces trois temps, dans la groſſeſſe, dans l'accouchement, & après la délivrance. Mais il arrive ſouvent que ceux qui ſont les plus empreſſés à donner leurs prétendus ſecours lorſqu'on n'en a aucun beſoin, ſont les plus incapables de procurer du ſoulagement dans les cas où il y a un danger réel. Tout praticien devroit être verſé dans la connoiſſance de l'anatomie, de la phyſiologie, & des loix de la méchanique ; il devroit comprendre la théorie & la pratique, non-ſeule-

ment de l'art des accouchements, mais auſſi de la médecine ; il devroit avoir une expérience acquiſe par une pratique continuelle, de la patience, du courage, de la dextérité en opérant, & joindre à ces qualités une grande préſence d'eſprit. Je ne dis pas que la force ſoit néceſſaire, la dextérité ſera plus que ſuffiſante pour lui ſuppléer.

L'uſage des inſtruments eſt quelquefois neceſſaire, telles raiſons qu'on ait pu apporter pour ſoutenir la propoſition contraire ; mais on ne doit en favoriſer, par aucun moyen, le trop libre uſage. On les emploie quelquefois ſans qu'il en ſoit beſoin ; ſouvent ils font du mal : cependant il faut avouer qu'on a ſauvé, avec leur ſecours, la vie, non-ſeulement à pluſieurs femmes, mais encore à pluſieurs enfants ; & tous ceux qui ont été très-verſés dans la pratique en conviendront.

Voici la méthode qu'il faudroit ſuivre dans tous les accouchements naturels. Au commencement du travail, loin de vouloir aſſujettir la femme à garder une poſition déterminée, on ne la condamnera pas même à reſter dans ſa chambre, mais on la laiſſera ſe promener d'une chambre à l'autre. Lorſqu'une douleur

l'obligera à ſe coucher, on ſaiſira cette occaſion pour l'examiner, afin de ſe mettre au fait de la poſition bonne ou mauvaiſe du fœtus, & du degré plus ou moins avancé du travail. Pendant tout le temps du travail, elle reſpirera l'air le plus libre; elle ne ſera pas environnée d'un plus grand nombre de parents ou d'amis que la néceſſité ne le requiert, & la porte & même les fenêtres de ſa chambre, ſi l'on eſt en été, ſeront ouvertes. Je crois qu'on ne pourra pas prendre trop de ſoins pour conſerver à l'air de la chambre toute ſa pureté, & pour empêcher la femme d'être accablée par une trop forte chaleur; car, ſi ſon travail eſt long, & ſi on l'entretient, pendant pluſieurs heures, dans une chaleur exceſſive ou dans les ſueurs, la vîteſſe de ſon ſang ſera conſidérablement augmentée; ſes conduits perſpiratoires ſeront bouchés par la ſueur; tout ſon corps ſera beaucoup affoibli; enfin l'air de la chambre ſera tellement ſouillé par la ſueur, & la tranſpiration de la peau & des poumons, tant de la part de la malade que des aſſiſtants, qu'il faudra enſuite beaucoup de temps pour le purifier. Mais le danger ne conſiſtera pas en cela ſeul. Si l'on continue ce traite-

ment, une fiévre en ſera la ſuite inévitable. Si un air froid vient à frapper ſubitement ſur le corps de la femme, la tranſpiration ſera encore plus ſupprimée, & la fiévre s'enſuivra.

Il eſt donc de la plus grande conſéquence d'entretenir les femmes qui accouchent dans une fraîcheur continuelle, & de faire enſorte que l'air qu'elles reſpirent ſoit exempt de toute exhalaiſon putride. Ces précautions négligées ſont ſouvent la cauſe de la fiévre des couches & de la fiévre miliaire.

Si la femme eſt conſtipée, on lui fera donner un *lavement* pour vuider les gros inteſtins. Ce moyen ſera encore mis en uſage contre les ſpaſmes qui ſont ſi communs au commencement du travail. Si l'enfant n'avance point, & ſi la mere ſouffre pluſieurs douleurs courtes, mais cruelles, ſans un avantage manifeſte, il y aura raiſon de ſoupçonner que ces douleurs ſont ſpaſmodiques, ou fauſſes, comme on les appelle communément, parce qu'elles ne ſont que des contractions des muſcles abdominaux & non de la matrice. Mais on connoîtra cela aiſément, en examinant l'état de l'orifice de la matrice : s'il ne commence pas à ſe

dilater, un *opiat* ſoulagera la femme, & ſera probablement ſuivi de douleurs régulieres.

Si le travail commence avec une diarrhée, il s'en faut qu'on doive regarder ce ſymptome comme mauvais. Si la femme devient trop froide, & ſi ſes eſprits s'affaiſſent, on lui donnera quelques *cordiaux*, mais on ne les continuera pas plus long-temps qu'il ne ſera néceſſaire. Le travail avançant, elle ſe plaindra rarement de froid, à moins qu'on ne l'ait tenue trop chaudement, & qu'elle n'ait ſué exceſſivement. L'air lui eſt ordinairement plus néceſſaire qu'aux aſſiſtants, & elle peut auſſi le ſupporter plus froid.

Lorſque l'accoucheur eſt ſûr que le travail eſt naturel, & que tout va bien, il ne doit pas eſſayer d'accélérer la délivrance, & il ne faut pas même qu'il *touche* la femme trop ſouvent.

Lorſque le travail eſt tellement avancé qu'il y a lieu de croire que l'enfant ſortira bientôt, il eſt, ſelon moi, très-important que l'on place la femme dans une poſition horizontale, &, ce que je trouve le plus convenable, de façon qu'elle ſoit couchée ſur le côté, le dos tourné du côté de l'accoucheur. En effet,

les autres positions, celles où la femme est debout, ou assise, ou soutenue par les bras entre deux personnes, ou moitié assise & moitié couchée, soit sur un lit ou sur les genoux de quelque assistant, peuvent être, & sont même souvent, à ce que je crois, avantageuses pour hâter l'accouchement, d'où elles conviennent extrêmement dans les travaux lents & ennuyeux. Mais néanmoins je ne conseillerai jamais que l'on fasse garder aux femmes aucune de ces positions, dans quelque cas que ce soit, au moment où l'on prévoit que le travail va finir, & que l'enfant va sortir. Les accouchements très-prompts, sur-tout dans ces positions, ont souvent des suites funestes : ils occasionnent fréquemment le déchirement du périnée & du sphincter de l'anus, la chute du vagin & de l'anus, la rétention de l'arriere-faix, les pertes, les tranchées, les syncopes, les foiblesses, & la mort elle-même.

Je ne puis m'empêcher de blâmer les accoucheurs qui font usage librement & sans distinction des corps gras. Non-seulement ils sont souvent inutiles, mais même ils sont préjudiciables, si on les emploie

en assez grande quantité pour prévenir ou pour détruire l'action de ce *mucus* que la nature a destiné à lubrifier & à humecter les parties : nous avouons aussi, d'un autre côté, que ces corps gras dont on enduit les parties naturelles, peuvent être bons & même nécessaires, lorsque la quantité de ce *mucus* n'est pas suffisante, ou lorsqu'elle est épuisée par un travail long & ennuyeux.

Quand le périnée commence à faire saillie, on soulagera beaucoup la malade en comprimant cette partie avec la main : c'est à l'accoucheur à juger du degré de pression nécessaire. Mais, si les douleurs sont très-fortes, elle doit être assez grande pour empêcher que la délivrance ne soit trop prompte. Avec cette précaution & le soin de faire garder à la femme une position horizontale, il n'y aura aucun lieu de craindre le déchirement du périnée.

C'est la coutume de plusieurs accoucheurs, comme si le salut de la mere & de l'enfant en dépendoit, de se saisir de la tête aussi-tôt qu'ils la découvrent en partie, & de la tirer au dehors avec la plus grande promptitude. Cette coutume est

fondée ſur une erreur groſſiere, & les femmes ſouffrent ſouvent d'une pareille précipitation.

D'après pluſieurs obſervations que j'ai faites dans ces dernieres années, je ſuis convaincu que c'eſt de la maniere de ſe conduire dans ce moment de l'accouchement, dont dépend l'excluſion facile ou difficile de l'arriere-faix, ainſi que le bonheur de prévenir les tranchées. Abandonnez l'ouvrage à la nature, & en général elle s'en acquittera au mieux, ſans ſecours. Après que la femme aura un peu repris ſes forces, la douleur reviendra, les épaules feront les mouvements néceſſaires, & ſortiront ſans difficulté. Lorſque le fœtus eſt expulſé par la force graduelle des douleurs de la mere, la matrice ſe contracte auſſi elle-même par degrés, d'abord vers ſon fond, tandis que ſa partie moyenne & ſon cou ne ſe contractent pas encore, en étant empêchés par la partie de l'enfant qui y eſt encore.

Lorſque la nature eſt lente à ſe ſoulager, il faut lui donner du ſecours, mais ſeulement après avoir vu ce qu'elle eſt capable de faire, abandonnée à elle-même.

La pratique générale de lier & de cou-

per le cordon au moment même où l'enfant vient de naître, eſt encore une de ces erreurs en faveur deſquelles on ne peut alléguer d'autre raiſon que l'uſage établi. Peut-on ſuppoſer que cette révolution ſinguliere, qui arrive dans les poumons, le cœur & le foie du fœtus, qui, vivant il n'y a qu'un moment dans le ſein de ſa mere, par le moyen du cordon ombilical, commence une autre vie où il ne peut continuer d'exiſter ſans le ſecours de la reſpiration, où ſes poumons doivent être complettement développés par l'air, où toute la maſſe du ſang, au lieu d'une quatrieme partie, doit paſſer dans les poumons, où le conduit veineux, le trou ovale, le conduit artériel & les vaiſſeaux ombilicaux doivent être fermés, & où enfin le ſyſtême de la circulation dans les principaux vaiſſeaux eſt totalement changé; peut-on ſuppoſer, dis-je, que cette révolution ſinguliere dans la machine humaine puiſſe ſe faire convenablement dans un ſeul inſtant & à la volonté de l'accoucheur? Abandonnons encore l'ouvrage à la nature; laiſſons-lui faire ſes opérations, & il paroîtra bientôt qu'elle n'a pas beſoin de notre foible aſſiſtance, mais qu'elle ſait bien s'en ac-

quitter dans le temps convenable & de la maniere la plus heureuſe. Dans l'eſpace de quelques minutes, les poumons ſe développeront par degrés, & il ſe fera dans le cœur & les vaiſſeaux ſanguins les révolutions auſſi importantes que néceſſaires. C'eſt alors que l'on fera bien de couper le cordon ombilical, & de faire enſuite une double ligature, l'une du côté du *placenta*, & l'autre du côté de l'enfant. Je n'héſite pas à regarder cette méthode précipitée & immodérée de lier le cordon ombilical tout auſſi-tôt après la ſortie du fœtus, comme la cauſe de la mort de pluſieurs enfants, ou de la léſion de pluſieurs de leurs principaux organes, & de différentes maladies qui ſe déclarent par la ſuite.

Dans preſque tous les temps, le *placenta*, retenu dans la matrice après la ſortie du fœtus, a excité l'attention de tous ceux qui ſe ſont livrés à la profeſſion des accouchements. Il s'eſt élevé des diſputes; on a employé différentes pratiques, & cependant on n'a point encore déterminé celle qui convient le mieux. Quelques-uns veulent qu'on faſſe l'extraction du *placenta* avec la main, dans tous les cas indifféremment, auſſi-tôt après la naiſſance

de l'enfant : d'autres ſoutiennent qu'il faut abſolument abandonner cette beſogne à la nature, dans quelque cas que ce ſoit : enfin il y a une troiſieme claſſe d'accoucheurs, qui, tenant le milieu entre les uns & les autres, commencent par eſſayer les méthodes douces pour extraire le *placenta ;* & enſuite, ſi elles ne réuſſiſſent pas, le vont chercher avec la main. Ces différentes pratiques ont leurs avantages & leurs déſavantages.

La premiere a aujourd'hui très-peu de ſectateurs, car la douleur & le danger l'accompagnent infailliblement. La ſeconde eſt protégée par des accoucheurs diſtingués par leur habileté & leur expérience. Mais remarquons que l'arriere-faix acquiert quelquefois un grand degré de putridité, en ſéjournant pluſieurs jours dans la matrice, ou en n'en ſortant point du tout; ce qui produit des fiévres putrides, & quelquefois des pertes ſi violentes, qu'elles occaſionnent la mort de la femme. Ces raiſons ajoutées à l'inquiétude générale que cauſe le *placenta* reſté dans la matrice, non-ſeulement à la malade, mais encore à tous ceux qui l'environnent, ont à juſte titre empêché cette ſeconde pratique d'être univerſellement

adoptée. Quant à la derniere, voici ſon déſavantage. En attendant une heure ou deux, on perd l'occaſion d'extraire le *placenta*, parce que la matrice ſe contracte à ſon orifice, ou en travers dans ſon milieu, d'où l'on riſque de la déchirer, ſi l'on pouſſe avec force la main dans ſa cavité.

En général, après que le fœtus eſt ſorti, il ne faut point ſe hâter d'extraire le *placenta*, ni en portant la main dans la matrice, ni en tirant le cordon ombilical; mais il faut attendre dix minutes, ou un quart d'heure, plus ou moins, juſqu'à ce que les premieres tranchées ſe ſoient fait ſentir, & aient opéré en partie le décollement du *placenta;* c'eſt alors qu'on en fera aiſément l'extraction, en tirant doucement le cordon ombilical; &, dans ce cas, une douce preſſion ſur le ventre ſera avantageuſe, en aidant la matrice à ſe contracter. Si le *placenta* eſt fort grand, on pourra introduire un doigt pour en ſaiſir le bout, auſſi-tôt qu'il ſera poſſible de l'atteindre, & l'amener en en-bas.

Quelquefois le *placenta* eſt déja détaché de la matrice, lorſque l'enfant ſort, ou même, pouſſé hors de ce viſcere, il eſt placé dans le vagin. Dans ce cas, il

faut le saisir aussi-tôt que le fœtus est sorti, & le tirer au dehors.

Dans tous les cas, il faut le tirer par degrés & avec beaucoup de précautions, de peur de laisser en arriere quelque partie de la *caduque* (*a*), du *chorion* & de l'*amnios*; ce qui occasionneroit une évacuation très-putride, accompagnée de douleur & de fiévre. Ces membranes sont d'une si grande délicatesse, qu'elles ne peuvent supporter qu'une force très-modérée; & il se passera souvent plusieurs minutes avant qu'on puisse les tirer au dehors, après l'expulsion du *placenta*, tant la substance spongieuse du *chorion* adhere à la matrice.

C'est de cette maniere que j'ai procédé pendant plusieurs années, & je puis déclarer avec satisfaction que je n'ai jamais été obligé, dans les accouchements naturels, de faire l'extraction du *placenta*

(*a*) C'est une troisieme membrane externe, qui est fort spongieuse, & dont on doit la premiere découverte au docteur *Hunter*, célebre anatomiste. Il l'a appellée très-bien *decidua* ou *caduca*, parce qu'elle paroît être en effet une membrane très-fine détachée de la surface interne de la matrice.

avec la main ; que je n'ai jamais quitté ma malade qu'il ne fût ſorti, & qu'il ne m'a jamais retenu une heure entiere. Enfin, depuis que je ſuis cette méthode, je n'ai jamais eu occaſion, à l'exception d'une ſeule fois, d'employer les *opiats*, ou d'autres médicaments, pour modérer les tranchées, qui ont toujours été ſi légeres & de ſi courte durée, qu'elles ne méritoient pas qu'on y fît attention.

Je ne dirai rien des accouchements laborieux ou contre-nature, parce qu'ils n'entrent pas dans le plan que je me ſuis propoſé.

SECTION III.

De la Fiévre des Couches, de la Fiévre miliaire, & de la Fiévre de lait.

ARTICLE PREMIER.

Des Moyens de prévenir ces Fiévres.

AUssi-tôt que la femme eſt délivrée, on doit mettre autour d'elle du linge blanc ; & il faut la laiſſer dans le plus parfait repos de corps & d'eſprit, afin qu'elle puiſſe ſe rétablir des fatigues qui ont accompagné ſon travail. Son enfant doit être porté dans une autre chambre ; elle ne doit recevoir aucune viſite, & il ne ſera permis d'approcher de ſon lit, ou même d'entrer dans ſon appartement, qu'aux perſonnes qui lui ſont abſolument néceſſaires. Avec un trop grand nombre de perſonnes, elle ne peut repoſer, &, de plus, l'air en eſt corrompu, ce qui rend plus fréquente la néceſſité de le renouveller : d'où l'on peut ſentir combien ſont déſavantageux les petits appartements. Toutes

les fois que les femmes en ſont maîtreſſes, je voudrois qu'elles choisîſſent, pour paſſer le temps de leurs couches, une chambre vaſte ; & je ſouhaiterois, ſi l'on eſt dans l'été, qu'elle fût expoſée au nord, ou, ſi cette expoſition ne peut avoir lieu, qu'il y eût des volets placés en dehors des fenêtres, car, lorſqu'ils ſont en dedans, ils ne garantiſſent pas de la chaleur du ſoleil. On ne fera qu'un petit feu dans la chambre, pendant l'hiver, ou même on n'en fera point du tout, tant que la malade ſera dans ſon lit ; à moins qu'elle ne ſoit dans l'uſage conſtant d'en avoir toujours dans ſa chambre, pendant la nuit. Mais, dans l'été, on obſervera ce précepte à la rigueur, & il n'y aura pas le plus petit feu ; car, quoiqu'il ſoit indubitablement très-utile pour favoriſer la circulation de l'air, il peut cependant communiquer à la malade un excès de chaleur, lorſqu'on l'entretient continuellement dans une petite chambre. Je ſuis ſûr que les gardes, conſultant leur propre intérêt, ne manqueront pas d'oppoſer leurs objections à mes conſeils, ſur-tout ſi elles ſont obligées de veiller ; mais je n'approuve point qu'elles veillent, excepté la premiere nuit, & ſeulement lorſque

l'accouchement n'a point été terminé de bon matin. La malade ſera beaucoup mieux & moins troublée, lorſque ſa garde aura un petit lit dans la même chambre, car elle ne ſera point éveillée pendant la nuit, ſous prétexte de lui donner quelque boiſſon, ou quelqu'aliment; &, ſi elle a beſoin de l'un ou de l'autre, elle ſaura bien le demander.

On fait ſouvent beaucoup de mal en ſerrant trop le ventre des nouvelles accouchées.

La fiévre des femmes en couches peut, il faut l'avouer, ſuivre les accouchements qui ont été accompagnés des circonſtances les plus favorables; mais elle eſt auſſi occaſionnée par les efforts que l'on fait mal-à-propos pour dilater l'orifice interne, & procurer trop promptement la ſéparation du *placenta*, & par les bandages trop ſerrés avec leſquels on comprime le ventre après la délivrance (*a*).

Tout l'appareil néceſſaire conſiſte à appliquer ſur le ventre une ſerviette fine, qu'on attache par derriere avec des épingles, de maniere qu'elle ſoit très-lâche;

(*a*) Voyez *Denman*, ſur la Fiévre des Femmes en couches.

& encore fait-on bien de l'ôter le plutôt qu'il eſt poſſible. Mais, s'il eſt réellement quelqu'occaſion où il faille faire une forte compreſſion, les méthodes miſes communément en uſage, ſont extrêmement imparfaites. La compreſſion doit néceſſairement être inégale, parce que les os des hanches, qui font beaucoup de ſaillie chez les femmes, empêchent effectivement que les moyens qu'on emploie compriment également chaque partie de la matrice.

Les braſſieres & les jupons de futaine qu'on fait ordinairement porter aux femmes en couches, ſont beaucoup trop chauds. Il faut qu'en tout leur habillement, ſoit de jour, ſoit de nuit, elles n'ajoutent rien à ce qu'elles ont coutume de porter en parfaite ſanté.

Quelques heures après l'accouchement, lorſque la malade a pris un peu de repos, il faut la faire mettre ſur ſon ſéant, après avoir eu la précaution de couvrir ſes épaules d'un manteau de lit. Si elle ſe propoſe d'allaiter ſon enfant, il faut, ſans plus tarder, lui préſenter le ſein, ſoit qu'il y ait déja des ſignes de lait, ou qu'il n'y en ait pas encore. On répétera cela quatre ou cinq fois dans la journée; mais, pendant

la nuit, il n'eſt point néceſſaire de faire tetter l'enfant, ni de lui adminiſtrer aucune eſpece de nourriture.

La malade doit avoir, tant qu'elle reſte dans ſon lit, la tête & les épaules élevées: il faut qu'elle ſe mette ſur ſon ſéant pour faire ſes repas, ou toutes les fois qu'elle donne à tetter à ſon enfant, & qu'elle s'agenouille pour rendre ſes urines; ce qui, pour le mieux, doit arriver ſouvent.

Cette fréquente poſition verticale eſt de la plus grande conſéquence, & on ne ſauroit apporter trop d'attention pour qu'elle ſoit, le plus ſouvent poſſible, celle des nouvelles accouchées. Elle empêche les lochies de ſéjourner dans la matrice; les urines & les ſelles, d'être trop long-temps retenues dans la veſſie & dans les inteſtins: elle provoque la contraction de la matrice, & celle des muſcles abdominaux.

Les grandes quantités de *caudle* (a), de *gruau épais* mêlé avec la *bierre*, le *vin* ou l'*eau-de-vie*, ſont ſouvent très-pernicieuſes: elles chargent l'eſtomac, & affoibliſſent l'appétit. Les liqueurs fortes, qui

(a) Boiſſon ſtomachale à l'*angloiſe*, qui ſe fait avec du *vin*, des *œufs*, du *ſucre*, & d'autres épices.

ſont

ſont propres à échauffer, ne doivent point être données aux femmes en couches, à moins qu'elles n'y ſoient accoutumées. Une *eau de gruau* légere, bien bouillie & bien panée; une *panade*, du *ſagou*, du *mouſt de bierre*, du *ſalep*; une *eau d'orge*, à laquelle on mêle une petite quantité de *ſuc de citron*; toutes les infuſions théiformes, mais particuliérement celles que l'on fait avec les herbes ameres antiſeptiques, telles que la *camomille*; du *caffé*, du *chocolat*, du *lait de beurre ſeul*, ou mêlé avec de l'*eau de fontaine*, de la *limonade*, une *ſoupe*: voilà les différentes choſes qu'on peut leur accorder, pourvu que l'expérience ait prouvé qu'elles n'ont de répugnance pour aucune. Ces liqueurs ne doivent pas leur être données chaudes; moins elles le ſeront, & mieux ce ſera: on peut même les leur faire boire parfaitement froides. On leur permettra le pain rôti, le biſcuit de mer, ou quelqu'autre ſubſtance ſolide, pour prévenir la défaillance; &, auſſi-tôt qu'elles auront appétit, leur nourriture ſera compoſée de potages, de volailles bouillies, de mouton ou de veau, de végétaux & de fruits mûrs. Il ne faut pas les laiſſer faire uſage d'une trop grande quantité de viande;

elles n'en mangeront qu'une fois par jour, & toujours avec du pain, des légumes, des racines, ou quelqu'autre eſpece de végétaux. La poudre de *ſagou*, qui nous vient de l'*Amérique* ſeptentrionale, diſſoute dans l'eau bouillante, forme une gelée végétale, mucilagineuſe & tranſparente, qui eſt très-agréable, adouciſſante, nourriſſante & reſtaurante; qui diminue l'acrimonie des fluides, & qui en même temps corrige leur putréfaction. Le *ſagou* a, ſelon moi, un goût plus agréable que le *ſalep*, & d'ailleurs il eſt à meilleur marché que le *ſalep* étranger. Il eſt vrai, d'un autre côté, qu'il eſt plus cher que le *ſalep* que nous tirons de notre pays, & qui eſt préparé ſelon le procédé que nous a enſeigné M. *Moult* (*a*).

Il eſt eſſentiel que l'eau que boivent les nouvelles accouchées, ſeule, ou mêlée avec du *gruau*, des plantes infuſées, &c. ne ſoit imprégnée d'aucune particule putride, végétale ou animale; vice qui eſt ordinaire aux eaux qui ſéjournent dans des réſervoirs, & à celles des rivieres qui paſſent au milieu des grandes villes.

(*a*) Voyez les Tranſactions philoſophiques, vol. 59.

Les bouillons ou les ſoupes faites avec la viande ne leur conviennent pas, ſurtout ſi on les leur donne chaudes, parce qu'elles ſont propres à les faire ſuer, & à exciter la putréfaction.

C'eſt l'uſage chez pluſieurs nations, comme l'obſerve *Monro* (*a*), de faire prendre aux malades du bouillon gras dans les maladies aiguës, ou après les grandes opérations, & de ne leur accorder qu'une petite quantité de pain ou d'autres préparations de ſubſtances végétales. Mais ces bouillons ne nourriſſent pas les malades ſuffiſamment, & donnent à leurs humeurs une trop grande diſpoſition à la putreſcence. C'eſt une raiſon qui explique pourquoi il meurt un plus grand nombre de malades dans les hôpitaux de *France*, que dans ceux de la *Grande Bretagne*. Le docteur *Lind* vient encore à l'appui de ce que j'ai avancé, lorſqu'il dit (*b*), en parlant d'un hôpital de marine établi à la *Jamaïque*, ſur le terrain le plus mal-ſain, que le rétabliſſement des

(*a*) Maladies des Hôpitaux militaires de la *Grande-Bretagne*. Not. p. 373.

(*b*) Eſſai ſur les Maladies des Européens, page 174.

malades dans cet hôpital fut toujours fort long & fort incertain ; que la moindre indiſcrétion ou la plus légere irrégularité cauſoit une rechute ; & qu'on vit quelquefois revenir, dans l'eſpace de quelques heures, un dévoiement, accompagné de ſymptômes violents, après s'être arrêté pendant quelques jours, ſans qu'on ait pu attribuer ce retour fâcheux à aucune autre cauſe qu'à l'uſage de quelqu'eſpece d'aliment qui avoit une diſpoſition putride.

Lorſque les femmes ne peuvent pas allaiter leur enfant, ou qu'elles ne préferent pas ce parti, il faut leur faire obſerver un régime très-ſtrict ; mais on peut être beaucoup plus indulgent lorſqu'elles nourriſſent.

Les fruits, les végétaux, & toutes les eſpeces de ſubſtances acides ſont ordinairement refuſées aux nourrices, parce qu'on ſuppoſe qu'elles engendrent des acidités dans les inteſtins de l'enfant. Elles produiſent certainement cet effet dans quelques conſtitutions, mais on ne peut pas en faire une regle générale. J'ai vu des nourrices qui avoient en abondance une bile âcre putride, uſer librement de ces eſpeces d'aliments, & s'en trouver

très-bien, en même temps qu'il n'en réſultoit aucun mal pour leurs enfants, ce qui fut évident; car, pendant tout le temps de leur lactation, ils ne rendirent aucunes ſelles vertes. Mais au ſurplus ces ſelles aigres & vertes des enfants ne ſont-elles pas plus ſouvent dues à la foibleſſe & au relâchement des organes de leur digeſtion, & au peu d'activité de leur bile, plutôt qu'à l'aceſcence du lait? & d'un autre côté, ne les voyons-nous pas ſouvent devenir malades, même lorſque la nourrice n'a fait aucune faute dans ſon régime, & qu'elle n'a uſé d'aucune eſpece de nourriture aceſcente?

La chaleur de la chambre des nouvelles accouchées doit être tellement tempérée, qu'elles ne puiſſent pas éprouver de froid, & qu'elles n'aient point de ſueurs. Elles doivent être maintenues dans ce degré de chaleur qui eſt le ſigne de la ſanté. Il en eſt qui s'entretiennent dans une ſueur modérée & continuelle, ou dans une douce diaphoreſe, dans le deſſein de prévenir tout friſſon. Mais on ſait bien qu'il n'y a pas de degré de chaleur, ſi grand qu'il ſoit, qui puiſſe prévenir le friſſon, ſoit chez les femmes en couches, ſoit même

dans une fiévre intermittente ordinaire. On a des exemples de perſonnes qui ont eu des friſſons dans des étuves, & j'ai même appris que ces friſſons avoient été les plus effrayants. Les friſſons, & même les fiévres intermittentes ordinaires ſont fréquentes dans les climats les plus chauds. On fera donc enſorte que la peau des femmes en couches ſoit ſeulement exempte de ſéchereſſe, mais qu'elle ne ſoit jamais humide : ſi elle eſt humectée par la ſueur, leur linge mouillé les met dans le cas d'être ſaiſies par le froid ; & elles ſont alors ſi ſenſibles à la moindre haleine d'air, qu'elles ne peuvent ſe lever, ou même ſe retourner dans leur lit ſans danger, qu'on ne peut rafraîchir l'air de leur appartement, & qu'on n'oſe pas même ouvrir leurs rideaux : par conſéquent elles s'affoibliſſent, leur fibre ſe relâche, & delà naît la cauſe diſpoſante des fiévres putrides. Je ſais que la coutume ſe déclare contre moi en cette occaſion, auſſi-bien que dans pluſieurs autres ; mais j'ai une multitude de raiſons évidentes qui prouvent que la ſueur n'eſt pas néceſſaire, même au plus petit degré.

Il paroît que les ignorants ont fait beau-

coup de mal en confondant les idées de transpiration (*a*) & de sueur. La différence qu'il y a entre elles a été remarquée par un si grand nombre d'auteurs, que les citations en seroient infinies. Il est suffisant, pour l'usage commun, d'observer que la transpiration est cette évacuation insensible qui se fait, sous la forme de vapeur, par les pores de toute la surface du corps & des poumons, qui a constamment lieu dans l'état de santé, & qui est toujours naturelle & toujours salutaire; mais que la sueur, au contraire, est une évacuation qui ne paroît jamais sans quelqu'effort extraordinaire, ou sans quelque maladie; qui affoiblit & relâche, & qui réprime & empêche la transpiration, loin de l'accompagner.

(*a*) Le docteur *Home* a prouvé, par plusieurs expériences, que la chaleur s'oppose plus à la transpiration libre, que la sécheresse de l'air. L'humidité, dit-il, arrête beaucoup la transpiration. Le docteur *Hales* a observé que l'humidité a le même effet sur la transpiration des plantes. [*Faits & Expériences de Médecine.*]

Il observe un peu plus loin, qu'il paroît, par ces deux expériences, que la transpiration est plus grande dans les temps de gelée que dans les temps doux.

A l'égard de la ſueur dans les affections fébriles, on a vu prévaloir pluſieurs opinions contraires. Les uns l'ont regardée comme le moyen employé par la nature pour chaſſer la matiere morbifique qu'ils ſuppoſoient être la cauſe de toutes les fiévres. Cependant des obſervations plus récentes ont prouvé qu'elle étoit préjudiciable dans pluſieurs occaſions, & quelques-uns ont été juſqu'à nier ſon utilité dans aucun cas. Je vais citer quelques-uns des auteurs qui ont conſidéré cette matiere de la maniere la plus claire & la plus ſpéciale.

Hippocrate rapporte les obſervations de quelques malades, dont les fiévres ceſſerent après l'éruption de la ſueur, ſoit que cette ſueur ait réellement mit fin à la maladie, ou qu'elle ne ſe ſoit manifeſtée qu'à l'inſtant où elle alloit ceſſer d'elle-même, comme il eſt arrivé aux malades 6, 7, dont il eſt fait mention au *Livre premier*, & aux malades 7, 11 & 12, dont il eſt parlé au *Livre deuxieme*, dont la fiévre paroît plutôt avoir été terminée par une éruption du ſang que par une éruption de la ſueur : car la ſueur n'eſt pas toujours propoſée par *Hippocrate*, autant que je puis m'en appercevoir, comme un moyen

propre à guérir la maladie, mais seulement comme une marque ou comme un signe par le secours duquel on peut prognostiquer, avec la plus grande certitude, son jugement ou sa terminaison. C'est par cette raison que ce prince de la médecine ne fait aucune mention des remedes sudorifiques dans les livres dont on le croit réellement l'auteur; & même dans ceux qui lui sont faussement attribués, il n'est parlé qu'une seule fois de sueur procurée ou provoquée par les médicaments. En effet, l'auteur de son second Livre des Epidémies ordonne que l'on excite une sueur en couvrant exactement le malade avec les couvertures, & en lui faisant prendre un peu de *bon vin;* & il ne prescrit même ces moyens comme convenables que dans les fiévres qui proviennent de lassitude, ou de quelques autres causes semblables, telles que celles qu'on appelle communément fiévres éphémeres.

Les remedes internes propres à exciter les sueurs étoient si peu en usage parmi les anciens, comme l'observe *Freind* (*a*), que *Celse* n'a pas dit un seul mot sur ce sujet. Par conséquent, si les sueurs sont de quel-

(*a*) Sur les Fiévres, Comment. 1.

qu'avantage dans les fiévres de cette eſpece, il paroît qu'elles tiennent leur efficacité de la nature ſeule. Peut-être que pendant ces ſueurs la matiere peccante ſe diſſipe aiſément, & s'échappe à travers les pores de la peau, ſoit à cauſe de la température du climat, ou à raiſon de l'excellente conſtitution des malades, qui ne ſont point encore corrompus par le luxe & l'inaction. Mais dans l'état préſent de l'humanité nous attendrons en vain le jugement des maladies par les ſueurs, ſpontanées & naturelles, ou provoquées par l'art; & je crois pouvoir avancer avec raiſon, que les malades ſont rarement rétablis par les ſueurs ſeules dans les fiévres violentes.

Puiſque le régime échauffant, dit *Glaſſ* (a), eſt encore ſi fort en uſage, il ne peut pas être hors de propos d'examiner pourquoi il a ſi ſouvent des ſuites funeſtes.

« La nature ne peut jamais chaſſer la matiere fébrile par les ſueurs, avant qu'elle ait eu le temps ſuffiſant pour en faire la coction, excepté dans la peſte: enſorte que les ſueurs qui ſortent abondamment

(a) Sur les Fiévres, Comment. 10.

au commencement d'une fiévre, n'enlevent pas cette fiévre, mais au contraire prognoſtiquent une maladie longue & dangereuſe, dont elles ſont probablement la cauſe. Elles conſtipent encore le malade au commencement, & cauſent fréquemment, dans les fiévres putrides, une diarrhée vers le temps de la criſe, tandis que les perſonnes auxquelles tout le contraire arrive, ſe ſauvent ordinairement & ſont très-aiſément débarraſſées de la fiévre. »

» Il n'eſt nullement néceſſaire, dans ces climats, que les perſonnes qui jouiſſent d'une parfaite ſanté aient ſur la peau une humidité ſenſible, mais cela paroît être très-avantageux dans les pays & dans les jours très-chauds. En *Egypte*, durant la ſeconde partie de l'été, chacun ſue abondamment pluſieurs fois le jour, & dans cette ſaiſon les habitants jouiſſent toujours de la plus parfaite ſanté. »

» On ne commet jamais plus fréquemment une telle erreur, qu'en donnant, dans le commencement des fiévres, les remedes qu'on appelle *chauds* & *ſudorifiques*, car cette méthode paroît promettre une guériſon facile, & eſt conforme à l'opinion du vulgaire. L'uſage l'a rendue familiere, & le malade ſe trouve d'abord ſou-

lagé lorſque la ſueur commence à couler; mais, lorſqu'elle vient à s'arrêter, il a beaucoup plus chaud, & il éprouve une ſoif & une anxiété plus grandes. »

» Mais les ſueurs que l'on excite très-aiſément au commencement d'une maladie, diſparoiſſent fort ſouvent tout-à-fait, à meſure qu'elle fait des progrès, & de maniere à ne pouvoir pas les rappeller par les médicaments les plus chauds: ou, quoiqu'elles continuent à ſortir, elles ſeront certainement accompagnées des ſymptômes funeſtes dont il a été fait mention. Quoique les anciens, qui ont le plus étudié la nature, n'aient jamais admis cette pratique, & que les modernes les plus initiés dans les myſteres de la médecine l'aient toujours rejettée, il ne faut pas eſpérer que les ſages-femmes & les gardes-malades, attachées à leurs vieilles idées, & jouiſſant impunément du privilege de cauſer les plus grands maux, abandonnent la méthode qu'elles ont coutume de faire & de conſeiller. Mais il eſt à deſirer que les médecins, qui ont la raiſon pour guide, renoncent à leurs préjugés, qu'ils examinent la matiere dont il eſt ici queſtion avec tout le ſcrupule qu'elle mérite, & qu'ils banniſſent cette méthode

pernicieuſe d'un art qui a pour objet de conſerver aux hommes la vie & la ſanté. »

Haller fait auſſi cette remarque ſur le même ſujet. « La ſueur, dit-il (*a*), nuit ſouvent au commencement des maladies aiguës. Elle réuſſit mieux, quand la coction faite a rendu la matiere morbifique propre à être chaſſée par les pores de la peau. Cependant elle ne guérit par elle-même ni les *pétéchies*, ni la *fiévre miliaire*, ni la *petite-vérole*, & on l'excite avec danger par les médicaments échauffants (*b*). »

Nous pouvons conclure de tout cela,

1°. Que la ſueur du lit, au milieu d'une atmoſphere peu étendue, doit porter beaucoup de préjudice à une perſonne en ſanté, peut occaſionner pluſieurs maladies, & n'en peut prévenir aucune.

2°. Que les ſueurs ſont particuliérement préjudiciables aux femmes en couches, parce qu'elles les conſtipent, arrê-

---

(*a*) Elém. phyſiol. Tome V, p. 51.

(b) *Plerumque in principio morborum acutorum nocet* [*ſudor;*] *rectiùs tunc ſuccedit, quando factâ coctione materies morbi per cutem expelli parata eſt. Ipſa tamen per ſe ipſum neque petechias, neque miliarem morbum ſanat, neque variolas, & periculosè per calida medicamenta quæritur.*

tent l'évacuation des lochies, relâchent & affoibliſſent les malades, & les rendent ſi ſuſceptibles de froid, qu'on ne peut renouveller l'air de leur chambre, & qu'elles ne peuvent même ſatisfaire à leurs beſoins ſans danger.

3°. Que les ſueurs ſont fort préjudiciables dans le commencement des fiévres nerveuſes ou putrides, mais particuliérement de celles des femmes en couches, qui appartiennent toujours, ſinon dans leur principes, au moins vers leur fin, à l'une de ces claſſes, lorſqu'elles durent quelque temps.

4°. Que le friſſon, dans les accès des fiévres intermittentes, ſe termine par une ſueur, mais que cette ſueur, en continuant à ſortir, ne prévient pas un nouvel accès.

5°. Que, lorſque la matiere morbifique eſt chaſſée par la peau, ce doit être un acte de leur nature; & que le meilleur moyen pour le provoquer, eſt de maintenir le malade dans ce degré de chaleur qui approche le plus de celui d'un corps en ſanté, en entretenant en même temps la libre circulation de l'air, & en le renouvellant quelquefois, afin que les particules morbifiques exhalées ne ſéjournent pas autour de lui, mais qu'emportées au-

dehors elles ne puiſſent point être abſorbées.

L'on doit ouvrir tous les jours la porte & même les fenêtres de la chambre de la femme en couches, ſi l'on eſt dans un temps chaud. La cheminée ne doit point être bouchée, de quelque façon que ce ſoit; mais il faut au contraire qu'elle ſoit libre & ouverte, afin qu'elle puiſſe tenir lieu d'un ventilateur. Les rideaux ne ſeront pas tirés, afin que les exhalaiſons aient la liberté de ſortir. Les tapis ſont fort utiles, parce qu'ils exemptent de la néceſſité de laver la chambre: car il faut éviter l'humidité avec autant de ſoin que la chaleur ou le froid; & par conſéquent on ne lavera pas l'appartement de la malade, pour quelque raiſon que ce ſoit, tout le temps qu'elle y reſtera; mais on aura ſoin chaque jour de nettoyer & d'expoſer à l'air les tapis.

L'appartement des femmes en couches doit être, à tous égards, auſſi propre & auſſi exempt de toute odeur déſagréable, qu'aucune autre partie de la maiſon. On leur donnera ſouvent du linge blanc: car la propreté, l'air libre, pur, & frais dans quelque cas, ſont ce qui leur eſt le plus néceſſaire dans leur ſituation préſente;

&, après le plus mûr examen, il me paroît évident qu'il n'y a jamais eu d'éruption miliaire produite ſans une ſueur, ni de fiévre de couches ſans un air corrompu, excepté dans les cas où la violence a été employée, ſoit pour dilater l'orifice interne, ſoit pour délivrer l'enfant ou le *placenta*, ou dans ceux où l'on a commis quelque grande imprudence.

Il ſeroit à ſouhaiter que les femmes nouvellement accouchées ne gardâſſent pas long-temps le lit. Elles devroient ſe lever le ſecond ou le troiſieme jour au plus tard; & alors, ſi l'on étoit dans l'hiver, il ſeroit néceſſaire d'allumer du feu.

On mettra à leur lit, dans ce temps, des draps blancs & qui auront pris l'air. Ceux qui ſont reſtés renfermés depuis leur blanchiſſage ne leur conviennent nullement.

Si elles ne vont pas à la ſelle une fois par jour, il faudra avoir ſoin de les y faire aller. On ne peut pas employer de meilleur & de plus sûr moyen que les *lavements*, ſur-tout pendant la premiere ſemaine : car, non-ſeulement ils procureront des ſelles, mais encore, en parcourant l'*arc du colon*, ils feront l'effet de fo-

mentations dans toute l'étendue de l'*abdomen*, ſans cauſer ni tranchées ni aucunes commotions déſagréables. Il ſuffit ordinairement de donner ces lavements avec l'eau chaude : mais, ſi les excréments ſont trop durcis, on pourra employer le *lait*, l'*huile*, la *caſſonnade*, ou une *décoction émolliente* à laquelle on mêlera le *ſirop de nerprun*. On ne mettra en uſage aucune ſubſtance d'une nature plus ſtimulante : il vaut mieux réitérer ces *lavements*, & par-là on viendra certainement à bout de leur faire produire l'effet deſiré. Si l'on ne peut adminiſtrer les *lavements*, à cauſe d'un déchirement du *ſphincter de l'anus*, ou par quelqu'autre raiſon, il ſera néceſſaire, pourvu qu'une répugnance inſurmontable ne s'y oppoſe pas, de donner un peu de *manne*, d'*électuaire lénitif*, de *rhubarbe*, ou de *magnéſie*. On ne laiſſera pas ſéjourner dans l'appartement, les ſelles, les urines, & le linge ſale.

Si les lochies ne coulent pas auſſi abondamment qu'on le ſouhaite, ou ſi elles s'arrêtent entiérement, on n'uſera d'aucun médicament violent & irritant. Ils ne font jamais de bien, & ils produiſent ſouvent beaucoup de mal.

Nous nous ſommes auſſi efforcés, dit

un auteur que j'ai déja cité (*a*), d'éloigner tous les obſtacles qui s'oppoſent à l'évacuation complette des lochies. Mais il arrive malheureuſement que la plûpart des remedes recommandés comme *emménagogues*, ne conviennent point dans tout état inflammatoire du ſang; & l'expérience prouve que, dans ce cas, leur uſage aggrave tous les ſymptômes. Il eſt à propos d'obſerver, ajoute-t-il, qu'une quantité grande ou petite des lochies, qui n'eſt pas accompagnée d'autres ſymptômes, ne doit point être regardée comme une maladie, & qu'il ne faut pas s'en occuper. Je ſuis fort de l'avis de cet auteur. Si la malade eſt d'ailleurs auſſi bien qu'on peut le deſirer, on peut négliger cette circonſtance. L'expérience nous apprend que l'évacuation des lochies eſt non-ſeulement fort différente chez les différentes femmes, mais même qu'elle ne ſe comporte pas également chez la même femme dans ſes différentes couches, dont elle ſe tire cependant avec la meilleure ſanté. J'ai ſouvent vu cette évacuation s'arrêter dès le premier jour, ſans qu'il en réſultât le plus petit accident. Si l'accouchée éprouve

(*a*) *Denman*, ſur la Fiévre des Couches.

d'autres incommodités, il en faut rechercher les cauſes, & y remédier. En ſe conduiſant ainſi, la ſuppreſſion des lochies ſera d'une petite conſéquence, ou n'aura aucune ſuite; &, la cauſe étant détruite, on les verra quelquefois reparoître. Ce n'eſt donc pas une maladie principale; on prend l'effet pour la cauſe.

Le rétabliſſement de la malade ne dépend point de la quantité de l'évacuation, car l'*évacuation elle-même ne préviendra pas* la fiévre des couches ou la fiévre miliaire. L'on ſait par expérience que les femmes qui font des ouvrages pénibles, & qui, en faiſant beaucoup d'exercice, paroiſſent vivre dans l'état le plus approchant de l'ordre primitif de la nature, n'ont point une auſſi grande quantité de regles ou de lochies que les femmes délicates, & qui paſſent leur vie dans l'inaction: cependant elles jouiſſent ordinairement d'une bonne ſanté, & ſe rétabliſſent de leurs couches beaucoup plus promptement que les autres. Elles ſont, en tout, le contraire de celles qui menent une vie ſédentaire & oiſive; & j'ai ſouvent obſervé que telles femmes, qui ont des lochies dans la plus grande abondance, ſont très-ſujettes aux fiévres putrides. Il

faut cependant avouer que, lorſque ces fiévres ont commencé, les ſuppreſſions ſont ordinaires. Tout ce que je deſirerois faire comprendre, c'eſt que le danger ne vient point de la petite quantité de l'évacuation, mais de ſa ſtagnation, d'où elle devient putride, &, dans cet état, eſt abſorbée & repaſſe dans les voies de la circulation.

Lorſque l'évacuation eſt conſidérable, mais qu'elle n'affoiblit point la malade, il n'y a aucun remede à faire : lorſqu'elle l'affoiblit, on peut donner avec ſûreté & avec utilité, pendant une partie du temps des couches, l'*écorce extérieure* d'*oranges* avec le *quinquina* & l'*elixir de vitriol*. On a donné à une femme, & avec ſuccès (*a*), le *quinquina*, deux jours après ſon accouchement, à la doſe d'*un gros* toutes les trois heures, pendant vingt-quatre heures, ſans diminuer les lochies ; & on l'a ſouvent fait prendre à d'autres, dans le temps de leurs regles, ſans que cette évacuation ait été le moins du monde interrompue par l'effet de ce remede.

On fera bien de joindre à ces remedes

(*a*) Voyez les Tranſact. de Médec. Vol. I, art. 21, par le docteur W. *Heberden*.

un régime fortifiant & incraſſant, & de conſeiller l'uſage du *gruau*, du *ſagou*, du *ſalep*, & des *geleés* de *pieds de veau* ou de *corne de cerf*. Lorſque cet accident dépend d'irritation & de ſpaſmes, occaſionnées, comme il arrive fort ſouvent, par une trop grande acrimonie des fluides, les *opiats* & la *teinture* de *roſes* bien acidulée, font ordinairement beaucoup de bien. Si l'évacuation eſt exceſſive, on peut, la malade étant toujours entretenue fraîchement, la faire repoſer dans une ſituation horizontale, & lui adminiſtrer des aſtringents plus puiſſants, tels que l'*eau de Rabel*, & la *leſſive de Mars*, données à la doſe de *quinze* ou *vingt gouttes*, trois ou quatre fois dans le cours de la journée.

On peut encore appliquer ſur la partie inférieure du bas-ventre des linges trempés dans du *vinaigre froid*. Le docteur *Young*, célebre accoucheur à *Edimbourg*, conſeille d'injecter de l'*eau froide* dans la matrice, mais c'eſt un moyen que je n'ai jamais eſſayé. « Le froid eſt très-propre, dit *Tucker*, à arrêter les hémorrhagies, en reſſerrant les petites arteres ſanguines. Pour produire cet effet, rien ne convient mieux que d'appliquer un topique dans

le voiſinage de la partie affectée. Tout le monde ſait qu'on applique ſur le front ou ſur la nuque un linge trempé dans l'*eau froide*, pour faire ceſſer le ſaignement de nez. On ne connoît point de remede plus efficace contre cette hémorrhagie. On ne l'emploie pas plus rarement & avec moins de ſuccès dans l'hémorrhagie de matrice ; car, après avoir tenté en vain les autres moyens, l'*eau froide*, appliquée ſur le dos, de la maniere dont nous venons de l'enſeigner, arrête enfin l'écoulement du ſang. Dans le flux immodéré & dangereux des lochies, notre très-célebre profeſſeur le docteur *Young* loue beaucoup le même moyen, & il preſcrit d'injecter l'*eau froide* dans la matrice, pendant un quart d'heure, ſans diſcontinuer (*a*). »

Si la malade tombe en foibleſſe, il ne faut point la ranimer par les *volatils*, ni en approchant de ſon nez aucune autre ſubſtance, ou en lui donnant intérieurement du *vin* ou d'autres *cordiaux*. Je citerai à cette occaſion une bonne remarque du docteur *Hunter*. Il dit que la foibleſſe qui ſuit les hémorrhagies, doit

(*a*) Diſſertat. méd. inaug. p. 21.

être regardée comme ſalutaire, loin d'alarmer les aſſiſtants, & de les engager à ranimer la malade par les médicaments ſtimulants, tels que les *eſprits volatils* & les *cordiaux ;* parce qu'elle paroît être le moyen que la nature emploie pour donner au ſang le temps de ſe coaguler.

Pour moi, l'expérience m'a prouvé la vérité de ce que dit le docteur *Hunter ;* car j'ai ſouvent vu des foibleſſes faire ceſſer immédiatement des pertes violentes, & je ne puis donner d'autre raiſon de cet heureux effet, que celle qu'il apporte. Ces foibleſſes donnoient ſans doute au ſang le temps de ſe coaguler dans les veines utérines, & ſuſpendoient par-là ſon écoulement.

Le docteur *Hewſon* établit encore la même opinion dans un ouvrage où il cite auſſi la remarque du docteur *Hunter*. « Puiſque, dit-il (*a*), la diſpoſition qu'a le ſang à ſe coaguler augmente à meſure que l'animal devient plus foible, nous pouvons en tirer cette conſéquence de quelqu'utilité, quant à la maniere d'arrêter les hémorrhagies. Il ne faut donc pas

(*a*) Recherches expérimentales ſur les propriétés du Sang, p. 68.

ranimer la malade par les médicaments ſtimulants, ni par le mouvement ; mais on doit, au contraire, la laiſſer dans cette langueur ou dans cette foibleſſe, puiſqu'elle favoriſe ſi fort l'effet qu'on cherche à produire : &, en ſecond lieu, la nature nous indique que les médicaments les plus efficaces, dans ces cas, ſont ceux qui rafraîchiſſent le corps, diminuent la force de la circulation, & augmentent cette langueur ou cette foibleſſe. Car, à proportion que ces effets ſont produits, les arteres ſe contractent mieux au point de leur diviſion, & le ſang ſe coagule plus promptement : deux circonſtances qui paroiſſent concourir à fermer les orifices d'où coule le ſang.

Outre l'uſage de donner des *ſtimulants* & des *cordiaux*, dit ailleurs le même auteur (*a*), pour combattre les foibleſſes, c'eſt encore une pratique ordinaire, dans pluſieurs parties de l'*Angleterre*, de faire prendre aux femmes qui ont des pertes, une quantité conſidérable de *vin* d'*Oporto*, dans la ſuppoſition qu'il leur ſera utile par ſon aſtringence. Mais, au contraire, il doit ſûrement être préjudiciable dans ces

(*a*) Recherches expériment. &c, p. 71.

cas,

cas, parce qu'il augmente la force de la circulation (*a*). Peut-être pourroit-on apporter la même raiſon contre l'uſage de pluſieurs des remedes qu'on appelle *ſtyptiques*.

J'ai encore vu le *nitre*, adminiſtré à grande doſe, procurer ſouvent un ſoulagement momentané; effet que je ſuppoſe dû au pouvoir que M. *Alexandre* attribue avec raiſon à cette ſubſtance, de retarder preſqu'en un inſtant la vîteſſe de la circulation, & de diminuer d'une maniere ſurprenante le nombre des pulſations. Il paroît donc, dit encore le docteur *Hewſon* (b), que l'on doit entretenir la langueur & la foibleſſe dans les hémorrhagies; qu'il faut éviter ſoigneuſement tout ce qui peut ſtimuler ou exciter le malade; que les remedes qui promettent alors le plus d'avantages, ſont le *nitre* & les *acides*, & tous ceux qui rafraîchiſſent

(*a*) Il en faut dire autant de toutes les ſubſtances ſtimulantes, qu'on n'adminiſtre que trop fréquemment dans les mêmes cas, ſoit en *France*, ſoit dans les autres pays, & qui ne peuvent alors que faire beaucoup de mal. Elles produiſent un effet tout-à-fait contraire à celui que l'on deſire.

(*b*) Recherches expériment. *Id.* p. 100.

le corps, ou qui ont la propriété de diminuer la force de la circulation, ou d'augmenter cette langueur & cette foibleſſe qu'il faut éloigner & prévenir, autant qu'il eſt poſſible, toute inquiétude & toute agitation d'eſprit, de peur que la circulation n'en ſoit augmentée; enfin qu'il eſt néceſſaire, par la même raiſon, d'éviter tout mouvement muſculaire.

Mais il faut que le *nitre* ſoit donné immédiatement après l'avoir diſſous, comme l'a obſervé M. *Alexandre;* car c'eſt alors qu'il poſſede, au plus haut degré, le pouvoir de retarder la vîteſſe de la circulation, & de diminuer le nombre des pulſations. Le docteur *Dickſon* dit, en parlant du *nitre*, donné ſous la forme d'*électuaire* avec la *conſerve de roſes*, qu'il a vu ce médicament, même adminiſtré de cette maniere, faire un bien ſingulier dans les hémorrhagies utérines, mais ſeulement, autant qu'il l'a pu obſerver, lorſque le pouls étoit fiévreux & dur; & que, dans les autres cas, l'*élixir acide de vitriol*, donné à petites doſes, & très-ſouvent réitérées, étoit accompagné du plus grand ſuccès.

Toutefois le *nitre* ne convient pas aux perſonnes qui, par tempérament, ſont

ſujettes à une bile âcre & putride, car ordinairement leur eſtomac ne peut le ſouffrir.

Si l'évacuation des lochies eſt modérée, la malade doit non-ſeulement ſe mettre ſur ſon ſéant, mais elle doit encore ſortir chaque jour de ſon lit, reſter levée auſſi long-temps qu'elle le peut, ſans éprouver de fatigue, & eſſayer journellement ſes forces, en ſe remettant au lit, le lendemain, un peu plus tard que le jour précédent.

On a inventé un fauteuil fort commode, auquel eſt adaptée une chanceliere : ainſi les pieds & les jambes ſont non-ſeulement à l'abri du froid ; mais encore, ſi la malade eſt foible, ou ſi elle ſe ſent fatiguée d'être ſur ſon ſéant, on eſt le maître de la bien ſoulager, & de la mettre dans la poſition la plus avantageuſe, parce qu'on abaiſſe, par le moyen de deux courroies, le dos du fauteuil, en même temps qu'on hauſſe la chanceliere à volonté. Comme ce fauteuil eſt porté ſur des roulettes, il eſt promptement mis en mouvement, &, avec ſon ſecours, la malade peut reſter long temps hors de ſon lit ſans aucun inconvénient.

Comme il n'eſt pas généralement connu, mes lecteurs ne ſeront peut-être pas fâchés que je l'aie fait graver pour leur en mieux faire comprendre la ſtructure. Voyez la Planche premiere.

Explication de la premiere Planche.

Elle repréſente un fauteuil, dont le dos eſt abaiſſé & la chanceliere élevée, qui a été trouvé fort commode pour les femmes en couches, & pour toutes les perſonnes malades.

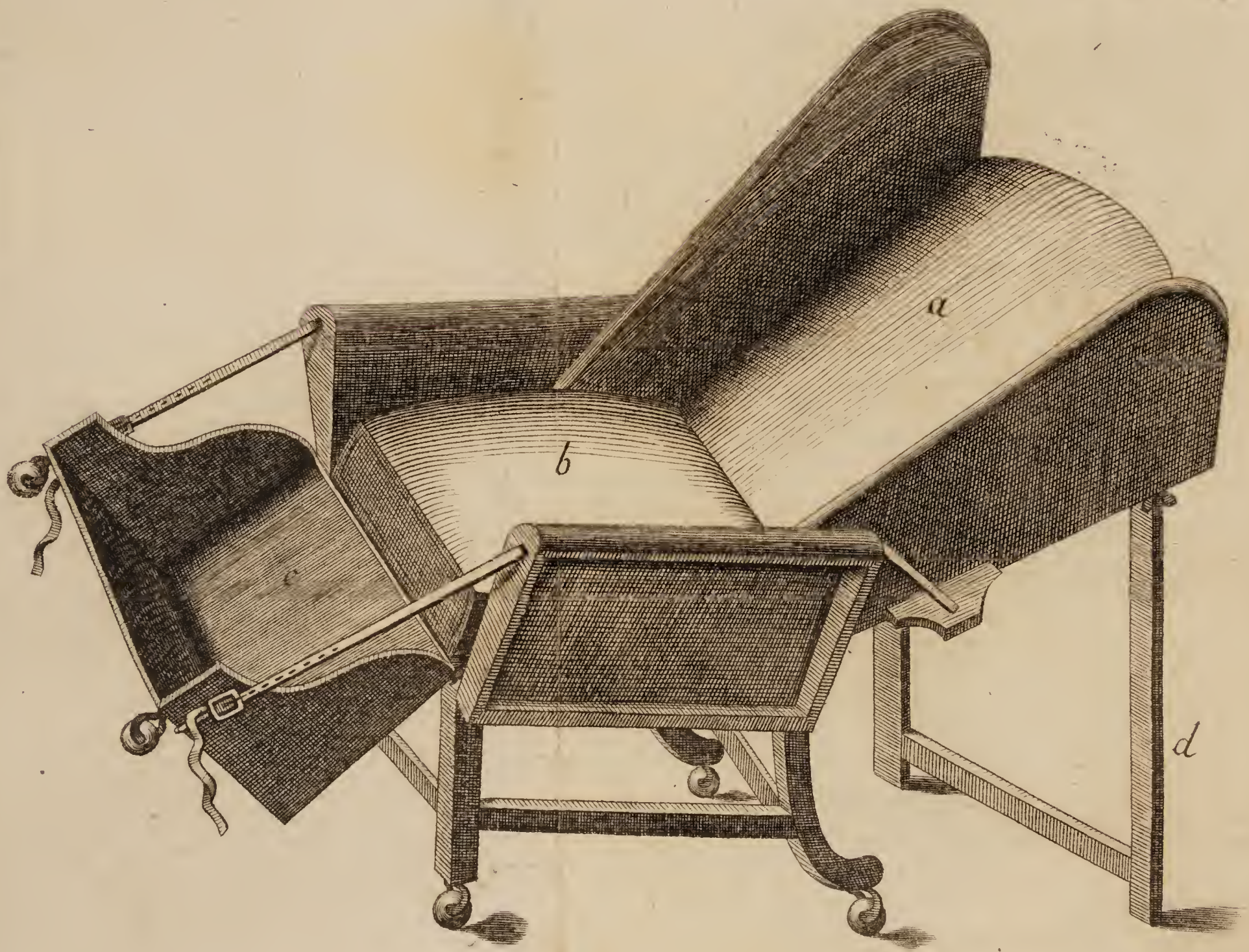
a. le dos du fauteuil.

b. le ſiége.

c. la chanceliere.

d. un ſupport pour le dos du fauteuil, qui ſert ſeulement lorſque ce dos eſt abaiſſé, & qui eſt fixé au fauteuil par des gonds.

N. B. Les courroies, de chaque côté du fauteuil, paſſent à travers les bras, & ſont fixées au dos & à la chanceliere.


a
b
c
d

Les mammelles exigent ordinairement une grande attention, ſur-tout dans les premieres couches. Si l'accouchée ſe propoſe d'allaiter ſon enfant, il faut qu'elle lui préſente ſes mammelles de bonne heure avant que le lait y ait ſéjourné, ou qu'elles aient acquis un grand degré de dureté. Si l'on agit ainſi quelques heures après l'accouchement, la mere & l'enfant s'en trouveront bien; &, en effet, cette conduite quadre mieux avec les opérations de la nature.

Si la mere n'a point allaité précédemment quelqu'enfant, il éprouvera probablement des difficultés pour ſaiſir les mammelons. Dans ce cas, il faudra, pour former les bouts, faire ſucer les mammelles par une perſonne intelligente; &, ſi elle ne peut y réuſſir, les ventouſes d'une forme & d'un volume convenables, ſeront employées pour produire cet effet. « Les mammelons, dit *Van-Swieten* (*a*),

(a) *Papillæ, ex mediâ convexitate mammarum eminentes, multùm variant craſſitudine & longitudine in diverſis mulieribus. Sæpiùs contingit, ut à loricis, quas peſſimo more geſtare coguntur puellæ, ſic deprimantur papillæ, ut vix emineant; imò aliquoties vidi ſubſediſſe penitùs, ita*

qui ſortent du milieu de la convexité des mammelles, varient beaucoup chez les différentes femmes, par leur épaiſſeur & par leur longueur. Il arrive ſouvent, par l'effet des corps baleinés, dont on a admis l'uſage pernicieux, & que l'on fait porter aux filles, que ces mammelons ſont applatis au point qu'ils font à peine quelque ſaillie. Je les ai même vus quelquefois rentrer dans la ſubſtance de la mammelle, enſorte qu'il paroiſſoit au milieu de chacune un petit enfoncement où le mammelon ſe cachoit au lieu de former la moindre éminence. La lactation eſt alors impoſſible, à moins qu'on ne vienne à bout de rendre le mammelon ſaillant : or il eſt ſouvent poſſible de lui donner la forme convenable, en appliquant fréquemment, pendant le temps de la groſſeſſe, une petite ventouſe ; car alors le mammelon enfoncé

---

ut loco eminentis papillæ appareret foveola in mammâ in quâ deliteſceret. Impoſſibilis tunc eſt lactatio, niſi educi poſſet papilla, quod ſæpè feliciter obtinetur, ſi graviditatis tempore ſæpiùs applicetur parva cucurbitula, ex quâ anthliæ pneumaticæ ope educitur aër; tunc enim depreſſa papilla exſurgit, &, dum ſæpiùs hoc tentatur, incipit imminere magìs magiſque. [Comment. ſect. 1338.]

commence à reparoître, &, en réitérant ſouvent, il s'éleve de plus en plus. » En effet, le ſuccès eſt preſque certain, lorſque la mere met ce moyen en uſage, ſoit pendant la groſſeſſe, ſoit après l'accouchement, & qu'il eſt bien adminiſtré, à moins toutefois que ſes mammelles n'aient été gâtées par quelque accident.

Pour prévenir la ſtagnation du lait, il faut ſucer les mamelles trois ou quatre fois par jour, pour les vuider ſuffiſamment.

Si l'enfant de la nouvelle accouchée ne peut ſucer ſes mammelles, il faut les préſenter à quelqu'autre enfant, ou avoir recours à quelque perſonne qui ſoit bien au fait de cette opération.

Je connois une famille qui s'en acquitte avec tant de dextérité, que toutes les femmes auxquelles elle a accordé ſes ſecours, n'ont jamais eu les mammelles ni dures, ni trop gonflées. La méthode qu'elle emploie n'a jamais été divulguée, mais elle a été tranſmiſe, comme un ſecret, de la mere à la fille. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette méthode, telle qu'elle ſoit, fait plutôt éprouver une ſenſation agréable qu'un ſentiment douloureux, & celles qui ont été dans le cas de l'éprou-

ver, m'ont dit qu'elles auroient pu aiſément ſe livrer au ſommeil tandis qu'on ſuçoit leurs mammelles. Après avoir comparé ce que j'ai pu obſerver d'une pratique ſi excellente, avec celle des autres, & après avoir converſé avec les femmes qui ont été ſecourues non-ſeulement par cette famille, mais encore par des perſonnes moins intelligentes, je ſuis très-certain que tout l'art ne conſiſte qu'en ceci : toute la mammelle & le mammelon étant allongés de façon à faire prendre à la mammelle une forme conique, les tuyaux lactiferes deviennent parfaitement droits & ouverts; or, dans cet état, par la ſimple application de la main ſur chaque côté de la mammelle, le lait eſt forcé de ſortir tant que la bouche de la perſonne qui ſuce embraſſe le mammelon. Par cette méthode, il n'eſt beſoin que d'une ſuction fort modérée, & il eſt totalement inutile de ſucer avec cette force dont la plûpart font dépendre le ſuccès de leur opération, mais qui cauſe ſouvent l'excoriation du mamelon, & fait beaucoup ſouffrir la malade, ſans vuider complettement ſes mammelles.

Si le ſein devient dur & noueux, il faut le frotter doucement avec une main

ointe d'*huile*, & répéter cette opération deux ou trois fois par jour. J'ai auſſi appliqué avec ſuccès, dans ces cas, l'*eau végéto-minérale* de *Goulard*.

De forts anneaux faits de *cire jaune*, & de façon qu'ils embraſſent très exactement les mammelons, préviennent ſouvent les crevaſſes, en tenant les mammelons allongés, & en les empêchant de ſe rider. S'il y a une trop grande quantité de lait, ces anneaux ſont avantageux en en favoriſant l'écoulement : mais il faut qu'ils ſoient réellement faits en *anneaux*, & non pas en *bonnets*, comme ceux des perſonnes qui ignorent les raiſons pour leſquelles on a recours à leur uſage, & qui s'imaginent qu'il réſide quelque vertu ſpécifique dans la *cire* dont ils ſont compoſés, tandis qu'ils n'agiſſent que méchaniquement. Ils doivent être placés auſſitôt aprés que l'enfant a ceſſé de tetter, & de façon que les extrémités des mammelons ſoient libres, & faſſent ſaillie au-deſſus de leurs bords. Mais il ne faut point en faire uſage lorſque le lait coule en trop grande quantité.

Si les crevaſſes ſont formées, & ſont accompagnées d'humeurs âcres, il faut les guérir & réprimer l'acrimonie des hu-

meurs par l'application d'un *mucilage* composé de *gomme arabique* & d'une *décoction de semences froides.*

Si l'accouchée n'allaite pas son enfant, il vaut mieux sucer ses mammelles, afin que son lait puisse diminuer par degrés, que de l'obliger à rentrer subitement dans la masse des humeurs. Mais, si on peut l'y faire consentir, il vaudroit encore mieux pour elle d'allaiter pendant un mois, que de tarir plus promptement la source de son lait; & je suis sûr que, dans aucun cas, cela ne fera tort à la constitution la plus délicate.

Lorsque la malade ne veut pas que l'on suce ses mammelles, ou lorsqu'on ne peut le faire par raison de cicatrices qui se sont formées dans l'enfance à la suite de différents accidents, tels que les brûlures, &c. (cas que j'ai rencontrés plusieurs fois,) ensorte qu'on est obligé de faire usage des *emplâtres* & des *lotions répercussives*, elle doit observer un régime très-strict, ne manger que peu ou point de viande, ne faire usage d'aucune liqueur forte, & entretenir avec soin son ventre libre. J'ai vu une métastase subite, ou un transport de l'humeur laiteuse, du sein, au *bassin*, aux cuisses & aux jambes, qui causa beau-

coup de peine & de douleur, & qui provenoit de ce que les mammelles n'avoient pas été ſucées convenablement (*a*).

Si l'on obſerve rigoureuſement les préceptes que j'ai donnés, j'oſe aſſurer que les femmes n'auront ni fiévre de couches, ni fiévre miliaire, & que leur fiévre de lait ne ſera pas conſidérable, ſi l'on en excepte cependant celles qui accoucheront pour la premiere fois. On peut regarder cette aſſertion comme hardie. Je ne m'aveugle point ſur l'incertitude de l'art de la médecine, & ſur la difficulté qu'il y a de poſer des faits certains, ſur-tout lorſqu'on néglige de ſuivre la nature pour guide, & qu'on paroît plutôt prendre plaiſir à l'embarraſſer dans ſes opérations. Je ſais encore la difficulté qu'il y a à faire tenir aux malades la conduite convenable, & plus encore à faire ſuivre aux gardes & à tous ceux qui environnent les malades les regles qui leur ſont preſcrites.

Mais je n'étale point ici une vaine théorie, & je ne me perds point dans des raiſon-

(*a*) Cette métaſtaſe du lait a été amplement traitée par *Wan-Swieten*, dans ſes Commentaires, *ſect. 1329*; & par M. *Levret*, dans ſon Art des Accouchements, p. 168.

nements ſpéculatifs. Je traite d'un point de la plus grande importance, non-ſeulement pour le ſexe, mais encore pour tout le genre humain; & je parle d'après des faits, tels qu'ils ne peuvent me tromper, fondé ſur l'expérience de mon pere, expérience de cinquante années & davantage, & ſur la mienne particuliérement, après avoir déjà pratiqué pendant plus de vingt-cinq ans.

Il ſeroit aiſé de produire une longue liſte de cas heureux : mais les cas heureux ne prouvent rien, lorſqu'on cache ceux qui ont eu un événement contraire. Il eſt évident que la plus grande partie des femmes, même en les gouvernant mal, ſortiront heureuſement de leurs couches. Le praticien ne peut donc bien juger de ſes ſuccès que par le réſultat de ſa pratique générale; &, dans cette occaſion, je ſuis obligé, pour ne pas omettre l'argument le plus fort dont je puiſſe faire uſage, de faire part d'un fait dont on pourroit à peine faire mention dans toute autre circonſtance, ſans montrer uneoſtentation que je mépriſe ſouverainement. Je n'ai pas perdu une ſeule femme de celles que j'ai accouchées, & je puis dire qu'elles ſont en grand nombre : bien plus, je n'ai

point traité de femmes en couches qui aient été en grand danger par l'effet de la fiévre des couches, ou de la fiévre miliaire, ou nerveuſe, ou putride maligne, ou de la fiévre de lait ; & aucune de ces fiévres ne s'eſt terminée par l'imbécillité (*a*), ou par quelqu'autre accident déſagréable. Quelques-unes, en petit nombre, ont eu la fiévre des couches ; mais elle fut évidemment due à l'inobſervation des regles expoſées ci-deſſus. Quelques autres, en auſſi petit nombre, ont eu des éruptions miliaires, mais elles dépendirent de la même cauſe : toutefois je ne me ſouviens

(*a*) Ce n'eſt pas ſeulement dans les cas des couches que l'imbécillité eſt quelquefois une ſuite de la négligence, ou du mauvais traitement de cette fievre ; elle ſe termine encore ſouvent de cette maniere chez d'autres perſonnes. Il eſt par conſéquent bien digne de remarque, puiſque l'expérience confirme le fait, que cette ſorte d'imbécillité qui ſuccede à cette fiévre nerveuſe, ne cédera, en aucune maniere, aux moyens qu'on emploie communément contre un pareil accident, parce que les grandes évacuations, telles que les purgations, les vomiſſements, & particuliérement les ſaignées, l'augmentent toujours, & font périr, en peu de temps, le malade, ou le font tomber dans une maladie incurable. [*Etherington*, ſur les Fiévres.]

point qu'une ſeule femme ait eu ce qu'on peut appeller proprement *fiévre miliaire*. Lorſque des ſymptômes de fiévre ſe ſont manifeſtés avant l'accouchement, ils ont été heureuſement diſſipés. L'on s'imaginera peut-être que, par un traitement différent, les maladies peuvent prendre différentes formes, & paroître ſous différentes dénominations. Mais, pour ne pas laiſſer croire que je puiſſe uſer d'un ſi miſérable ſubterfuge, je ſuis obligé de faire encore cette déclaration, ſavoir, qu'aucune femme n'eſt morte entre mes mains durant le mois qui ſuit l'accouchement, ou dans aucun autre temps où l'on ait pu regarder avec raiſon ſa mort comme une ſuite des couches. Il faut cependant faire attention que je n'entends parler, dans cette derniere déclaration, que des accouchements naturels. Je n'ai en effet aucun deſſein d'y comprendre les accouchements contre-nature, ni ceux qui ont été ſi laborieux qu'il a fallu avoir recours aux inſtruments, ni ceux enfin qui ont été accompagnés de pertes & de convulſions, ou de conſomptions qui avoient pris naiſſance avant le terme de la groſſeſſe. Pareillement, je ne parle que des femmes que j'ai gouvernées ſeul dans leur

ccouchement : car j'ai été ſouvent ap-
ellé pour voir des femmes qui avoient
té délivrées par d'autres, & qui étoient
éja attaquées des différentes fiévres dont
ous avons fait mention.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai le plaiſir d'ob-
erver que ces fiévres ont été beaucoup
oins communes ces dernieres années,
u moins dans le voiſinage de cette ville :
e qu'on doit principalement attribuer à
a maniere heureuſe de gouverner les
emmes en couches qu'on a admiſe nou-
ellement, au grand honneur de nos pra-
iciens actuels, & même des gardes, qui
aroiſſent ſentir les avantages qu'elle pro-
ure *. Quelques cauſes générales con-

* Quand pourra-t-on dire, parmi nous, ue les ſages-femmes & les gardes, plus dociles & moins livrées à leurs préjugés, ſuivent avec oumiſſion les avis des médecins & des chirur-iens, & ne ſe font plus une gloire dangereuſe 'en retarder ou d'en empêcher l'exécution ? Elles devroient bien ſuivre l'exemple de celles ont parle notre auteur, & qui, non moins révenues en faveur de leur méthode, en ont ependant reconnu l'inſuffiſance, & l'ont aban-onnée. Nous ne pouvons pas nous féliciter 'une telle victoire, car nous voyons encore ous les jours, les ſages-femmes & les gardes auſer les plus grands maux par la routine aveu-

tribuent peut-être à ce ſuccès parmi les pauvres de cette ville. Ils mangent fort peu de viande, & vivent principalement de végétaux. Les *pommes de terre* ſont la principale partie de leur nourriture, à cauſe de leur bonté & de leur bon marché dans cette province. Nous avons encore d'excellent *lait de beurre*, & le menu peuple en fait uſage tant en ſanté qu'en maladie : or cette liqueur, lorſqu'elle eſt bien faite, a un goût agréable, & contribue heureuſement à prévenir & à guérir quelques maladies provenantes de putridité. Mais elle eſt ſi mal préparée dans pluſieurs provinces du royaume, que les pauvres n'en peuvent point boire, & qu'on eſt obligé de la jetter ou de la donner aux cochons. Nous ſommes de plus pourvus de *charbon* en grande quantité, ce qui eſt vraiment de conſéquence, parce que, d'un côté, les feux préviennent l'humidité & entre-

---

gle qu'elles ſuivent, & à laquelle elles tiennent opiniâtrément, malgré les conſeils des perſonnes les plus inſtruites, &, ce qui eſt plus déſolant, ſans que les malheurs qu'elles occaſionnent puiſſent deſſiller leurs yeux, ou vaincre leur entêtement. Ne trouvera-t-on jamais de moyens pour détruire un abus ſi funeſte au bien de la ſociété ?

tiennent la circulation de l'air, & que, d'un autre côté, on a peu à craindre que les pauvres faſſent d'aſſez grands feux pour éprouver une chaleur exceſſive. L'eau de fontaine dont nous uſons (*a*), laquelle eſt imprégnée de *ſels ſéléniteux* & *alumineux*, ne contribue-t-elle pas auſſi en quelque façon à prévenir la putridité,

---

(*a*) L'eau de fontaine gardée eſt auſſi incapable de changer & de s'altérer, que l'eau diſtillée; car, quoiqu'elle ſoit chargée de différentes particules hétérogenes, il eſt rare qu'elle en charrie quelques-unes de nature végétale ou animale, ou au moins elle n'en a que dans une petite proportion, & par conſéquent elle reſtera toujours la même. Les marins n'apportent pas autant d'attention qu'ils devroient à cette propriété de l'eau, car ils font ordinairement proviſion d'eau puiſée près des grandes villes, & enſuite ils la conſervent dans des tonneaux: or, il s'enſuit de-là qu'elle ſe corrompt bientôt, & contribue beaucoup, ſelon toute probabilité, à occaſionner ces maladies putrides dont les marins ſont ſi ſouvent attaqués. Ils devroient donc, par les plus fortes raiſons, préférer l'eau de fontaine; &, s'ils la gardoient dans des bouteilles ou dans des cruches, ils la trouveroient, après avoir long-temps navigué, auſſi bonne qu'elle étoit en quittant le rivage. [*Tranſact. de Medec.* Vol. I, par le docteur *W. Heberden.*]

quelque mauvais effets qu'elle puiſſe produire d'ailleurs, en provoquant les maladies qui dépendent des obſtructions des glandes ? Il eſt digne de remarque que les dyſſenteries ſont preſque inconnues dans cette ville.

Ne pourroit-on pas regarder comme une cauſe de la fréquence des fiévres de couches, des fiévres de priſons ou d'hôpitaux, & des autres fiévres putrides qui regnent dans *Londres*, & qui y ſont ſi funeſtes, l'uſage que font la plûpart des habitants, ſoit pour boire, ſoit pour préparer les différents aliments, de l'eau de riviere nouvelle, qui eſt fréquemment remplie de ſubſtances végétales & animales putréfiées * ?

---

* Comme ce que dit *White* des eaux qu'on boit à *Londres*, doit auſſi s'entendre de celles dont on fait uſage à *Paris*, & qui ſont puiſées dans la Seine ; on voit aiſément qu'il eſt néceſſaire, pour en faire une boiſſon plus ſalutaire & moins chargée de particules étrangeres & nuiſibles, de les faire bouillir, ou de les filtrer dans une fontaine ſablée. Un citoyen zélé, & qui a exécuté pluſieurs projets dignes d'un ami de l'humanité, a pourvu aux moyens de faire boire aux habitants de cette grande ville une eau bien filtrée, & débarraſſée de tout miaſme

Il peut paroître étonnant, mais il n'en eſt pas moins vrai, que la fiévre des couches & la fiévre miliaire ſont plus communes & plus funeſtes à *Londres* que dans la province. Cependant l'on eſt forcé de convenir qu'en général les hommes les plus habiles dans chaque partie de la médecine habitent la capitale. Mais notre étonnement ceſſera quand nous conſidérerons que non-ſeulement les cauſes généralement exiſtantes dans les villes grandes & peuplées ont lieu dans *Londres*, mais encore que ce qui eſt relatif, à l'air, à la diete, aux vêtements, &c. eſt abandonné au ſoin des gardes-malades de cette ville, qui jouiſſent, comme d'une eſpece de prérogative, du droit de décider ſur ces articles importants, & ſi ſouverainement, que ce ſeroit un crime d'empiéter ſur leurs privileges. Je ne prétends pas déterminer ſi l'on a réfléchi ſur cet abus avec toute l'attention qu'il mérite, ou ſi l'on a déſeſpéré de trouver des moyens

---

étranger, végétal ou animal; mais il me ſemble qu'on ne profite pas aſſez d'un tel bienfait, dont on doit faire d'autant plus de cas, que la bonne eau tient un des premiers rangs parmi les choſes eſſentielles à la ſanté.

assez efficaces pour l'abolir. Ce qu'il y a de certain, c'est que les gardes-malades de *Londres* forment un corps nombreux & puissant, & que les efforts qu'on tenteroit pour réformer leurs anciennes coutumes, pourroient être regardés comme une offense, comme une violation de leurs droits, enfin comme une déclaration de guerre. Le jeune homme qui commence à entrer dans la carriere regarde avec raison comme une entreprise téméraire d'oser les attaquer : selon toute probabilité, il ne réussiroit point, & il nuiroit à ses progrès, en se faisant d'aussi puissants ennemis. Celui qui est déjà avancé dans la carriere, & dont la réputation est déjà établie, ne peut pas donner à une telle réforme tout le temps qui lui est nécessaire, car il faudroit qu'il visitât fort souvent ses malades, ou qu'il fût presque toujours auprès d'eux, pour être témoin de la maniere dont les gardes feroient leur devoir : mais, en se conduisant ainsi, il croiroit perdre beaucoup, pour ne gagner que de la peine & de l'inquiétude *.

* Voilà à peu près le tableau de ce qui se passe aussi parmi nous. Le même abus y regne : on le connoît bien, mais néanmoins

Il me paroît qu'on doit conclure de tout ce qui a été obſervé ci-deſſus, qu'il n'y a pas le moindre danger à craindre dans les accouchements naturels, tant que l'on ſuit ce qu'indique la nature, non-ſeulement pendant le travail, mais encore durant les jours qui le ſuivent; que la plûpart des maladies, pour ne pas dire toutes, que l'on ſuppoſe pour l'ordinaire appartenir particuliérement au temps des couches, ſont les effets de la mauvaiſe conduite de l'accoucheur ou des gardes, ou des imprudences que commettent les nouvelles accouchées; enfin que ces maladies, en général, peuvent être regardées avec raiſon comme *fabriquées*, & qu'il eſt toujours poſſible de les éviter, excepté dans les hôpitaux.

---

l'indignation qu'il excite n'eſt que paſſagere; elle cede à l'intérêt particulier; il nous empêche de mettre en uſage tous les moyens poſſibles pour le détruire; & c'eſt ainſi que le bien général eſt ſacrifié. Cependant eſt-il permis à des médecins de l'enviſager avec indifférence? Non ſans doute; or, ſi cela eſt ainſi, ils doivent ſe réunir, & agir tous de concert pour déraciner d'anciens préjugés, & enlever à des femmes ignorantes l'autorité qu'elles ont uſurpée, & qu'elles n'exercent qu'au détriment de l'humanité.

En effet, la fiévre des couches ne peut pas être si aisément prévenue dans les hôpitaux (*a*), où les malades sont non-seu-

---

(*a*) *Van-Swieten* cite, dans ses Commentaires sur les Aphorismes de *Boerrhaave*, sect. 1331, le passage suivant de *PEU*. *Observata fidelia confirmaverunt, putrida hæc miasmata nocuisse puerperis, dum in nosocomiis decumbebant: magnus enim illarum numerus peribat; & suspicari cœperant nosocomii præfecti, ignorantiam aut negligentiam obstetricantium in causâ esse. Plura secabantur cadavera defunctarum, & corporis interiora absessibus plena fuerunt inventa. Sapiens medicus, omnia attentè examinans, hanc causam invenit, quòd sub conclavi puerperarum decumberent vulnerati. Confirmabatur ejus sententia inde imprimis, quòd aucto vulneratorum decumbentium numero crescceret puerperarum strages, minuto pariter decrescceret. Aer humidus, tam calidus, quàm frigidus, nocebat; siccus autem proderat: notum enim est, humidum aerem putredini favere, præcipuè si simul calidus fuerit. Dum autem puerperæ locabantur in conclavi inferiori, non observabatur ampliùs hæc strages: aer enim, putridis exhalationibus imbutus, levior est, unde superiora petit.* « Des observations fidelles ont » prouvé que ces miasmes putrides nuisoient » aux femmes en couches, tant qu'elles restoient » dans l'hôpital, car il en périssoit un grand » nombre, & les administrateurs commençoient » à soupçonner que l'ignorance ou la négligence » des accoucheurs en étoit la cause. On ouvrit

lement dans la même maiſon, mais encore dans la même chambre : quant à la fiévre miliaire, elle peut l'être indubitablement.

Quelqu'un dont je ne puis ſoupçonner la bonne foi, m'apprend qu'ayant ſuivi un petit hôpital particulier de femmes en couches dans *Londres*, à la fin de *Mai*, de *Juin*, & au commencement de *Juillet* de *l'année* 1761, il a vu, dans cet eſpace de temps, la fiévre des couches y faire beaucoup de ravage; qu'on perdit, au-

---

» pluſieurs cadavres de celles qui ſuccombe-
» rent, & l'on trouva les parties internes rem-
» plies d'abſcès. Un médecin ſage, qui examina
» tout attentivement, attribua le déſaſtre des
» femmes en couches à la ſituation de leur
» chambre, qui étoit au-deſſus de celle des bleſ-
» ſés : ce qui confirmoit ſur-tout ſon opinion,
» c'eſt qu'il mouroit plus de femmes quand le
» nombre des bleſſés étoit plus conſidérable; &
» qu'il en mouroit moins lorſqu'il étoit plus pe-
» tit. L'air humide, chaud ou froid étoit nuiſi-
» ble; mais l'air ſec étoit avantageux : car l'on
» ſait que l'air humide favoriſe la putréfaction,
» ſur-tout s'il eſt en même temps chaud. Auſſi
» obſerva-t-on qu'on ne perdit plus autant de
» femmes en couches, lorſqu'elles furent pla-
» cées dans la chambre inférieure, parce que
» l'air chargé d'exhalaiſons putrides devient
» plus léger, & gagne par conſéquent les parties
» ſupérieures. »

tant qu'il pouvoit s'en ſouvenir, environ vingt malades dans le mois de *Juin ;* qu'il accoucha lui-même, dans le courant de ce mois, ſix femmes qui étoient dans cet hôpital, & dont le travail fut naturel, mais qu'elles périrent toutes ; qu'il en fut ſi fâché, qu'il pria celui qui étoit à la tête de l'hôpital de ſe charger des premieres femmes qui viendroient pour accoucher ; que cet homme s'en chargea en effet, mais qu'elles n'eurent pas un meilleur ſort. L'on pria pluſieurs médecins de ſe tranſporter à l'hôpital, pour chercher la cauſe de ces malheurs ſi multipliés & ſi funeſtes, mais je n'ai point appris qu'ils en aient donné des raiſons ſatisfaiſantes.

On devroit élever des édifices deſtinés à recevoir les femmes en couches, & tellement conſtruits, que l'air pourroit y circuler librement & continuellement, ce qui préviendroit la naiſſance ou la communication de la maladie dont nous parlons. La dépenſe qu'il faudroit faire pour les élever ſeroit à la vérité un peu conſidérable ; mais auſſi, une fois faite, ce ſeroit pour un très-long eſpace de temps. Il faudroit que les chambres fûſſent vaſtes, & que de longues galeries, dont les fenetres ne ſeroient point vitrées, régnâſ-

ſent

ſent autour de tout l'édifice. Les chambres des malades ſeroient toutes dans le centre, de plein-pied; elles n'auroient de portes que celles qui donneroient dans les galeries, & ces portes ſeroient oppoſées aux fenêtres des chambres, afin qu'il puiſſe y avoir une ſuffiſante circulation de l'air lorſqu'on ouvriroit les fenêtres. On pratiqueroit encore pluſieurs trous à la partie ſupérieure des portes, pour laiſſer ſortir l'air corrompu.

Les rez-de-chauſſées ſeroient réſervés pour ceux qui travailleroient à tout ce qui ſeroit néceſſaire pour le ſervice de l'hôpital, & les étages ſupérieurs ſeroient compoſés de chambres propres à loger les gardes & les ſervantes. On aſſigneroit un appartement entier pour chaque malade; ou autrement, ſi l'on conſtruiſoit des chambres vaſtes, les fenêtres ſeroient placées fort haut, & elles ſeroient ſurmontées de chaſſis faits de façon qu'on pût les abaiſſer. On pratiqueroit de larges ouvertures, auſſi haut qu'il ſeroit poſſible, dans le mur qui ſépareroit les chambres de la galerie, comme on l'a fait dans l'hôpital de *Leiceſter;* & l'on fixeroit auſſi à la partie ſupérieure de quelques-unes des fenêtres les plus éloignées du feu, des

cercles mouvants, que quelques perſonnes appellent des *ventilateurs Eoliens*. Je ne penſe pas que les avantages ſupérieurs de ces ventilateurs conſiſtent à admettre un air plus frais, ou à faire plutôt ſortir l'air corrompu, que d'autres moyens ordinaires qu'on pourroit auſſi employer : mais ils ſont principalement utiles, en ce qu'ils empêchent l'air, par leur mouvement circulaire, de frapper directement les perſonnes enfermées dans la chambre, & de leur cauſer par-là un trop grand froid. On les entretiendroit ouverts jour & nuit, afin de favoriſer la continuelle circulation de l'air : car il ne ſuffiroit pas d'ouvrir un peu pendant le jour une porte, ou même une fenêtre, ce dont on ſera facilement convaincu, ſi l'on veut ſe donner la peine d'entrer de bon matin dans une chambre d'hôpital. L'air y eſt tellement corrompu par l'haleine de tous ceux qui y ont paſſé la nuit, qu'on y reſpire l'odeur la plus infecte & la plus dangereuſe, non-ſeulement pour les malades, mais même pour toutes les autres perſonnes.

On a encore trouvé fort avantageux, dans l'hôpital de *Mancheſter*, l'uſage de pluſieurs tuyaux, faits de bois, de ſix pouces de diametre ou environ, & qui, fixés

dans chaque chambre, & paſſant à travers le plafond & le comble de la maiſon, vont communiquer avec l'air extérieur. J'ai été dans un grand nombre d'hôpitaux, mais je n'en connois aucun où l'air ſoit auſſi pur que dans celui que je viens de citer; ce qui peut, je crois, s'expliquer aiſément. Cet hôpital eſt ſitué ſur le lieu le plus élevé; le bâtiment eſt long & étroit, & il n'a aucunes cours intérieures; les principales chambres ont quinze pieds de haut, & les plus grandes ne contiennent pas plus de treize lits. Une large galerie regne dans toute la longueur de la maiſon, & il y a des fenêtres expoſées à l'orient, au couchant, au nord & au midi, que l'on ouvre tous les jours auſſi ſouvent que le temps le permet. On a fixé des ventilateurs aux fenêtres de la galerie & de pluſieurs des chambres. On a fait des trous à la partie ſupérieure des portes, qui ſont ordinairement ouvertes pendant le jour. Enfin on a encore pratiqué des ouvertures dans le mur des chambres les plus grandes, pour laiſſer à l'air froid la liberté de s'y introduire.

Outre les tuyaux qui, perçant le comble de la maiſon, communiquent avec l'air extérieur, il en eſt d'autres que l'on conduit dans la cheminée de la chambre

ſupérieure (*a*), comme on l'a pratiqué dans l'hôpital de *Saint-Georges*.

Il faut ſe préſerver de l'humidité avec plus de ſoin que du froid. Le docteur *Lind* a obſervé que les vaiſſeaux nouvellement conſtruits étoient plus mal-ſains que les anciens, ce qui eſt dû aux vapeurs humides qui s'exhalent du bois.

Je doute de l'efficacité de tous les moyens qu'on pourra employer, tant que pluſieurs femmes en couches ſeront raſſemblées dans la même chambre. Il ſera im-

---

(*a*) On a trouvé que c'étoit un des meilleurs moyens pour procurer la circulation libre de l'air, de pratiquer aux plafonds des chambres qui ſont fermées, un ou deux trous quarrés, de ſix ou ſept pouces environ de diametre, & d'y faire paſſer un tuyau de bois, dont les dimenſions ſont convenables, que l'on conduit dans la cheminée de la chambre ſupérieure. Ce moyen eſt en effet d'autant meilleur, que l'air corrompu, qui eſt le plus léger, & qui occupe la partie ſupérieure de la chambre, trouve une iſſue libre par ces tuyaux. Nous en avons maintenant à l'hôpital de *S. Georges*. Lorſqu'on ne peut pas pratiquer convenablement des trous dans le plafond, on parvient au même but en faiſant une ouverture au-deſſus de la porte de la chambre, ou à la partie ſupérieure des fenêtres, & en y fixant des ventilateurs. [*Monro*, ſur les Maladies des Hôpitaux militaires.]

poſſible d'entretenir l'air pur, ſec, exempt de mauvaiſe odeur, &, en même temps, de proportionner la chaleur à leurs différentes conſtitutions & aux différents ſymptômes qu'elles éprouveront. Si l'on ne peut accorder à chaque malade une chambre ſéparée, l'on aura ſoin au moins, lorſqu'une femme commencera à avoir la fiévre, de la tranſporter auſſi-tôt dans une autre chambre, non-ſeulement pour ſa propre ſûreté, mais encore pour celle des autres malades. Ou bien, il ſeroit encore beaucoup mieux d'accoucher chaque femme dans une chambre particuliere, & de l'y laiſſer pendant une ſemaine ou dix jours, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de fiévre à craindre.

Je connois l'uſage des ventilateurs de *Hales* & de *Pringle*, qui ſont très-bons, & dont on devroit faire uſage; mais on ne doit pas mettre toute ſa confiance dans le meilleur de ces ventilateurs, s'il eſt employé ſeul; il faut en même temps avoir recours aux autres moyens pour purger les chambres de tout air corrompu. J'ai beaucoup fréquenté un hôpital où l'air eſt corrompu, & où la fiévre des hôpitaux regne preſque toujours, quoiqu'il y ait un très-bon ventilateur. Dans cet hôpital, on traite rarement avec ſuccès

les fractures compoſées & les fractures du crâne, quoiqu'elles ſoient entre les mains des plus habiles chirurgiens.

Dans les hôpitaux de femmes en couches, & même dans tous, les lits, c'eſt-à-dire les couchettes & les colonnes, devroient être de fer. *Voyez* la ſeconde planche.

Explication de la ſeconde Planche.

FIGURE PREMIERE. Elle repréſente un lit conſtruit en fer, de l'invention du docteur *Vaughan*, habile médecin de *Leiceſter*. Il a tous les uſages d'une chaiſe longue. Le malade peut y être élevé & abaiſſé à tel dégré que l'on deſire, & avec moins de peine qu'on n'en a ordinairement par les autres moyens, d'où il eſt d'une grande utilité pour les perſonnes malades & les femmes en couches.

a. b. la partie ſupérieure de ce lit, laquelle ſe meut ſur le gond *a*, d'un côté, &, de l'autre, ſur un autre gond qui correſpond au premier.

c. une roue dentelée, à laquelle répond auſſi une autre roue ſemblable, placée de l'autre côté.

d. la poignée qui donne le mouvement à l'arbre, aux pignons, & à la petite roue.

e. la petite roue.

FIGURE II. Elle repréſente le plan du lit.

d. la poignée.

e. la petite roue, attachée au pignon.

g. g. pignons de douze dents, dont chacune entre dans les dents des roues dentelées, qui ſont unies par un arbre de *g* à *g*.

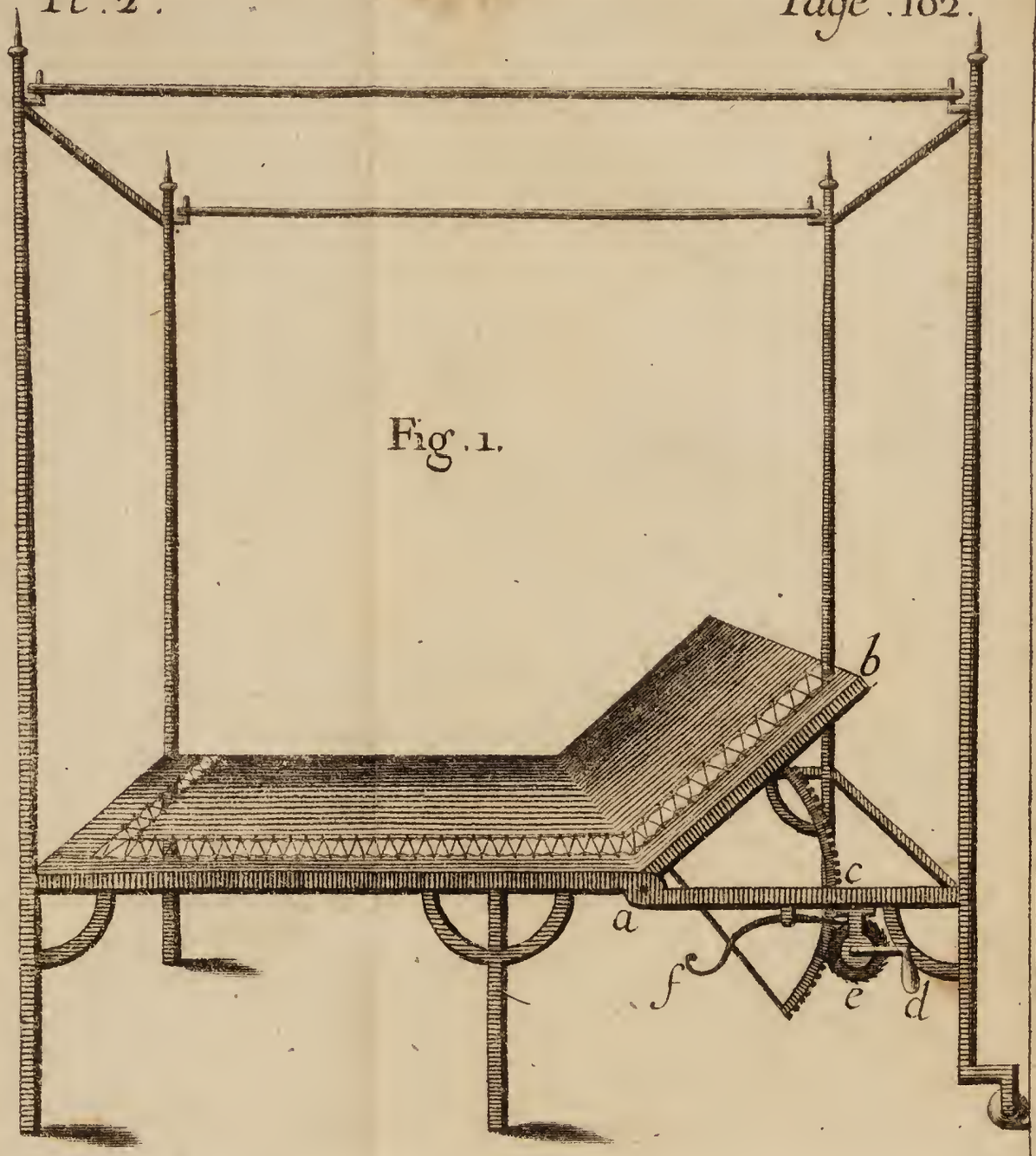


Fig. 1.

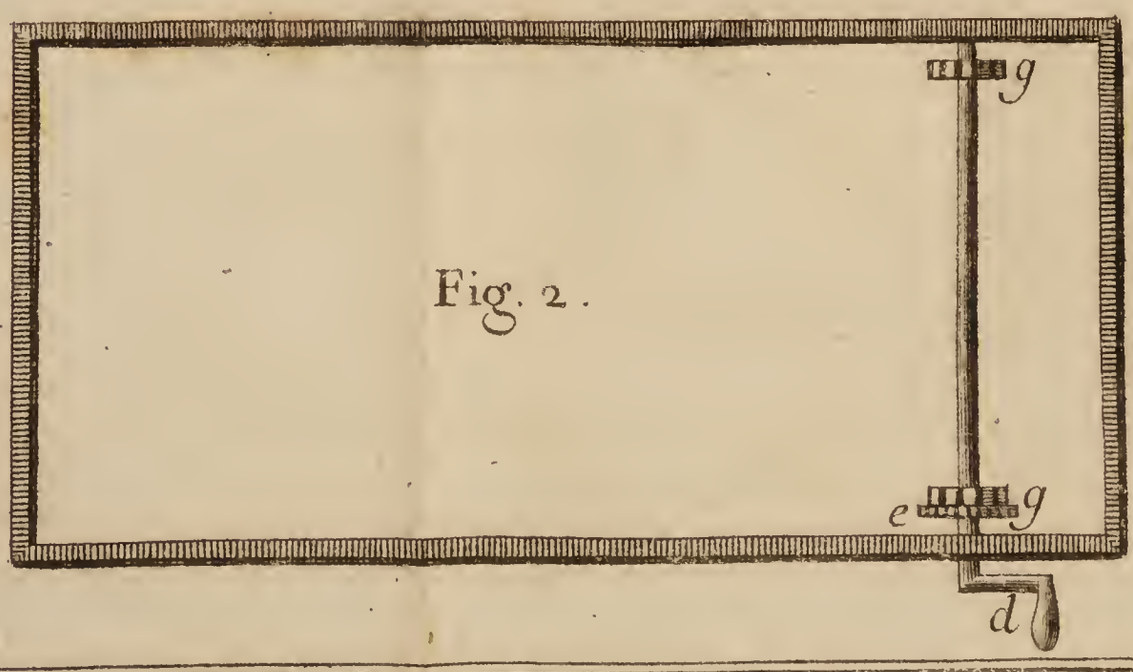


Fig. 2.

Lorſqu'une malade n'a plus la fiévre, & qu'on la place dans une autre chambre, il faut laver les couvertures & les rideaux, nettoyer le plancher & le bois de lit avec du vinaigre; & l'on ajouteroit encore à la ſalubrité de l'appartement, en y brûlant du *ſoufre*, ou, ce qui eſt encore beaucoup plus efficace, en mettant le feu, à pluſieurs repriſes, à une petite quantité de *poudre à canon*, car par-là l'air corrompu eſt chaſſé, & un courant d'air frais vient auſſitôt remplir le vuide qu'a occaſionné l'exploſion. Le docteur *Lind* paroît penſer que la *poudre à canon* eſt bonne pour purifier les vaiſſeaux, ou les autres lieux où regne un air corrompu, à cauſe de la vapeur antiſeptique qui s'en éleve. Mais ſes bons effets ne ſont-ils pas plus problablement dûs à l'exploſion? Il aſſure qu'il a reconnu l'efficacité de ce moyen pour purifier l'air, & qu'il n'offenſe en aucune façon les poumons. Les vapeurs du *vinaigre* chaud, dirigées vers les narines des malades, ſont fort rafraîchiſſantes; mais ce n'eſt pas, je crois, un moyen auſſi antiſeptique qu'on ſe l'eſt d'abord imaginé, que de faire des fumigations avec cette liqueur dans les chambres des malades, comme pluſieurs au-

teurs l'ont conſeillé ; &, ſi je ne me trompe pas dans mes préſomptions, il faut probablement l'attribuer aux cauſes ſuivantes.

L'on ſait très-bien que, lorſqu'on diſtille le *vinaigre*, ce qui vient d'abord eſt principalement de l'eau, juſqu'au tiers ou au quart de toute la quantité : cette eau eſt ordinairement jettée comme inutile, & les parties très-acides que l'on ſuppoſe produire le plus grand bien, ne s'élevent point ſans un degré très-conſidérable de chaleur. Par conſéquent, la vapeur aqueuſe du vinaigre étant répandue en ſi grande quantité par toute la chambre, elle peut tendre à augmenter les maux auxquels on veut remédier, car l'on convient unanimement que la chaleur & l'humidité réunies engendrent la putréfaction.

Je doute auſſi de l'utilité des fumées ſeches ou humides (*a*), ou des fumiga-

(*a*) *Doſſie*, en parlant de la mortalité des beſtiaux, dit : « Mais ces fumigations, ſouvent réitérées dans les endroits où les beſtiaux étoient renfermés, non-ſeulement furent ſans ſuccès, & ne répondirent pas aux vues qu'on ſe propoſoit, mais même elles devinrent nuiſibles à un degré conſidérable, & contribuerent à augmenter la contagion ; car, étant en

tions en général, faites avec le *vinaigre camphré*, le *tabac*, le *nitre*, la *poix*, le

---

général faites avec des ſubſtances qui donnoient une vapeur âcre, telles que le *ſoufre*, le *vinaigre*, le *tabac*, ou les ſubſtances *térébenthinées*, elles léſoient la reſpiration des animaux; &, en diminuant leurs forces, les diſpoſoient davantage à être affectés de la contagion. Une multiplicité de faits confirme la vérité de cette remarque; car il paroît, par preſque tous les détails qu'on a donnés, qu'on a perdu le plus grand nombre de beſtiaux dans les endroits où on a ſur-tout mis en uſage les moyens de cette eſpece. Les frictions faites avec le *ſoufre*, la *poudre à canon*, l'*eau de tabac*, & d'autres ſubſtances, font moins de mal que les fumigations, mais l'expérience a ſuffiſamment prouvé qu'elles ne produiſoient pas un plus grand bien. »

« Il eſt eſſentiellement néceſſaire, pour que les animaux conſervent leur force, & ſoient par-là en état de réſiſter aux effets de la contagion, qu'ils reſpirent librement un air pur & ſain. Il paroît, par le nombre d'obſervations qu'ont communiquées ceux qui ont écrit ſur ce ſujet, que les animaux qui étoient tenus à l'air libre tant que le temps n'étoit pas trop froid ou trop humide, ont été moins ſujets à la contagion, & ont ſuccombé en moins grand nombre, lorſqu'ils en ont été attaqués, que ceux qui étoient renfermés. Dans l'*année 1759*, où la contagion ſe répandit, en *Danemarck*, parmi les beſtiaux, avec la plus grande fureur, pluſieurs payſans

goudron, les *gommes réſineuſes* ou *aromatiques*, le *ſoufre* ou l'*encens*, dans la chambre où eſt le malade. Je crains fort qu'elles ne faſſent aucun bien, tant que l'air extérieur n'aura pas un libre accès. D'un autre côté, ſi une ſuffiſante quantité d'air libre eſt admiſe dans la chambre, elles ſeront rarement néceſſaires. Ou ſi, par leur moyen, l'air eſt rendu trop chaud ou trop humide, elles ſeront certainement préjudiciables. Mais on peut mettre en uſage toutes ces méthodes, & avec fruit, s'il n'y a aucun malade dans la chambre.

Si les poumons ſont enflammés, ou ſi le malade a quelque difficulté de reſpirer, les vapeurs ou les fumées âcres qui s'introduiront dans ſa poitrine produiront certainement de mauvais effets.

L'on ſait par expérience que les *parfums* cauſent aux femmes en couches des

---

s'efforcerent d'en préſerver les leurs, en fumant continuellement du *tabac* dans les étables, non-ſeulement pendant le jour, mais encore pendant les nuits. Cependant on obſerva qu'à peine quelques animaux, ainſi traités, éviterent la contagion, & que tous ceux qui en furent attaqués, en périrent. » [*Mémoires d'Agriculture.*]

ſymptômes dangereux (*a*) ; & je crains que toutes ces méthodes ne tendent qu'à tromper, en déguiſant ſeulement l'air corrompu, au lieu de le corriger.

La chaleur, l'humidité, l'air ſtagnant, & les exhalaiſons humaines, telles que la ſueur & la matiere de la tranſpiration des poumons & de la peau, ſont les grands promoteurs de la putréfaction ; &, tant qu'on ne pourra pas éloigner ces obſtacles, je crains qu'on ne s'efforce toujours en vain de corriger l'air altéré. M. *Alexandre* a propoſé un moyen qui eſt probablement aſſez bon, & qui conſiſte à placer dans différents endroits de la chambre des quantités conſidérables de *mélanges antiſeptiques* en fermentation.

(a) *Fragrantes odores, quibus multi adeò abuti ſolent, ut etiam mutatis veſtibus tota cutis illis imbuta maneat, turbant ſæpè adeò puerperas, ut mox ſequantur enormes capitis dolores, deliria, lochiorum ſuppreſſio.* « Les odeurs fortes, dont » pluſieurs perſonnes ont coutume d'abuſer, au » point que, même après avoir changé de vê- » tements, toute la ſurface de leur corps en reſte » parfumée, ſont ſouvent ſi contraires aux fem- » mes en couches, qu'elles leur cauſent bientôt » des douleurs de tête affreuſes, des délires & » des ſuppreſſions de lochies. » [*Van-Swieten*, Comment. ſect. 1331.]

« Comme de reſpirer un air frais, dit cet auteur, en traitant des maladies putrides (*a*), paroît être une des conditions les plus eſſentielles, on ne peut recommander trop ſouvent & avec trop de force à ceux qui ont ſoin des malades, de faire enſorte que cette condition ſoit à leur égard obſervée ſcrupuleuſement. Mais, lorſqu'il eſt impoſſible de leur faire reſpirer cet air frais, comme dans les priſons, les fonds de cale de vaiſſeaux, &c. il faut eſſayer les différentes méthodes que nous connoiſſons pour corriger & pour détruire ces particules corrompues & putrides qu'il n'eſt pas poſſible de faire ſortir. Les auteurs ont de temps en temps imaginé, pour produire cet effet, différents moyens, comme de brûler des *ſubſtances aromatiques* dans la chambre, ou d'y répandre des *eaux aromatiques*, ou de la laver avec du *vinaigre*, des *eſprits*, &c. Mais il ne paroît pas, après les plus exactes recherches, qu'ils aient été ſuivis d'aucun ſuccès remarquable & ſenſible. L'intention de ceux qui ont imaginé ces moyens eſt ſans doute très-raiſonnable, car ils ont voulu répandre dans

(*a*) Eſſais d'Expérience.

l'atmoſphere de la chambre une matiere *antiſeptique*, & de maniere que le malade pût, à chaque inſpiration, en faire paſſer une grande quantité dans ſes poumons : mais, comme ils ont fait juſqu'ici ſi peu de bien, qu'on a lieu de ſoupçonner que les particules *antiſeptiques* ne ſe mêlent pas à l'air, par de telles voies, aſſez intimément ou en aſſez grande quantité, je penſe qu'on doit encore eſſayer d'autres méthodes, ſur-tout lorſqu'elles paroiſſent mieux imaginées pour rendre quelque matiere *antiſeptique* plus légere & plus ſuſceptible d'être ſoutenue dans l'atmoſphere, & pour l'y répandre en plus grande quantité. »

» Le docteur *Macbride* a corrigé pluſieurs morceaux de viande putréfiée, en les tenant ſuſpendus au milieu des vapeurs qui s'élevoient de ſubſtances *antiſeptiques* en fermentation. Cette expérience nous met, je crois, ſur la voie, & nous montre le moyen que nous pouvons tenter pour corriger l'air d'un lieu renfermé où ſont des malades attaqués de maladies putrides, & pour le rendre *antiſeptique*. Ce moyen conſiſte à placer dans différents endroits de ce lieu renfermé de grandes quantités de *mélanges antiſepti-*

ques en fermentation. Si l'on trouve qu'il ne réuſſiſſe pas, on peut encore faire un autre eſſai. Placez à côté du lit du malade une grande quantité de décoction de *quinquina*, de *fleurs de camomille*, &c. lorſqu'elle eſt en fermentation, point auquel il eſt aiſé de l'amener, & ſoutenez ſa tête au-deſſus, de façon qu'il en reſpire la vapeur auſſi ſouvent & auſſi long-temps qu'il eſt poſſible. Si cette méthode produit quelque bon effet, on peut aiſément la perfectionner par le moyen d'une machine imaginée pour porter dans les poumons du malade la plus grande partie poſſible de la vapeur qui s'éleve d'un tel mélange. »

Pour moi, il m'eſt déjà arrivé ſouvent de conſeiller aux malades attaqués de fiévres putrides ou de maux de gorge gangreneux, de reſpirer *l'air fixe* qui s'éleve des mélanges en effervescence. Ce moyen a pluſieurs fois produit des avantages manifeſtes, & il n'a jamais cauſé le moindre inconvénient, quoique quelques-uns des malades euſſent une conſtitution fort délicate, & des poumons foibles. Un de ces malades étoit une jeune fille qui avoit un mal de gorge putride, & qui avoit été ſujette à une toux & à un crachement de

ſang : elle ne fit uſage pour tout remede que des doux vomitifs, du *ſuc* d'*abſinthe* & du *ſuc de limon* pendant le temps de l'efferveſcence, & des *gargariſmes antiſeptiques*. J'ai pareillement employé à l'extérieur le même moyen, dans les ulceres putrides, en dirigeant l'*air fixe* qui s'élevoit des mélanges en efferveſcence vers la partie affectée, & il a été ſuivi du ſuccès. Je ſuis encore d'autant plus porté à le croire vraiment avantageux, que le docteur *Percival* m'a fait part d'une obſervation fort curieuſe, qui lui a été communiquée à lui-même par un homme qui tient le premier rang à *Léeds* parmi ceux de ſa profeſſion. J'en vais donner le détail abrégé.

Le 8 Janvier 1772, M. L... jeune homme, fut attaqué d'une fiévre qui, après avoir duré pendant environ dix jours, commença à être accompagnée de ces ſymptômes qui indiquent la putreſcence des fluides.

Le 18. ſa langue étoit noire; il étoit très-aſſoupi; ſon pouls profond donnoit 110 pulſations dans une minute, & ſon ventre étoit relâché.

Le 20. ſon aſſoupiſſement augmentoit, & il lâchoit quelquefois ſes urines & ſes excréments ſans en avertir ceux qui l'en-

touroient. Sa peau étoit ſeche & âpre, mais ſans pétéchies. Ses ſelles étoient chaudes, aqueuſes, noires, & très-fétides.

Le 22. Les ſymptômes précédents continuerent; bien plus, leur violence augmenta, & ils furent accompagnés des ſoubreſauts de tendons, malgré l'uſage du *quinquina*, de la *racine* de *tormentile*, de l'*élixir de vitriol*, de la *teinture de roſes*, & de tous les moyens que la ſcience ou l'expérience des médecins put ſuggérer. On propoſa, par conſéquent, un autre traitement, & on le mit à exécution. On fit boire au malade beaucoup de *vin* d'*Orange*, qui étoit en pleine fermentation. On continua la *teinture* de *quinquina*, & l'eau que l'on mêloit à cette *teinture* étoit imprégnée de l'*air méphitique* échappé d'une grande cuve de *moût* fermentant. Au lieu de *lavements aſtringents*, on injecta dans les inteſtins, l'air qui s'élevoit d'un mélange en effervescence de *chaux* & d'*acide de vitriol*, par le moyen de l'inſtrument dont on ſe ſert pour diriger les fumées de *tabac* vers le canal inteſtinal.

Le 23. ſes ſelles étoient moins fréquentes, leur chaleur & leur odeur étoient auſſi conſidérablement diminuées. Son aſſou-

piſſement étoit beaucoup moins conſidérable. Il n'avoit plus de ſoubreſauts de tendons.

Le 24. Il étoit beaucoup mieux, & l'on regarda alors comme inutile de réitérer les lavements. On continua les autres remedes.

Le 25. Il n'avoit plus aucun ſymptôme de putridité, ſa langue & ſes dents étoient nettoyées. Ses ſelles n'étoient plus ni noires, ni fétides. On ne s'appercevoit plus de la mauvaiſe odeur de ſon haleine & de ſa tranſpiration. Il commença à prendre un peu de nourriture, & il recouvra en peu de temps ſa force & ſa ſanté ordinaire.

Malgré ce que j'ai avancé ſur la néceſſité de l'air libre & ſur le régime rafraîchiſſant, je dois avertir les jeunes praticiens de ſe garder bien d'expoſer trop ſubitement les malades à l'air froid, après qu'ils ont beaucoup ſué, ce qui occaſionneroit des fluxions & des fiévres. En ſecond lieu, quoiqu'on ait retiré de grands avantages de l'uſage des acides, des liqueurs & des fruits aceſcents, il faut obſerver qu'on ne doit point s'en ſervir lorſque la bile eſt altérée quant à la quantité & à la qualité, lorſqu'une acrimonie acide abonde dans les premieres voies, ou lorſ-

que les malades ſavent par leur expérience qu'ils ne leur conviennent point.

De l'Allaitement maternel.

L'on a déja vu ci-deſſus quelques remarques ſur l'allaitement des enfants par leur mere ; mais cette matiere importante mérite qu'on entre dans un plus grand détail, & il ne peut pas être mieux placé que dans un article où l'on s'eſt propoſé d'enſeigner aux femmes les moyens les plus convenables pour prévenir les maux dont leurs couches ſont ſouvent accompagnées. Nous avons deſſein de les déterminer à embraſſer le parti le plus conforme aux vues de la nature, & contre lequel il s'éleve peut-être encore quelques voix, même parmi ceux qui doivent le conſeiller & le favoriſer avec le plus de zele; mais nous eſpérons qu'elles céderont aux motifs puiſſants que nous allons leur préſenter, qu'elles ſeront ſourdes à toutes les vaines objections qu'on peut faire pour les empêcher de remplir un de leurs devoirs les plus ſacrés, & qu'elles n'y verront plus que des avantages réels pour elles & pour les objets de leur tendreſſe.

Commençons donc par expoſer les

motifs qui doivent engager les meres à allaiter leurs enfants, & enſuite nous parlerons de la conduite qu'elles ont à tenir avant, pendant & après l'allaitement.

Ces motifs réſultent des avantages que procure la nourriture maternelle : 1°. aux femmes, qui ne rendent point vaines les ſages précautions de la nature, & qui font ſervir le lait filtré dans leurs mammelles à l'uſage auquel elle l'a deſtiné : 2°. aux enfants, que leurs meres, vraiment dignes d'un tel nom, ne livrent pas à des nourrices étrangeres. Pour ſe convaincre de la premiere de ces deux vérités, il ne faut que ſe mettre au fait des différentes circonſtances qui ſuivent l'accouchement, & des effets que produit ſouvent l'*étouffement du lait*.

Après le travail de l'enfantement, la femme, plus ou moins fatiguée, a beſoin de repos. Cependant il eſt convenable qu'elle ne ſe livre pas à un ſommeil profond ; & on a même ſoin, lorſqu'on ſe conduit avec prudence, de l'empêcher de dormir, ou au moins de la réveiller de temps en temps, afin de pouvoir connoître dans les premiers inſtants ſi elle a quelque perte, & de profiter des premiers ſignes qui l'annoncent pour y remédier

que les malades ſavent par leur expérience qu'ils ne leur conviennent point.

De l'Allaitement maternel.

L'on a déja vu ci-deſſus quelques remarques ſur l'allaitement des enfants par leur mere ; mais cette matiere importante mérite qu'on entre dans un plus grand détail, & il ne peut pas être mieux placé que dans un article où l'on s'eſt propoſé d'enſeigner aux femmes les moyens les plus convenables pour prévenir les maux dont leurs couches ſont ſouvent accompagnées. Nous avons deſſein de les déterminer à embraſſer le parti le plus conforme aux vues de la nature, & contre lequel il s'éleve peut-être encore quelques voix, même parmi ceux qui doivent le conſeiller & le favoriſer avec le plus de zele; mais nous eſpérons qu'elles céderont aux motifs puiſſants que nous allons leur préſenter, qu'elles ſeront ſourdes à toutes les vaines objections qu'on peut faire pour les empêcher de remplir un de leurs devoirs les plus ſacrés, & qu'elles n'y verront plus que des avantages réels pour elles & pour les objets de leur tendreſſe.

Commençons donc par expoſer les

motifs qui doivent engager les meres à allaiter leurs enfants, & enſuite nous parlerons de la conduite qu'elles ont à tenir avant, pendant & après l'allaitement.

Ces motifs réſultent des avantages que procure la nourriture maternelle : 1°. aux femmes, qui ne rendent point vaines les ſages précautions de la nature, & qui font ſervir le lait filtré dans leurs mammelles à l'uſage auquel elle l'a deſtiné : 2°. aux enfants, que leurs meres, vraiment dignes d'un tel nom, ne livrent pas à des nourrices étrangeres. Pour ſe convaincre de la premiere de ces deux vérités, il ne faut que ſe mettre au fait des différentes circonſtances qui ſuivent l'accouchement, & des effets que produit ſouvent l'*étouffement du lait*.

Après le travail de l'enfantement, la femme, plus ou moins fatiguée, a beſoin de repos. Cependant il eſt convenable qu'elle ne ſe livre pas à un ſommeil profond ; & on a même ſoin, lorſqu'on ſe conduit avec prudence, de l'empêcher de dormir, ou au moins de la réveiller de temps en temps, afin de pouvoir connoître dans les premiers inſtants ſi elle a quelque perte, & de profiter des premiers ſignes qui l'annoncent pour y remédier

promptement (*a*). Mais il faut faire régner autour d'elle le plus grand calme, entretenir ſon eſprit dans la plus grande ſérénité, & prévenir ſoigneuſement tout ce qui pourroit lui cauſer le plus léger trouble ou la moindre inquiétude. Ces précautions ſont eſſentielles, en voici la raiſon. La femme qui vient d'accoucher a le genre nerveux beaucoup plus ſenſible que dans tout autre temps; l'expérience prouve qu'elle eſt alors vivement affectée de ce qui la toucheroit à peine dans une autre circonſtance; un léger chagrin, une nouvelle inattendue ébranlent ſes nerfs de maniere à produire ſur elle les effets les plus dangereux; très-ſouvent l'art ne peut lui apporter des ſecours ni aſſez prompts,

(*a*) On a vu des femmes périr après leur accouchement, par l'effet d'une perte conſidérable, ſans que l'on s'en ſoit douté, parce que l'on s'imaginoit qu'elles dormoient, & qu'on prenoit pour un ſommeil profond la foibleſſe extrême où elles étoient tombées. C'eſt pour prévenir un accident ſi funeſte, que nous conſeillons de ne point laiſſer dormir les femmes auſſitôt après l'accouchement terminé; car alors on ſera averti par les ſyncopes, qu'on ne pourra plus méconnoître, & l'on en découvrira aiſément la cauſe.

ni assez efficaces, & elle passe rapidement de l'état le plus consolant à un état triste & désespéré.

Je ne m'étendrai pas davantage pour prouver la nécessité de ces précautions, qui sont les premieres dont l'accoucheur doit s'occuper après la délivrance, & qui se trouvent aussi recommandées dans presque tous les ouvrages qui traitent de la même matiere. Quant aux autres, elles ont été exposées ci-dessus dans un assez grand détail, pour que je me croie dispensé d'y revenir. Néanmoins il faut avouer que les unes & les autres ne sont pas toujours suffisantes pour s'opposer aux accidents particuliers aux femmes en couches, & pour en prévenir les suites funestes. Pourquoi cela ? La nature a-t-elle moins de ressources ? ou refuse-t-elle ses secours si salutaires dans les maladies qui affligent l'humanité ? Au contraire, c'est certainement dans l'œuvre de la génération, pendant le cours de la grossesse, dans l'accouchement & dans ses suites, qu'elle manifeste le plus sa puissance. Mais on a perverti l'ordre qu'elle a établi avec tant de sagesse & de prévoyance ; les meres sont sourdes à sa voix ; la liqueur qu'elle a préparée avec tant de soin dans

mort (*a*). C'eſt ainſi que l'allégreſſe fait place à la douleur, & que la douce eſpérance dont on ſe flattoit ſe convertit en regrets amers. Hélas ! ſi l'amour maternel avoit trouvé plus d'accès dans le cœur de ces femmes infortunées, ſi elles avoient ſu préférer le plaiſir le plus doux à des plaiſirs imaginaires, ſi de vaines conſidérations ne leur avoient pas fait manquer aux obligations les plus ſaintes, on n'auroit point à déplorer leur perte, & elles couleroient encore des jours tranquilles au milieu d'une famille qui feroit leur bonheur & leurs délices.

Nous convenons que parmi les meres qui ne nourriſſent pas, & que la nature punit de leur cruauté, toutes n'éprouvent pas un ſort auſſi déplorable. Toutefois elles menent, pour la plûpart, une vie

(*a*) On ne peut pas douter, d'après l'obſervation, que le lait ne ſoit la cauſe qui tue auſſi promptement les femmes en couches, attaquées des ſymptômes dont nous avons parlé ; car, ſi l'on ouvre leurs cadavres, on trouve cette humeur répandue dans toute la ſubſtance du cerveau ou des poumons, dont elle remplit les vaiſſeaux.

triſte

triſte & languiſſante, affligées de dépôts laiteux d'un autre genre, qui dévaſtent les parties où ils ont leur ſiége, & qui réſiſtent ſouvent aux remedes les plus puiſſants. Elles avoient abandonné leurs enfants à des mercenaires, pour ſe débarraſſer des ſoins que l'allaitement entraîne, & ſe livrer plus librement aux plaiſirs : mais les plaiſirs les fuient ; ils ont cédé la place aux douleurs cuiſantes ; &, obligées de vivre dans la retraite, elles ont tout à-la-fois à regretter de n'avoir pas rempli les devoirs maternels, & d'avoir manqué l'objet pour lequel elles y avoient renoncé. Quoique jeunes, elles perdent inſenſiblement les agréments de leur âge ; elles voient auſſi s'évanouir par degrés cette beauté qu'elles ont tant à cœur de conſerver, & que, par un préjugé faux & ridicule, elles craignoient d'altérer en nourriſſant leurs enfants ; elles ſe conſument au milieu des peines & des tourments continuels, & elles périſſent enfin ; ou, ſi elles réſiſtent, leur ſanté conſidérablement affoiblie leur rappelle ſans ceſſe le ſouvenir de leurs maux paſſés.

Il eſt ſûrement très-peu de perſonnes qui puiſſent aſſurer n'avoir point connu de

femmes qui aient été dans l'un ou dans l'autre des cas dont nous venons de parler. Demandez à chacun en particulier s'il n'a point à regretter une épouſe, ou une mere, ou une parente, ou une amie, que des maux cauſés par l'humeur laiteuſe ont précipitée dans le tombeau, ou y ont traîneé inſenſiblement à travers une foule d'infirmités; & ſa réponſe vous convaincra que ces maux, châtiment rigoureux, mais mérité, d'une conduite vraiment barbare, ne ſont pas auſſi rares qu'on voudroit ſe le perſuader.

Il eſt donc du plus grand intérêt pour les femmes qui chériſſent leur ſanté, & qui connoiſſent tout le prix d'une vie longue & exempte d'infirmités, qu'elles prennent le parti d'allaiter leurs enfants, & qu'elles n'alleguent plus, pour s'en diſpenſer, ces prétextes frivoles qui décelent toujours leur mauvaiſe volonté & l'inſenſibilité de leur ame. Exceptons-en cependant l'obſtacle qu'apportent quelquefois les maris, en ne voulant pas conſentir que leurs enfants ſoient nourris dans leur maiſon, ſous leurs yeux, & par les mains de leurs épouſes. Sans entrer dans le détail des raiſons qui les déterminent, & dont

nous avouons que quelques-unes ſont ſpécieuſes (*a*), contentons-nous d'obſerver que leur refus ne ſera jamais tellement opiniâtre, qu'il ne cede enfin aux inſtances réitérées & au vif empreſſement que témoigneront leurs femmes de mériter tout-à-fait le nom de *meres*. Ce que nous oſons avancer en cette occaſion eſt fondé ſur ce que nous avons vu : oui, nous connoiſſons des hommes qui, malgré la répugnance qu'ils avoient d'abord annoncée, n'ont pu réſiſter aux vives ſollicitations de leurs épouſes, & leur ont permis de ſuivre librement les mouvements de leur tendreſſe. Meres ſenſibles ! c'eſt à vous de ſuivre un tel exemple : montrez à vos époux tout le zele qui vous anime ; employez les prieres ; joignez aux vôtres celles des perſonnes bien intentionnées qui entrent dans vos vues ; ayez recours, pour une ſi belle cauſe, à

(*a*) Si quelques-unes des raiſons apportées par les maris pour s'oppoſer à l'allaitement de leurs enfants par leurs femmes, ſont juſqu'à préſent ſpécieuſes, elles ceſſeront de paroître telles lorſque nous aurons expoſé la conduite que doivent tenir les femmes pendant le temps qu'elles nourriſſent.

cet art d'amollir les cœurs, que vous ſavez ſi bien mettre en uſage, & ſoyez sûres de la victoire. Qu'il vous ſera doux d'entendre enſuite avouer à ceux même dont vous aurez vaincu la réſiſtance, que vous leur faites connoître des plaiſirs dont ils n'avoient pas d'idée, & qu'ils goûtent dans le ſein de leur maiſon, à la vue du ſpectacle attendriſſant que vous leur offrez, des délices qu'ils n'avoient jamais éprouvées juſqu'alors!

Mais achevons de convaincre les femmes, en leur montrant tout le bien qui réſulte de l'allaitement. Au tableau effrayant des maux auxquels elles s'expoſent en ne nourriſſant pas, faiſons ſuccéder celui des avantages ineſtimables qu'elles ſe procureront en tenant la conduite que dicte la nature.

Celles qui, loin d'abandonner inhumainement l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde, l'approchent de leur ſein quelque temps après ſa naiſſance, & lui font ſucer la liqueur qui s'y eſt amaſſée pendant le cours de la groſſeſſe, ont ordinairement les couches les plus heureuſes, même en omettant les précautions multipliées auxquelles les autres ſont aſſujetties. Il eſt preſqu'inoui qu'une femme

allaitant ſon enfant, & lui prodiguant les ſoins qu'elle lui doit, ait été attaquée de quelque dépôt laiteux, ou y ait ſuccombé. Le lait, accumulé dans les mammelles, eſt évacué par la ſuction; & d'ailleurs, habitué à ſortir par cette voie, il continue à ſe porter naturellement au ſein: par conſéquent la maſſe du ſang n'en eſt pas ſurchargée; il n'y a pas à redouter qu'il ſe jette inopinément ſur les différents organes du corps; enfin il n'eſt plus cet ennemi terrible, tout prêt à occaſionner les ravages dont nous avons parlé. Au contraire, c'eſt une liqueur bienfaiſante, parce qu'elle ſert à l'uſage auquel elle étoit deſtinée: elle nourrit le nouveau-né, elle le fait croître; &, lorſque le temps eſt venu de le ſevrer, on la diſſipe aiſément avec quelques précautions, ou une nouvelle groſſeſſe en tarit la ſource ſans aucune peine. S'il faut des exemples pour prouver la vérité de ce que nous avançons ſur la ſanté des meres qui allaitent, qu'on parcoure les campagnes (*a*), &

(*a*) Nous entendons parler des campagnes éloignées des villes; car, pour celles qui en ſont voiſines, la corruption des mœurs ne s'y eſt déjà que trop introduite, & l'on y voit plus

qu'on examine comment s'y portent les femmes qui les habitent : c'eſt parmi elles qu'il faut chercher une ſanté ſolide. En effet, elles ignorent juſqu'au nom des infirmités qui affligent nos femmes, ſurtout dans les grandes villes : fortes & robuſtes, elles mettent au monde des enfants qui participent de la même force ; leurs travaux ne les empêchent pas de les allaiter ; elles ne s'imaginent même pas qu'on puiſſe confier à d'autres un ſoin ſi cher ; elles ſont meres, & elles en chériſſent les obligations. La nature les récompenſe, car elles conſervent encore de la vigueur dans un âge avancé, & elles parcourent leur carriere dans l'ignorance des maux qui naiſſent de la molleſſe, de l'inaction, du luxe, & du mépris des devoirs les plus ſaints.

---

d'une mere ne pas nourrir ſon enfant. Ce qui contribue le plus à cette corruption, c'eſt l'appas du gain ; car, comme les femmes des villes cherchent des nourrices parmi les femmes de campagne, celles-ci abandonnent leurs enfants pour vendre leur lait à des enfants étrangers. Voilà comme le mal ſe propage, & comme une mere dénaturée rend coupable une autre mere, qui, ſans elle, eût écouté la voie du ſang & de la nature.

Ce n'eſt pas ſeulement pour le temps des couches & pour celui de l'allaitement que les femmes pourvoient à leur ſanté, en nourriſſant elles-mêmes leurs enfants ; elles ſont encore exemptes de ces incommodités rebelles, qui durent ſouvent des années entieres, malgré les différents moyens qu'on met en uſage pour les faire ceſſer, & qui ſont les triſtes ſuites des maux plus conſidérables qu'a cauſés dans le principe l'humeur laiteuſe: Elles coulent ainſi des jours heureux, en conſervant la faculté de ſe livrer aux occupations & aux plaiſirs que des corps foibles, délicats, & fatigués par des ſouffrances continuelles, ne peuvent ſupporter, & en jouiſſant du ſeul bien qui peut rendre la vie agréable. Il eſt un temps ſur-tout où les femmes qui ont allaité leurs enfants recueillent les fruits de leur ſage conduite. Celles-là perdent ordinairement leurs regles quand elles ſont parvenues à l'âge de quarante-cinq ans ou environ, ſans que leur ſanté en ſoit altérée, & preſque ſans s'en appercevoir : il eſt très-rare de les voir alors attaquées d'engorgements, de ſquirrhes, ou d'ulceres à la matrice, parce que cet organe n'a point été fatigué dans les couches par un lait ſurabondant, & qu'il n'a point été

obligé de lui livrer paſſage contre les vues de la nature. Il conſerve donc encore, après des couches réitérées, ſa force & ſon énergie; d'où il n'eſt pas étonnant qu'il ſubiſſe ſans peine la révolution des menſtrues, qui eſt pour beaucoup d'autres femmes, dans le nombre de celles qui n'ont pas nourri, une époque funeſte où leur vie devient languiſſante, & s'éteint bientôt, après des peines & des tourments qui la leur faiſoient déjà regarder comme un fardeau inſupportable.

Enfin, ſi l'on conſidere qu'il eſt dans l'ordre naturel qu'il y ait un certain intervalle entre une groſſeſſe & une autre, l'on ſentira encore mieux pourquoi la vigueur & la ſanté ſont l'heureux partage des meres qui nourriſſent. La matrice, fatiguée par le fœtus qu'elle a porté pendant neuf mois, & enſuite par le travail de l'enfantement, a beſoin de repos; or il lui eſt accordé pendant tout le temps de la lactation: &, lorſqu'une nouvelle groſſeſſe a lieu au bout d'un an ou environ, elle eſt en état d'en ſoutenir de nouveau le poids, de conſerver le germe qui lui eſt confié, & de conduire heureuſement le fœtus juſqu'au terme. Mais, par les raiſons contraires, lorſque cet organe,

à peine délivré, reçoit un nouveau germe, au bout de deux ou trois mois, ou même plutôt, comme cela arrive ſouvent chez les femmes qui ne veulent point allaiter, il ſe trouve incapable de réſiſter à de nouvelles fatigues, & il ne peut s'acquitter complettement de ſes fonctions : de-là les incommodités multipliées de la groſſeſſe, les avortements, les accouchements laborieux & les couches malheureuſes. Tous ces accidents ſont communément inconnus aux véritables meres : un corps ſain & diſpos, tant qu'elles ſont enceintes ; de la force pour ſoutenir les travaux de l'enfantement, un rétabliſſement prompt, voilà leur partage, juſte prix du zele avec lequel elles ſe livrent aux ſoins maternels, & du courage qui leur fait mépriſer l'uſage trop généralement adopté.

Mais s'il eſt avantageux à une mere d'allaiter ſon enfant, il ne l'eſt pas moins à l'enfant d'être nourri par ſa mere. Les premieres gouttes de lait qu'il avale poſſedent une qualité légérement purgative, qui nettoie ſes inteſtins, & les débarraſſe tout-à-fait du *meconium* & des viſcoſités qui y ſont accumulées : il rencontre une analogie parfaite entre les ſucs qui le nourriſſent, & ceux qu'il recevoit dans la ma-

trice : le lait qu'il ſuce, plus léger dans les premiers temps de ſa naiſſance, plus conſiſtant au bout de quelques mois, lui offre toujours un aliment proportionné à ſes forces & à ſes beſoins : né d'une mere vigoureuſe, & participant de la même vigueur, il trouve dans ſes mammelles groſſes & bien remplies une nourriture abondante ; ou, s'il eſt né avec une délicateſſe qu'il tient de celle qui lui a donné le jour, l'humeur laiteuſe, moins copieuſe & plus légere, ſuffit pour le ſuſtenter & le faire croître : enfin, en ſe nourriſſant d'un lait dont la ſource eſt pure, il n'a point à craindre de faire paſſer dans ſes veines le germe de quelque maladie ; &, dans la premiere année de ſa vie, il jette les fondements d'une ſanté inébranlable. Quelle différence entre lui, & cet autre qui, dès l'inſtant de ſa naiſſance, eſt abandonné à des mains mercenaires ! Il faut qu'il ſe faſſe à une nourriture étrangere, & peut-être bien différente de celle qui a donné, dans le ſein de la matrice, la forme & l'accroiſſement à ſes organes. Ce qu'il y a au moins de certain, c'eſt qu'il eſt privé de ce premier lait qui produit un effet ſi ſalutaire, en vuidant & en nettoyant ſes inteſtins. L'art, il eſt vrai, cher-

che à y ſuppléer ; mais l'art peut-il auſſi bien faire que la nature ? En vain il adminiſtre au nouveau-né des ſubſtances propres à exciter l'effet qu'elle a voulu produire par le moyen du *coloſtrum* ; ce n'eſt jamais avec les mêmes ménagements ni avec les mêmes avantages. D'ailleurs, le lait d'une nourrice a, pour l'ordinaire, pluſieurs mois, d'où il a déjà acquis une conſiſtance qui quadre mal avec l'extrême délicateſſe des organes de l'enfant qui lui eſt confié : par conſéquent il le digere mal, ce qu'annoncent les fréquents vomiſſements ; & il en réſulte un chile crud, qui devient ſouvent la cauſe d'engorgements & d'obſtructions dans les viſceres du bas-ventre. Ajoutez à cela, qu'il eſt preſqu'impoſſible de trouver une analogie parfaite entre les qualités de la mere & celles de la nourrice, qu'il eſt même rare que le choix ſoit dirigé par cette analogie ſi eſſentielle ; de façon qu'un enfant robuſte, accoutumé à des ſucs abondants & conſiſtants, languit entre les bras d'une nourrice qui n'a qu'un lait ſéreux & en petite quantité ; & que cet autre, dont la délicateſſe eſt l'apanage, confié à une nourrice ſucculente, ſubit encore le même ſort, parce que ſes vaiſſeaux ſont ſurchar-

gés par une nourriture trop forte, & qui excede ſes beſoins. Mais ces inconvénients ne ſont pas les plus grands de ceux qu'entraîne une coutume ſi pernicieuſe. Combien d'enfants, nés ſains & pleins de vigueur, deviennent infirmes & cacochymes, ſans qu'on puiſſe attribuer ce changement à aucune autre cauſe qu'au mauvais lait qu'ils ont ſucé! La plûpart des nourrices, entraînées par le vil appas du gain, méconnoiſſant les loix de la probité & de l'humanité, font tous leurs efforts pour maſquer les maux dont elles ſont attaquées. Elles viennent ſouvent à bout de tromper les yeux les plus intéreſſés: on leur accorde une confiance aveugle; &, lorſqu'on vient à reconnoître qu'elles étoient bien éloignées de la mériter, le mal a déjà fait tant de progrès, qu'il eſt très-difficile d'y remédier. Les malheureux enfants, victimes de la cruauté de leurs parents & de l'avarice des femmes mercenaires, ont déjà perdu, au bout de quelques mois, les apparences de la ſanté avec laquelle ils étoient venus au monde; ils ſont maigres, languiſſants, & ils pouſſent continuellement un petit cri aigu, ſigne de leur foibleſſe, & de la douleur qui les tourmente. On les conſerve quelque-

fois à la vie en leur adminiſtrant toutes ſortes de ſecours, & en leur prodiguant les ſoins néceſſaires; mais néanmoins ils ne jouiront plus, par la ſuite, de la force & de la ſanté qu'une naiſſance heureuſe paroiſſoit leur promettre : leur conſtitution, excellente dans ſon principe, reſtera toujours altérée; &, juſqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge viril, ſi toutefois ils y parviennent, ils ſeront ſujets à une foule d'infirmités. Les exemples d'enfants qui ont été nourris par des nourrices malſaines, ſont multipliés à l'infini; &, n'en doutons pas, c'eſt à cette cauſe qu'il faut attribuer en partie les ſantés frêles & délicates qu'on voit aujourd'hui en ſi grand nombre. En effet, la dégénéreſcence de l'eſpece humaine eſt ſenſible; nous n'avons plus la vigueur dont jouiſſoient nos ancêtres; nous ſommes ſujets à mille incommodités qu'ils ignoroient; nous ne pouſſons plus notre carriere auſſi loin qu'eux; &, déjà décrépits dans un âge où ils étoient encore propres aux travaux du corps & de l'eſprit, les infirmités nous conduiſent de bonne heure au tombeau. Mais que les femmes tiennent une autre conduite; qu'elles menent une vie plus conforme à leur condition; tendres en-

vers leurs enfants, qu'elles prennent le parti de les nourrir elles-mêmes; alors elles donneront à la société des hommes forts, bien-portants, capables de la servir utilement, & elles contribueront à nous faire recouvrer les avantages que nous avons perdus.

Ne craignons point d'insister sur un point si important, & faisons envisager sous toutes les faces ce qui le concerne. On n'a pas seulement à craindre pour les enfants les mauvaises qualités d'un lait étranger; il arrive encore fréquemment que leurs nourrices, au lieu de les faire tetter, les nourrissent avec un aliment factice & nuisible. Plusieurs motifs peuvent les déterminer à se conduire envers eux d'une maniere aussi criminelle. Si elles deviennent grosses, elles perdent leur lait; cependant elles veulent, à quelque prix que ce soit, achever leur nourriture, pour n'être point privées du gain qui doit en être la récompense: en conséquence, elles ont recours à tous les artifices possibles pour cacher leur grossesse: l'éloignement & différentes circonstances ne les favorisent que trop souvent: au lieu de lait, c'est de la bouillie qu'elles prodiguent à leurs nourrissons. Avec cet ali-

ment pernicieux, ils dépériſſent ſenſiblement; néanmoins leur barbarie va juſqu'à n'en pas avertir leurs parents, tant qu'elles ſont maîtreſſes de diſſimuler leur état : ils expirent quelquefois ſous leurs yeux, après avoir langui plus ou moins de temps; & elles en ſont quittes pour dire qu'ils ſont morts de convulſions, ou de quelqu'autre maladie qui les a enlevés ſubitement. Voilà de quoi faire verſer des larmes de ſang aux peres & meres, dont les enfants qu'ils regrettent ont peut-être ſubi un ſort auſſi miſérable. Eh! pourroit-on le regarder comme chimérique? L'exemple des nourrices qui ont été ſurpriſes tenant une conduite auſſi criminelle que celle dont nous venons de parler, prouve qu'il s'en peut trouver d'autres. Il n'eſt pas permis d'en douter; pluſieurs de ces femmes inhumaines ſont venues à bout de conſommer leur crime, & enſuite elles ont joui, dans le ſilence, de la crédulité des perſonnes qui avoient le plus d'intérêt à éclairer leur conduite.

D'autres fois, elles agiſſent à peu près de la même maniere pour doubler leurs profits. Aſſez hardies pour entreprendre en même temps la nourriture de deux enfants, elles ſont obligées de ſuppléer

par la bouillie, au lait qu'elles n'ont pas en assez grande quantité. Ils ne tardent pas à éprouver les pernicieux effets de cet aliment perfide, mais elles ont un cœur incapable de s'attendrir en leur faveur. Le motif qui les guide l'emporte sur l'intérêt de leurs nourrissons, & elles les en rendent l'un & l'autre les victimes malheureuses, à moins qu'on ne soit assez heureux pour découvrir leur fraude, lorsqu'il est encore temps d'en prévenir les effets. Qu'on se persuade toutefois que les enfants qui ont eu le malheur de tomber entre les mains de pareilles nourrices, s'en ressentent long-temps; ils portent, pendant des années entieres, les empreintes du mal qu'ils ont souffert dans les premiers mois de leur vie; souvent même il altere leur tempérament au point qu'il ne se rétablit jamais parfaitement, & qu'il ne leur permet pas de fournir une longue carriere.

Quelques nourrices paroîtront peut-être moins coupables, parce qu'elles partagent leur lait entre l'enfant étranger qui leur est confié, & leur propre enfant, qu'elles ne veulent point abandonner. Cependant elles causent de même un mal énorme, & dont les suites sont très-diffi-

ciles à réparer. Si l'amour qu'elles ont pour leur enfant les empêche de le ſevrer, ou de le donner à une autre femme, qu'il ſoit l'unique objet de leurs ſoins, & alors elles mériteront nos éloges. Mais, ſe conduire autrement, vendre un lait qui ne ſera pas entiérement pour celui qui en donne le prix, devenir mercenaire & n'en pas remplir les devoirs, c'eſt tout à-la-fois trahir la tendreſſe maternelle, car leur propre enfant ſe trouve léſé, & tromper cruellement ceux qui leur accordent leur confiance.

A plus forte raiſon, que dira-t-on de celles qui, chargées de deux enfants, condamnent l'un à ne vivre abſolument que de bouillie, & réſervent pour l'autre tout le lait dont leurs mammelles ſont remplies, ſoit que celui-là leur appartienne, ou qu'il ſoit plus cher à leur avarice, flattée par un prix plus conſidérable? C'eſt cependant à de telles femmes que les meres ont recours pour remplir les fonctions dont elles devroient s'acquitter elles-mêmes. Au moins, ſi elles étoient ſurveillées de près, ſi l'on faiſoit de leur conduite un examen rigoureux, ſi leur inhumanité ne reſtoit pas impunie, on pourroit encore eſpérer de les maintenir

dans leur devoir, & d'obtenir d'elles, par la crainte, ce qu'on ne doit pas attendre des ſentiments plus généreux dont elles ſont dépourvues. Mais on ne prend pas même toutes les précautions néceſſaires pour n'être pas trompé : les parents, tranquilles dans le ſein des villes, ne s'inquietent que foiblement du ſort de leurs enfants ; ceux qui ſont ſur les lieux, & qui ſeroient à portée de les viſiter ſouvent, ne s'y intéreſſent, pour l'ordinaire, que ſuperficiellement : ainſi ils vont bien ou mal ; l'on n'en a que rarement des nouvelles certaines ; &, ſi leur mauvais deſtin a voulu qu'ils ſoient tombés entre les mains de mauvaiſes nourrices, dont le nombre eſt ſi grand, on ne penſe ſeulement pas à les ſouſtraire au malheur qui les menace.

Si, après avoir parlé de la maniere dont ils ſont nourris, nous venons à l'examen des ſoins qu'ils exigent, l'on verra qu'ils ne ſont pas mieux partagés. Une femme mercenaire, qu'un tendre intérêt n'attache pas à ſon nourriſſon, eſt peu ſenſible à ſes cris, & elle s'embarraſſe rarement des cauſes qui les excitent ; ſouvent même elle ne les entend pas, parce qu'elle eſt occupée au dehors aux travaux

de la campagne. En vain l'enfant ſe lamente pendant pluſieurs heures entieres, tout ſecours lui eſt refuſé. Enfin la nourrice arrive, & elle le trouve dans un état qui annonce tout ce qu'il a ſouffert : néanmoins, s'il excite ſa pitié pour l'inſtant, elle ne fait pas ſur ſon ame une impreſſion durable : le malheureux enfant eſt encore abandonné le lendemain ; il exprime ſa gêne & ſa douleur par les mêmes ſignes, mais il ne reçoit pas un ſoulagement plus prompt. Cependant les efforts qu'il fait en jettant des cris longs & réitérés, lui ſont très-nuiſibles ; les hernies ou deſcentes en ſont la ſuite. D'ailleurs la ſituation où il eſt quelquefois contribue encore à aggraver ſes maux. Renfermé dans un maillot bien ſerré, où ſes membres ſont fortement comprimés, & attaché à un clou enfoncé dans la muraille, c'eſt dans cet état que quelques nourrices, encore plus barbares que les autres, le laiſſent à lui-même, ſans s'inquiéter du mal qui en réſultera. Auſſi ne réſiſte-t-il pas long-temps ; il eſt bientôt attaqué de différentes maladies, telles que les hernies, les convulſions, &c. Il obtient peut-être alors un peu plus de compaſſion, mais il faut qu'il l'ait achetée

par les plus dures épreuves, & elle ne le dédommage pas de la ſanté qu'il a perdue.

Quoiqu'il ſoit eſſentiel de l'entretenir dans la plus grande propreté, ſes langes mal-propres reſtent long-temps appliqués ſur ſa peau fine & délicate. De cette maniere, elle eſt ſouvent macérée par les matieres ſtercorales croupies, & les urines âcres. Ses feſſes, ſes cuiſſes, ſes parties naturelles s'excorient en différents endroits. Il ſouffre par l'impreſſion douloureuſe que cauſent les urines, dont l'acrimonie eſt encore augmentée par le ſéjour & par la chaleur. Il crie; c'eſt le ſeul langage qu'il ait pour exprimer ſes ſouffrances; mais il s'en faut bien qu'on y apporte tout d'un coup le ſeul remede capable de les ſoulager, & qui conſiſte à le remuer ſouvent, & toutes les fois qu'il a uriné ou qu'il a lâché ſes excréments.

Lorſqu'il eſt devenu plus fort, & qu'on lui a fait quitter le maillot, il a encore beſoin de ſoins & d'attention, pour prévenir les coups, les chutes, & autres accidents de cette eſpece. Cependant, combien ne voyons-nous pas de perſonnes qui portent, dans un âge avancé,

les preuves de la négligence de leur nourrice ! Les unes ont quelque membre déformé, ou en ont tout-à-fait perdu l'uſage ; les autres, défigurées, annoncent qu'elles ont éprouvé, dans leur enfance, un accident qui n'eſt que trop commun : tombées dans le feu, & prêtes à en être dévorées, elles n'ont été conſervées à la vie que pour être un objet de dégoût & d'horreur. Bien plus, les coups que reçoivent les enfants, ou les chutes qu'ils font parce qu'ils ne ſont pas aſſez ſurveillés, tranchent quelquefois tout d'un coup le fil de leurs jours : nous pourrions même aſſurer que ces événements ſiniſtres ne ſont regardés comme rares, que parce que celles qui ſont intéreſſées à déguiſer la vérité, ont l'art de tromper les parents, en ſimulant des regrets qu'elles n'ont pas, & en inventant des cauſes imaginaires de la mort de leurs enfants.

Heureux donc ceux qui, nés ſous une étoile plus favorable, reçoivent de leur mere & le lait qui leur a été deſtiné, & les ſoins qu'ils exigent dans un âge ſi tendre ! Ils ne ſont point expoſés aux dangers multipliés, inſéparables d'une nourriture étrangere ; ils ſont les objets continuels d'une tendreſſe vigilante & empreſ-

sée ; leurs beſoins ſont ſans ceſſe prévenus ; tout ce qui les environne ſert à protéger leur foibleſſe ; enfin ils croiſſent heureuſement ſous les yeux d'une mere qui trouve du plaiſir dans ſes peines, & qui, dans les ſecours qu'elle leur prodigue, conſulte l'intérêt vif & tendre dont elle eſt animée. Eſt-il un tableau plus digne de notre admiration & de nos éloges, que celui que nous offre une mere reſpectable qui n'a point été entraînée par le mauvais exemple, qui ſe livre avec zele au devoir qu'elle ſait lui avoir été impoſé par la nature, & qui préfere un ſourire de ſon enfant aux amuſements frivoles dont les perſonnes de ſon ſexe font ordinairement leur occupation la plus ſérieuſe ? Elle reçoit la récompenſe d'une conduite ſi louable par le ſentiment d'une volupté pure qui ſe gliſſe dans ſon ame, par le ſuccès de ſes ſoins, & par les preuves les plus fortes de l'amour filial ; car en effet il ſe manifeſte toujours davantage chez ceux qui ont ſucé le lait maternel.

D'après ces conſidérations, c'eſt aux femmes à opter entre la ſanté, heureux partage de celles qui nourriſſent, & les maux, ou peut-être une mort prématurée par laquelle la nature ſe venge ſouvent

de ſes droits violés ; entre la douce ſatisfaction de conſerver ſains & bien portants les enfants à qui elles ont donné le jour, & la douleur de les perdre ou de leur voir traîner une vie languiſſante ; enfin entre le parti de ſuivre l'uſage trop généralement adopté, qui pourra devenir pour elles une ſource d'infirmités & de chagrins, & celui de donner un exemple utile, dont elles ſeront les premieres à recueillir les fruits.

Nous ſuppoſons qu'elles ſe rendent aux raiſons que nous leur avons expoſées, & qu'elles veulent embraſſer le parti le plus conforme aux vues de la nature, & par conſéquent le plus avantageux. Voyons donc comment elles doivent ſe conduire, ſoit avant, ſoit pendant, ſoit après l'allaitement. Si les femmes, renfermées dans les villes, menoient un genre de vie ſemblable à celui des femmes de campagne, nos inſtructions ne ſeroient pas longues. Ces dernieres nourriſſent, & elles n'ont pas beſoin des précautions qui ſont indiſpenſables pour les autres. Ce ſont les corps baleinés, l'oiſiveté, les aliments plus recherchés & moins ſains, & l'air moins ſalutaire, qu'on doit regarder comme les cauſes de cette différence.

Lorſque les meres ſe déterminent à nourrir, cette réſolution annonce d'abord qu'elles ne ſont pas du nombre de celles qui obéiſſent aveuglément à l'uſage, d'où nous leur donnons avec plus de confiance nos avis, perſuadés qu'elles en diſtingueront mieux l'utilité, & qu'elles les ſuivront plus ponctuellement. Ce qui a rapport à l'exercice, au choix des aliments, à la ſalubrité de l'air & aux corps baleinés, regarde indiſtinctement toutes les femmes enceintes, afin qu'elles aient un accouchement plus facile & des couches plus heureuſes. Mais celles qui ſe propoſent de nourrir ſont encore plus intéreſſées à ſuivre les préceptes qui y ſont relatifs, afin de ſe procurer un lait bon & en ſuffiſante quantité, & d'éloigner les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à l'amas de cette humeur dans les mammelles, ou rendre inutiles les efforts de l'enfant nouveau-né. Elles feront donc de l'exercice; il fortifie le corps, au lieu que l'inaction l'énerve & l'affoiblit. Elles vivront à la campagne, autant que cela leur ſera poſſible, ou dans des lieux où regne l'air le plus pur. Elles choiſiront auſſi leurs aliments: nous ne demandons pas pour cela qu'elles s'aſtreignent à un

regime

régime gênant ; il ſuffira qu'elles préferent, parmi les différents aliments, ceux qui engendrent moins de matieres putrides dans les premieres voies, ou ſeulement qu'elles en faſſent un uſage plus fréquent que des ſubſtances animales. Enfin elles renonceront, tant qu'elles ſeront enceintes, aux corps baleinés, qui gênent la matrice, dont le volume eſt augmenté, contribuent à rendre l'accouchement laborieux, écraſent les mammelles, & applatiſſent tellement le mammelon, qu'il ne pourra plus être ſaiſi par la bouche de l'enfant (*a*).

Mais, quoique les femmes ne portent point de corps pendant leur groſſeſſe, ceux qu'elles ont portés avant d'être mariées ou peut-être dans des groſſeſſes précédentes, ont déjà fait une partie du mal que nous craignons. Leur ſein eſt applati, les mammelons ſont cachés dans ſa ſubſtance ; &, ſi on ne remédie pas à cette déformation avant l'accouchement, le nouveau-né ne pourra pas tetter, ſes efforts le feront beaucoup ſouffrir, ainſi que ſa mere, & les douleurs qu'elle ſouffrira l'obligeront peut-être de renoncer à la généreuſe réſo-

(*a*) Conſultez encore la Section premiere, ci-deſſus, depuis la page 1 juſqu'à la page 20.

lution qu'elle avoit prise. Voilà pourquoi on ne doit jamais manquer d'examiner, pendant la grossesse, les mammelles des femmes qui doivent allaiter; &, si les bouts sont effacés, ce qui est très-commun dans nos villes, il faut travailler à les former avant que le terme arrive.

Pour produire cet effet, il y a différents moyens, savoir; la *succion* avec la bouche; la *succion* avec un *suçoir de verre*; la *succion* avec un *instrument*, fait en forme de pipe, de *fer blanc* ou de *terre cuite*; la *ventouse*; & les *étuis de bois*, d'*ivoire*, ou de *cire vierge*.

Le meilleur est sans contredit la *succion* avec la bouche. On choisit une femme saine, qui, en appliquant immédiatement ses levres sur les mammelons, & en répétant cette opération plusieurs fois dans la journée, les allonge insensiblement, & leur donne par degrés la forme convenable. En *Allemagne* & en *Angleterre*, il y a des femmes qui font métier de se louer pour rendre ce service, & qui s'en acquittent d'autant mieux, qu'elles ont appris, par une longue habitude, le méchanisme qui réussit le mieux. Mais, en *France*, où la nourriture maternelle est beaucoup plus rare, on rencontre peu

de femmes qui ſe deſtinent à un pareil office, ou qui ſoient aſſez ſtilées pour le bien remplir. Cependant, comme c'eſt le meilleur moyen de former les mammelons, il faut tâcher d'en trouver qui veuillent prêter leur miniſtere, en leur montrant, ſi elles ne ſont pas aſſez au fait, la maniere dont elles doivent procéder (*a*), ce qui eſt du devoir des médecins & des accoucheurs. Nous avons dit ci-deſſus qu'il falloit qu'elles fûſſent ſaines, & nous ajoutons que cette condition eſſentielle doit s'étendre juſqu'aux dents & à l'haleine : ainſi l'on n'empruntera pas le ſecours de celles dont les dents ſeront gâtées, ou dont l'haleine ſera mauvaiſe. D'ailleurs, chaque fois qu'une femme s'apprêtera à appliquer ſa bouche ſur les mammelles, & à les ſucer, on lui fera laver la bouche, à pluſieurs repriſes, avec de l'*eau* ou du *vin miellé*.

Si cette eſpece de *ſuction* ne peut avoir lieu, ſoit qu'on ne trouve pas de femmes propres à l'exécuter, ſoit pour quelqu'autre raiſon, il faudra avoir recours, de préférence, à celle qu'on opere par le moyen du *ſuçoir de verre*. C'eſt un inſtrument

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 80.

qu'on trouve chez les fayanciers, tout prêt à être mis en uſage, dont un bout évaſé embraſſe le mammelon, & l'autre, mince & allongé, ſe place dans la bouche de la perſonne qui ſuce. Les femmes groſſes peuvent, avec le ſecours de cet inſtrument, ſe ſucer elles-mêmes pluſieurs fois dans la journée. Cependant, comme leur poitrine ſe trouve quelquefois fatiguée par cette opération tant de fois réitérée, toute autre perſonne, homme ou femme, peut y ſuppléer; & il eſt même à propos de le faire, tant pour éviter le ſuſdit inconvénient, que pour former les mammelons en moins de temps. Les autres *ſuçoirs*, qui ont à-peu-près la même forme, faits de *terre cuite* ou de *fer blanc*, ſont ſuperflus, & d'ailleurs ne ſont pas auſſi bons que les autres. Ainſi on s'en tiendra aux premiers, que l'on eſt toujours à portée de ſe procurer, & qui ſont très-propres à produire l'effet deſiré.

Mais ces deux moyens, la *ſuction* avec la bouche & la *ſuction* avec le *ſuçoir*, ne peuvent être d'abord mis en uſage que lorſque le mammelon fait au moins une petite ſaillie au-deſſus de la mammelle. Car, s'il eſt caché ou même enfermé dans ſa ſubſtance, la bouche, malgré tout l'art

de la perſonne qui ſucera, ne pourra, non plus que le *ſuçoir*, l'en débarraſſer, l'allonger, & lui donner la forme ſans laquelle l'allaitement ne peut avoir lieu. Il faudra donc trouver un moyen pour le faire ſortir & le dégager; or ce moyen eſt la *ventouſe* (*a*), dont je crois qu'on ne doit faire uſage que dans ce ſeul cas, & enſuite la *ſuction* opérera le reſte. Voici en quoi conſiſte la *ventouſe*, & la maniere dont on l'applique. Au lieu de l'inſtrument de verre, qui porte proprement le nom de *ventouſe*, on ſe ſervira d'une *petite fiole à médecine*, dont on chauffera le cul, qu'on enveloppera enſuite d'un linge pour pouvoir le ſaiſir, mais néanmoins d'un linge un peu chaud, pour que, d'un autre côté, le réfroidiſſement ne ſuccede pas trop vîte, & l'on appliquera l'ouverture, qu'on aura tenue aſſez éloignée du feu pour qu'elle ne ſoit point chaude, ſur la mammelle, de maniere qu'elle embraſſe le mammelon, ou, pour mieux dire, la place qu'il doit occuper. L'effet qui s'en ſuit, dû à l'extrême raréfaction de l'air par la chaleur, eſt l'élévation graduelle du mammelon; ce qu'on peut facilement obſerver

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 77 & Note (*a*).

à travers le goulot de la *fiole*. Il ne faut pas continuer trop long-temps cette opération, à cauſe des douleurs plus ou moins vives qu'elle cauſe quelquefois, ſur-tout lorſque le mammelon eſt très-enfoncé; mais on y reviendra ſouvent, juſqu'à ce que, ſuffiſamment dégagé, & laiſſant même couler quelques gouttes de lait, il donne la priſe néceſſaire pour rendre la ſuction poſſible. Après la *ſuction*, comme après l'application de la *ventouſe*, on aura ſoin de baſſiner le mammelon avec un peu de *vin miellé* tiéde, de crainte que ſa peau ne s'attendriſſe trop, & ne s'écorche.

Quant aux *étuis*, ils ſont très-avantageux, en ce qu'ils contribuent, étant portés continuellement & pendant long-temps, à former & à allonger le mammelon. Mais on voit clairement que, pour pouvoir être mis en uſage, il faut qu'il faſſe déjà une certaine ſaillie au-deſſus de la ſurface de la mammelle. Ils offrent donc un excellent moyen, lorſqu'on les emploie conjointement avec les autres. Ainſi, après la *ſuction*, ſoit avec la bouche, ſoit avec un *ſuçoir*, ou après avoir appliqué la *ventouſe*, les femmes feront très-bien d'enfermer le mammelon dans un de ces petits *étuis*, juſqu'à ce qu'on recom-

mence la même opération, pour le conſerver dans l'état où elle l'a mis, & même pour hâter l'effet que l'on veut produire. Le ſeul cas où ils pourroient ſeuls ſuffire, ſeroit celui où le mammelon n'auroit pas été extrêmement déformé par les corps & par les vêtements; enſorte qu'il feroit encore une éminence ſuffiſante pour pouvoir s'y loger. Il eſt certain qu'alors ces *étuis* acheveroient de lui donner la forme requiſe, & que la *ſuction* ſeroit ſuperflue, ou au moins qu'il ſuffiroit de la mettre en uſage trois ou quatre fois.

La forme de ces *étuis* eſt celle d'un chapeau détrouſſé, & ils doivent être percés par le bout, pour laiſſer échapper les gouttes de lait qui coulent du mammelon (*a*) : reſte à ſavoir de quelle matiere ils doivent être compoſés. Ceux que l'on fait de *buis* ou d'*ivoire*, ſont les moins bons; & on peut même dire qu'ils ſont dangereux, en ce qu'ils expoſent

(*a*) Voyez ci deſſus, page 81. Je crois que les *étuis*, faits de cette maniere, ſont meilleurs que les anneaux, qui, laiſſant à découvert la partie ſupérieure du mammelon, ne le garantiſſent pas aſſez de la preſſion exercée par les vêtements.

celle qui les porte, aux contuſions & aux meurtriſſures du ſein, dans les cas où elles feroient quelque chute, ou recevroient quelque coup dont l'action ſe porteroit ſur cette partie. Ceux que l'on compoſe avec la *cire vierge* ſont donc meilleurs à tous égards; car premiérement, ils n'ont pas le même inconvénient, parce qu'ils n'ont pas la même ſolidité; &, en ſecond lieu, ils ont la faculté de s'adapter mieux, & de ſe mouler à la forme du ſein (*a*).

Quels que ſoient ceux dont on ſe ſervira, il faudra avoir ſoin de les laver au moins une fois toutes les vingt-quatre heures, & de les laiſſer ſécher avant de les appliquer de nouveau. C'eſt pourquoi il ſera à propos d'en avoir pluſieurs, afin que les uns ſervent, tandis qu'on lavera les autres, & que, par-là, les mammelons en reſtent munis, ſans aucune interruption. Cette précaution de propreté eſt très-eſſentielle, de crainte que ces *étuis* n'occaſionnent, en ſe faliſſant, quelque

---

(*a*) M. *Couſin* s'eſt appliqué à compoſer ces *étuis* de *cire vierge*, & il eſt eſt venu à bout de leur donner la plus grande perfection. Nous invitons les femmes à en faire uſage.

mal, comme l'éréſipele du mammelon ou de l'aréole.

Mais dans quel temps préciſément doit-on penſer à former les mammelons des femmes enceintes qui veulent allaiter? Vouloir, à ce ſujet, poſer une regle générale, c'eſt riſquer de faire manquer quelquefois le but qu'on ſe propoſe, & de mettre quelques meres dans le cas d'abandonner le projet louable qu'elles avoient formé. L'époque de la groſſeſſe, où il faut commencer à rendre les bouts du ſein propres à l'allaitement, doit être déterminé par l'état plus ou moins mauvais où ils ſont. C'eſt tantôt plutôt, tantôt plus tard, ſelon qu'ils ſont plus ou moins déformés. Lorſque les mammelons ſont ſimplement affaiſſés, il ſuffit de penſer à les former au commencement du neuvieme mois de la groſſeſſe; on aura aſſez de trois ſemaines ou environ pour leur donner la forme convenable, & ils l'auront acquiſe, lorſque l'accouchement arrivera. Mais, s'ils ſont cachés & enfoncés dans la ſubſtance de la mammelle, il ſera indiſpenſable de s'y prendre plutôt, parce que l'ouvrage ſera plus long & plus difficile. Il y a des femmes, dans ce dernier cas, à qui il faut pluſieurs mois pour cor-

riger la déformation de leur ſein. D'ailleurs, quand elle eſt portée à un pareil degré, on n'y remédie pas ſans cauſer quelque douleur; ce qui retarde encore les progrès, parce qu'on eſt obligé de mettre des intervalles entre les opérations. Ainſi il ne ſera pas trop tôt, pour ces femmes, de commencer vers la fin du ſixieme mois de leur groſſeſſe, ſinon on riſquera d'en voir arriver le terme avant qu'elles ſoient en état de remplir, envers leur enfant, le devoir maternel. D'un autre côté, quel mal y a-t-il que les bouts ſe trouvent bien formés quelque temps avant l'accouchement? Au contraire, la femme enceinte en eſt plus tranquille; elle enviſage déjà avec plaiſir le ſuccès de ſes ſoins, & elle attend, ſans craindre d'obſtacle, le moment où elle s'y livrera.

Il eſt une conſidération qui peut faire regarder comme dangereux de travailler de trop bonne heure à former les bouts du ſein, & voici en quoi elle conſiſte. Lorſqu'ils ſont allongés, propres à être ſaiſis par la bouche de l'enfant, & que les tuyaux lactiferes ont été bien ouverts par la *ſuction*, le lait coule: or on craint que ce ne ſoit au détriment de l'enfant,

qu'il ne ſoit privé, par-là, de la quantité de nourriture qui lui eſt néceſſaire, & qu'il n'en réſulte pour lui d'autant plus de mal, que le terme de la groſſeſſe ſera plus éloigné. Mais cette crainte s'évanouira quand on joindra, aux conſeils que nous venons de donner, les précautions ſuivantes. Dans tous les cas que nous avons poſés, ſoit qu'on ait employé la *ventouſe*, ſoit qu'on ait mis en uſage la *ſuction*, il s'agit de rendre le mammelon ſaillant, allongé, enfin formé comme il doit l'être, pour que le nouveau-né puiſſe tetter, & d'ouvrir les tuyaux lactiferes, afin que le lait ſorte facilement, & ſans ces efforts qui font beaucoup de mal à la mere & à l'enfant. Lors donc que ce double objet eſt rempli, ce que l'on voit aiſément, à l'égard de l'un, & ce que le lait ſuintant du mammelon indique, à l'égard de l'autre, il faut diſcontinuer la *ſuction*, & s'en tenir à l'uſage des *étuis de cire vierge*, juſqu'au moment de l'accouchement. Il eſt bien vrai que, ſi l'on continuoit à ſucer les mammelles, lorſque les bouts ſont en bon état, & qu'aucun obſtacle ne s'oppoſe plus à l'écoulement du lait, il eſt bien vrai, dis-je, qu'on pourroit nuire à l'enfant, en le privant de

ſucs, dont il a encore beſoin, & un beſoin d'autant plus grand, qu'il auroit encore plus de temps à reſter dans la matrice. Il y a même une maniere très-plauſible d'expliquer cet effet. La *ſuction* appelle une plus grande quantité de ſang vers les mammelles; par conſéquent il doit s'y filtrer une plus grande quantité de lait; car la quantité d'une humeur filtrée dans quelque organe ſécrétoire, eſt toujours en raiſon de la quantité du ſang qui y aborde. Il arriveroit alors ce qui arrive pendant la lactation. Plus un enfant tette, & plus il ſe filtre de lait dans les mammelles; car les humeurs ont coutume de ſe porter vers cette partie, & elles y abordent ſans ceſſe, à moins que quelque cauſe ou l'art, lorſque la lactation eſt finie, ne les en détourne. Voilà pourquoi il ſeroit dangereux de ſucer une femme enceinte, ſans d'autre néceſſité que celle que nous avons établie. Le ſang ſe porteroit naturellement vers les mammelles; plus on ſuceroit, & plus il y aborderoit; il abandonneroit la matrice, & manqueroit à la ſubſiſtance du *fœtus*. Une femme qui allaite n'a point ſes regles; quelle en eſt la raiſon, ſinon celle que nous apportons, & qui eſt fondée ſur

le penchant qu'ont les humeurs de notre corps à ſe porter, au préjudice des autres parties, vers celles où on les attire ? Malgré tout cela, on auroit tort d'attendre toujours au dernier mois de la groſſeſſe pour former les bouts, & de ne pas ſuivre à cet égard les regles que nous avons données ci-deſſus, parce qu'on courra le riſque, en ſe conduiſant autrement, d'être ſurpris par l'accouchement; &, en ſecond lieu, parce que les précautions que je viens de recommander prévienent l'effet qu'on redoute. Si, ayant travaillé à corriger la déformation des mammelles, & à les diſpoſer à l'allaitement, l'on a conſommé cet ouvrage ſix ſemaines ou même deux mois avant l'accouchement, nous diſons qu'il n'y a qu'à ſe féliciter d'un ſi prompt ſuccès, & qu'il n'en peut réſulter aucun mal, en interrompant tous les moyens avec leſquels on l'a obtenu, & en ſe bornant uniquement à ceux qui peuvent en garantir la durée. Enfin, pour voir évidemment combien toute crainte, à cet égard, eſt mal fondée, faiſons attention à ce qui ſe paſſe chez quelques femmes. Celles dont les canaux lactiferes ſe ſont ouverts d'eux-mêmes, & ſur-tout les femmes de la campagne,

chez leſquelles cela arrive plus ſouvent, perdent du lait à la fin de leur groſſeſſe. On le voit couler par le bout du mammelon, quelquefois dès la fin du ſeptieme mois, ou dès le commencement du huitieme : c'eſt ce que nous avons obſervé plus d'une fois chez des femmes fortes & vigoureuſes. Cependant l'humeur laiteuſe qui ſort ainſi, mais toujours en petite quantité, parce qu'elle n'eſt pas provoquée, n'apporte aucun dommage au *fœtus*. Il vient au monde fort & bien portant, & il eſt en état de jouir tout de ſuite d'une liqueur qu'il obtiendra ſans aucune peine. Or, en ſe conduiſant de la maniere que nous conſeillons, on ne fera qu'imiter la nature, & ramener la plûpart des femmes qui veulent nourrir, dans l'ordre de celles dont nous citons l'exemple. Ces dernieres éprouvent un bien qui rejaillit ſur leur enfant, lorſqu'elles allaitent, en lui épargnant des efforts qu'un lait coulant ſans aucun obſtacle, rend inutiles, & qui n'eſt accompagné d'aucun danger : il en ſera de même des autres, auxquelles un art bien entendu rendra le ſervice que la nature leur a refuſé.

Avant de mettre en uſage les moyens indiqués, ſavoir, la *ſuction*, ou la *ven-*

touſe, ou l'application des *étuis de cire vierge*, il faut quelquefois préliminairement amollir les mammelons durcis & preſque racornis par une craſſe épaiſſe qui les environne, en les lavant pluſieurs fois dans la journée, avec une petite éponge imbibée d'une forte *eau de ſavon*. On parvient, par ces lotions réitérées, à leur donner, à-peu-près, la ſoupleſſe néceſſaire; &, quand cela eſt ainſi, on paſſe aux autres moyens pour achever de les former.

Nous avons parlé ci-deſſus du *débouchement des tuyaux lactiferes*; c'eſt ce que les nourrices appellent improprement *le caſſement des cordes*. Les femmes, lorſqu'elles donnent à tetter pour la premiere fois, & qu'elles n'ont point été aſſez préparées, ſouffrent plus ou moins par les efforts de l'enfant qui débouche ces tuyaux lactiferes. Lorſqu'ils ſont encore preſque tous bouchés, elles ſouffrent beaucoup, & quelquefois même l'enfant, ne pouvant venir à bout de les ouvrir, eſt fatigué exceſſivement par les efforts qu'il fait, & eſt obligé de renoncer au tetton. Mais, quand ils ſont débouchés en partie, elles n'éprouvent preſque point de douleur. Il eſt même des femmes qui n'en

éprouvent aucune, parce que le lait a commencé à couler sur la fin de la grossesse, & qu'il reste un si petit nombre de canaux lactiferes encore bouchés, que leur *débouchement* ne fait presque pas de sensation. Toutefois il est rare de voir dans les villes, des femmes dont les tuyaux lactiferes, ouverts d'eux-mêmes, offrent au nouveau-né la lactation la plus aisée, même dans le très-petit nombre de celles dont le sein est bien conformé, & dont les mammelons, suffisamment gros & longs, n'exigent aucune préparation. C'est pourquoi il est toujours à propos, même pour celles-là, de sucer les mammelles quelques jours avant l'accouchement, afin de déboucher les canaux lactiferes, & d'ouvrir au lait un passage facile.

Les femmes qui se proposent de nourrir, ou ont déjà nourri, ou sont à leur premiere grossesse, & par conséquent n'ont jamais allaité; ou ont eu une ou plusieurs grossesses précédentes, mais après lesquelles elles ont envoyé leurs enfants en nourrice. Les premieres ont un avantage considérable, en ce que les bouts de leur sein sont mieux formés, & que les tuyaux lactiferes sont bien

ouverts, ce qu'indique le lait coulant naturellement vers la fin de la groſſeſſe; enſorte qu'il eſt très-probable, s'il ne leur eſt arrivé aucun accident, qu'elles allaiteront ſans aucune difficulté, & ſans être obligées de ſe ſoumettre à de nouvelles préparations. Cependant, comme elles ont pu conſerver la mauvaiſe coutume de porter des corps baleinés, depuis le ſevrage de leur enfant, on ne négligera pas d'examiner s'ils n'auroient pas encore altéré la bonne conformation du ſein & des mammelons, afin d'y apporter remede ſelon les inſtructions que nous avons données, ce qui ſera très-facile; &, en ſuppoſant qu'ils ſoient dans le meilleur état, l'uſage des *étuis de cire vierge* ſera encore très-favorable pour le conſerver tel juſqu'au moment de l'accouchement. Les autres femmes, principalement les dernieres, n'ont pas le même avantage; & c'eſt pour elles que ſont faites les préparations recommandées. Mais, avec leur ſecours, elles ont tout à eſpérer, ſur-tout ſi le lait commence déjà à couler de lui-même, ou s'il a abondamment coulé, ſans aucun artifice, dans les couches précédentes. Ainſi les vues de ces meres reſpectables ſeront rem-

plies, & toutes les difficultés levées ne leur laiſſeront plus d'autre deſir que celui d'atteindre le terme de leur groſſeſſe, pour prodiguer les ſoins les plus tendres au fruit qu'elles portent dans leur ſein.

Enfin ce terme eſt arrivé, l'accouchement eſt terminé, tout eſt ſuffiſamment préparé pour ouvrir au nouveau-né les ſources d'une nourriture bienfaiſante; les mammelles ſont bien remplies; les mammelons ſont ſouples, gros & longs, car telles ſont les qualités qu'ils doivent avoir, afin que la bouche de l'enfant puiſſe le comprimer, & le ſaiſir, ou le retenir lorſqu'elle l'a ſaiſi: la mere ſe porte bien; tout a proſpéré juſqu'ici ſelon ſes vœux, & ceux de toutes les perſonnes qui l'environnent: quelle conduite doit-elle tenir à préſent?

L'enfant qui vient de naître ne tettera, pour la premiere fois, qu'au bout de dix ou douze heures. Ce temps lui eſt néceſſaire pour rejetter les phlegmes abondants qui embarraſſent ſon goſier & tout le canal de l'*œſophage*. Afin qu'il les rende plus aiſément, on aura ſoin de le placer ſur le côté, & l'on ſe gardera bien de lui donner aucune eſpece de nourriture, ni aucun médicament. L'enfant qui eſt heu-

reuſement deſtiné à ſucer le lait de ſa mere, ne doit prendre aucune ſubſtance, de quelque nature qu'elle ſoit, avant d'approcher du tetton.

Cependant, ſi la femme qui vient d'accoucher ſentoit le lait monter en abondance dans ſes mammelles, avant le temps que nous déſignons, de façon qu'on eût à craindre qu'il ne s'y engorgeât, on les préſenteroit plutôt à l'enfant. Cela fait une exception à la regle générale, mais une exception rare, parce qu'on ne court aucun riſque, pour l'ordinaire, d'attendre dix ou douze heures, & que, d'un autre côté, cet eſpace de temps eſt néceſſaire au bien du nouveau-né.

Si nous défendons de lui rien donner, avant que la mere le prenne dans ſes bras & l'approche de ſon ſein, c'eſt que le *coloſtrum*, c'eſt-à-dire, le premier lait qu'il avalera, produira un meilleur effet que toutes les ſubſtances légérement purgatives qu'on pourroit lui adminiſtrer; &, en ſtimulant doucement ſes inteſtins, ſollicitera, de la maniere la plus ſatisfaiſante, l'évacuation du *méconium*. Les légers purgatifs qu'on donne quelquefois, ne doivent être faits que pour ſuppléer à l'effet de ce *coloſtrum*, lorſque les enfants ſont

privés du lait maternel. D'ailleurs, le petit jeûne qu'on fera ſubir à l'enfant qui doit être allaité par ſa mere, a encore cet avantage, d'aiguillonner ſa faim, de lui faire prendre le tetton avec plus d'activité, & par conſéquent d'opérer mieux le dégorgement des mammelles.

La femme qui vient d'accoucher, ſe repoſera donc pendant les dix ou douze heures qui ſuivront ſa délivrance : elle ſera modérément couverte dans ſon lit, ſur-tout ſi l'on eſt dans l'été, car il ne faut pas qu'elle ſue, ou qu'elle ait trop chaud ; &, au milieu d'une tranquillité parfaite (*a*), elle ſe rétablira des fatigues du travail de l'enfantement (*b*). Le temps preſcrit s'écoulera, & alors elle com-

---

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 116.

(*b*) Voyez ci-deſſus, depuis la page 44 juſqu'à la page 55, & depuis la page 63 juſqu'à la page 68. Les préceptes qui y ſont expoſés, conviennent aux femmes qui nourriſſent.

Cependant on lit à la page 47 : *Si elle ſe propoſe d'allaiter ſon enfant, il faut, ſans plus tarder, lui préſenter le ſein, ſoit qu'il y ait déjà des ſignes de lait, ou qu'il n'y en ait pas encore.* Nous n'adoptons pas, comme l'on voit, cet avis propoſé par notre auteur, & nous en donnons les raiſons.

mencera à s'acquitter du devoir maternel; enſuite elle prendra un peu de nourriture, & elle ſe livrera à un nouveau repos, juſqu'à ce que ſon enfant annonce par ſes cris le beſoin qu'il a de tetter encore.

Son régime ne ſera pas rigoureux (*a*), car premiérement, elle n'a point à redouter les accidents qu'occaſionne un lait *refoulé* (*b*); &, en ſecond lieu, il faut qu'elle prenne une quantité ſuffiſante d'aliments, à raiſon de la dépenſe qu'elle fait, & des beſoins de ſon enfant qu'elle doit ſatisfaire.

Il y a des perſonnes qui condamnent à une gêne continuelle les femmes qui nourriſſent. Il eſt eſſentiel, à les entendre, qu'elles ſe privent d'une foule d'aliments dont elles ont coutume d'uſer dans d'autres temps, & qui d'ailleurs leur plaiſent beaucoup (*c*). Il arrive de-là qu'elles tranſgreſſent dans le ſecret les loix qu'on leur impoſe, & qu'elles mangent ſouvent de telle ou telle choſe qu'on leur a défendue, en beaucoup plus grande quan-

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 52.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*

tité qu'elles n'en auroient mangé, ſi on leur en eût laiſſé l'uſage libre : or, c'eſt alors qu'il en peut véritablement réſulter du mal. Ou, ſi elles ont aſſez de force pour ſe borner aux eſpeces d'aliments qu'on leur permet, elles s'en dégoûtent bientôt, elles perdent leur appetit, elles maigriſſent, & leur lait en ſouffre, ſoit relativement à la quantité, ſoit relativement à la qualité. Nous regardons cette rigueur comme dangereuſe : loin de gêner ainſi celle qui allaite ſon enfant, nous penſons qu'elle doit vivre à peu près comme dans toute autre circonſtance, & qu'il doit lui être permis de ſuivre ſon goût : c'eſt la regle que nous ſuivons, & nous pouvons aſſurer que nous n'avons jamais vu qu'elle ait fait aucun tort à la mere & à l'enfant. Voyez les femmes des campagnes éloignées des villes, elles font aſſurément les meilleures nourritures, & leurs enfants ſont vigoureux ; cependant elles ne changent pas, pendant l'allaitement, leur maniere de vivre, & elles ne connoiſſent alors que les aliments dont elles ſe nourriſſoient auparavant ; elles en uſent librement & ſans choix ; &, avec cela, leur lait eſt bon, conſiſtant & abondant. Pourquoi vouloir agir autre-

ment ? L'exemple de ces femmes doit être utile aux nôtres ; & il ne faut pas impoſer à celles-ci, ſans aucun fruit, des loix dont les autres ſont exemptes.

D'ailleurs une mere qui nourrit veille aſſez au bien de ſon enfant, pour ſe priver, ſur une ſimple remontrance, des ſubſtances capables de communiquer un mauvais caractere à ſon lait. Les acides, tels que les fruits rouges ; certaines liqueurs, telles que la limonade, &c. ſont dans ce cas, parce qu'elles rendent le lait aceſcent, & contribuent par conſéquent à augmenter les matieres acides qui abondent toujours dans les premieres voies des enfants. Mais ces ſubſtances ne ſont pas dans la claſſe des aliments dont on uſe journellement, d'où la privation n'en eſt pas ſi pénible.

Ce n'eſt pas ſeulement lorſque l'allaitement eſt déjà avancé, que nous accordons à la femme qui l'entreprend, cette liberté dont elle uſera ſans aucun inconvénient réel ; nous deſirons encore qu'elle en jouiſſe dès les premiers jours. Il n'eſt point néceſſaire qu'elle garde le lit auſſi long-temps que celles qui ne nourriſſent pas ; au contraire, il faut qu'elle ſe leve dès le troiſieme ou le quatrieme jour. Les

précautions qu'exigent les lochies rouges, la regardent beaucoup moins, car elles ſont d'abord beaucoup moins conſidérables, parce que le ſang ſe porte aux mammelles ; &, cette humeur continuant à s'y porter de plus en plus, elles ceſſent bientôt tout-à-fait. Cela eſt dans l'ordre naturel ; le ſang abonde où il eſt néceſſaire pour la filtration du lait, & par conſéquent il abandonne la matrice. Quant aux écoulements blancs, ils n'ont aucunement lieu, car l'humeur laiteuſe ſort par les mammelons, &, n'étant pas refoulée dans la maſſe des humeurs, elle n'eſt pas obligée de choiſir une autre iſſue pour ſortir du corps. Tous les ſoins qu'entraînent les écoulements utérins, quand ils exiſtent, & quand il faut s'étudier à prévenir leur ſuppreſſion prématurée, s'évanouiſſent donc à l'égard de la femme qui nourrit ; & c'eſt par cette raiſon qu'elle peut, au bout de quelques jours, quitter ſon lit, prendre une plus grande quantité de nourriture, & retourner à une partie de ſes occupations ordinaires. Seulement elle prendra ſoigneuſement garde de laiſſer frapper ſes mammelles par un air froid, ſur-tout ſi l'on eſt dans l'hiver : ainſi elle les tiendra toujours couvertes ; & même, lorſqu'elle

lorſqu'elle donnera à tetter, elle ne les découvrira qu'autant qu'il le faudra pour que l'enfant ait la facilité de ſaiſir le mammelon. Si l'on eſt dans un temps chaud, elle pourra s'aſſujettir un peu moins à cette précaution, qui d'ailleurs n'eſt ni embarraſſante ni difficile à obſerver.

Il eſt, je crois, inutile de remarquer qu'elle ne doit point porter de corps baleinés, mais ſimplement un corſet lâche, afin que le ſein ſoit à ſon aiſe, & arrangé de façon qu'il puiſſe être offert à l'enfant facilement & promptement, lorſqu'il veut tetter. Elle lui préſentera tantôt une mammelle, tantôt l'autre, afin que le dégorgement des deux s'opere également; &, après que l'enfant aura quitté le mammellon, elle fera bien de l'enfermer encore, au moins durant les premiers temps de l'allaitement, dans un de ces *étuis de cire vierge*, dont nous avons recommandé l'uſage pendant la groſſeſſe.

Il eſt eſſentiel qu'elle faſſe un exercice modéré; &, ſi elle peut vivre à la campagne, l'air pur qu'elle y reſpirera contribuera encore à donner à ſon lait les meilleures qualités: ou, ſi cela n'eſt pas poſſible, elle ſe promenera ſouvent dans des lieux aérés & bien expoſés; &, dans

cet exercice favorable à ſa ſanté, elle ſera toujours accompagnée de ſon enfant.

Pouvons-nous eſpérer de la convaincre qu'elle ne doit pas l'emmailloter ? Oui, la tendreſſe qui l'anime lui fera goûter les raiſons qui condamnent cet uſage dangereux. En vain les répétera-t-on aux nourrices mercénaires, elles garotteront toujours des liens étroits du maillot les enfants dont elles ſont chargées, parce qu'il favoriſe leur pareſſe, parce que la compaſſion ne trouve point d'accès dans leur ame, & que la coutume généralement ſuivie, telle pernicieuſe qu'elle ſoit, eſt la loi ſuprême à laquelle elles obéiſſent. Mais une mere ſenſible en ſuivra une autre, celle que lui dicte le tendre intérêt qu'elle prend au bien de ſon enfant, & ne voudra pas l'expoſer aux maux qu'occaſionneroit la compreſſion gênante de ſes membres tendres & délicats. En effet, n'héſitons pas d'attribuer au maillot une foule d'accidents que les enfants éprouvent. La douleur eſt le moindre des maux qui en ſont la ſuite, & ils la reſſentent preſque continuellement ; ce qu'ils annoncent par leurs cris, parce que les différentes parties de leur corps ſont ſerrées & comprimées outre meſure ; d'ail-

leurs, elles devroient jouir d'une liberté qui contribueroit à leur accroiſſement & à leur bonne conformation : au contraire, elles en ſont privées dès l'inſtant de la naiſſance, & les bandes multipliées qui les environnent leur ôtent juſqu'à la faculté de faire le moindre mouvement. C'eſt ainſi qu'elles s'affoibliſſent, au lieu de ſe fortifier, que leur accroiſſement eſt rallenti, & qu'elles ſe déforment, ce qui eſt le plus fâcheux, lorſque la patience & les précautions ne préſident pas à leur emmaillotement. Pourquoi voyons-nous tant d'enfants eſtropiés, dont les membres ont été fracturés ou luxés ? Pourquoi rencontrons-nous tous les jours des perſonnes qui ont une conformation vicieuſe ? En voilà la cauſe. C'eſt premiérement au maillot qu'elles doivent un tel malheur ; &, en ſecond lieu, à la négligence ou à l'imbécillité de leurs nourrices, qui, en conſtruiſant ce maillot, n'ont point apporté les ſoins néceſſaires. Nous avons donc avancé, avec fondement, qu'une mere qui nourrit ſon enfant, & qui par conſéquent recherche avec ſcrupule tout ce qui peut lui nuire ou lui être utile, ſe déterminera facilement à ne pas l'emmailloter. Il s'agit à préſent de lui montrer le

moyen par lequel elle y suppléera : or, il est aussi facile qu'avantageux, car elle le mettra en usage sans aucune peine, & il procurera à son enfant autant de bien que le maillot lui causeroit de mal.

Aussi-tôt qu'il sera venu au monde, on le nettoiera à côté du feu, &, après lui avoir passé une petite chemise, on le placera dans un petit berceau, semblable, par sa forme & par sa grandeur, à ceux dont se servent les *Marmottes*, ou ces *femmes Savoyardes* qu'on rencontre dans nos rues (*a*) ; mais il sera fait d'osier, & il sera un peu large, afin qu'il puisse être rembourré de matelas de tous les côtés, & laisser encore à l'enfant une place suffisante pour s'agiter & faire tous les mouvements qu'il voudra. Dessous lui, on mettra un lange plié en double ou même en quatre, & retenu avec des cordons, afin qu'il ne se déplace pas ; & on le couvrira avec une petite couverture & un petit drap, qui seront fixés d'un seul côté, &, de l'autre, simplement attachés avec une agraffe ou un ruban. Ainsi le petit enfant remuera à son gré ses bras & ses

(*a*) On appelle ce petit berceau une *Barcelonnete*.

jambes ; aucune partie de ſon corps ne ſera gênée, & rien ne s'oppoſera à ſon développement. D'ailleurs, on le tiendra auſſi plus proprement ; auſſi-tôt qu'il aura lâché ſes urines ou ſes excréments, rien ne ſera plus facile que de le changer & de le nettoyer ; car, en défaiſant l'agraffe ou le ruban, on rejettera le drap & la couverture de l'autre côté, & on ſubſtituera aiſément un autre lange à celui qui ſera mouillé. Quant à la mere, elle donnera à tetter, avec la plus grande facilité, en ſe paſſant derriere le cou une ſangle, dont un bout ſera attaché à la tête, & l'autre aux pieds du berceau : de cette maniere, elle pourra préſenter à ſon enfant l'une & l'autre mammelle alternativement, ſans l'ôter de ſon berceau, & ſans éprouver la moindre difficulté.

Si elle rejette le maillot, ſi elle adopte le moyen que nous lui propoſons, nous avons lieu de croire qu'elle ne ſera pas moins docile au conſeil que nous lui donnerons encore de proſcrire l'uſage de la bouillie. En effet, elle ne doit donner à ſon enfant que ſon lait, pendant les ſix premiers mois : il eſt incapable, juſqu'à ce temps, de digérer une nourriture plus ſolide ; &, lorſque ſes dents, commen-

çant à pouſſer, indiquent que ſon eſtomac a plus de force, ce n'eſt pas de la bouillie qu'il faut lui donner : cet aliment ſe digere à peine par les perſonnes faites ; comment eſpérer qu'il éprouvera, de la part des organes ſi foibles de l'enfant, la préparation néceſſaire pour former un bon chyle ? Cette raiſon, appuyée de l'expérience des maux qu'il cauſe, & dont la liſte eſt infinie, ne l'a cependant pas encore emporté ſur la coutume établie. Si l'on peut ſe flatter de la voir un jour abolie, ce ne ſera que lorſque les meres nourriront, car on ne vaincra jamais l'opiniâtreté des nourrices. Celles-ci s'oppoſeront toujours à une telle réforme : mais, pour les autres, tout doit la leur faire deſirer, ſi elles ne veulent pas perdre le fruit de leurs ſoins. Donnez donc aux enfants qui ont atteint l'âge de ſix mois ou environ, non de la bouillie, mais de la ſoupe ou de la panade : cette derniere nourriture eſt même préférable, & on fera bien de ne leur donner de la ſoupe que de loin en loin.

Mais, puiſque la mere qui allaite ne doit pas donner à ſon enfant de nourriture étrangere, pendant les ſix premiers mois de ſa vie, il faudra donc qu'elle le faſſe tetter ſouvent, jour & nuit ; or, dans

ce cas, pourra-t-elle réſiſter à tant de fatigues, & aura-t-elle aſſez de lait pour fournir à ſes beſoins? Nous répondrons à cela, 1°. que la nature eſt bonne & prévoyante, & qu'elle a coutume d'accumuler aſſez de lait dans les mammelles d'une mere pour nourrir le fruit qu'elle a porté dans ſon ſein; 2°. qu'il eſt une méthode que toute mere qui allaite doit ſuivre, par laquelle elle pourvoit à ſon bien-être juſqu'à la fin de l'allaitement, ſans faire tort à ſon enfant.

Cette méthode conſiſte à le régler, enſorte qu'il ne tette pas à chaque inſtant, & qu'il dorme, pendant la nuit, pluſieurs heures de ſuite, ſans demander le tetton. Pour le régler ainſi, il faut s'y prendre de bonne heure, &, aú plus tard, après avoir laiſſé paſſer les douze ou quinze premiers jours qui ſuivent l'accouchement. Alors il ſuffira qu'il tette de deux heures en deux heures; &, pour l'amener à ce point, la mere ne cédera pas à ſes premiers cris. Elle connoîtra d'ailleurs aiſément les bornes qu'il lui faudra mettre à ſa réſiſtance. Les premiers jours, elle lui péſentera le ſein plus ſouvent, mais enſuite elle rendra les intervalles plus longs; l'enfant s'y fera inſenſiblement, & il con-

tractera par dégrés l'habitude de ne tetter que toutes les deux heures, ou même plus rarement. Elle ſe conduira avec le même ménagement pour le priver du tetton pendant la nuit; &, en le lui donnant, pour la derniere fois, à minuit, elle parviendra à goûter un ſommeil tranquille & non interrompu, juſqu'à cinq ou ſix heures du matin. Il eſt vrai que ce dernier point ſera un peu plus difficile à gagner, parce que l'enfant criera beaucoup les premieres fois. Mais, en ne le ſatisfaiſant pas, ce qui exigera, de la part de la mere, un peu de courage, il ſe calmera bientôt, d'autant plus qu'il ne ſera pas tourmenté par un beſoin réel; &, après quelques épreuves ſemblables, il ſera paiſible, & il dormira cinq ou ſix heures de ſuite. L'exemple des femmes qui ont exécuté le plan que nous propoſons ici prouve qu'il n'eſt pas impraticable; &, en effet, toutes celles qui voudront le ſuivre, obtiendront le même ſuccès. L'on voit donc par-là que leurs fatigues ſeront beaucoup diminuées, que leurs peines ſeront bien allegées, & que les maris n'auront plus de raiſons pour empêcher leurs épouſes de nourrir; car leur objection la plus ſérieuſe vient de la néceſſité prétendue de

donner à tetter à l'enfant pendant la nuit, ce qui les empêche de repoſer, & de goûter le ſommeil dont ils ont beſoin après les travaux du jour.

Nous avons ſuppoſé juſqu'ici, en expoſant la conduite qui doit être tenue pendant l'allaitement, que la préparation avoit été bien faite avant l'accouchement, & que l'enfant a ſucé le lait ſans aucun obſtacle, auſſi-tôt qu'on lui a préſenté le ſein. Mais il arrive quelquefois qu'il s'épuiſe en efforts inutiles, & qu'il n'avale rien, ou tout au plus quelques ſéroſités capables de lui faire plus de mal que de bien, ſoit qu'on n'ait point penſé à former les bouts pendant la groſſeſſe, ſoit qu'on s'y ſoit pris trop tard : alors il faut promptement avoir recours aux moyens que nous avons indiqués (*a*). Cependant, d'un autre côté, l'enfant aura beſoin d'être traité différemment. Comme il ſera privé du *coloſtrum*, il faudra lui faire prendre une *eau miellée*, pour vuider ſes inteſtins; & enſuite, pendant le temps plus ou moins long qui ſera néceſſaire pour rendre les mammelles propres à l'allaitement, on le nourrira avec du *lait de vache* & de l'*eau*

(*a*) Voyez ci-deſſus, page ooo.

d'orge, mêlés enſemble, qu'on lui fera avaler avec un biberon, dont le goulot ſera garni de linge, afin que ſa ſalive s'y mêle exactement, & qu'il en faſſe mieux la digeſtion.

Toutefois il eſt très-rare que les femmes qui ſe propoſent d'allaiter, & qui s'occupent d'un ſoin ſi cher dès le milieu de leur groſſeſſe, ſe laiſſent ſurprendre par l'accouchement, ſans avoir travaillé à donner aux bouts de leur ſein la forme convenable. Mais, au reſte, nous répéterons ce que nous avons déjà dit ci-deſſus, ſavoir, qu'il eſt très-important qu'elles y penſent de bonne heure, parce qu'il ſera ſouvent trop tard pour corriger la déformation des mammelons, lorſque l'accouchement ſera arrivé, ſi cette déformation eſt conſidérable; & qu'on ſe trouvera par-là dans la néceſſité de livrer à une nourrice l'enfant à qui ſa mere deſtinoit un meilleur ſort.

L'obſtacle à l'allaitement vient plus ordinairement de ce qu'on ne préſente les mammelles au nouveau-né que trois ou quatre jours après l'accouchement (*a*): dans ce cas, il s'y amaſſe du lait en trop

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 77 & 163.

grande quantité ; il les engorge, & même quelquefois au point qu'elles acquierent la dureté de la pierre. En pareil cas, l'enfant ſuce encore vainement : il faut néceſſairement, pour qu'il puiſſe tetter, dégorger le ſein, & cela avec la plus grande célérité ; c'eſt par la *ſuction* qu'on en viendra à bout. Outre la *ſuction* avec la bouche & avec le *ſuçoir*, on peut encore ſe ſervir, pour la faire, de petits chiens, dont on enveloppe le derriere & les pattes avec des linges, & qu'on approche des mammelles. Il ſeront, autant qu'il ſera poſſible, de forte race, & on les aura fait jeûner auparavant, afin qu'ils ſaiſiſſent le mammelon avec plus d'avidité, & qu'ils operent un dégorgement plus prompt. Néanmoins ces moyens ne ſuffiront pas, ſi le ſein eſt déjà dur & douloureux, & il ne faudra même les mettre en uſage que lorſqu'on aura diſſipé la douleur & l'inflammation commençante, avec des *cataplaſmes de lait* & de *mie de pain*, animés avec un peu de *ſafran*. Lorſque le dégorgement ſera fait en partie, on ſe gardera bien de faire ſucer à l'enfant le premier lait qui coulera, car il a acquis, par le ſéjour, un caractere âcre & preſque corroſif, qui lui cauſeroit le plus grand

dommage : mais enfin on le fera tetter lorſque le premier lait ſera tout-à-fait ſorti, & que les mammelles, ayant recouvré leur conſiſtance ordinaire, ne ſeront plus remplies que d'une humeur ſaine & bienfaiſante.

Il peut encore arriver qu'un air froid, qui frappe ſubitement le ſein dans les premieres heures qui ſuivent l'accouchement, criſpe les vaiſſeaux lactiferes, & les engorge (*a*) : ce cas eſt le même que celui dont nous venons de parler, quoique, par une cauſe différente, & il exige les mêmes remedes.

Les efforts vains & réitérés que fait l'enfant pour tetter lorſque le ſein eſt engorgé, ſoit par le froid, ſoit pour avoir trop reculé le premier inſtant de l'allaitement, occaſionnent quelquefois les crevaſſes & les écorchures des mammelons : c'eſt alors que l'uſage des *étuis de cire vierge*, eſt ſur-tout néceſſaire ; & ils ont cet avantage, que la *cire* dont ils ſont compoſés, eſt favorable à ces petites plaies. D'ailleurs, en enduiſant l'intérieur de ces *étuis* avec du *cérat*, ou du *blanc-raiſin*, il agira ſur elles plus immédiatement, &

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 80.

leur guériſon ſera beaucoup plus prompte.

Après avoir examiné, avec le plus d'ordre qu'il nous a été poſſible, ce que les femmes qui ſe propoſent de nourrir doivent faire, ſoit avant, ſoit après l'accouchement, & la maniere dont elles doivent ſe comporter pendant la lactation, nous allons finir par quelques réflexions relatives au ſevrage.

On ne peut pas fixer préciſément le temps du ſevrage, parce que les dents viennent plutôt chez quelques enfants, & plus tard chez quelques autres; mais, en général, ils doivent être ſevrés depuis douze juſqu'à dix-huit mois; il eſt même rare qu'il faille attendre ce dernier âge. Nous ſuppoſons toujours qu'il n'eſt arrivé aucun accident à la mere, & qu'elle n'eſt point devenue groſſe; car ſi, par quelqu'accident, ou par raiſon de groſſeſſe, ſon lait s'altéroit plutôt, il faudroit néceſſairement ſevrer l'enfant, avant qu'il ait ſes dents, plutôt que de l'expoſer aux inconvénients d'une mauvaiſe nourriture. Mais cette exception ſera extrêmement rare, parce que la mere qui nourrit, plus attentive ſur ſoi-même, par rapport à ſon enfant, évite avec ſoin tout ce qui pour-

roit nuire à ſon lait ; & que, n'étant point réglée, elle ne court pas ordinairement les riſques de devenir enceinte.

On ne ſevrera pas l'enfant bruſquement, mais par degrés, en lui donnant chaque jour à tetter moins ſouvent que la veille, juſqu'à ce qu'il ne tette plus qu'une ou deux fois dans le cours de la journée : alors on ne tardera plus à lui interdire tout-à-fait le tetton, & on prendra quelques précautions, comme de l'éloigner pendant quelques jours de ſa mere, & de ne point donner à tetter à un autre enfant en ſa préſence. Lorſqu'il ſera ſevré, on le nourrira avec la panade, la ſoupe peu mitonnée, ou ſimplement du pain bien cuit trempé dans du bouillon. La bouillie lui ſeroit alors auſſi préjudiciable que lorſqu'il tettoit. On aura ſoin de la proſcrire abſolument, ſi l'on ne veut pas qu'il perde les fruits de l'allaitement maternel.

Quant à la mere, elle ſe couvrira exactement le ſein, pour le garantir de la plus légere impreſſion du froid ; elle fera uſage, pendant quelques jours, d'aliments moins nourriſſants, & en moindre quantité ; & elle prendra quelque boiſſon légerement

ſudorifique, telle qu'une *infuſion de petite ſauge*. Si elle deſire que ſon lait ſe perde plus promptement, elle ſe mettra dans ſon lit pendant vingt-quatre heures, pendant leſquelles elle ſera modérément couverte, & aſſez pour exciter & entretenir ſur la peau une douce moiteur : elle fera auſſi une plus grande diete, & elle boira en plus grande quantité. Enfin, au bout de quatre ou cinq jours, elle ſe purgera avec deux *onces de manne* & deux *gros de ſel de Duobus*, & elle répétera deux ou trois fois ce léger purgatif, en laiſſant quelques jours d'intervalle. Voilà en quoi conſiſtent toutes les précautions qu'elle a à prendre ; & encore ſeront-elles en grande partie inutiles, ſi elle devient groſſe auſſitôt après l'allaitement fait.

ARTICLE II.

De la Fiévre des Couches (a).

LEs femmes ſont ſujettes, pendant le temps de leurs couches, à cette fiévre, qui a évidemment des ſymptômes de putridité, & qui, ſi elle n'eſt pas bien traitée, produit ſouvent des effets funeſtes. « L'expérience prouve, dit un auteur qui a écrit ſur les fiévres des femmes en couches (*b*), qu'elles ſont très-ſujettes à

(*a*) On appelle cette maladie, dans les provinces méridionales de l'Iſle, *the weed;* & dans les méridionales, elle eſt appellée improprement par quelques-uns, *the lochial fever.*

(b) *Puerperæ ex malè affecti corporis vitio tanquam auræ peſtilentialis tactæ contagio* febri putridæ, *ſeu potiùs malignæ quàm nimiùm obnoxiæ reperiuntur : hujuſce verò morbi labem haud omnes ex æquo ſuſcipiunt; etenim paupères ruſticæ, aliæque duris laboribus aſſuetæ, necnon viragines, & meretrices, quæ clandeſtina agunt puerperia, ſine magnâ difficultate pariunt, & deinceps brevi à lecto excitatæ, ad ſolita redeunt opera; mulieres autem ditiores, tenellæ & pulchræ, pleræque vitam ſedentariam degentes, quaſi maledicti divini graviori modo participes,* in dolore pariunt, *indèque mox à partu difficiles & periculoſos ſubeunt caſus.* [Willis.]

la fiévre putride, ou plutôt à la fiévre maligne, ſans doute à cauſe de l'état préſent de leur corps, qui eſt celui de la ſouffrance, & qui les rend plus ſenſibles aux mauvaiſes impreſſions d'un air chargé de vapeurs peſtilentielles. Cependant elles ne contractent pas toutes également cette maladie; car les pauvres payſannes, celles qui ſont accoutumées à des travaux pénibles, les femmes fortes, & les courtiſannes qui accouchent clandeſtinement, mettent leurs enfants au monde ſans grande difficulté, & quittent bientôt leur lit pour retourner à leurs exercices ordinaires. Mais les femmes opulentes, délicates, recommandables par leur beauté, & la plûpart de celles qui menent une vie ſédentaire, ſentent davantage le poids de la malédiction divine : elles enfantent dans la douleur; & bientôt après leur accouchement, elles éprouvent des accidents dangereux & difficiles à combattre. »

On n'auroit aucune objection ſolide à oppoſer à ce que dit cet auteur, s'il n'avoit point excepté en général les pauvres femmes, car on ſait bien aujourd'hui qu'elles ſont très-ſujettes à cette fiévre, tant dans les hôpitaux que dans leurs pro-

pres maiſons, ſur-tout ſi elles ſont ſituées au milieu des villes grandes, vaſtes, & qui renferment des manufactures. Mais auſſi on peut répondre en ſa faveur, qu'un ſiécle & plus s'eſt écoulé depuis le temps où il écrivoit ſon Traité ſur la Fiévre des Femmes en couches, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'y avoit encore dans toute l'étendue de la *Grande-Bretagne*, aucun hopital deſtiné à les recevoir, lorſque nos manufactures étoient dans leur enfance, & que le régime & la maniere de vivre du pauvre peuple étoient totalement différents de ce qu'ils ſont aujourd'hui.

On ne ſera point étonné que les femmes en couches ſoient ſi ſujettes aux fiévres putrides, ſi l'on fait attention aux circonſtances qui les environnent, & aux inconvénients de leur traitement, qui ſont dus aux uſages pernicieux & aux mauvaiſes coutumes que l'on ſuit. Mais, pour en tracer le tableau, il faut remonter à leur origine, & juſqu'aux premiers mois de la groſſeſſe. Alors l'épaiſſeur & le poids des jupes, ſerrées d'ailleurs autour du ventre, gênent la matrice, dont le volume eſt déjà augmenté par le *fœtus* & par ſes membranes, & la compriment ſi fort contre les gros inteſtins, que les excréments ne peuvent

ni descendre, ni sortir. Ils sont donc retenus dans le bas-ventre, & leurs parties les plus subtiles sont absorbées par les vaisseaux lactés, ce qui occasionne, ou au moins augmente considérablement cette constipation opiniâtre, dont la plûpart des femmes se plaignent pendant tout le temps de leur grossesse, & qui est encore considérablement augmentée par une vie sédentaire & oisive, & par le mauvais régime. Cette matiere excrémentielle absorbée & qui passe dans les voies de la circulation, dispose sans doute beaucoup à la putridité : la perte de l'appétit s'en suit bientôt ; une grande quantité de bile s'amasse aussi dans la *vésicule du fiel*, dans les conduits *cystique* & *hépatique*, parce que l'estomac & le *duodénum* ne sont plus assez distendus par les aliments ; enfin cette bile acquiert en peu de temps, par le séjour, un caractere de putridité & d'âcrimonie.

Lorsque les femmes sont dans le travail de l'enfantement, leur chambre étroite est souvent remplie de leurs parents : de plus, il y a un feu considérable, ce qui, avec les douleurs qu'elles éprouvent, leur occasionne des sueurs abondantes. La chaleur de la chambre corrompt aussi tout

l'air qui y eſt contenu, & lui ôte les qualités propres à la reſpiration. Or, par-là, elle devient très-dangereuſe; l'obſervation doit nous en convaincre. La fiévre dont nous traitons eſt plus commune, & en même temps plus funeſte, dans les mois les plus chauds de l'année, c'eſt-à-dire, dans ceux où l'atmoſphere eſt impure & extrêmement raréfieé (*a*).

L'haleine d'un grand nombre de perſonnes renfermées dans une chambre étroite, produit encore le même effet, comme le prouve cette expérience. Une perſonne en ſanté corrompt, dans l'eſpace de deux minutes & demi, deux *gallons* d'air (*b*), de maniere à le priver des qualités néceſſaires pour la reſpiration (*c*). De plus, on a découvert derniérement que l'air que les animaux ont reſpiré, eſt, à tous égards, le même que celui dans

---

(*a*) Le docteur *Thomas Cooper* fait cette remarque, en parlant de la fiévre des femmes en couches. [*De l'Art des Accouchements.*]

(*b*) Le *gallon* eſt une meſure d'*Angleterre*, qui contient environ quatre pintes de *Paris*.

(*c*) Cette ſupputation a été faite par le docteur *Hales*. [*Eſſai de Statique.*]

lequel les animaux ſe ſont putréfiés (*a*). La quantité originaire eſt également diminuée dans les deux cas, ce qui eſt dû, au moins en partie, comme le prouvent les expériences, à la précipitation de l'*air fixe* qu'ils contenoient; & on les rétablit par le même procédé. Un des uſages des poumons doit donc être de chaſſer les exhalaiſons putrides, &, ſans cet effet, les corps vivants entreroient en putréfaction, de même que ceux qui ſont privés de la vie.

On voit donc ce qui doit arriver dans tous les endroits reſſerrés, les hôpitaux, les priſons, & les maiſons étroites qui ſont habitées par pluſieurs familles : les fiévres putrides s'y engendrent très-facilement, &, par proportion, d'autant plus qu'on y manque davantage d'air libre.

Si les douleurs de la femme qui eſt en travail, ne ſont pas ſuffiſamment fortes, ceux qui l'environnent lui prodiguent ordinairement des liqueurs fortes, mêlées avec de l'eau chaude : ou, ſi ſes douleurs

---

(*a*) Le docteur *Percival*, diſtingué par ſes connoiſſances en phyſique, m'a fait part de cette découverte, qui eſt due à un de ſes correſpondants.

ont la force que l'on peut ſouhaiter, ils lui adminiſtrent encore les mêmes remedes pour les ſoutenir.

Auſſi-tôt qu'elle eſt délivrée, ſi elle eſt diſtinguée par ſon rang & par ſes richeſſes, on ſurcharge ſon lit de nouvelles couvertures, on tire ſes rideaux, & on les ferme hermétiquement : les portes ne s'ouvrent plus ; il n'y a pas juſqu'au trou de la ſerrure qu'on ne prenne ſoin de boucher. Les rideaux & les volets ne ſont pas ſuffiſants pour condamner les fenêtres, il faut encore qu'elles ſoient garnies de couvertures, afin que l'air extérieur ne puiſſe point pénétrer par la plus petite fente ; & l'on ne permet pas à l'accouchée de ſortir ſon bras ou même ſon nez hors du lit, de crainte qu'elle ne ſoit ſaiſie par le froid. On lui fait boire ſans ceſſe du thé avec une grande quantité de liqueurs chaudes, pour entretenir la tranſpiration & la ſueur ; & voilà en quoi conſiſte tout ſon régime. On lui fait auſſi garder, pendant pluſieurs jours, une ſituation horizontale, qui empêche le cours libre des ſelles & des lochies. Cet effet n'eſt pas ſeulement dû à la ſituation de la malade, mais encore au grand relâchement qu'occaſionnent les liqueurs chaudes, auſſi-bien

que la chaleur immodérée du lit & de la chambre, & qui, en empêchant les muſcles abdominaux, trop diſtendus, de recouvrer promptement leur ton, les rendent incapables de chaſſer les matieres contenues dans l'*abdomen*, d'où elles deviennent abſolument putrides, en ſéjournant pluſieurs jours dans le canal inteſtinal.

Les lochies qui ſéjournent dans la matrice & dans les replis du *vagin*, prennent auſſi, en peu de temps, le caractere de putridité, parce que, comme tout le monde ſait, les humeurs les plus douces du corps humain, ſi on les laiſſe ſéjourner, deviennent putrides, auſſi-tôt qu'elles ont communication avec l'air extérieur. Ces lochies ſont en partie abſorbées par les vaiſſeaux lymphatiques de la matrice & du vagin; & les exhalaiſons qui en partent, contribuent à rendre plus putride l'air du lit & de la chambre. Enfin cet air corrompu eſt reçu à chaque inſpiration dans les poumons, & repaſſe de nouveau dans les voies de la circulation. Ajoutez à tout cela, que les femmes ont ordinairement la fibre lâche, qu'elles doivent en partie à leurs évacuations périodiques, à leur vie ſédentaire & peu active, & au tiſſu cellulaire qui envi-

ronne leurs muſcles en beaucoup plus grande quantité que ceux des hommes, ce qui fait que leur accroiſſement eſt auſſi plus rapide.

Les pauvres femmes qui habitent des rez-de-chauſſées reſpirent encore un air plus mauvais, à cauſe de l'humidité qui y regne, parce qu'elles n'ont pas de linge propre, & qu'en général, elles ſont plongées dans la mal-propreté. Celles qui ſont logées dans des galetas ou des greniers, n'ont pas à ſe féliciter davantage de leur ſituation, car elles reçoivent les miaſmes putrides qu'exhalent les différentes familles qui habitent la partie inférieure de la maiſon : d'ailleurs elles ont peut-être déjà à ſouffrir des exhalaiſons d'une famille entiere qui n'a pour aſyle qu'une ſeule chambre, & dont la putridité eſt encore beaucoup augmentée par la chaleur du ſoleil qui pénetre le toît.

On n'a pas lieu d'être étonné que les pauvres femmes ſoient encore plus mal dans les hôpitaux, où elles ſont entaſſées, non-ſeulement dans une même maiſon, mais encore dans une partie de cette maiſon, & où la maladie ſe communique de l'une à l'autre par les miaſmes putrides qui s'attachent aux couvertures,

tures, aux rideaux, aux différents uſtenſiles, ou par les *privés*, qui ſont contigus à l'hôpital, ou qui en ſont ſi voiſins, qu'ils occaſionnent l'odeur la plus déſagréable, & par-là répandent d'autant plus la contagion, qu'elle ne peut pas mieux ſe communiquer que par les excréments.

L'extrait ſuivant des Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris (*a*), prouve en partie ce que j'avance, quant aux hôpitaux. « Il a régné pendant l'hiver de 1746, une maladie épidémique parmi les femmes en couches. M. *de Juſſieu* a, le premier, obſervé cette maladie : elle commençoit par le dévoiement, qui continuoit pendant les couches. Les eaux qui accompagnent ordinairement la naiſſance de l'enfant, ſortoient pendant le travail de l'accouchement : mais, après ce temps, la matrice devenoit ſeche, dure & douloureuſe ; elle étoit enflée, & les vuidanges n'avoient pas leurs cours ordinaires. »

« Enſuite ces femmes étoient priſes de douleurs dans les entrailles, ſur-tout dans les parties qu'occupent les ligaments larges de la matrice ; le ventre étoit tendu, & tous ces accidents étoient accompagnés

(*a*) Année 1746, page 160.

d'une douleur de tête, & quelquefois de la toux. »

» Le troiſieme & le quatrieme jour après l'accouchement, les mammelles ſe flétriſſoient, au lieu qu'elles durciſſent & ſe gonflent naturellement dans ce temps, par le lait qui s'y filtre alors en plus grande quantité : enfin ces femmes mouroient entre le cinquieme & le ſeptieme jour de l'accouchement. »

« Cette maladie n'a attaqué que les pauvres femmes, & elle n'a pas été auſſi violente ni auſſi commune parmi les pauvres femmes qui ont accouché chez elles, que parmi celles qui ont été accouchées à l'*Hôtel-Dieu*. On a remarqué que, dans le mois de Février, de vingt de ces femmes malades à l'*Hôtel-Dieu*, à peine en échappoit-il une. Cette maladie n'a pas été ſi meurtriere dans le reſte de l'hiver. MM. *Col de Villars* & *Fontaine*, médecins de cet hôpital, nous ont rapporté qu'à l'ouverture des cadavres de ces femmes, ils avoient vu du lait caillé & attaché à la ſurface externe des inteſtins, & qu'il y avoit une ſéroſité laiteuſe épanchée dans le bas-ventre. Ils ont même trouvé auſſi de cette ſéroſité dans la poitrine de quelques-unes; &, lorſqu'on en coupoit

les poumons, ils dégorgeoient une lymphe laiteuſe & pourrie. »

« L'eſtomac, les inteſtins & la matrice, bien examinés, paroiſſoient avoir été enflammés; & il eſt ſorti, ſuivant le rapport de ces deux médecins, des grumeaux de ſang, à l'ouverture des canaux de la matrice. »

« Dans pluſieurs de ces femmes, les ovaires paroiſſoient avoir été en ſuppuration. »

Ajoutons à cet extrait l'autorité d'un auteur qui a écrit ſur l'art des accouchements. Je ſais très-bien, dit-il (*a*), que cette fiévre ſe rencontre plus ſouvent dans les hôpitaux des femmes en couches, que dans les maiſons particulieres. D'où peut venir cette différence, ſinon des différents états de l'air? Voilà, ſelon moi, la véritable cauſe; car, telles précautions que l'on prenne dans ces hôpitaux, l'air doit toujours y être plus ou moins imprégné des miaſmes putrides qui s'exhalent continuellement des corps malades, parce qu'ils ſe répandent dans les chambres, & s'attachent même à tous les meubles.

Si l'on ſuce les mammelles, on ne le

(*a*) *Johnſon*, page 253.

fait que plusieurs jours après l'accouchement, lorsqu'elles sont remplies au point d'être absolument engorgées, & d'être aussi dures que des pierres. Ainsi le premier lait, qui, par les vues très-sages de la nature, est délié, purgatif & stimulant, repasse dans les voies de la circulation.

L'on regardera peut-être comme outrée la description que je viens de faire de la mauvaise pratique que suivent les modernes; mais, après un mûr examen, je crois que l'on conviendra de l'empire qu'ont réellement plusieurs erreurs très-graves; &, au reste, je les attribue, en grande partie, au droit que se sont arrogé les sages-femmes & les gardes-malades de gouverner les femmes en couches, & qui est tel que les praticiens sont obligés, contre leur gré & quoiqu'ils entrevoient une meilleure méthode, de céder en quelque façon à ce qu'il leur plaît d'ordonner.

Les femmes en couches ont quelquefois à lutter contre plusieurs de ces difficultés, & quelquefois contre toutes ensemble. Mais, si l'on a usé, dans l'extraction de l'enfant & du *placenta*, soit avec la main, soit avec les instruments, d'une violence capable d'exciter l'inflammation de la matrice, elles deviendront encore

beaucoup plus considérables. On peut encore provoquer trop promptement le travail des femmes, en s'efforçant de dilater l'orifice interne; ou on peut les tourmenter par les efforts inutiles & trop réitérés que l'on fait pour les délivrer; ou, après que la tête de l'enfant est sortie, on peut délivrer le corps trop subitement, & en employant trop de force, sans attendre une autre douleur, & sans donner aux épaules le temps de s'ajuster elles-mêmes aux différentes dimensions du bassin. Toutes ces mauvaises manœuvres sont suivies d'effets dangereux.

Il peut arriver que la malade soit attaquée d'un frisson, quelques jours après l'accouchement : cela étonne la garde, & elle proteste que l'accouchée n'a pas eu le moindre froid. Elle accumule sur son lit de nouvelles couvertures, & elle lui administre des liqueurs spiritueuses & des substances chaudes & épicées, pour faire finir le frisson; ce qui très-certainement augmente l'accès de chaleur qui lui succede. Ensuite on entretient la chaleur de la chambre; on laisse sur le lit les couvertures multipliées, & on continue l'usage des boissons échauffantes pour faire suer la malade. Mais toutes ces précautions

ont ſouvent un effet contraire, en prolongeant & en augmentant l'accès de la chaleur, qui enfin ſe termine par une ſueur putride très-abondante, & qui continue pluſieurs nuits & pluſieurs jours, ſans procurer le moindre ſoulagement.

Le friſſon revient quelquefois comme l'accès d'une fiévre intermittente, mais irréguliérement, & il ſe termine enfin par une fiévre continue. Chez d'autres femmes, la maladie n'eſt précédée d'aucun friſſon, mais elle vient par degrés, & ſe manifeſte d'abord par des ſueurs putrides, accompagnées de nauſées, de vomiſſements d'une matiere porracée, & de diarrhée. Les ſelles ſont quelquefois fort copieuſes & fort fréquentes, & putrides à un tel excès, qu'elles exhalent leur odeur infecte par toute la maiſon, & qu'elles répandent la contagion dans la famille entiere. D'autres fois, la malade eſt tourmentée par des téneſmes continuels, & par de fréquentes envies d'uriner, accompagnées d'enflure, de douleur, & de mal dans le ventre; en même temps qu'elle éprouve d'autres douleurs dans la tête, le dos, la poitrine, les côtés, les hanches, & la région iliaque, avec toux & difficulté de reſpirer. On remarque ordi-

nairement dans ſon air, quelque choſe de ſauvage, ſa tête paroît embarraſſée, & ſon viſage eſt quelquefois rouge ; l'urine eſt, en général, très-colorée, & quelquefois trouble, avec un ſédiment gélatineux & inégal : mais, chez d'autres femmes, elle eſt très-pâle, ou elle reſſemble à un cidre altéré, & l'on y voit flotter des filaments.

La langue eſt d'abord blanche & humide, mais bientôt après elle eſt couverte d'une couche de matiere blanche ; ou bien elle eſt ſeche, dure & brune, & ſe couvre enſuite d'une croûte brunâtre. Une matiere brune, ou noirâtre, qui eſt un réſultat des exhalaiſons putrides, s'attache à la ſurface des dents. La malade vomit ordinairement toute eſpece d'aliment & de boiſſon, excepté ce qui eſt froid & acidulé. Le pouls eſt, dans le commencement de la maladie, fort peu altéré ; il n'eſt qu'un peu plus plein & plus vîte ; mais, à meſure que la maladie fait des progrès, il devient vîte, petit, & la malade ſe plaint d'une grande anxiété, & d'oppreſſion *circà præcordia*, accompagnée de ſoupirs, de l'affaiſſement des eſprits, de laſſitude, & d'une grande foibleſſe. La quantité des lochies

n'eſt ſouvent point du tout diminuée ; d'autres fois, elles ſont beaucoup moins abondantes ; ce qui coule eſt très-fétide, &, dans quelques cas, l'évacuation eſt totalement ſupprimée.

Les mammelles deviennent flaſques chez quelques femmes, la quantité du lait diminue ; &, ſi la maladie n'eſt pas promptement guérie, il ſe perd entiérement ; mais cela n'arrive pas toujours.

Si l'on continue à faire obſerver le régime chaud ; ſi l'on adminiſtre toujours les *vins* & les *boiſſons épicées*, les médicaments chauds *alexipharmaques*, les *opiats*, les *eſprits* & les *ſels alcalins volatils* ; enfin, ſi la chambre, exactement clauſe, entretient la malade dans une ſueur continuelle, on voit ſe manifeſter les pétéchies (*a*), ou des éruptions d'eſpece blanche ou rouge, ou de l'une & de l'autre, d'abord au cou & aux mammelles, leſquelles s'étendent enſuite par tout

(*a*) *Cooper*, en parlant de cette fiévre, dit que, vers le quatrieme jour, ſinon auparavant, il ſe fait ſentir quelques violentes douleurs dans les bras & dans les cuiſſes, ſuivies d'une décoloration de la peau, due au ſang âcre qui s'arrête dans les vaiſſeaux, & les corrode. [*Compend.* de l'Art des Accouchements.]

le corps, & ſe ſuccedent juſqu'à ce que la malade ſoit épuiſée. Mais ces éruptions ne procurent aucun ſoulagement, elles ne ſont en aucune façon critiques; & il n'y a en effet, dans cette maladie, aucune criſe réguliere, ſi ce n'eſt la diarrhée.

La malade ſe trouve ordinairement mieux après chaque ſelle, & elle paroît la ſoulager. Enfin elle rend ſes excréments avec ſes urines involontairement; les ſueurs colliquatives, les hoquets, les convulſions, &c. ſurviennent, & ſe terminent par la mort, qui arrive tantôt plutôt, tantôt plus tard. On a vu périr quelques femmes en vingt-quatre heures; mais le onzieme jour depuis la premiere attaque, eſt celui où les malades meurent le plus communément, quoiqu'il y en ait d'autres qui ont vécu pluſieurs jours au-delà, ſans qu'il ait été poſſible de les ſauver.

Cette maladie a été bien connue d'Hippocrate (*a*), auſſi-bien que d'un grand nombre d'auteurs qui ont écrit depuis lui; & elle a été appellée *épidémique*, *maligne*, *putride*, ou *inflammatoire*; & elle a été

(a) *De morb. mulierum, Lib. I, ſect. 5.*

conſidérée par quelques-uns comme un compoſé des quatre. Elle eſt certainement, dans tous les temps, maligne & putride, lorſqu'on lui laiſſe faire ſes progrès ; elle eſt fréquemment, dans quelques ſaiſons, épidémique, & l'on peut même dire avec raiſon qu'elle eſt endémique dans quelques endroits : bien plus, ſi la matrice a été déchirée, ou a reçu quelque tort dans le travail, elle eſt indubitablement quelquefois compoſée des cinq. Quelques-uns ont repréſenté qu'elle eſt entiérement due au lait ; quelques-autres à une ſuppreſſion des lochies ; & d'autres enfin à une inflammation de la matrice. *Tiſſot* (*a*) paroît être du ſentiment de ces derniers ; & il fait mention d'une circonſtance extraordinaire dont les autres auteurs n'ont point parlé, ſavoir, d'une tache noire qui a ſon ſiége au milieu du ventre. « L'inflammation de matrice, dit-il, ſe manifeſte par des douleurs dans tout le bas-ventre, la tenſion de tout le ventre, l'augmentation des douleurs, quand on le touche ; une eſpece de tache rouge, qui monte au milieu du ventre juſqu'au nombril, & qui,

(*a*) Avis au Peuple, quatrieme édit. 1770, Tome II, §. 370.

quand le mal empire, devient noire, ce qui eſt toujours mortel; une foibleſſe étonnante, le viſage prodigieuſement changé, un léger délire, une fiévre continue avec un pouls foible & dur; quelquefois des vomiſſements continuels, ſouvent le hoquet, une perte très-peu abondante d'une eau rouſſe, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la ſelle; des ardeurs & quelquefois une ſuppreſſion d'urines. »

Il y a des auteurs qui ne l'ont conſidérée que comme un ſymptôme, & d'autres l'ont rangée parmi les affections hyſtériques, tels que *Hoffmann*, qui rapporte l'obſervation ſuivante (*a*). Une femme

(*a*) *Femina triginta annorum, temperamentî ſanguineo-melancholici, hyſtericis paſſionibus in puerperio, & extrà illud ſæpiùs obnoxia, tertiùm gravida, geſtationis tempore nec venæ ſectionem admiſit, nec exquiſitè ſervavit præcepta diætetica. Primis poſt partum diebus non benè purgata eſt utero: ſed ſe dolore lumborum, torminibus ventris, alvo adſtrictâ, & ſomno per aliquot dies inquieto conquerebatur. A practico, quem in auxilium vocavit, validiores* eſſentiæ *ad pellenda lochia fuerunt datæ, & ad alvum aperiendam* uncia dimidia ſalis amari Sedlicencis *in* aquâ ſimplici *ſoluta eſt oblata. Indè auctis torminibus, nec factâ per alvum nec per uterum excretione*

âgée de 30 ans, d'un tempérament sanguin-mélancholique, sujette aux vapeurs hystériques dans ses couches, comme dans tout autre temps, & grosse pour la troisieme fois, ne voulut pas se faire saigner pendant sa grossesse, & n'observa pas fidellement le régime qu'on lui avoit prescrit. Ses vuidanges ne coulerent pas complettement les premiers jours après son accouchement; mais elle se plaignit alors de douleurs dans les reins, & de tranchées: elle étoit en même temps constipée; & elle n'eut qu'un sommeil agité pendant quelques nuits. Un médecin qu'elle appella à son secours lui fit prendre de fortes *essences* pour provoquer les lochies, & on lui donna aussi une *demi-once de sel amer de Sedlitz*, dissous dans de l'*eau commune* pour lui lâcher le ventre. Mais les tranchées augmenterent à la suite de ces remedes; il ne se fit, ni par les intestins, ni par la matrice, aucune excrétion; le délire survint, le sang se portant aux parties supérieures,

---

conversò sanguinis versùs superiora motu deliravit, & accedentibus convulsionibus extincta est. [Tom. III, sect. 1, cap. 5, obs. 10, *de Malo hysterico.*]

& la malade expira dans les convulsions.

Mais, au milieu de cette diverſité d'opinions ſur la nature de la fiévre des couches, tous conviennent de l'incertitude de chaque méthode curative, ſoit à l'égard des femmes riches, ſoit à l'égard des femmes pauvres, qui contractent toutes cette maladie par des cauſes ſemblables, quoique par des moyens un peu difrents. L'on eſt pareillement d'un accord unanime ſur le danger urgent qui l'accompagne (*a*). Mais il doit être encore plus grand dans les épidémies, parce qu'en général, comme l'obſerve *Millar*, le rétabliſſement des femmes en couches eſt beaucoup plus douteux, lorſque regnent les fiévres épidémiques, que dans les ſaiſons où elles n'ont point lieu. On peut faire cette obſervation par-tout, dit cet auteur (*b*); mais on la fera ſur-tout, par des raiſons qu'il eſt facile de ſaiſir, dans

(*a*) Comme la maladie dont je traite, occaſionne la mort de la plus grande partie des femmes en couches, &c. [*Denman*, ſur la Fiévre des Femmes en Couches.]

(*b*) Dans ſon ouvrage ſur les maladies dominantes de la *Grande-Bretagne*.

les hôpitaux des femmes en couches. Elle a été faite par le savant docteur *Sydenham* & par *Thomas Bartholin ;* & il faut indubitablement que cette différence, quant au danger plus ou moins grand des femmes en couches, selon que les epidémies regnent ou non, ait existé invariablement dans tous les âges du monde, quoiqu'on y fasse plus d'attention dans ce pays, depuis que quelques-uns de nos plus célebres médecins ont principalement consacré leur temps à l'étude & à la pratique des accouchements, & à la conduite des maladies qui y tiennent plus particuliérement.

Les phénomenes que l'on remarque après la mort, sont ceux de l'inflammation & de la gangrene dans les intestins, ou dans quelques-uns des viscères du bas-ventre, & quelquefois dans la matrice. *Pouteau*, qui a ouvert deux femmes mortes de cette fiévre dans leurs couches, à l'hôpital de *Lyon*, dit (*a*) qu'en ouvrant la matrice de l'une & de l'autre, il se présenta une circonstance qui mérite attention : que la tunique interne de ce viscere étoit noire & molle, & qu'il avoit

(*a*) Voyez ses *Mélanges de Chirurgie*, p. 182.

dans ſon épaiſſeur une rougeur livide & vraiment gangreneuſe. Dans quelques cas, lorſque la maladie a été de longue durée, la gangrene s'étend dans toutes les parties voiſines & juſqu'aux poumons.

On trouve communément, dans la cavité de l'*abdomen*, une ſéroſité extravaſée, mêlée avec une matiere purulente, & l'on remarque à la ſurface des inteſtins, une humidité qui les colle l'un à l'autre, & au péritoine.

Il n'eſt pas étonnant que ces phénomenes ſe faſſent plus particuliérement remarquer dans l'*abdomen*, parce que les matieres excrémentitielles, d'une âcreté & d'une putridité exceſſive, que les femmes rendent dans cette maladie, doivent naturellement tendre à enflammer les inteſtins, & à leur communiquer une diſpoſition putride, en tranſpirant à travers leurs tuniques, ou étant abſorbées par leurs petits vaiſſeaux; & nous en devons conclure que les mêmes cauſes qui produiſent la putréfaction dans l'*abdomen* d'un corps mort (*a*), plutôt que dans

(*a*) *J. Pringle* nous communique cette remarque, qu'il nous apprend lui-même tenir du docteur *Hunter*. « Les viſceres & les muſcles

toute autre partie, agiront de la même maniere dans les corps vivants, toutes les fois qu'il y aura une tendance générale à la pourriture. Nous ne devons pas être plus étonnés que l'on trouve la matrice elle-même dans un état gangreneux, lorſ-

---

abdominaux ſont, de toutes les parties du corps, celles qui ſe corrompent le plus vîte après la mort ; & les anatomiſtes ont pour regle, dans leurs diſſections & leurs démonſtrations, de commencer par les attaquer, parce qu'elles ſont les premieres à exhaler une odeur inſupportable. On peut raiſonnablement attribuer cette prompte putréfaction aux vapeurs putrides des excréments, dont toutes ces parties ſont plus ou moins imprégnées, & il eſt également probable que la prompte corruption du *pſoas* & de l'*iliaque interne*, en comparaiſon de celle des autres muſcles des extrémités, reconnoît la même cauſe. Après les viſceres abdominaux & les parties adjacentes, les poumons ſont communément le plus promptement attaqués, ſoit à cauſe de l'air qui ſéjourne dans les véſicules bronchiales, ſoit par l'effet de quelques reſtes de la matiere de la tranſpiration, qui peut agir comme un ferment, & accélérer la putréfaction. En effet, quand on fait cette expérience, qui conſiſte à comprimer le *thorax* d'un corps mort depuis quelque temps, on s'apperçoit bien de l'état putride des poumons, par l'air puant qu'on oblige d'en ſortir. [*Maladies des Armées*, App.]

que nous conſidérons qu'elle a été conſidérablement diſtendue, qu'elle s'eſt enſuite affaiſſée ſubitement, & qu'elle eſt reſtée quelque temps imprégnée des lochies putrides qui ont ſéjourné.

Il ne paroît pas que cette maladie puiſſe être attribuée à une ſimple inflammation. Les malades ſe plaignent de la tenſion, de la douleur & de la ſenſibilité du ventre ; mais ils éprouvent rarement ces douleurs cruelles qui accompagnent généralement les inflammations ordinaires des inteſtins. Cette maladie s'annonce, au contraire, évidemment pour être du genre des putrides, occaſionnées par les exhalaiſons humaines, par l'amas d'une bile âcre & putride, & pour devoir ſa naiſſance à une grande quantité de matieres fétides, accumulées dans tout le canal inteſtinal & dans les organes de la génération. Enfin c'eſt une fiévre maligne (*a*), du même genre que la fiévre des priſons ou des hôpitaux.

(*a*) Pluſieurs auteurs, dit *Monro*, ont conſidéré la fiévre maligne, pétéchiale, & peſtilentielle, comme des eſpeces de fiévres qui ont un caractere diſtinct, & ils ont traité de chacune d'elles dans des articles particuliers. Mais *Riviere*

Il ſe trouve à peine deux auteurs qui aient décrit cette fiévre de la même maniere, & néanmoins je crois que leurs deſcriptions ont été ſincérement faites d'après ce qu'ils ont vu ; mais il faut probablement attribuer les différents phénomenes dont ils ont fait mention à la différence du traitement, & à celle du tempérament des malades.

La véritable fiévre des femmes en couches eſt originairement cauſée par une atmoſphere putride, &c. Elle n'eſt point occaſionnée par la chaleur de l'air, ou par les ſubſtances chaudes priſes intérieurement ; mais, nonobſtant cela, ces circonſtances peuvent la rendre beaucoup plus grave ; & pluſieurs des ſymptômes

---

a obſervé avec raiſon qu'elles appartiennent toutes à l'eſpece peſtilentielle ; qu'elles ne different l'une de l'autre que par le degré de corruption, & par la violence des ſymptômes ; & qu'on les guérit par le même traitement général & les mêmes médicaments.

La fiévre maligne ou *des hôpitaux*, & la fiévre pétéchiale, ajoute *Monro* dans un autre endroit, m'ont paru être entiérement la même maladie, & les taches pétéchiales n'être qu'un ſymptôme qui paroiſſoit quelquefois, mais non pas toujours. [*Des Maladies des Hôpitaux militaires.*]

qui l'accompagnent ſouvent, ſont entiérement dus à la chaleur de l'air & au régime trop chaud. Par exemple, ſi une femme, d'une conſtitution forte & pléthorique, eſt attaquée de cette fiévre, & qu'on lui faſſe prendre des liqueurs ſpiritueuſes ou des ſubſtances chaudes & aromatiques, ſon pouls deviendra fort & dur, & les ſymptômes de l'inflammation deviendront ſi conſidérables, qu'ils indiqueront la néceſſité des ſaignées abondantes; &, lorſque la fiévre aura fait plus de progrès, on verra ſurvenir le délire, les ſoubreſauts des tendons, &c. Mais ſi une autre femme, qui a la fibre lâche & dont la conſtitution eſt foible, ſue par le moyen de la chaleur qu'on entretient dans ſon lit & dans ſa chambre, & des boiſſons chaudes qu'on lui fait avaler, ſa peau ſe couvrira d'éruptions. Si quelqu'autre femme, ſujette aux affections hyſtériques, eſt attaquée de cette fiévre, & a quelques évacuations abondantes, ſoit naturelles, ſoit excitées par l'art, les ſymptômes hyſtériques ne tarderont pas à ſe manifeſter.

Enfin, on obſervera qu'il ne faut pas s'imaginer que tous les ſymptômes dont on a fait ici l'énumération, quoiqu'ils

aient été obſervés chez différentes malades, ſe rencontrent toujours chez le même ſujet.

Traitement de la Fiévre des Couches.

Toutes les fois qu'une femme en couches eſt attaquée d'un friſſon, auquel ſuccede une grande chaleur qui ſe termine par une ſueur, elle a beſoin d'être veillée de près; &, tant que durent ces ſymptômes, il faut la gouverner avec la plus grande attention; car, en la conduiſant bien, on peut ſouvent eſpérer d'arrêter le mal dans ſon commencement, & de l'empêcher de faire des progrès. L'on ne s'imaginera pas que ce friſſon ſoit ordinairement d'une conſéquence dangereuſe. Je ne l'ai jamais vu avoir des ſuites funeſtes (*a*); & les auteurs qui en ont parlé

(*a*) « Je n'ai jamais vu perſonne périr dans le friſſon, (en parlant de la fiévre intermittente,) mais j'en ai vu pluſieurs périr dans la chaleur par de fortes convulſions, ou le délire, ou d'autres ſymptômes. Je ſuis abſolument dans cette opinion, que c'eſt la chaleur ou la fiévre, qui non-ſeulement met en danger la vie du malade, mais encore, dans les cas les plus ordinaires des fiévres intermittentes, affoiblit & relâche tout le corps par ſa continuité. » [Avis de *Lind* aux Européens, *Append.*]

différemment, ne ſe ſont pas décidés, à ce que je crois, d'après leurs propres obſervations. Si le friſſon a jamais été funeſte, ce n'a été ſûrement que dans des circonſtances fort extraordinaires. Nous n'avons pas beſoin de nous prémunir particuliérement contre ce ſymptôme, par un régime trop chaud; nous avons encore moins beſoin de mettre en uſage, lorſqu'il eſt actuellement exiſtant, quelque moyen qui deviendroit pernicieux dans le progrès futur de la fiévre; & l'on remarquera que le malade, pendant le friſſon, a rarement plus froid qu'en état de ſanté, quoiqu'il en juge autrement d'après ſa propre ſenſation. En effet, il paroît, par pluſieurs expériences qu'a faites le docteur *Home*, pendant le froid & même pendant le friſſon d'une fiévre intermittente, que la chaleur du malade étoit au cent-quatrieme degré du thermomêtre de *Fahrenheit*, tandis que celle d'une perſonne en ſanté excede rarement le quatre-vingt-dix-huitieme (*a*). Dans

(*a*) « La chaleur eſt conſidérablement augmentée dans le friſſon d'une fiévre intermittente. *Swenke* dit, dans ſon *Hæmatologie*, que la chaleur eſt, dans le friſſon, au-deſſous de la cha-

quelques fiévres intermittentes, la liqueur du thermometre descend au-dessous du degré qui marque la chaleur naturelle du corps, mais cela n'arrive que dans les cas extrêmement violents.

Quand la plûpart des fiévres ont déjà fait des progrès, les malades sont souvent fort bons juges de leur propre chaleur, & ils desirent fréquemment respirer l'air froid, qu'ils trouvent très-rafraîchissant. Mais, comme cela n'arrive pas toujours dès le commencement d'une fiévre, les nouvelles accouchées doivent avoir quelqu'un auprès d'elles pour reconnoître la chaleur de leur corps plusieurs fois dans la journée, afin de régler, selon qu'elle est plus ou moins considérable, celle de leur chambre, aussi-bien que la quantité de couvertures dont il faut les couvrir. On ne leur accordera aucune liqueur

---

leur naturelle. Mais il a peut-être fait ses expériences dans les premiers instants du frisson, lorsque l'obstruction des vaisseaux capillaires est considérable, & la circulation fort peu accélérée. » [*Observat. & Expér. de Médecine*, traduites de l'anglois de *Home*, p. 586, à la suite des *Principes de Médecine* du même auteur, traduits du latin, par M. *Gastellier*, D. M.]

ſpiritueuſe, telles que la *bierre*, le *vin*, &c. ni *bouillons*, ni aucuns ſucs animaux, ni *cordiaux*, ni *ſels volatils*, ni aucune ſubſtance *aromatique ſtimulante*; &, tant que durera l'accès, on ſe conduira d'autant mieux, qu'on leur donnera moins de nourriture liquide ou ſolide. Au commencement de l'accès, ſi elles ont réellement plus froid qu'en ſanté, on peut tenir leurs pieds chauds avec des flanelles chaudes, ou avec des ſacs remplis de graines récemment rôties, ou avec des vaſes d'étain remplis d'eau chaude, ou enfin avec des briques chaudes : mais, ce qui eſt le plus important, on frottera doucement leurs reins avec une main qu'on aura préſentée au feu, ou avec une flanelle chaude, pour empêcher le ſang de ſéjourner dans les capillaires, & l'on ajoutera à leur lit quelques nouvelles couvertures, principalement ſur les pieds & les jambes. Toutefois, l'on n'oubliera pas d'ôter ces couvertures auſſi-tôt que la chaleur ſurviendra, & l'on donnera un lavement émollient, en même temps qu'on aura grand ſoin de faire boire largement quelqu'*infuſion théiforme*, ou une légere *eau de gruau*, ou du *lait de beurre*, ou du *petit-lait*, ou une *eau de tamarins*

ou de *verjus*, ou une *eau d'orge*, ou enfin une *décoction pectorale*, boissons qui ne seront que tiédes, ou qui seront même tout-à-fait froides.

Hippocrate nous dit (*a*), à l'occasion de la femme de *Gorgias*, qui eut une fiévre pendant les trois premiers jours de ses couches, accompagnée d'une grande soif & de perte d'appétit, que l'*eau la plus froide* lui fit du bien, mais qu'il n'en fut point de même du *vin*. Le docteur *Kirkland* rapporte l'observation d'une femme grosse de sept mois (*b*), qui fut attaquée d'une pleuro-péripneumonie, accompagnée de plusieurs symptômes allarmants, & contre laquelle la *saignée*, les *vésicatoires*, & les autres médicaments convenables furent employés avec succès. Mais il remarque que cette femme reçut un grand soulagement du régime qu'elle suivit, & qui consista à quitter son lit, chaque jour, pendant plusieurs heures; à habiter une chambre vaste, remplie d'un air frais qui y abordoit par les fenêtres & les portes ouvertes; à n'avoir gueres plus d'un drap pour se couvrir dans son lit,

(*a*) *Epidém.* Livre 5, Cas 11.
(*b*) Replique à *Maxwel*, p. 86.

où

où elle étoit ſoutenue par des oreillers, ne pouvant pas ſe tenir tout-à-fait couchée ; à boire de l'*eau froide* dans le commencement ; & à faire uſage enſuite de boiſſons plus chaudes, lorſque ſa chaleur violente fut diminuée, & qu'elle commença à expectorer.

Il doit régner dans la chambre une grande quantité d'air non-ſeulement frais, mais même froid. Le lit ne ſera pas environné de ſes rideaux, afin qu'il puiſſe être autant aéré que la chambre. Il eſt impoſſible de fixer le degré d'air néceſſaire : il ſera déterminé par l'état de la malade, la violence de l'accès, & la douceur ou la rigueur de la ſaiſon. Quoi qu'il en ſoit, on peut avancer, *en général*, qu'on fera bien de donner à la malade le degré de chaleur le plus approchant de celui qui annonce une parfaite ſanté. Les ſymptômes deviendront d'autant plus modérés, & la ſueur durera d'autant moins, qu'on ſe hâtera plus de ſuivre ces préceptes, & qu'on maintiendra mieux la chaleur à un pareil degré. Enfin, en ſe conduiſant ainſi, la ſueur, qui ſera ſpontanée, & non pas provoquée par un air chaud, par un trop grand nombre de couvertures, par les liqueurs chaudes & par les médica-

ments échauffants, terminera probablement la maladie.

Plusieurs expériences qu'a faites M. *Alexandre* d'*Edimbourg*, sur les sudorifiques, viennent à l'appui des préceptes que nous donnons ici, & font sentir encore davantage combien il est important de suivre le régime que nous conseillons. « Ces expériences, dit-il lui-même (*a*), paroissent prouver clairement qu'il est un certain degré de chaleur, qu'on peut appeller le *point de la sueur*, toujours absolument nécessaire pour produire cette évacuation; & que telle personne a d'autant moins de propension à la sueur, que la chaleur de son corps est plus au-dessus ou plus au-dessous de ce degré. Mais, quoiqu'il y ait un degré marqué de chaleur, auquel la sueur peut sortir, & quoiqu'elle ne puisse peut-être pas avoir lieu, un autre degré de chaleur existant, nous pouvons raisonnablement conclure que ce degré n'est pas le même chez toutes les personnes, bien plus, qu'il n'est pas le même chez la même personne dans tous les temps, mais qu'il varie à raison de la constitution, qui donne au corps une pro-

(*a*) Essais d'Expériences.

penſion plus ou moins grande à la chaleur, & à raiſon d'autres circonſtances. »

« La ſueur abondante fait plus de tort à la chaleur & à la force naturelle, qu'une ſaignée, quand même elle ſeroit aſſez copieuſe. C'eſt une vérité à laquelle on paroît n'avoir jamais aſſez fait d'attention dans la pratique ; &, en effet, il n'eſt pas extraordinaire de voir des perſonnes que l'on fait ſuer beaucoup & long-temps, ſans craindre qu'il en réſulte aucun mal, tandis que l'on regarderoit comme très-imprudent de leur faire perdre une ſeule once de ſang, jugeant qu'elle diminueroit trop cette force qui leur eſt néceſſaire dans le cours de leur maladie. Je laiſſe au lecteur judicieux à déterminer juſqu'à quel point on peut concilier cette pratique avec l'obſervation, & avec le ſentiment de ceux qui ſe ſont trouvés dans ces circonſtances. »

» Le docteur *Huxham*, cet obſervateur exact de la nature, eſt le ſeul auteur que je connoiſſe, qui paroiſſe avoir connu parfaitement les ſuites funeſtes qu'ont les ſueurs abondantes dans les maladies putrides & malignes. Il déclame donc, de la maniere la plus forte & la plus énergique, contre ceux qui provoquent cette excré-

tion dans ces maladies, & il assure qu'elle tend directement à détruire les malades. Mais je pousse les choses encore plus loin, car j'affirme que les sueurs abondantes, trop long-temps continuées, peuvent avoir les mêmes effets dans toutes les maladies quelconques; & qu'elles ne peuvent être avantageuses que rarement, ou qu'elles ne le sont même jamais, parce que l'on peut remplir au mieux les vues qu'on se propose, en entretenant simplement à la peau une douce moiteur, qui, même en durant beaucoup plus long-temps, ne fera pas le moindre tort aux forces des malades. »

« Nous voyons, par l'expérience, que le pouls devient vîte, foible & tremblottant, vers la fin d'une sueur abondante & qui a duré long-temps. Toutes les fois que nous rencontrons un pouls de cette espece, nous devons le considérer comme une forte indication de la foiblesse de la nature; &, par conséquent, il est de notre devoir, à ce que je pense, de redouter la sueur presqu'autant que la saignée. »

« Les corollaires suivants, tirés des expériences & de l'observation, pourront peut-être jetter quelque lumiere sur ce sujet. »

« COROLL. I. Lorſque la vîteſſe du ſang eſt trop grande, & ſa force trop petite par proportion, la ſueur augmentera communément la vîteſſe, & diminuera la force. »

« COROLL. II. Lorſque la vîteſſe du ſang eſt trop petite, & ſa force trop grande par proportion, la ſueur diminuera communément la vîteſſe, & augmentera la force. »

« COROLL. III. Lorſque la vîteſſe & la force du ſang ſont toutes les deux trop conſidérables, la ſueur affoiblira l'une & l'autre. Mais, ſi elle dure aſſez long-temps pour épuiſer la force naturelle, elle augmentera de nouveau la vîteſſe, mais non pas la force. »

» Nous pouvons dreſſer une ſorte de plan général, d'après ces corollaires, pour décider ſi la ſueur eſt avantageuſe, ou ne l'eſt pas. En ſuppoſant donc que la force de la nature dépende plus de la force que de la vîteſſe du ſang, toutes les fois que nous obſervons que la ſueur augmente ſa vîteſſe & diminue ſa force, nous ſommes ſûrs qu'elle affoiblit le malade, &, par conſéquent, il faut nous efforcer de l'arrêter. Au contraire, lorſque nous voyons que la ſueur augmente la force & diminue

la vîteſſe du ſang, nous pouvons alors être aſſurés qu'elle débarraſſe les vaiſſeaux ſurchargés, ou qu'elle réſout quelques obſtructions, & qu'elle ajoute, dans l'un ou l'autre de ces cas, à la force naturelle. De plus, lorſque nous remarquons que la ſueur diminue la vîteſſe & la force du ſang, quand elles ſont l'une & l'autre trop conſidérables, nous avons raiſon de croire qu'elle expulſe alors quelque matiere morbifique, qui étoit la cauſe de cette augmentation, & par conſéquent, nous pouvons laiſſer durer la ſueur tant que nous obſervons la force & la vîteſſe diminuer en égale proportion l'une de l'autre; car nous pouvons être certains que, tant que cet effet a lieu, la nature n'eſt jamais foible, parce qu'il y a très-peu de cas, ſi même il y en a quelques-uns, où la grande foibleſſe ne ſoit pas accompagnée d'un pouls très-foible. »

Quoique les liqueurs abſolument froides ſoient bonnes dans la chaleur de la fiévre, elles ne doivent pas être permiſes pendant la ſueur qui lui ſuccede. Alors le degré de chaleur le plus convenable que puiſſent avoir les boiſſons, ſera celui d'un lait nouvellement tiré. Si la nature n'eſt pas troublée, elle chaſſe ordinaire-

ment, par la ſueur, la matiere morbifique qui a excité l'accès; & cette ſueur, qui communément ne dure que quelques heures, peut, en quelque façon, être appellée *critique*. Mais, ſi elle dure plus long-temps, elle relâche & affoiblit les malades, accélere le pouls, diminue la quantité du ſang, excite la ſoif, donne lieu à la conſtipation, rend moindre la quantité du lait & des lochies, amene ou augmente la putridité, & occaſionne fréquemment des éruptions rouges ou blanches, ou même, ce qui n'eſt pas rare, provoque les unes & les autres.

Si la malade reſſent des douleurs de tête, de dos ou de reins, accompagnées de l'enflure, de la douleur & de la ſenſibilité de l'*abdomen*, de nauſées, de vomiſſement, de diarrhée, de téneſmes, de fréquentes envies d'uriner, d'un pouls vîte, de ſoif, & d'une langue brune & blanche, ou de quelqu'un de ces ſymptômes, il eſt néceſſaire de lui donner un léger émétique, comme l'*ipecacuanha*, ou quelque préparation *antimoniale*, telle que le *tartre émetique*, ou l'*eſſence d'antimoine*, ou la *poudre de James*. Il faut en répéter la doſe une ou deux fois par jour, ou auſſi ſouvent qu'on le trouve

néceſſaire, pour nettoyer l'eſtomac, & le débarraſſer des phlegmes, de la bile, du ſuc gaſtrique ou pancréatique, & de tout ce qui le ſurcharge ordinairement pendant la maladie. Soit qu'on faſſe uſage des uns ou des autres de ces medicaments, il faudra les donner d'abord en petite quantité; mais, s'ils ne produiſent pas d'effet ſenſible, & s'ils n'évacuent en aucune façon la malade, ni par haut, ni par bas, on augmentera par degrés les doſes, juſqu'à ce qu'elles ſatisfaſſent aux vues qu'on ſe propoſe. Les vomiſſements fréquents ſont fort avantageux dans toutes les fiévres putrides, car la ſalive (*a*) qui tombe dans l'eſtomac, &

(*a*) « La qualité abſorbante de la ſalive montre encore plus combien elle doit être propre à retenir les miaſmes contagieux, qui ſont ſouvent en réalité des vapeurs putrides, ou un air fixe dégagé des corps pendant la putréfaction; & elle confirme la bonté du précepte que l'on a ſouvent donné, ſavoir, de chaſſer, par un prompt vomiſſement, les miaſmes putrides, & de les empêcher par-là de ſe mêler à la maſſe des humeurs. L'on peut encore juger que les précautions conſeillées par les auteurs touchant la déglutition de la ſalive, tant qu'on eſt dans des lieux infectés de vapeurs contagieuſes, que

les autres ſucs qui ſe trouvent dans ce viſcere & dans le *duodenum*, contiennent fort peu ou point du tout d'*air fixe*, &, par conſéquent, ils abſorbent les miaſmes putrides, qui ne peuvent être aſſez ſouvent évacués. Cependant, ſi la malade ſent des douleurs très-violentes dans l'*abdomen*, il faut préférer les *purgatifs* aux *émétiques*, parce que les ſecouſſes du vomiſſement pourroient augmenter ces douleurs.

Si elle eſt conſtipée, ou ſi elle éprouve des ténesmes, il faut avoir recours aux lavements émollients, & ſouvent réitérés, parce que non-ſeulement ils entraînent la matiere morbifique, mais qu'ils ſont encore extrêmement ſalutaires, en produi-

---

ces précautions, dis-je, ſont fondées en raiſon. »
[Eſſais d'Expériences de *Macbride*.]

Par les précautions qu'a priſes le docteur *Lind*, & par les vomiſſements immédiats, il n'eſt mort que cinq perſonnes parmi cent & plus, qui furent employées les unes après les autres, & dont quelques-unes ſervirent conſtamment, pendant dix-huit mois, à différents offices, auprès des malades de l'hôpital d'*Haſlar*, où il y eut continuellement un grand nombre de ſujets attaqués de fiévres qui étoient exceſſivement contagieuſes.

ſant l'effet des fomentations dans toute la capacité de l'*abdomen*. Mais on aura ſpécialement ſoin de ne les point adminiſtrer trop chauds ; &, s'ils ne ſont pas ſuffiſants, on donnera de doux purgatifs, à petite doſe, & qu'on réitérera ſouvent. Ces purgatifs ſeront la *crême de tartre ;* les *ſels de Glauber*, ou de la *Rochelle*, ou d'*Epſom ;* la *rhubarbe* ou l'*huile de caſtor :* dans le cas où ils ne produiroient pas d'effet, on en adminiſtreroit de plus forts.

Auſſi-tôt après qu'on a évacué la matiere morbifique contenue dans l'eſtomac & les inteſtins, on peut donner en boiſſon l'*eſprit de Mindererus*, ou le *ſel d'abſinthe* neutraliſé avec le *ſuc de limon*. Ce dernier remede doit être pris pendant le mouvement de l'efferveſcence : ou bien il ſera peut-être plus agréable pour la malade de lui donner le *ſel d'abſinthe*, à la doſe d'*un ſcrupule*, diſſous dans une petite quantité d'eau, & de lui faire avaler par-deſſus une cueillerée de *ſuc de limon*. Ce médicament, adminiſtré de cette maniere, ſera probablement auſſi efficace, parce que l'efferveſcence ſe fera dans l'eſtomac. On le fera prendre toutes les deux heures, ou même plus ſouvent, à la doſe

preſcrite : il adoucira l'âcreté de la bile, corrigera ſa putridité, & diminuera les ſymptômes fiévreux. Le docteur *Lind*, qui l'a preſcrit ſouvent au commencement du friſſon, dit qu'il rend ordinairement les accès plus courts, & qu'il occaſionne des ſueurs abondantes. Il eſt peut-être néceſſaire de rappeller au lecteur que les ſueurs, quoiqu'elles ſoient en général très-pernicieuſes dans cette fiévre, ſont cependant d'une néceſſité indiſpenſable à la fin du friſſon, & qu'elles peuvent, en quelque façon, être regardées comme critiques par rapport à l'accès, quoiqu'il n'y ait pas de criſe parfaite. Or la meilleure méthode pour procurer ces ſueurs, eſt de modérer & de rendre plus court l'accès de la chaleur, car M. *Alexandre* a prouvé qu'on peut avoir trop chaud pour ſuer, & qu'il y a un degré de chaleur au-deſſus ou au-deſſous duquel la ſueur ne peut ſortir. Par conſéquent, ſi la malade a trop chaud pour ſuer, il faut diminuer la chaleur par un air frais & par l'eau froide. Par ces moyens, l'accès de la chaleur ſera raccourci & modéré, les ſueurs ſuivront naturellement, & elles ne dureront que le temps convenable, ſi on ne les provoque pas encore par des

liqueurs échauffantes, par un grand nombre de couvertures, & par une atmosphere trop échauffée : d'où la vîteſſe & la force du ſang, qui étoient auparavant trop conſidérables, ſeront diminuées, parce que la matiere morbifique, qui étoit la cauſe de l'augmentation, ſera chaſſée au-dehors.

Riviere (*a*) donnoit le *ſel* d'*abſinthe* & le *ſuc de limon* dans les vomiſſements opiniâtres, qui accompagnent les fiévres malignes putrides. *Sydenham* adminiſtroit un *ſcrupule* de *ſel* d'*abſinthe* dans une cueillerée de *ſuc de limon*, dans la paſſion iliaque qui ſuivoit la fiévre dépuratoire, & il en preſcrivit la même quantité, ſix ou huit fois dans l'eſpace de deux heures, dans une fiévre intermittente, accompagnée de vomiſſements preſque continuels. Je l'ai fait prendre dans le mouvement de

(*a*) Salis abſinthii ſcrupulum unum cum ſucci limonum cochleari *mixtum, remedium eſt præſtantiſſimum, præſertim in vomitu qui febribus malignis ſolet contingere.* « *Un ſcrupule de ſel d'ab-* » *ſinthe,* mêlé dans une *cueillerée* de *ſuc de limon*, » eſt un remede excellent, ſur-tout dans le vo- » miſſement qui a coutume de ſurvenir dans les » fiévres malignes. » [*Lib. IX, cap. 7, de Nauseâ & Vomitu.*]

l'efferveſcence, pendant pluſieurs années, dans tous les temps de la fiévre maligne putride, ſoit aux femmes enceintes, ſoit aux femmes en couches, & je l'ai vu produire un avantage très-manifeſte. Cette pratique a été recommandée par *Whytt*, *Barry*, les deux docteurs *Lind*, *Pringle* & *Macbride*, qui conviennent tous que les vertus de ce médicament ſont dues à l'*air fixe* qui s'en dégage. Mais ils ne ſont pas également d'accord ſur la maniere d'agir de cet *air fixe*. Quelques-uns penſent qu'elle conſiſte dans un *ſtimulus* actif & extraordinaire, qui agit ſur les nerfs très-ſenſibles de l'eſtomac. *Whytt* eſt de ce nombre. L'on obſerve, dit-il, que le mélange de *ſel* d'*abſinthe* & de *ſuc de limon* perd en grande partie la puiſſance qu'il a d'arrêter le vomiſſement, lorſqu'il n'eſt pas avalé dans le mouvement de l'efferveſcence. Ne doit-on pas attribuer ſa grande vertu *anti-émétique* dans cet état, c'eſt-à-dire, dans celui de l'efferveſcence, à l'impreſſion qu'il fait ſur les nerfs de l'eſtomac, lorſque l'*air fixe* s'en dégage encore, & lorſque toutes ſes parties ſont dans un mouvement violent, laquelle impreſſion eſt beaucoup plus forte qu'après la ſaturation, lorſqu'il ne peut plus

agir que par la quantité ſaline ? Car, tandis que les nerfs de l'eſtomac ſont affectés par ce *ſtimulus* actif & extraordinaire, cette ſenſation déſagréable qui produiſoit le vomiſſement doit être diminuée ou détruite : & ne doit-on pas attribuer le pouvoir que ces boiſſons ont quelquefois de prévenir l'attaque des fiévres intermittentes, uniquement à leur action ſur les nerfs très-ſenſibles de l'eſtomac, mais non pas à quelque changement ſubit que l'on peut ſuppoſer qu'ils apportent dans la nature des humeurs que contiennent les premieres voies ? D'autres font conſiſter ſa maniere d'agir dans une vertu *anti-ſeptique*, qui adoucit & détruit l'acrimonie putride. Soit qu'il agiſſe d'une maniere ou de l'autre, il modere certainement le froid, la chaleur, la ſueur : il diminue la ſoif, le vomiſſement, la chaleur fébrile ; il entretient la liberté du canal inteſtinal ; enfin il anime les eſprits, ſans échauffer les malades. Je n'ai jamais vu le médicament dont il eſt ici queſtion, cauſer le plus petit mal, ſi l'on excepte une peſanteur d'eſtomac qu'il occaſionne quelquefois, & qui eſt due à ſa diſtenſion ſubite par la grande quantité d'*air fixe* qui ſe dégage. Toutefois,

on peut encore modérer cet effet, en laiſſant au mélange, avant de l'avaler, le temps de faire en partie ſon efferveſcence, & autant qu'on peut le juger néceſſaire : d'ailleurs, la petite incommodité qu'il produit n'eſt que momentanée. Si ſa vapeur eſt abſorbée par les poumons, elle adoucira l'haleine, qui eſt *ſeptique* dans ſon état le plus pur & même en ſanté, mais qui l'eſt ſur-tout d'une maniere très-ſenſible dans les fiévres putrides.

Malgré l'expérience ingénieuſe de *Macbride* ſur le moineau, & l'opinion générale que l'*air fixe* qui ſe dégage du mélange des *ſels alcalins* les plus doux, & même des *acides végétaux* les plus purs, tels que le *ſel* d'*abſinthe* & le *ſuc de limon*, ne peut être admis dans les poumons ſans un danger immédiat de la vie, je ſuis convaincu, par pluſieurs expériences que j'ai faites ſur des hommes de tout âge, qu'il peut être introduit dans la poitrine avec la plus grande ſûreté, & non-ſeulement en ſanté, mais encore dans l'état de maladie. J'ai encore fait uſage, de la même maniere, de la *chaux* auſſi bien que des *ſels alcalins* mêlés avec les *acides vitrioliques*, & je n'en ai jamais vu réſulter aucun mal, ſi ce

n'eſt dans le cas où l'*air fixe* paſſoit dans les poumons en trop grande quantité, & même alors il ne cauſoit qu'un vertige momentané ; mais, pour l'uſage interne, les acides végétaux me paroiſſent mériter la préférence.

Si, malgré l'uſage de ces remedes & des émétiques réitérés, les nauſées & le vomiſſement continuent, enſorte qu'on puiſſe encore ſoupçonner avec raiſon la préſence d'une bile ſurabondante & viciée, on pourra donner, trois ou quatre fois par jour, un *ſcrupule* ou un *demi-gros* de la *racine de columbo* en poudre, ou ſon *extrait* à la même doſe, ou quelques *cuillerées* de ſon infuſion (*a*). Si le dévoiement de la malade eſt trop violent, ce médicament vaudra mieux que les mélanges neutres, qui ordinairement provoquent cette évacuation ; mais, ſi le canal inteſtinal n'eſt pas ſuffiſamment libre, il faut continuer l'uſage des mélanges neutres, ou ajouter quelques *ſels neutres*, tels que le *tartre vitriolé*, à la doſe d'un demi-gros, à chaque doſe de *columbo*. On pourra adminiſtrer de petites doſes de *rhubarbe*, en laiſſant entre cha-

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 11 & ſuiv.

cune les intervalles convenables ; &, s'il y a des ſignes bien marqués d'irritation, on donnera, avec ſûreté & avec avantage, les *opiats*, pourvu qu'il n'y ait pas de délire, & ils feront d'autant plus de bien, qu'on manquera moins d'ajouter à chaque doſe un *grain* d'*ipécacuanha*. Si la toux & la difficulté de reſpirer ſurviennent, on diminuera quelquefois ces ſymptômes avec quelques *grains* d'*ipécacuanha*, ou avec la quantité ſuffiſante pour exciter un léger vomiſſement. Lorſque les douleurs de côté ou de quelque partie de la poitrine ſe font ſentir, je les ai vu ſoulager avec la poudre de *ſeneka* (*a*), priſe à la doſe d'un *demi-gros*, trois ou quatre fois par jour.

Si la diarrhée eſt immodérée & épuiſe

(*a*) Le *ſeneka* eſt une racine. Sa *teinture* vaut encore mieux que la *poudre*. Sa doſe eſt de trois *cueillerées*, & on peut la répéter de ſix heures en ſix heures, juſqu'à la diminution des ſymptômes. Cette *teinture* ſe fait ainſi : prenez trois *onces* de *ſeneka* & une *once & demie* de *valériane ſauvage*. Pilez-les enſemble dans un mortier, & ajoutez enſuite une pinte de bon *vin* d'*Eſpagne* vieux. Laiſſez digérer, pendant ſix heures, ſur un bain de ſable, dans un vaiſſeau fermé, décantez, & conſervez pour l'uſage.

la malade, il faut ſoutenir ſes forces. Pour cet effet, on lui fera prendre du *ſalep* avec un peu de *vin* ou d'*eau-de-vie;* ou du *ſagou* ordinaire, ou la *gelée* de la poudre du *ſagou* de l'*Amérique* méridionale; ou une infuſion de *pain* bien rôti; ou du *café* fort; ou, s'il n'y a plus de fiévre, on permettra l'uſage des *juleps cordiaux:* enfin l'on aura recours aux lavements faits avec l'*amidon*, auxquels on ajoutera encore les *opiats*, s'il eſt néceſſaire. J'ai éprouvé, dans cet état de la maladie, les bons effets de l'*ipécacuanha*, donné à petites doſes, comme altérant.

Lorſque cette maladie eſt dans ſon déclin, le *quinquina*, l'*élixir acide de vitriol* & les eaux minérales, ſont bonnes pour fortifier; mais, s'il reſte encore quelques ſignes de fiévre, on aura ſoin de préférer les eaux les plus légeres & les moins échauffantes. Tels ſignes d'inflammation qui ſe manifeſtent au commencement de cette maladie, ils ne durent pas long-temps, comme en conviennent tous les auteurs. Elle prend bientôt tous les caracteres de la putridité. On évitera donc ſoigneuſement tout ce qui provoque à la putréfaction, comme l'air impur & ſtagnant, les exhalaiſons humaines, la cha-

leur, l'humidité & la nourriture tirée des ſubſtances animales. Les animaux, dit *Lind* (*a*), même ceux qui ont la vie la plus tenace, & dont on obſerve que l'éxiſtence dépend le moins de l'air, expirent plus promptement au milieu d'un air corrompu, que dans le vuide. Il en eſt de même des plantes qui ſouffrent & ſe flétriſſent plus promptement par l'influence des vapeurs nuiſibles, que lorſqu'elles ſont privées tout-à-fait de ce fluide qui donne la vie à toute la nature. Il y a ſans doute plus à craindre, ajoute-t-il un peu plus bas (*b*), pour les malades, lorſqu'ils reſpirent un air rempli de leurs exhalaiſons & de celles des autres, que lorſqu'ils éprouvent même quelque degré de froid par l'air frais qu'on fait régner autour d'eux. Il prouve la vérité de cette propoſition, qui peut paroître hardie, par une obſervation bien frappante. Lorſque, dit-il, (*c*) la fiévre des hôpitaux paſſa, dans la derniere guerre, de l'*Angleterre* dans l'hôpital de *Mahon*, on dreſſa des tentes dans les champs pour pluſieurs ma-

(*a*) Sur la Santé des Gens de mer, p. 81.
(*b*) *Id.* page 86.
(*c*) *Id.* page 106.

lades, parce qu'il y en avoit un si grand nombre, que cet hôpital n'avoit pas assez d'étendue pour les contenir tous. On plaignit d'abord le sort de ceux qui étoient en pleine campagne, & qu'on regardoit comme placés de la maniere la plus désavantageuse ; mais on observa ensuite que la plûpart de ceux qui étoient couchés dans des tentes exposées à l'air froid, se rétablirent, tandis que la mortalité fut si considérable dans l'hôpital même, qu'il y eut des quartiers où l'on ne sauva pas un malade sur trois.

On aura donc le plus grand soin de faire respirer aux malades un air libre & même frais, de les tenir dans une position où leur tête sera élevée, d'entretenir la propreté autour d'eux, de leur faire observer un régime végétal, de leur donner des fruits récents ou conservés, & de leur administrer les liqueurs froides acidulées, telles que l'*eau impériale*, l'*orangeade*, la *limonade*, &c.

M. *Percival*, qui a fait des expériences sur les astringents, a prouvé la grande utilité des acides dans toutes les maladies qui proviennent ou qui sont accompagnées de la surabondance & de la dépravation de la bile ; & il paroît, comme il

le dit (*a*), qu'ils ſont ſur-tout bons dans les fiévres automnales, &, en général, dans les épidémies de tous les pays chauds, ſur-tout lorſque la chaleur & l'humidité ſont réunies; car la premiere provoque la génération de la bile, & l'autre ſa putréfaction.

Mais les acides végétaux doivent être préférés aux acides minéraux. Non-ſeulement ils corrigent la bile putride, mais encore ils l'adouciſſent, & ils ſont doucement apéritifs. La différence, dit encore M. *Percival* (*b*), entre l'action des acides minéraux & celle des végétaux, exige une attention particuliere. Je crois que, faute de connoître cette différence, ou d'en faire le cas qu'elle mérite, l'*élixir de vitriol* eſt ſouvent adminiſtré dans des circonſtances dans leſquelles le *vinaigre*, ou les *ſucs acides des végétaux*, ſeroient beaucoup plus avantageux; car, quoique tous les acides aient la propriété commune de corriger l'acrimonie putride, il paroît néanmoins que les *acides végétaux* poſſedent, d'une maniere plus particuliere, la faculté de l'adoucir: &, comme ils ſont douce-

(*a*) Expériences ſur les Aſtringents, p. 155.
(*b*) *Id.* p. 158.

ment apéritifs, non-seulement ils *neutraliseront* l'amas putride qui, dans quelques maladies, s'amasse dans l'estomac & la courbure du duodenum, mais encore ils en solliciteront en même temps l'évacuation; avantage qu'il ne faut point attendre des acides minéraux (*a*).

(*a*) Les acides corrigent l'amertume & l'acrimonie de la bile; & les *alcalis volatils* & les *amers* corrigent l'acidité & la viscosité de la pituite. Mêlez du *vinaigre* avec de fortes décoctions d'*absinthe*, de *racine de gentiane*, de *fleurs de camomille*, de *centaurée*; ces mélanges n'auront ni amertume, ni acidité, s'ils sont faits dans de justes proportions. Les acides & les amers se corrigent donc les uns les autres, lorsqu'il leur arrive de surabonder dans le corps. Si la bile est surabondante, comme il est ordinaire en été & dans les pays chauds, les acides & les liqueurs rafraîchissantes acidulées sont propres à la corriger; &, si la pituite abonde, comme il arrive en hiver & dans les pays froids, les *esprits volatils* & les liqueurs échauffantes fermentées seront alors bonnes pour la diminuer. [*Robinson*, sur les Vertus & les Opérations des Remedes.]

« Un mélange fait avec quatre parties de vinaigre & cinq parties de bile récente, ne conservoit le goût ni du *vinaigre*, ni de la *bile*, mais avoit une certaine saveur moyenne, évidemment douce. » ... *Ex aceti partibus quatuor*,

Outre le régime que nous preſcrivons, & les acides que nous conſeillons d'adminiſtrer, l'on entretiendra la liberté du canal inteſtinal; c'eſt un article eſſentiel, auquel il faut penſer avant tout.

D'ailleurs, les moyens recommandés dans l'article premier de la troiſieme ſection, pour prévenir cette maladie, ſeront mis en uſage, & même avec encore plus de vigilance, pour la guérir. La malade ſe mettra ſur ſon ſéant, dans ſon lit, le plus ſouvent qu'elle pourra le ſupporter; on lui donnera du linge blanc tous les jours, & on n'en laiſſera pas paſſer un ſeul ſans laver ſes mains, ſon viſage & ſes dents, avec de l'eau froide, à moins qu'elle ne ſoit en ſueur. Le froid, dit *T. T. Tucker*, calme, en diminuant la chaleur du corps & l'énergie du cerveau & des nerfs. Si la

---

& bilis recentis partibus quinque, miſtura facta, neutrius ſaporem præbebat, ſed medium quemdam, manifeſtè dulcem. [*ROBERT. RAMSAY. Diſſertat. Medic. inaugur. de Bile.* Exper. 18.]

« Le mélange de *vinaigre* & de *bile*, fait comme dans l'Expérience dix-huitieme, & verſé ſur du lait récent, ne le fit point coaguler, quoique la même quantité de *vinaigre* eût été plus que ſuffiſante, mêlée ſeule au lait, pour produire cet effet. [*Id.* Expér. 19.]

chaleur eſt trop grande, le froid eſt utile pour la modérer. Dans la plûpart des fiévres, la chaleur augmente la maladie; &, pour cela, le froid, pouſſé ſeulement juſqu'à exciter une ſenſation agréable, eſt preſque toujours néceſſaire. S'il n'y a à craindre ni inflammation locale, ni diatheſe phlogiſtique, l'air & les boiſſons froides, accordées librement, font beaucoup de bien. Notre très-célebre profeſſeur *Young* vante, comme un très-bon remede dans la fiévre éphemere des femmes en couches, la boiſſon d'eau fraîche ou l'immerſion des mains, & il le croit ſouvent préférable à tous les autres (*a*).

(a) *Frigus, quatenùs corporis calorem & cerebri vel nervorum energiam minuit, ſedans eſt. Si calor nimius ſit, frigus ad eumdem compeſcendum utile eſt. In pleriſque morbis febrilibus, caloris ſtimulus morbum exacerbat; adeòque frigus ad gratam ſenſationem ferè ſemper neceſſarium eſt. Si nec inflammationis topicæ, nec diatheſis phlogiſticæ periculum ſit, aer & potus frigidi, liberè conceſſi, multùm juvant. In ephemerâ puerperarum aquæ frigidæ hauſtum vel mânûs immerſionem ut remedium eximium laudat profeſſor noſter* YOUNG, *& ſæpè omnibus aliis anteponendum cenſet.* [*Diſſert. Medic. inaugur.*]

Pour faire plus particuliérement connoître au lecteur les grands avantages & même la néceſ-

Si

Si l'on ſuit à temps ces préceptes, je ne doute point qu'il ne ſoient ordinairement ſuivis du ſuccès. En effet, je les ai toujours vus réuſſir, excepté dans les cas où la matrice avoit reçu quelque dommage dans le temps de l'accouchement. Pluſieurs auteurs recommandent une diaphoreſe ou une légere ſueur : cependant ils conviennent que la diarrhée eſt critique, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt la voie que la nature emploie pour ſe débarraſſer de la matiere morbifique, & qu'on ne doit en aucune façon chercher à l'arrêter. C'eſt un axiome en médecine, qu'une évacuation augmentée diminue toutes les autres : comment donc peut-on conſeiller de provoquer une évacuation qui relâche & affoiblit la malade, augmente la vîteſſe du ſang en même temps qu'elle diminue ſa force, occaſionne la ſoif, rend moindre la quantité du lait & des lochies, excite la putréfaction & arrête ce dévoiement,

---

ſité de l'air froid, pour guérir & éteindre les fiévres, je le renverrai à deux petits ouvrages fort bons, publiés par le docteur *Kirkland*, dont l'un eſt intitulé, *Eſſai ſur la Cure des Maladies qui cauſent les Fiévres;* & l'autre, *Replique à Maxwell.*

Ces deux ouvrages ne ſont point connus en France.

que l'on ne doit certainement pas tenter de faire ceſſer, à moins que ce ne ſoit en détruiſant ſa cauſe, je veux dire, en laiſſant l'accès libre à l'air extérieur, en prévenant la chaleur & l'humidité, en défendant tous les aliments qui ſe putréfient facilement, en débarraſſant ſouvent l'eſtomac & les inteſtins des matieres corrompues qui y ſéjournent, & en corrigeant ou en adouciſſant leur acrimonie putride?

Je ne nie point qu'on n'ait vu ſe rétablir pluſieurs malades que l'on a entretenus dans des ſueurs modérées; mais l'on peut citer auſſi des exemples de malades qui ſont revenus à la ſanté, quoiqu'ils aient été traités par des méthodes dangereuſes & erronées. Je puis certifier que j'en ai vu beaucoup guérir ſans ſuer, ou chez leſquels la ſueur ne venoit que lorſque le friſſon étoit ſur ſa fin. Si l'on en excepte cette époque, je ſuis pareillement certain que le rétabliſſement des malades eſt non-ſeulement plus prompt lorſqu'ils n'ont pas la plus petite ſueur, mais encore qu'il eſt beaucoup plus sûr; &, quoique nous remarquions ſouvent ſur la peau une légere diaphoreſe lorſque la fiévre s'en va, nous ne devons pas la conſidérer comme la cauſe, mais comme la ſuite d'un état qui

eſt changé en mieux : enfin j'oſe croire que les ſueurs ſont venues ſpontanément, & n'ont jamais été l'effet de l'art, dans le petit nombre de cas où on les a vues faire du bien.

Le *nitre* eſt un remede qui ne convient point dans cette fiévre, non plus que dans toutes les maladies où il abonde une bile putride. Le *nitre* ſeul fut inſuffiſant pour produire l'effet que je cherchois, dit *J. Pringle*, qui a fait quelques expériences ſur la bile, pour eſſayer de la préſerver de la putréfaction (*a*). Quoique quatre fois plus puiſſant que le *ſel marin* pour conſerver les chairs, le *nitre* lui eſt inférieur quant à la propriété d'empêcher la corruption de la bile; & il eſt auſſi beaucoup plus foible que le *ſel ammoniac*, qui, d'un autre côté, a un peu plus de vertu pour retarder la corruption des chairs. Le *nitre* étoit bientôt diſſous par la bile, & il lâchoit beaucoup d'air, qui s'élevoit comme d'une liqueur en fermentation; &, lorſque cela arrivoit, la bile commençoit déjà à ſe putréfier. Mais un mélange ſalin n'engendroit pas d'air, & s'oppoſoit à la putréfaction de la bile plus qu'à celle

(*a*) *Append.* aux Maladies des Armées.

des chairs : c'eſt peut-être là la raiſon, autant que je l'ai pu obſerver, pour laquelle l'eſtomac ne s'accommode pas du *nitre* dans les affections putrides bilieuſes.

A l'égard de la ſaignée, ſur-tout au commencement de cette maladie, les auteurs ſont très-diviſés entr'eux. Quelques-uns ſoutiennent avec obſtination ſon efficacité, & d'autres la rejettent avec autant d'opiniâtreté.

On ne peut nier que quelques-femmes ne ſoient ſujettes, pendant leurs couches, à des maladies inflammatoires telles qu'elles exigent l'uſage de la ſaignée ; mais ces cas ne ſont pas fort ordinaires aujourd'hui, ſur-tout parmi celles qui habitent les grandes villes. Quoi qu'il en ſoit, nous devons extrêmement prendre garde, dans la fiévre des couches, qui eſt toujours accompagnée, plutôt ou plus tard, de ſymptômes marqués de putridité ; nous devons, dis-je, prendre garde d'employer quelque moyen propre à trop diminuer la force de la vie, d'affoiblir la force de la circulation par des évacuations qui ne ſont pas néceſſaires, ou d'anéantir les forces dont la malade a beſoin dans le dévoiement & les vomiſſements. Le docteur *Denman* a obſervé depuis peu, que les

femmes qui ſe ſont rétablies, ont paru en général devoir leur vie à une conſtitution forte qui les rendoit capables de réſiſter aux vomiſſements ſpontanés, ou à un dévoiement long-temps continué, qui ſembloit détruire par degrés la maladie.

Les progrès de cette maladie aiguë ſont ſi rapides, qu'on a rarement le temps de rétablir les forces de la malade, lorſqu'on lui a fait ſubir, dans le premier période, quelqu'évacuation qui n'étoit pas néceſſaire, telle que la ſaignée ou les ſueurs : enſorte qu'une telle faute peut avoir les ſuites les plus funeſtes.

Il eſt certainement arrivé que quelques femmes ſe ſont trouvées ſoulagées, dans des indiſpoſitions fiévreuſes, lorſque la nature a d'elle-même procuré quelques évacuations critiques de ſang par la matrice, petites à la vérité, mais réitérées. Toutefois, il n'en faut pas conclure que la perte de ſang par d'autres parties, ou celle qui eſt procurée par l'art, produira les mêmes effets.

L'on convient que ces fiévres naiſſent quelquefois, même après de grandes évacuations par la matrice. Devons-nous donc eſpérer de guérir, par la ſaignée, une maladie que la ſaignée n'a point pu

prévenir ? C'eſt une maxime en médecine, que tout remede capable de guérir une maladie, la préviendra. Le retour des lochies eſt quelquefois un des premiers ſignes du rétabliſſement, mais il faut le regarder plutôt comme l'effet que comme la cauſe. Cette matiere a été miſe dans le plus grand jour par les docteurs *Denman*, *Johnſon*, *Millar & Manning*. Je me contenterai d'ajouter que je n'ai jamais trouvé la ſaignée néceſſaire que dans les inflammations de la matrice, excitées par quelque violence commiſe dans l'extraction du *fœtus* ou du *placenta*. Dans les cas de cette eſpece, il faut l'adminiſtrer très-promptement, auſſi-tôt qu'il y a quelque ſigne d'inflammation ; &, comme les femmes en couches ſont dans un état qui tend beaucoup à la putreſcence, on ne la réitérera qu'avec la plus grande circonſpection.

Les fomentations & les bains de vapeurs ne conviennent aucunement, parce qu'ils échauffent, relâchent, communiquent de l'humidité, & qu'ils contribuent par conſéquent beaucoup à engendrer la putréfaction.

Les *véſicatoires* ſont généralement déſapprouvés par tous les auteurs qui ont

écrit ſur ce ſujet. *Manningham* dit (*a*) que les *véſicatoires*, employés dans les trois premiers jours des maladies qui ſurviennent aux femmes en couches, ſont toujours dangereux, & cauſent ſouvent la mort. *Baglivi* cite l'hiſtoire ſuivante, d'une fiévre de couches qui ſe termina malheureuſement, & dans laquelle les *véſicatoires* furent employés avec un déſavantage évident pour la malade (*b*). « Une

(*a*) Aphor. Med. *Si qui puerperio morbi ſuperveneriut, in his omnibus adhibita* veſicatoria *inter tres primos dies periculum ſemper, ſæpè mortem, afferunt.*

(b) *Mulier octo menſium gravida, juvenis, & gracilis, integro octiduo doloribus ventris moleſtata, demùm infantem peperit. Poſt partum adhuc continuabant dolores, cum inſigni ventris tenſione. Quoniam verò omne genus remediorum ſpreverat, vel potiùs neglexerat, demùm à quodam medico quatuor* veſicantia *ſibi apponi permiſit. Lochia, quæ primùm fluebant, exindè ſuppreſſa ſunt. Paucis poſt diebus denuò apparentibus lochiis, abdomen gaviter convelli cœpit cum inſigni dolore, adeò ut nè digito quidem premi poſſet; exindè ſudores frigidi cum refrigeratione extremorum apparuerunt; pulſus & reſpiratio erant diminuta, & ferè ad extremum vitæ redacta fuit patiens. Elapſis paucis diebus in melius aliquantulùm procedebat; de repentè tamen ſupervenientibus graviſſimâ ſpirandi difficultate ex genere convulſiva-*

femme groſſe de huit mois, jeune & fluette, eut, pendant huit jours entiers, des coliques, & accoucha enſuite. Les douleurs continuerent encore après l'accouchement, & furent accompagnées d'une tenſion conſidérable du ventre. Cette femme avoit juſqu'alors dédaigné, ou plutôt négligé toute eſpece de remedes; mais enfin elle conſentit à ſe laiſſer appliquer quatre *véſicatoires*, par l'avis d'un médecin. Mais les lochies, qui couloient auparavant, ſe ſupprimerent bientôt. Elles reparurent quelques jours après, & alors la malade commença à reſſentir dans le bas-ventre une douleur ſi vive, qu'elle ne pouvoit pas même ſouffrir la preſſion du doigt; enſuite elle eut des ſueurs froides, accompagnées du refroidiſſement des extrémités; ſon pouls & ſa reſpiration étoient en même temps diminués, & elle paroiſſoit prête à rendre le dernier ſoupir. Peu de jours après, elle parut aller un peu mieux; mais tout d'un coup elle fut attaquée d'une difficulté de reſpirer très-

---

rum, & interdùm in delirium ſe commutante, necnon alvi fluxu flavo & fœtido, qui per octo dies continuavit, demùm decimâ ſeptimâ die morbi, obiit patiens. [*BAGLIV. Oper. p. 590.*]

grande, convulsive, & qui se convertissoit quelquefois en délire; d'un dévoiement jaune & fétide, qui dura huit jours; & enfin elle mourut le dix-huitieme jour de sa maladie. »

« Quoique les *vésicatoires*, dit un autre auteur (*a*), en parlant de la fiévre nerveuse & hystérique, fassent beaucoup de bien dans cette maladie, on observe cependant qu'ils ont les plus mauvaises suites pour les femmes en couches, en enflammant la matrice, & en causant quelquefois la gangrene & la mort. Par conséquent, nous ne pouvons pas défendre avec trop de soin l'usage des *vésicatoires* contre toutes les maladies des femmes en couches, dans les premiers jours qui suivent l'accouchement, où les vaisseaux sont si gorgés, & où les parties dont le *placenta* a été séparé sont si sensibles & si susceptibles d'être offensées par les sels caustiques des cantharides. On a vu plusieurs malheurs funestes suivre l'application des *vésicatoires* à cette époque. »

D'autres médecins savants, tels que *Glass*, *Grant*, &c. sont encore de l'avis

(*a*) Précautions générales dans le traitement des Fiévres.

de ceux que je viens de citer. Les *véſicatoires*, dit le premier (*a*), ne me paroiſſent pas toujours utiles dans les fiévres, car quelques-unes, du genre des putrides, diſſolvent le ſang, & le convertiſſent en une matiere corrompue & ſanieuſe. Je ne connois pas de pratique plus pernicieuſe, dit l'autre (*b*), que celle qui met en uſage les *véſicatoires* dans le commencement des fiévres, ſur-tout des fiévres putrides & bilieuſes. Ils augmentent l'inflammation, & donnent beaucoup plus d'intenſité à l'acrimonie de la matiere morbifique.

D'après ces autorités, & d'après l'expérience qui nous inſtruit de l'action ſtimulante qu'ils ont ſur la veſſie & ſur la matrice, auſſi-bien que des mauvais effets qu'ils produiſent quelquefois dans les fiévres putrides & bilieuſes, lorſqu'on les applique trop tôt, on doit ſe déterminer à condamner leur uſage dans le commencement de la fiévre dont nous traitons, ſur-tout ſi elle a lieu auſſi-tôt après l'accouchement.

Il faut encore éviter avec le même ſoin toute la claſſe des remedes ſtimulants,

(*a*) Comment. de *Glaſſ.*
(*b*) *Grant*, ſur les Fiévres.

qu'on appelle *emménagogues*, & que l'on dit propres à provoquer l'évacuation des lochies. Ils irritent la matrice, augmentent la fiévre, & ne rempliſſent pas les vues qu'on ſe propoſe en les adminiſtrant.

Dans le dernier période de cette maladie, lorſque les femmes paroiſſent épuiſées, on doit s'efforcer de rappeller leurs forces par les *infuſions* & les *teintures fortes* de *quinquina*, par le *vin* & tous les autres *cordiaux*, & de les ſtimuler ou de les exciter par les *ſels volatils* & les *véſicatoires*; car ce n'eſt qu'alors qu'ils peuvent produire un effet ſalutaire.

ARTICLE III.

De la Fiévre miliaire.

PLusieurs paſſages d'auteurs célebres, que nous jugeons à propos de citer, ſerviront à décider cette queſtion, ſavoir ſi la fiévre miliaire eſt une maladie dont les anciens ont eu connoiſſance.

Le huitieme jour, dit *Hippocrate*, une ſueur froide ſe répandit par tous les membres, accompagnée de puſtules rouges, petites, reſſemblantes à des taches de rouſſeur, leſquelles duroient & ne formoient point d'abcès (*a*). --- Une ſanie abondante naîſſoit ſous la peau : ainſi renfermée & échauffée, elle excitoit la demangeaiſon ; mais enſuite elle ſortoit ſous la forme de puſtules aſſez ſemblables à celles qui ont coutume de ſe faire dans les brûlures (*b*). --- Dans les fiévres d'été, vers le

(a) *Octavo ſudor frigidus per omnia membra diffuſus eſt, cum puſtulis rubentibus, rotundis, parvis, varis non abſimilibus, quæ permanebant neque abceſſum faciebant.* [De Morb. vulg. Lib. I, ſect. 3.]

(b) *Sanies quidem plurima cuti ſubnaſcebatur, quæ intrò concluſa dùm incaleſceret, pruriginem*

ſeptieme, le huitieme & le neuvieme jour, quelques élévations miliaires, preſque ſemblables à des morſures de puces, ſans cependant exciter une grande demangeaiſon, naiſſoient ſous l'épiderme, & duroient juſqu'au jugement de la maladie (*a*). --- Le fils d'*Euphanor* eut une éruption de puſtules ſemblables à des morſures de puces, mais elle dura peu de temps; le lendemain la fiévre ſe déclara (*b*).

Mais c'eſt ſur-tout dans le printemps, dit *Celſe*, que les puſtules ſe manifeſtent. Il y en a de pluſieurs eſpeces. Car tantôt il ſe forme ſur toute la ſurface du corps, ou ſeulement ſur une partie, certaines élévations, ſemblables à ces puſtules que

---

excitabat. Deindè verò in puſtulas erumpebat, iis affines quæ in ambuſtis fieri ſolent. [Ibid. Lib. II, ſect. 1.]

(a) *In febribus autem æſtivis circà ſeptimum, octavum & nonum diem, aſpredines quædam miliaceæ, culicum morſibus ferè ſimiles, quæ tamen non admodùm pruriebant, in ſummâ cute ſubnaſcebantur, & ad judicationem uſque perdurabant.* [Ibid. Lib. II, ſect. 3.]

(b) Euphanoris *filio puſtulæ culicum morſibus non abſimiles eruperunt, verùm pauco tempore duraverunt, poſtridiè febris invaſit.* [Ibid. Lib. V.]

les piquures d'orties ou la ſueur font naître. Les *Grecs* les appellent *exanthêmes ;* & tantôt elles ont une couleur rouge, tantôt elles n'alterent pas la couleur de la peau. Quelquefois il ſe forme pluſieurs élévations ſemblables aux taches de rouſſeur, ou qui ſont quelquefois plus conſidérables. Les puſtules ſont livides, ou pâles, ou noires, ou autrement, la couleur naturelle de la peau étant changée, & il y a deſſous une humeur. Quand elles ſe ſont ouvertes, la chair paroît au-deſſous comme ulcérée. Les Grecs appellent ces phlyctenes *helcodès*, & elles ſont occaſionnées par le froid, ou par le feu, ou par les médicaments (*a*).

(a) *At puſtulæ maximè vernis temporibus oriuntur. Earum plura genera ſunt. Nam modò circà totum corpus partemve aſpredo quædam fit, ſimilis his puſtulis quæ ex urticâ vel ex ſudore naſcuntur ;* exanthematha *Græci vocant, eæque modò rubent, modò colorem cutis non excedunt. Nonnunquàm plures, ſimiles variis oriuntur, nonnunquàm majores. Puſtulæ lividæ ſunt, aut pallidæ, aut nigræ, aut aliter, naturali colore mutato, ſubeſtque illis humor. Ubi hæ ruptæ ſunt, infrà quaſi exulcerata caro apparet. Phlyctenæ* helcodes *Græci nominantur Fiunt vel ex frigore, vel ex igne, vel ex medicamentis.* [Lib. V, cap. 28.]

Il se forme aussi quelquefois, dit *Ætius*, des pustules rondes, inégales, blanchâtres ou rougeâtres, avec élévation de la chair (*a*).

Elles [les pustules] se manifestent tout d'un coup, dit *Fernel*, çà & là, par tout le corps, mais plus fréquemment aux mains & aux pieds; elles ont la grosseur d'un grain de millet; elles sont pleines d'eau, sans rougeur & sans aucune douleur. Elles sont causées par les sueurs retenues sous l'épiderme, & qui ne peuvent se dissiper par les pores; d'où elles sont appellées, par quelques-uns, *boutons de sueur* (*b*).

Mais, dit *Sennert*, comme il y a deux genres d'exanthêmes, l'un, qui change au moins la couleur de la peau, comme il ar-

---

(a) *Fiunt etiam aliquando pustulæ rotundæ, inæquales, subalbidæ aut subrubræ, cum elevatione carnis.* [Serm. 5, cap. 129.]

(b) *Emergunt* (*pustulæ*) *repentè sporsim toto corpore, sed frequentiùs in manibus pedibusque, milii magnitudine, aquâ plenæ, sine rubore, sine ullo dolore. Fiunt enim ex sudoribus sub epidermide coercitis, per cujus spiracula hi digeri minimè possunt: undè à quibusdam* sudorum papulæ *nuncupantur.* [Univ. Medic. Lib. VII, cap. 5, p. 242.]

rive dans les fiévres pétéchiales, & l'autre dans lequel quelques tubercules couvrent la peau, le nom de puſtules & de boutons ne paroît pas convenir à l'un & à l'autre genre, mais au moins au dernier; & les noms *puſtules* & *boutons* ſignifient au moins des tubercules dans leſquels quelqu'humeur eſt contenue (*a*).

Les exanthêmes, dit *Riviere*, qui ne parle point de la fiévre miliaire comme d'une nouvelle maladie, different des taches pourprées, en ce que les taches ont rapport aux qualités changées de la peau, puiſqu'elles ne ſont point du tout d'éminence, au lieu que les exanthêmes ont rapport aux genres des tumeurs. Car ils ſont tantôt comme des taches de rouſſeur, tantôt ils ſont plus petits, très-ſemblables à des grains de millet. Ils ſont ou rouges, ou blancs, ou jaunes, ou livides, ou noirs, ſelon qu'ils ſont engendrés par le ſang, ou

(a) *Verùm cùm exanthematum genus duplex ſit, unum, quod colorem cutis ſaltem mutat, ut ſit in febribus petechialibus, alterum in quo tubercula quædam in cute erumpunt, puſtularum & papularum nomen non utrique, ſed poſteriori ſaltem generi congruere videtur; & papulæac puſtulæ ſaltem turbercula ſignificant, in quibus humor aliquis continetur.* [Tom. III, Lib. V, cap. 22.]

par la pituite, ou par la séroſité, ou par la bile, ou par une chaleur *deurente*, ou par la gangrene : ou ils ſont d'un rouge éclatant, quand ils ſont dus à une bile brûlée. Les uns ſont ſymptomatiques, les autres critiques : quelques autres tiennent des deux eſpeces. Les uns ſe deſſechent, les autres ſuppurent, & d'autres enfin s'ulcerent (*a*).

D'après les paſſages que je viens de citer, & auxquels on peut encore ajouter le témoignage d'autres auteurs, tels que *Haly-Abbas* (b), *François Valéſius* (c),

---

(*a*) *Exanthemata à maculis purpureis differunt, ex eo quòd maculæ ad qualitates mutatas ipſius cutis, cùm nullo modo emineant, exanthemata verò ad tumorum genera referantur. Sunt enim varorum inſtar aliquando, alias verò minora, granis milii ſimillima. Aliquando rubra ſunt à ſanguine genita ; aliquando alba, à pituitâ, vel ſero ; flava, à bile ; punicea, à bile exuſtâ ; livida vel nigra, à maximâ exuſtione, vel mortificatione. Quædam ſymptomaticè, quædam criticè, quædam medio modo erumpunt. Alia exſiccantur ſimpliciter, alia ſuppurantur, alia ulcerantur.* [Prax. Medic. Lib. XVII, ſect. 3, cap. 1.]

(b) *Reg. diſpoſ. theoric. Lib. VIII, chapit. 14.*]

(c) *In* Hipp. *de Morb. vulg. com. Lib. II ſect. 3.*]

Pierre Foreſtus (a), & *Baillou* (b), il eſt très-probable que la fiévre miliaire a été connue des anciens, quoique l'hiſtoire de la médecine ne nous apprenne pas avec certitude qu'ils l'aient obſervée.

Mais nous n'en avons aucune deſcription exacte juſqu'au milieu du ſiécle dernier (c), où on l'obſerva pour la pre-

---

(a) Obſ. 59, p. 205, Lib. VI, vol. I, *de Purpurâ intùs repercuſſâ.* Obſ. 60, *de Purpurâ papulas rubentes habente.* Obſ. 61, *de Muliere ſudamina habente, & à medicaſtris malè tractata, undè tandem mors ſubſecuta eſt.*

(b) *Epid. & Eph. Lib. II*, p. 202. *Conſtitutio Autumnalis, A. D. 1577.*

(c) Gottofredus Welſchius *Lipſienſis, chirurgiæ & anatomiæ prof. pub. hiſt. med. puerperarum morb. continens, qui ipſis* der frierſil *dicitur & (febris eſt maligna miliaris) Lipſ. 1655.* Chriſt. Johannis Langii *Prax. med. cap. 13, de Febribus, ſect. 9, de Purpurâ, & Tom. III*, p. 351.

Georg. Hieronym. Velſch. *curat. med. decad. j. curat. ij. febris coccinea in puerpera.*

Carol. Rayger. *in Miſ. natur. cur. ann. tertii de Febre malign. cum Exanth. miliar. obſ. 281*, p. 496.

Mich. Etmulleri *oper. med. theoret. pract. Tom. II, cap. 17, art. 3*, p. 1047.... *De purpurâ, ſeu febre miliari puerperarum.*

Joſ. Nichol. Pechlin. *obſ. phyſ. med. Lib. II*, p. 249. *Obſ. 19. exanthemata cum & ſine febre.*

miere fois à *Leipſick* en *Allemagne*, & dans le voiſinage de cette ville. Elle commença à ſe manifeſter parmi les femmes en couches, ſans diſtinction d'âge. Elle ſe répandit bientôt dans toute l'*Allemagne*, & paſſa dans les autres pays. L'illuſtre *Sydenham* (a) l'a obſervée pour la premiere fois, en *Angleterre*, dans le mois de Février de l'année 1685. Selon ce que rapporte ce médecin, elle commença dans un dégel, après une gelée, qui, quoique conſidérable, n'avoit pas duré long-temps, & n'avoit pas encore été auſſi forte que celle de l'année précédente.

Les différents auteurs qui ont écrit ſur cette maladie (b), ne ſont aucunement

---

(a) Sched. *Monit. de novæ Febris ingreſſu. p. 643.*

(b) *DAVID HAMILTON, de Febre miliari...; BOETTIGERI, Diſſertatio de Purpurâ rubrâ epidemicâ.... J. WHITE, M. D. de rectâ Sanguinis Miſſione*, ou, Obſervations nouvelles & exactes touchant les Fiévres.... *RICHARD BLACKMORE*, ſur la Peſte.... *JUNCKER, Conſpect. Medicin. tab. 74. p. 596.... ALLEN, Synopſ. art. 1497, &c.... FULLER*, ſur les Fiévres éruptives, la Fiévre pourprée, p. 130. la Fiévre miliaire, p. 157.... *HOFFMANN, de*

d'accord, ni par rapport à ſa nature & à ſes cauſes, ni par rapport à ſes ſymptô-

---

Febre purpuratâ rubrâ & albâ miliari, Tom. II, ſect. 1, cap. 9, p. 68.... Eſſai d'*HUXHAM*, ſur les Fiévres; ſur les maux de Gorge gangreneux; Obſervations ſur l'air.... *MEAD, Monita medica*.... L'Art des Accouchements de *LEVRET*.... Commentaires de *WAN-SWIETEN* ſur les Aphoriſmes de *BOERRHAAVE*, ſect. 723, 982.... *ANT. DE HAEN, Tract. de Febrium diviſionibus*.... *Doctor STORCK, Bienn. Med.*... Obſervations d'*HEISTER*, Obſ. 183, 356, 475, 583.... Compendium de Médecine, p. 125, 424.... Faits de Médecine de *HOME*.... *PRINGLE*, ſur les Maladies des Armées.... Eſſais de Médecine d'*Edimbourg*.... *RICHARD MANNINGHAM*, ſur la Fébricule, p. 116.... *ALLIONIUS, Tract. de miliarium Progreſſu*.... *LIEUTAUD, Synopſ. univerſ. pr. med.* Febris miliaris puerperarum, *p. 476*.... *J. FORDYCE, Hiſtoria Feb. miliaris*.... Le Traitement de la Fiévre miliaire par un ſujet de *MITHRIDATE*, roi de *Pont*.... Obſervations de *BAKER* ſur la préſente Fiévre épidémique.... Les Commentaires de *GLASS* ſur les Fiévres, p. 170.... *DENMAN*, ſur la Fiévre des Femmes en Couches, p. 48.... L'Art des Accouchements de *JOHNSON*, p. 366.... L'Art des Accouchements de *SMELLIE*, Vol. I, p. 420.... *HASENORHL, Hiſt. medic. morb. epidemic. p. 5*.... Phyſiologie de *HALLER*.... Obſervations & Recherches de Médecine, Vol. IV, p. 29, dans un article du docteur *BROCKLESBY*....

mes & à la maniere de la traiter. Quelques-uns ont assuré qu'elle est une fiévre *sui generis*, & que l'éruption est critique : d'autres, au contraire, ont avancé qu'elle est créée par notre maniere de traiter, & que l'éruption est absolument due à l'usage des médicaments trop chauds. Il y en a qui, pensant que l'éruption miliaire est critique, accordent en même temps qu'une éruption semblable à celle-là peut être produite par la sueur, sans néanmoins nous donner aucun signe pour la distinguer. Enfin quelques-uns prétendent que cette maladie n'est pas toujours terminée par quelqu'espece de crise. Les uns disent que l'éruption est rouge, d'au-

---

Commercium Litterarium, pour l'année 1735.... Médecine domestique de *Buchan*, p. 244, 574.... Pratique de Médecine de *Loob* Vol. II, p. 131.... Pratique de Médecine de *Brookes*, Vol. I, p. 181.... Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1747.... Essais d'Expériences de *Macbride*, p. 192.... Ecrits de *Lind* sur les Fiévres, p. 86, 106.... Précautions générales dans les Fiévres, par *Etherington*, chap. 5, p. 50.... Histoire, par le docteur *Piniard*, de la Maladie épidémique qui désola *Rome* en 1753.... Histoire, par le docteur *Wall*, du Mal de Gorge ulcéré, *Med. Museum*, Vol. I, p. 119.

tres qu'elle eſt blanche ou couleur de perle, cryſtalline ou véſiculaire. Quelques-uns font mention de deux ſortes d'éruptions, de la blanche & de la rouge; &, lorſque l'une & l'autre ſe manifeſtent enſemble, ils appellent la maladie *compoſée*, expreſſion que d'autres emploient lorſque cette maladie attaque les femmes enceintes ou en couches, ou qu'elle ſe trouve compliquée avec d'autres maladies. Ceux-ci avancent que la fiévre miliaire attaque principalement les perſonnes foibles & épuiſées; ceux-là aſſurent qu'elle attaque ſur-tout les perſonnes qui ont une conſtitution bilieuſe; &, ſelon d'autres, elle attaque tout le monde indifféremment. Les auteurs ne s'accordent pas davantage ſur le temps où paroît l'éruption. Quelques-uns l'ont obſervée dès le cinquieme jour; quelques autres, le ſeptieme, ou le huitieme; ceux-ci, le dixieme, ou le onzieme; ceux-là, beaucoup plus tard, comme le quatorzieme, le quinzieme, le ſeizieme, & même le vingt-huitieme, comme j'en ai été informé: enfin il en eſt qui ont déclaré qu'on ne peut point déterminer un temps fixe où cette éruption ait coutume de ſe faire. Quoi qu'il en ſoit, ces différents au-

eurs paroiſſent s'accorder ſur ces points particuliers : ſavoir,

Que les femmes en couches ſont particuliérement ſujettes à cette maladie ;

Que cette maladie approche, par ſa nature, des malignes ou des putrides ;

Que l'éruption eſt provoquée par les ſueurs du lit, & qu'elle eſt très-abondante dans les parties du corps, qui ont ſué le plus ;

Que les puſtules enfin ſortent avec une ſueur modérée & ſoutenue, ou copieuſe & abondante ; mais que ces ſueurs abondantes ne ſont point critiques, quelle que puiſſe être l'éruption ;

Que les malades ſont ſujets à plus d'une *pouſſe ;*

Que les éruptions miliaires ont été vues jadis accompagner les fiévres inflammatoires, & la plûpart des maladies qui attaquent le corps humain ;

Qu'un événement heureux ne dépend point de la quantité ou de la promptitude de l'éruption ; mais, qu'au contraire, le danger eſt d'autant plus grand, que l'éruption eſt plus prompte & plus abondante.

Allionius, médecin célebre de *Turin*, a traité de cette maladie dans un plus

ample détail qu'aucun autre auteur ; & c'eſt de l'hiſtoire qu'il en a faite que ſont extraites les circonſtances ſuivantes, qui prouvent l'affinité de la fiévre miliaire, en général, avec les maladies putrides.

« Elle peut être rapportée aux mêmes cauſes qui produiſent la putridité en général, & les maladies qui s'en ſuivent.

« Une eruption miliaire accompagne ſouvent les fiévres putrides & les autres fiévres éruptives.

« Quoique les femmes en couches ſoient communément les premieres & les plus univerſellement attaquées de cette maladie, elle ne ſe borne cependant pas à elles ſeules.

« La plûpart des choſes qui ſont utiles ou nuiſibles dans les fiévres putrides, le ſont pareillement dans celle-ci. »

Si nous conſidérons enſuite les ſymptômes de la fiévre miliaire, nous leur trouverons encore une grande reſſemblance avec ceux des autres fiévres putrides ; enſorte qu'il paroît qu'il n'y a aucun ſigne pathognomonique de cette maladie, à moins qu'on ne veuille regarder comme tel l'éruption. L'anxiété conſidérable, la grande oppreſſion, les ſoupirs & l'abattement des eſprits, ſignes

ſur

ſur leſquels tous les auteurs ont tant inſiſté, ſont, en général, les ſymptômes pathognomiques de toutes les maladies putrides. Ils accompagnent les fiévres nerveuſes, malignes, putrides, & toutes les fiévres pétéchiales, auſſi-bien que la ſoif, le dévoiement, les urines pâles, & le pouls vîte & foible.

Quelques auteurs ont dit que la tenſion & la ſenſibilité du ventre ſont les ſymptômes pathognomoniques de la fiévre des femmes en couches ; mais d'autres les ont obſervés dans la fiévre miliaire (*a*). Les autres ſymptômes ſont communs à toutes

---

(*a*) On a donné, comme des ſignes pathognomoniques de cette maladie, la tenſion & la ſenſibilité du ventre. Je dois avouer mes doutes ſur ce point ; car j'ai obſervé ces ſymptômes dans le commencement du mois des couches, la malade ayant en même temps la fiévre ; & cependant il m'a paru qu'ils ne dépendoient que d'un amas de mauvaiſes matieres, réſultat de digeſtions imparfaites, dans les premieres voies : conjecture d'autant plus vraiſemblable, que je les faiſois tout-à-fait diſparoître en adminiſtrant un purgatif qui entraînoit une grande quantité d'excréments très-putrides. Outre cela, ces ſymptômes s'obſervent dans la fiévre miliaire. [L'Art des Accouchements de *Johnſon.*]

les fiévres, telles qu'elles ſoient. Les maladies, ou plutôt les ſymptômes que l'on dit ſuccéder à la fiévre miliaire, ſont les chaleurs d'étiſie, la perte d'appétit, la proſtration des eſprits, les enflures des pieds, des jambes & des cuiſſes; mais ces ſymptômes ſont en tout ceux qui ſuivent les autres fiévres putrides.

Ceux qui ont eu la fiévre miliaire, ſont particuliérement ſujets à en être de nouveau attaqués pendant toute leur vie; ce qui eſt très-probablement dû à la peau, qui reſte toujours relâchée, & dont le ton a été détruit par un traitement trop chaud.

J'ajouterai mon témoignage à ce qui a déjà été dit. J'ai ſouvent remarqué dans les femmes en couches des éruptions miliaires, rouges & blanches, qui n'étoient accompagnées d'aucune fiévre, & qui étoient abſolument exemptes de danger. J'ai auſſi obſervé tous les ſymptômes de la fiévre miliaire, tels qu'ils ſont généralement décrits par les auteurs, à l'exception de l'éruption; & néanmoins la maladie ſe terminoit heureuſement, & en peu de temps, ſans cette éruption & ſans quelqu'autre criſe particuliere.

Ce que je dis ici auroit pu être regardé comme chimérique il y a quelques an-

nées ; mais je ne doute pas qu'on n'en faſſe plus de cas aujourd'hui, parce qu'il n'y a pas d'inoculateur qui ne ſache que la petite-vérole elle-même, dans laquelle, parmi toutes les fiévres éruptives, l'éruption paroît ſur-tout critique ; que la petite-vérole, dis-je, peut ſe terminer heureuſement avec peu ou point d'éruption, &, en même temps, ſans que le malade ait à craindre d'en être attaqué une ſeconde fois (*).

(*) La comparaiſon qu'établit ici M. *White* ne nous paroît pas bien fondée, puiſqu'il ne regarde l'éruption, dans la fiévre miliaire, que comme ſymptomatique, & qu'elle eſt vraiment critique dans la petite-verole, comme on en convient généralement.

Nous avons principalement en vue, en faiſant faire au lecteur cette légere obſervation, de prévenir la confiance trop grande avec laquelle il pourroit adhérer au ſentiment de notre auteur, qui avance qu'*il n'y a pas d'inoculateur qui ne ſache que la petite-vérole peut ſe terminer heureuſement avec peu ou point d'éruption, &, en même temps, ſans que le malade ait à craindre d'en être attaqué une ſeconde fois.* Tous les inoculateurs ne penſent pas ainſi ; nous pouvons même aſſurer qu'il en eſt qui penſent tout différemment, appuyés ſur cette forte raiſon, que l'éruption eſt vraiment critique dans la petite-

Je ne doute aucunement qu'un mauvais traitement ne puiſſe engendrer la fiévre miliaire, de même que les autres fiévres putrides. Le docteur *Shebbeare*, qui n'eſt cependant pas partiſan du régime rafraî-

---

vérole, &, par conſéquent, que cette maladie peut revenir, ou, pour mieux dire, qu'on ne l'a pas véritablement eue, lorſque cette criſe n'a point exiſté. Cette façon de penſer que nous adoptons, eſt d'ailleurs conforme à l'expérience; car il faut convenir que pluſieurs perſonnes inoculées ont été enſuite attaquées de la petite-vérole naturelle, ſans doute parce que l'éruption critique n'avoit point eu lieu antécédemment. Nous ſommes donc convaincus que l'inoculation bien faite & ſuivie d'une éruption plus ou moins conſidérable, préſerve pour la ſuite de la petite-vérole naturelle; mais nous croyons en même temps, avec pluſieurs partiſans diſtingués de cette pratique, qu'elle manque ſon but à l'égard de ceux qui n'ont point d'éruption, ou même qui n'en ont qu'une très-petite: d'où l'art de tous les inoculateurs devroit conſiſter à procurer en aſſez grande quantité cette éruption ſalutaire & ſeule capable de diſſiper toute crainte pour l'avenir. En ſe conduiſant autrement, & en inoculant auſſi ſuperficiellement que le font quelques-uns, on viendra à bout de diſcréditer une méthode ſi intéreſſante pour le bien de l'humanité, & on donnera de la force aux objections de ceux qui ne veulent pas encore l'admettre.

chiffant, dit (*a*) que le moyen le plus efficace eſt de ſoutenir la chaleur vitale par des remedes très-doux, & employés uniformément, ou bien que l'éruption miliaire peut être plutôt un ſymptôme du médecin que de la maladie ; qu'il eſt à craindre que quelques-uns ne ſoient parvenus, par une mauvaiſe pratique, à engendrer les fiévres miliaires, & n'aient mérité par-là d'être appellés, pour ainſi dire, des *manufacturiers* de cette maladie ; que la ſueur augmentée, ainſi que la chaleur long-temps entretenue, lui donnent ſouvent naiſſance.

Ce que je vais rapporter pourra ſervir à prouver l'aſſertion de ce docteur & la mienne.

Lorſque je commençai à pratiquer les accouchements, un accoucheur, qui n'exiſte plus à préſent, étoit depuis long-temps en poſſeſſion d'une grande pratique parmi les femmes de toute condition, & l'on peut dire qu'à d'autres égards, ſa pratique étoit aſſez heureuſe. Mais les femmes qu'il ſoigna, furent, en grand nombre, attaquées de la fiévre miliaire, dont pluſieurs périrent, & plus particu-

(*a*) Pratique de Médecine, Vol. II.

liérement celles qui appartenoient à nos principaux commerçants ; enſorte que cette maladie ſe répandit tellement dans le voiſinage, & même dans les différentes parties de cette province, & y fit tant de ravages, qu'elle en acquit le nom de fiévre de *Mancheſter*.

La méthode de cet accoucheur conſiſtoit à entretenir ſes malades dans la plus grande chaleur, & tellement enfermées, que la moindre haleine d'air pouvoit à peine pénétrer dans leur appartement. Il les faiſoit ſuer, en les gouvernant ainſi, pendant pluſieurs jours qu'il les retenoit dans leur lit, &, de plus, il leur y faiſoit garder une poſition horizontale. Dans le même eſpace de temps, & dans la même ville, d'autres praticiens qui ſuivoient un plan différent, ne rencontrerent pas la même fiévre.

Mon pere m'apprend qu'il a ſoigné la troiſieme femme d'un homme qui avoit perdu ſes deux premieres par la fiévre miliaire, dont elles furent attaquées dans leurs premieres couches. Cette femme, très-allarmée du ſort malheureux de celles qui l'avoient précédée, s'obſervoit continuellement dans les jours qui ſuivirent ſon premier accouchement, & elle examinoit

ſans ceſſe s'il ne ſe manifeſtoit pas ſur ſa peau une éruption, ce qui en effet arriva. Cette découverte la jetta dans une très-grande inquiétude. Elle rendit une quantité conſidérable d'urines pâles. Mon pere, & un autre médecin qui fut alors appellé, l'aſſurerent que ſon éruption ne ſeroit accompagnée ni de fiévre ni d'aucun danger; & que, ſi elle vouloit reprendre courage, ne s'abandonner à aucune crainte, & obſerver un régime rafraîchiſſant, il n'y avoit aucune ſuite funeſte à redouter. Elle ſuivit ces conſeils, & recouvra en peu de temps une parfaite ſanté. Je laiſſe à juger au lecteur quelle influence peut avoir la crainte, en pareil cas. Mon pere m'a aſſuré que, de toutes les femmes en couches qu'il a ſoignées depuis le moment de leur accouchement, celle-là eſt la ſeule qui ait eu une éruption miliaire.

Pluſieurs femmes qui ont eu des fiévres miliaires dangereuſes dans leurs premieres couches, & qui s'attendoient à en avoir encore dans leurs couches ſuivantes, ont été heureuſement exemptes de toute eſpece de fiévre, en obſervant les préceptes que j'ai expoſés dans ce Traité.

J'ai ſouvent vu les éruptions miliaires

accompagner les fiévres ſymptomatiques des perſonnes qui ont ſubi quelque grande opération de chirurgie, quoiqu'elles paruſſent alors être dans un parfait état de ſanté, [exception faite du mal local qui avoit rendu l'opération néceſſaire ;] & l'on ne pouvoit rapporter cette éruption à aucune autre cauſe qu'à la ſueur du malade obligé de reſter dans ſon lit, & au relâchement de ſes fibres. J'ai ſouvent vu des éruptions miliaires dans différents temps & dans différentes circonſtances ; mais, après les obſervations les plus exactes, je n'ai pu en trouver qui ait été produite ſans une ſueur médiocre ou conſidérable : cependant nous n'ignorons pas que la plûpart des autres éruptions, telles que la petite-vérole, la petite-vérole volante, la rougeole, la fiévre ſcarlatine, & pluſieurs autres, viennent ſouvent indépendamment de cette excrétion. J'ai encore ſouvent obſervé que les éruptions miliaires ſe manifeſtent d'abord & en beaucoup plus grande quantité dans les parties qui ſont le plus ſoigneuſement couvertes, ſur-tout ſi elles le ſont avec une flanelle.

Un médecin de *Cheſter*, fort habile, m'a appris que la fiévre miliaire avoit été

généralement regardée comme endémique dans cette ville & dans les lieux circonvoiſins, dans les trente années qui avoient précédé celle où il s'y établit, & qu'elle avoit fait périr un grand nombre d'habitants ; que cette fiévre étoit fréquemment d'une longue durée, & qu'il connoiſſoit une perſonne qui n'avoit recouvré ſa ſanté qu'après avoir eu des *pouſſes* ſucceſſives d'éruptions miliaires pendant trois mois. Il m'ajouta qu'un autre médecin de l'endroit l'avoit inſtruit qu'un malade qu'il traitoit avoit été tourmenté par la même fiévre pendant ſix mois, & qu'elle l'avoit enfin fait ſuccomber. Enfin il m'aſſura qu'il avoit ſouvent vu l'éruption miliaire accompagner le rhumatiſme & pluſieurs autres fiévres ; mais, qu'après avoir obſervé les méthodes différentes de traiter les fiévres en général, il étoit entiérement convaincu que cette éruption n'étoit qu'un ſymptôme *fabriqué ;* & il proteſta qu'il ne l'avoit jamais vue évidemment critique. Bien plus, m'a-t-il dit, j'ai vu & traité des malades attaqués de fiévres du genre des fiévres nerveuſes, avec ſoupirs, oppreſſion *circà præcordia*, propenſion à la ſueur, & au-

tres ſymptômes qui précedent ordinairement les éruptions miliaires ; & je les ai vus dans un temps & dans des lieux où les fiévres miliaires étoient communes : cependant, par le moyen d'un régime rafraîchiſſant, & en préſervant mes malades des ſueurs qui paroiſſoient ſymptomatiques plutôt que critiques, je les conſervois ſans aucune éruption miliaire.

Le témoignage du docteur *de Haen*, de *Vienne*, eſt ſi important, ſi frappant, & quadre d'une maniere ſi particuliere avec la doctrine que j'ai intention d'établir, que je citerai avec le plus grand plaiſir quelques paſſages de ſes ouvrages (*a*).

Pendant ſix années qu'il a été médecin d'un hôpital qui contenoit toujours un grand nombre de malades attaqués de fiévre, il n'a vu les éruptions miliaires ou pétéchiales que trois ou quatre fois comme maladie principale, & une ſeule fois comme ſymptôme. Si l'on compare ce fait avec les obſervations innombrables d'éruptions miliaires & pétéchiales, accumulées dans le *Biennium Medicum* du docteur *Storck*, qui ſuivoit un autre hôpital de la même ville, les excellents ef-

(*a*) Volume I, chap. 29.

fets du traitement rafraîchiſſant deviendront parfaitement évidents.

Il convient, dans le même endroit, qu'il a quelquefois rencontré, dans ſa pratique particuliere, des éruptions miliaires épidémiques : il dit *quelquefois*, mais non pas *ſouvent*.

Il donne dix-ſept obſervations d'éruptions pétéchiales & miliaires, &, de ces dix-ſept obſervations, la plûpart ſont relatives aux dernieres. Or elles tendent toutes à prouver que ces éruptions ne ſont pas critiques, qu'elles ſont dues quelquefois à la contagion, que le ſang eſt ſouvent gluant dans ces cas, qu'elles ſont occaſionnées quelquefois par la chaleur, le mauvais air & la ſueur; enfin que le *quinquina* eſt un excellent remede dans les fiévres éruptives.

« Voilà donc, dit-il, (*a*) dix-ſept ma-

(a) *Ægri ergo numero 17, ſpatio 6 ½ annorum petechias, aut miliaria, aut utrumque, in noſocomio practico habuerunt, adeòque quinque circiter omni biennio. Pars media horum, exanthemata, antequàm ad me adferrentur, jam habuerant, pars altera iiſdem in noſocomio practico correpti ſunt; ergo inibi ſpatio trium annorum, exanthemata hæc quatuor duntaxat ægris erupeiunt. Omnium verò duo tantùm fuere, quibus id*

lades qui eurent l'éruption pétéchiale, ou la miliaire, ou l'une & l'autre, dans l'hôpital, pendant le cours de ſix années & demie : ainſi c'eſt environ cinq pour chaque eſpace de deux années. La moitié de ces malades avoit déjà eu des exanthêmes avant de m'être amenés ; une autre partie en avoit déjà été attaquée dans l'*hôpital pratique ;* d'où il n'y a eu ici, dans le cours de trois années, que quatre malades qui ont eu des exanthêmes. Mais, de trois, il n'y en a eu que deux à qui cela ſoit arrivé ſpontanément : pour les quinze autres, ils eurent des exanthêmes par l'effet de la contagion ou du mauvais régime, ou du traitement qu'on mit en uſage, ou de ces différentes cauſes combinées ; mais, dans aucun d'eux, ils ne furent critiques, comme le prouve l'hiſtoire de chaque maladie. --- « (*a*) Je con-

---

ſponte contigerit ; reliquis 15 aut contagium, aut pravum regimen, medendive methodus, aut combinatæ hæ cauſæ, exanthemata produxere. In nemine verò illorum ea critica fuiſſe, ipſa cujuſque morbi hiſtoria abundè evicit. [Vol. II, cap. 1, p. 13.]

(a) *Concludo, ſi pleriſque ægris meis, citrà exanthemata, integræ contingant, feliceſque criſes ; tunc exanthemata illa, aliis medicis adeò*

clus que ces exanthêmes, ſi fréquents pour d'autres médecins, ne peuvent certainement pas être regardés comme critiques, puiſqu'il arrive ſans eux, à la plûpart de mes malades, des criſes heureuſes & complettes. --- « (*a*) Dans l'eſpace de preſque dix années, vingt-quatre hommes eurent, dans notre hôpital, des exanthêmes : ſavoir, huit eurent l'éruption pétéchiale, & quelques-uns d'eux avec la petite-vérole ; onze, la ſeule éruption miliaire ; cinq, l'une & l'autre, & quelques-uns d'eux avec une petite-vérole de très-mauvais genre. Cependant aucun n'eut l'apparence d'une éruption critique. »

Il emploie quarante pages à réfuter ſes adverſaires ſur la cauſe, &c. des éruptions miliaires & pétéchiales ; il aſſure que les médicaments chauds, le régime échauffant, & la chaleur des chambres exacte-

---

frequentiſſima, critica utique appellari non poſſe. [Vol. II, cap. 1, p. 13.]

(a) *Spatio decem ferè annorum 24 homines exanthematici in noſocomio noſtro fuere : 8 ſcilicet exanthemate petechiali, quos inter cum variolis unà ; 11 ſolo miliari ; 5 utroque ; eoſque inter unà cum peſſimis variolis, affecti : horum nemo criticæ eruptionis notam ſuſtinuit.* [Vol. 2, cap. 1, p. 395.]

ment fermées, ſont les cauſes auxquelles on doit attribuer ces éruptions qui ſont ſi fréquentes à *Vienne*. Il dit encore qu'elles ſont dues auſſi quelquefois aux miaſmes & aux exhalaiſons que répandent pluſieurs malades couchés dans la même chambre.

Il cite pluſieurs auteurs pour défendre ſon opinion contre les ſueurs & les médicaments échauffants, particuliérement *Sydenham*. « *Cramer*, ajoute-t-il, (*a*) m'a pluſieurs fois raconté que, de pluſieurs milliers de priſonniers qui étoient confiés à ſes ſoins, dans les années 1757 & 1758, & dont trois cents furent attaqués dans le même temps de maladies aiguës, il en compta à peine quatre ou cinq qui eurent des exanthêmes, & que ces quatre ou cinq avoient été trop couverts ou trop renfermés avant qu'il eût commencé à les gouverner : mais, au contraire, qu'il y eut à peine quelques malades exempts de ces exanthêmes dans un bourg éloigné ſeulement d'une lieue de ſon ſéjour, & où l'on avoit mis en uſage, dès le commencement de la maladie, la méthode échauffante ; que la contagion

(*a*) Page 421.

passa des soldats aux habitants, & que plusieurs périrent avec leur médecin, dont le mauvais traitement avoit donné naissance aux exanthêmes. »

Je citerai encore ces deux passages du même auteur, parce qu'ils sont frappants. « Il n'y a eu, dit-il, (*a*) cette année, dans l'hôpital, aucune éruption miliaire. Est-ce qu'elle est éteinte à *Vienne* ? Non ; mais c'est que nous ne la provoquons plus par un mauvais traitement. » --- « (*b*) L'année s'écoule encore, selon la coutume & avec le secours de la providence, sans que j'aie vu d'éruption miliaire ou pétéchiale, ni dans l'hôpital, ni dans la ville, ni dans les fauxbourgs, chez les malades qui, m'ayant appellé à leur secours, ont suivi docilement le régime que je leur ai prescrit. »

(a) *Miliaria hoc anno in nosocomio nulla. An quòd extincta Viennæ ? Minimè, sed quòd eadem non fabricemus.* [Tom. 3, p. 43 ; cap. 3, *de Miliaribus*, 1765.]

(b) *Transit, cum bono Deo iterùm, pro more, annus academicus sine miliaribus, aut petechiis ; cum in nosocomio, tum in urbe, & suburbiis apud ægros, qui mihi ad consilia vocato, obtemperarunt in toto regimine.* [Cap. 11, p. 233, impr. A. D. 1768.]

On peut, je crois, tirer les conſéquences ſuivantes des obſervations & des citations précédentes.

1°. L'éruption miliaire des femmes en couches eſt ſouvent un ſymptôme qui accompagne les fiévres, qui eſt cauſé par les exhalaiſons humaines & par les ſueurs, & qui ne ſe manifeſte jamais ſans une ſueur précédente.

2°. On ne peut déterminer le temps précis où ſe manifeſte l'éruption, parce qu'il eſt ordinaire de voir une *pouſſe* ſuivie d'une autre plus abondante, & parce qu'il arrive même quelquefois qu'elle paroît ſans être accompagnée ou ſuivie d'aucune fiévre. D'ailleurs, comme on peut prévenir totalement l'éruption, en faiſant ceſſer la maladie dès ſon commencement, on ne peut pas l'appeller *critique*.

3°. Le traitement rafraîchiſſant ne peut devenir préjudiciable dans le commencement de la maladie, en empêchant l'éruption, ſi, en même temps, elle eloigne la cauſe de la maladie elle-même.

4°. Les femmes en couches ne ſont ſujettes à cette maladie que parce qu'elles ſont dans un état très-tendant à la putridité, accompagné d'un relâchement

de la peau, cauſé par la ſueur qu'excite la grande chaleur du lit.

5°. Par conſéquent, comme l'éruption miliaire n'eſt jamais produite ſans ſueur, & qu'elle ne peut être appellée vraiment *critique*, ne pouvons-nous pas conclure que cette éruption eſt occaſionnée par la quantité augmentée des ſécrétions de la peau, au moyen de la chaleur & du relâchement, d'où elles acquierent un plus grand degré d'acrimonie? enſorte qu'en ſéjournant ſur la peau, & en communiquant avec l'air extérieur, elles doivent en peu de temps dégénérer & devenir putrides, lors même que la malade n'avoit auparavant aucuns ſymptômes de putreſcence.

Depuis que j'ai écrit ce qu'on vient de lire, l'on m'a fait le plaiſir de me communiquer les leçons manuſcrites du docteur *Cullen*, recueillies par un jeune homme qui le ſuit en qualité de diſciple. Ce n'eſt pas pour moi une petite ſatisfaction, d'apprendre que mes idées ſur cette fiévre, ne different preſque point de celles d'un homme dont les grands talents, comme profeſſeur & comme praticien, lui ont acquis la plus haute réputation; & dont la pratique très-étendue

lui a donné la plus grande expérience. Je vais, ſans ajouter à ces éloges, expoſer une partie de ce qu'il enſeigne.

« Je me bornerai, dit-il, à quelques propoſitions néceſſaires pour jetter du jour ſur cette maladie, au ſujet de laquelle il y a différentes opinions.

« L'éruption miliaire eſt ſi ſouvent ſymptomatique, que l'on a droit de ſoupçonner qu'elle n'eſt jamais maladie principale idiopatique.

« Il paroît qu'elle a ſouvent accompagné la peſte.

« Elle accompagne ſouvent les fiévres de priſon & les autres fiévres nerveuſes ou putrides; &, dans la plûpart de celles qui produiſent des pétéchies, l'éruption eſt encore ſouvent de l'eſpece miliaire.

« Elle accompagne fréquemment les maux de gorge ulcérés ou gangreneux: les fiévres catharrales épidémiques ſont auſſi fort ſouvent accompagnées des éruptions miliaires.

« J'ai vu la même éruption accompagner même les fiévres inflammatoires & pluſieurs fiévres intermittentes. Je crois qu'on peut l'obſerver ſouvent toutes les fois qu'il y a des ſueurs conſidérables, & qu'elle ſe manifeſte très-rarement ſans être

accompagnée ou précédée de cette excrétion.

« Elle paroît tellement dépendre des circonſtances particulieres de la peau, que j'ai obſervé, dans une fiévre de rhumatiſme où elle ſe manifeſta, qu'elle ne venoit qu'aux parties qui étoient couvertes avec une flanelle.

« C'eſt dans les fiévres des femmes en couches qu'elle ſurvient le plus fréquemment; mais, dans tous les cas que j'ai rencontrés, elle fut toujours ſporadique (*a*), ſans la moindre apparence de contagion ou d'épidémie.

« Quoiqu'elle accompagne ſouvent certaines épidémies, je n'ai jamais remarqué qu'elle fût conſtante, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe manifeſtât chez toutes les perſonnes attaquées de l'épidémie.

« Quoique l'éruption ait une forme particuliere, elle differe de la plûpart des autres contagions, en ce qu'elle ne paroît pas dans un temps déterminé de la fiévre, & qu'elle n'a pas non plus une durée déterminée. Elle paroît & diſparoît peut-être

---

(*a*) On appelle *Maladies ſporadiques*, celles qui peuvent ſurvenir en tout temps, en tout lieu, & qui attaquent chacun ſéparément.

pluſieurs fois dans le cours de la même maladie, & elle attaque pluſieurs fois la même perſonne dans le cours de ſa vie.

« Daprès ces différents faits bien conſidérés, je ſuis diſpoſé à conclure que l'éruption miliaire ne dépend pas d'une matiere particuliere, propagée par la contagion, mais d'une matiere qui peut être quelquefois engendrée dans le corps humain par l'effet de certaines circonſtances, telles que la fiévre, la chaleur, l'inflammation & les ſueurs. »

Traitement de la Fiévre miliaire.

J'ai déjà donné ci-deſſus, dans l'article premier de la troiſieme ſection, le traitement prophylactique de cette maladie.

S'il eſt quelque fait de médecine ſur lequel je puiſſe prononcer avec certitude, c'eſt celui-ci, ſavoir, que l'on eſt le maître de prévenir les fiévres miliaires des femmes en couches; je ſuis également sûr que l'on peut s'oppoſer efficacement à leurs progrès, lorſqu'elles commencent, ſans avoir à redouter aucun de ces accidents funeſtes qui ne les accompagnent que trop ſouvent, lorſqu'on les laiſſe parcourir leurs périodes ordinaires.

Il eſt néceſſaire d'adminiſtrer un léger

émétique, auſſi-tôt qu'il ſe manifeſte quelques ſymptômes de cette maladie, ſoit qu'ils ſoient accompagnés ou non du friſſon. Ce remede peut être donné quand on veut, excepté pendant l'accès. S'il y a friſſon, ſuivi de chaleur & de ſueur, ces ſymptômes doivent être traités comme nous l'avons enſeigné ci-deſſus, en expoſant le traitement de la fiévre des couches. On pourra mettre deux fois par jour, ou plus ſouvent, dans les boiſſons, un quart de *grain* ou un *demi-grain* de *tartre-émétique*, ou un grain entier, ſi la conſtitution de la malade eſt ſinguliérement forte; mais, ſi l'on a intention qu'il agiſſe comme *émétique*, on ne donnera avec lui ni *crême de tartre*, ni aucun autre acide (*a*). Si ces doſes n'excitent pas de légers vomiſſements, ce qui peut arriver, parce que l'eſtomac eſt ordinairement relâché dans cette maladie, & qu'il eſt rempli d'une grande quantité de *mucus* épais & de pituite tenace, on adminiſtrera chaque jour, ou de deux jours l'un,

(*a*) La *crême de tartre* & les acides empêchent l'action des vomitifs, mais plus particuliérement celle des vomitifs *antimoniaux*. [*Robinſon*, ſur l'Action des Médicaments.]

quelques grains d'*ipecacuanha*, & l'on fera prendre, toutes les deux heures, pendant le mouvement même de l'effervescence, quelque boiſſon compoſée de ſubſtances *neutraliſées*.

Si la malade eſt conſtipée, elle prendra tous les jours des *lavements* émollients. Ils moderent la chaleur fébrile, & préviennent le dévoiement, qui eſt ſouvent occaſionné par des matieres ſtercorales, qui, en ſéjournant dans les inteſtins, y deviennent âcres & putrides.

Certaines précautions ſont indiſpenſables, comme d'éviter la ſituation horizontale, de faire prendre à la malade des boiſſons froides, de corriger l'air impur de la chambre, d'y laiſſer même un accès libre à l'air extérieur, & d'entretenir autour d'elle la plus grande propreté. Si l'on ſuit, comme il faut, ces inſtructions & celles que j'ai données ailleurs, je ſuis convaincu qu'on fera tout-à-fait ceſſer la fiévre.

La ſaignée & les autres évacuations, à l'exception de celles qu'on procure par les *émétiques* légers & les *lavements* émollients, ſont inutiles. Toutefois on ne pourroit pas encore blâmer l'uſage d'un purgatif doux au commencement de la

maladie, pourvu qu'il ne ſoit pas donné auſſi-tôt après la délivrance. Il faut beaucoup d'attention & de circonſpection pour conduire la malade dans le ſecond période de cette maladie, lorſque le corps eſt couvert d'une grande quantité de puſtules miliaires, accompagnées d'un pouls vîte & inégal, d'une langue ſeche & d'une ſueur continuelle; & il faut apporter encore plus de ſoin, lorſque ces puſtules ſont de l'eſpece blanche.

Quoiqu'il ſoit abſolument néceſſaire, dans ce cas, de changer ſouvent le linge de la malade, de tenir ouverts les rideaux de ſon lit, de faire enſorte que ſa chambre ſoit aérée, & quoiqu'il puiſſe être quelquefois avantageux de faire paſſer ſur la malade un courant d'air frais, on ne doit cependant pas faire toutes ces choſes ſubitement ou avec précipitation, mais avec précaution & par degrés, pour qu'il n'en réſulte que du bien. En admettant l'air froid, on fera enſorte que ce ſoit de façon à communiquer au corps le degré de chaleur le plus approchant de celui qu'il a en parfaite ſanté, & tel qu'il puiſſe prévenir la grande chaleur ou les ſueurs de la malade. Un grand froid eſt rarement néceſſaire; mais, lorſqu'il l'eſt,

on peut l'employer, en procédant avec tout le ſoin convenable, non ſeulement ſans courir aucun riſque, mais même avec le plus grand avantage.

Les évacuations ont en général de très-mauvaiſes ſuites. Quelques ſelles liquides, ſpontanées dans quelques cas, & excitées par l'art dans d'autres, ont épuiſé les malades à un tel point qu'ils n'ont pu ſe rétablir; & la ſaignée a été accompagnée d'un auſſi mauvais ſuccès.

Je me rappelle, avec une douleur amere, que je fus appellé, dans les commencements de ma pratique, & lorſque mes idées touchant la ſaignée dans les accidents des femmes en couches étoient bien différentes de ce qu'elles ſont aujourd'hui, pour une femme en couches attaquée d'une fiévre miliaire, qui en étoit au temps dont il s'agit à préſent. Elle avoit une éruption abondante de puſtules miliaires blanches; elle étoit en ſueur, & ſon pouls étoit ſi vîte, ſi plein & ſi fort, que je crus, ſans balancer, la ſaignée néceſſaire. Elle ne paroiſſoit point être dans un danger immédiat. Je lui tirai huit ou dix onces de ſang du bras; mais, dans l'inſtant même, je fus convaincu de l'erreur que je venois de commettre. Je n'avois

vois pas encore arrêté le ſang, qu'elle commença à s'affoiblir, &, en moins d'une demi-heure, elle expira.

Une grande quantité d'urines claires & pâles, ſymptôme ordinaire dans cette fiévre, affoiblit toujours beaucoup les malades. Tous les diurétiques doivent par conſéquent être pernicieux.

J'ai vu des praticiens faire ſuer leurs malades au point que leur lit de plume en étoit pourri. Ce traitement les jettoit dans un tel état d'épuiſement, qu'il falloit enſuite avoir néceſſairement recours aux cordiaux les plus puiſſants pour rappeller leurs forces. Des perſonnes dignes de foi m'ont aſſuré qu'une femme en couches avoit bu, dans ces circonſtances, un *gallon* (*a*) *de vin* dans un ſeul jour, ſans comprendre l'*eau-de-vie* & les autres *cordiaux* fournis par l'apothicaire, ſans qu'elle ait eu de tranſport au cerveau. Il eſt certain que pluſieurs femmes ont été la victime de cette pratique; & celles qui y ont réſiſté, ſont ordinairement reſtées dans un ſi grand affoibliſſement, & ont conſervé une conſtitution ſi fort altérée, qu'elles ont été ſu-

(*a*) Meſure d'*Angleterre*, qui contient environ quatre pintes de *Paris*.

jettes à de fréquentes rechûtes pendant tout le reſte de leur vie.

Etherington dit (*a*), en traitant de la fiévre miliaire : « On n'a point obſervé que l'uſage des ſudorifiques ait réuſſi ni au commencement, ni au milieu, ni à la fin de cette fiévre. Je ſais que la plûpart des praticiens provoquent & entretiennent les ſueurs, au moindre ſoupçon de froid ou d'éruption. Mais des exemples réitérés m'ont convaincu, que les ſueurs ont des ſuites fâcheuſes dans toutes les maladies éruptives ; probablement parce qu'elles diſſipent le plus ſubtil des fluides qui ſont néceſſaires pour ſoutenir & entretenir l'éruption. »

« J'ai vu plus d'une fois, dit *Huxham*(*b*), des malades périr de cette fiévre, après avoir été tenus dans des ſueurs de cinq à ſix ſemaines ; &, après avoir éprouvé trois ou quatre éruptions miliaires, fondant & nageant dans leur ſueur, & leur lit pourriſſant ſous eux. »

Glaſſ en appelle auſſi à l'expérience, & il avance qu'elle ne nous a que trop

---

(*a*) Précautions générales dans le traitement des Fiévres.

(*b*) Eſſai ſur les Fiévres, p. 123.

fréquemment montré combien ſont pernicieux les remedes chauds *alexipharmaques*, dans la fiévre miliaire. Elle nous apprend en effet, dit-il, (*a*) que, lorſqu'on donnoit aux malades ces médicaments, & qu'on les entretenoit trop chaudement, ils mouroient preſque tous dans le commencement de la maladie; au lieu qu'aujourd'hui on en ſauve un grand nombre, en leur faiſant obſerver un régime tempéré. Beaucoup de perſonnes, attaquées cette année de la fiévre pétéchiale, dans une ville voiſine, ont été traitées par les remedes chauds *alexipharmaques*, & ont été tenues dans une ſueur continuelle; mais auſſi à peine en a-t-on ſauvé un tiers.

Lorſqu'on a tenu la malade, pendant pluſieurs jours, dans une ſituation horizontale, en la faiſant beaucoup ſuer, & qu'elle abandonne ſubitement ſon lit, on en voit quelquefois réſulter des ſuites déſagréables. Elles ne ſont point dues poſitivement au froid, mais au changement de ſituation & à la débilité des fibres muſculaires du cœur, que les ſueurs abondantes ont conſidérablement affoiblie. J'ai vu pluſieurs perſonnes qui, dans ces cir-

(*a*) Comment. ſur les Fiévres.

conſtances, ne pouvoient ſupporter ce changement ſubit de ſituation, quoiqu'on prît le plus grand ſoin pour prévenir les effets du froid.

Toutes les évacuations, & tout ce qui tend à affoiblir le ton des vaiſſeaux, a l'effet de la ſueur.

Comme la poſition horizontale eſt fort mauvaiſe dans toutes les fiévres auxquelles les femmes en couches ſont ſujettes, je leur conſeille toujours, ſi elles ne peuvent pas ſe tenir ſur leur ſéant, d'avoir leur tête & leurs épaules appuyées ſur pluſieurs oreillers ou traverſins, & de garder par-là une ſituation auſſi élevée qu'elles le peuvent ſans inconvénient.

Les *véſicatoires*, loin d'être ſalutaires dans le premier ou le ſecond période de la fiévre miliaire des femmes en couches, produiſent ſouvent beaucoup de mal. Ils augmentent la fiévre & le nombre des puſtules, atténuent le ſang, font couler les urines en plus grande quantité, excitent la putréfaction, & cauſent la ſoif, la ſéchereſſe de la langue, les inſomnies, le délire, les téneſmes, les ſoubreſauts de tendons, les hoquets & les convulſions.

Le *nitre*, quoiqu'il ſoit anti ſeptique, n'eſt point bon dans cette maladie, ſur-

tout ſi on le donne ſeul. Il eſt trop froid pour les eſtomacs foibles & délicats, il augmente l'anxiété des malades, il ajoute à l'oppreſſion très-conſidérable qu'ils éprouvent déjà *circà præcordia*, il affoiblit le pouls, & enfin il eſt trop diurétique.

Les *ſels volatils*, *alcalins*, quoique jouiſſant d'une vertu anti-ſeptique à l'égard des fibres privées de la vie, augmentent la chaleur, liquéfient le ſang, & excitent la putréfaction dans les corps vivants.

On évitera les *emménagogues*. Ils échauffent, ils irritent les malades, & ne font jamais aucun bien.

On a fait un grand cas du *camphre* dans les inflammations de la matrice, dans les fiévres aiguës & malignes, accompagnées de chaleur, de ſoif, d'inſomnies, de délire & de phrénéſie, dans toutes les maladies putrides, & dans la peſte elle-même; mais on a reconnu auſſi qu'il produiſoit la conſtipation, la ſtrangurie, la chaleur, la ſoif, les ſpaſmes, & même les convulſions (*a*) dans quelques conſti-

(*a*) *De Haen*, [*in Hiſt. Morb. Vratiſl.*] dit, que les Médecins de *Breſlaw* ont obſervé que le

tutions, lorſqu'on l'adminiſtre à grande doſe.

L'ingénieux M. *Alexandre* conclud, après avoir fait pluſieurs expériences avec cette drogue, dont quelques-unes lui ont preſque coûté la vie, qu'il ne ſait point s'il doit la ranger parmi les médicaments échauffants ou rafraîchiſſants, & qu'on ne peut pas poſer une regle certaine pour fixer la quantité exacte qu'on en peut adminiſtrer avec une propriété déterminée.

M. *Pouteau* (*a*) la vante beaucoup

---

camphre faiſoit plus de mal que de bien dans la fiévre maligne. [*Ratio medendi, p. 150.*]

« L'expérience démontre-t-elle ſuffiſamment le pouvoir qu'on attribue quelquefois au *camphre*, de prévenir la ſtrangurie? Deux ſcrupules de cette ſubſtance, donnés à une femme dans un lavement, furent ſi irritants, qu'ils lui cauſerent des douleurs reſſemblantes à celles de l'accouchement. Une autre femme fut attaquée d'une ſtrangurie, auſſi-tôt après avoir pris un bol de *camphre*, ſans pouvoir l'attribuer, avec quelque probabilité, à aucune autre cauſe qu'à ce médicament. Le *camphre* reſſemble beaucoup, par ſa nature, à l'*eſprit de terébenthine*, lequel, pris intérieurement à la doſe d'un gros, cauſe une ſtrangurie auſſi ſûrement que les *cantharides*. » [Tranſact. de Médecine, vol. 1, par le docteur *Heberden.*]

(*a*) Mélanges de Chirurgie.

dans la fiévre des femmes en couches; mais le docteur *Denman* (*a*) dit avoir appris d'un médecin qui avoit converſé avec ce chirurgien ſur cette matiere, qu'il avoit dans la ſuite changé de ſentiment. Lorſqu'on juge néceſſaire de donner le *camphre*, je conſeille de le faire prendre dans quelque véhicule acide, tel que le *ſuc de limon*, comme l'enſeigne *Hoffmann*; ou dans le *julep è camphorâ* du college, préparé avec du *vinaigre*, au lieu d'*eau*, de la maniere recommandée par *Huxham* & *Méad*; ou de le mêler avec une petite quantité de *nitre* (*b*).

(*a*) Eſſai ſur la Fiévre des Femmes en couches.

(*b*) Le docteur *Lyſons* éleve, dans ſon Eſſai ſur les Vertus du *Camphre* & du *Calomel*, les vertus du *nitre* & du *camphre*, donnés enſemble dans les fiévres épidémiques. Mais pluſieurs des cas qu'il rapporte pour confirmer ſon opinion, paroiſſent être ſeulement éphémeres; & je ſuis d'autant plus porté à le croire, qu'il a ſouvent été trompé dans l'attente des ſuccès qu'il eſpéroit de ce remede, lorſqu'il ne fut point donné dans le commencement de la fiévre. Malgré cela, je penſe que ces deux médicaments, le *nitre* & le *camphre*, ſont meilleurs combinés que ſéparés, parce qu'ils ſe corrigent l'un l'autre; &, quoique je ne puiſſe pas

On ne doit donner les *opiats* que dans les cas de grande irritation. Ils tendent au relâchement ; &, lorſqu'ils ſont néceſſaires, il faut y joindre de petites doſes d'*ipécacuanha*.

On proſcrira les *bouillons*, le *beurre*, le *fromage*, les *œufs*, & toutes les ſubſtances animales, parce qu'elles excitent la putréfaction.

On donnera pour boiſſons, pourvu qu'elles n'occaſionnent pas de tranchées, des liqueurs acides ou acidulées, telles que le *lait de beurre*, la *limonade*, l'*orangeade*, l'*eau impériale* ; ou une *eau de verjus*, ou de *tamarins* ; ou une *eau* dans laquelle ou aura fait bouillir des *raiſins de Corinthe*. Les infuſions des plantes antiſeptiques, telles que la *camomille* & le *thé*, ſi les malades n'ont ordinairement pour elles aucune répugnance ; les *panades* légeres, l'*eau de gruau* & le *mouſt de bierre*, ſont encore fort convenables. Si

---

dire poſitivement que j'aie reconnu leur utilité dans les fiévres, je ſuis néanmoins très-sûr de leur avoir vu produire de bons effets, lorſque je les ai preſcrits, de la maniere enſeignée par M. *Rowley*, aux perſonnes affligées d'ulceres aux jambes.

les inteſtins ſont dans un trop grand relâchement, on ajoutera au *mouſt* des *feuilles de roſes*, des *balauſtes*, ou un peu d'*écorce de grenade*. On fera ſouvent bien de donner du *ſalep*, ou de l'*eau* d'*orge*, ou ſimplement de l'*eau froide*, ſans aucune addition.

Lorſque la malade eſt dans une grande foibleſſe, c'eſt le cas de lui permettre un peu de *vin*, ſeul ou mêlé avec de l'*eau*, pourvu qu'elle le boive abſolument froid: ſi elle a des aigreurs ou des rapports acides, avec leſquels le *vin* ne convient point, on pourra lui ſubſtituer l'*eau-de-vie* ou le *rum*.

L'*ipécacuanha* adminiſtré à petites doſes, uniquement dans la vue d'exciter un léger vomiſſement, fait beaucoup de bien. Il nettoie non-ſeulement l'eſtomac, & le débarraſſe des matieres pituiteuſes qui abondent ſi fort dans cette maladie, mais encore il prévient les diarrhées en évacuant la bile âcre, le ſuc pancréatique, ou la ſalive corrompue qui eſt tombée dans l'eſtomac, ou toute autre matiere putride qui y ſéjourne. S'il ſurvient une diarrhée qui épuiſe la malade, on doit travailler à l'arrêter ou à la modérer par les

astringents, tels que la *gomme arabique*, le *bois campêche* ou *bois* d'*Inde*, le *sang-de-dragon*, la *terre du Japon* & l'*amidon*, donnés en boisson ou en lavements; mais on évitera pour l'ordinaire la *chaux*, les *terres calcaires absorbantes* & les *testacés*, parce qu'ils excitent beaucoup la putréfaction. Cependant, lorsque les matieres acides abondent dans les premieres voies, ce que l'on connoît facilement par les rapports aigres, & par les vomissements ou les déjections de matieres vertes, on peut prescrire avec avantage un *julep* composé de *chaux* & de la *teinture de quinquina*, & faire prendre la décoction blanche pour boisson ordinaire.

On doit continuer l'usage des boissons *neutres* tant que la maladie parcourt son second temps, en donnant aussi, quand l'occasion le requiert, quelques *cordiaux*, comme la *racine de serpentaire*, , de *contrayerva* & la *confection cardiaque*, ou quelqu'une des eaux composées, suivant la force de la malade. La *poudre de contrayerva* composée du college, ne convient pas dans cette fiévre, à cause des *testacés* qui y entrent en si grande quantité, qu'ils contrebalancent la vertu anti-septique

de la *racine de contrayerva* (*a*). L'*élixir de vitriol dulcifié*, & la plûpart des décoctions de *quinquina*, en commençant par les moins puiſſantes, telles que les infuſions de cette écorce à froid, les infuſions ordinaires, & la *teinture* d'*Huxham*, ſont d'excellents remedes pour fortifier les fibres, prévenir les ſueurs, & réſiſter à la putréfaction. Si l'eſtomac de la malade ne peut ſupporter le *quinquina*, on le lui adminiſtrera en lavements. Le docteur *Tathwell* fait mention (*b*) d'une femme qui, attaquée d'une fiévre dans ſes couches, éprouva les excellents effets du *quinquina* donné en lavements.

Les aphtes qui accompagnent cette fiévre ſe guériſſent ordinairement par le *quinquina*, les *acides*, les *gargariſmes acidulés*, & le *borax* donné ſous la forme de *liniment*.

Le troiſieme ou le dernier temps de cette maladie eſt très-dangereux.

J'ai ſouvent vu le *muſc* faire beaucoup

(*a*) On fait cette *poudre* avec la *poudre* d'*yeux d'écréviſſe*, & celle de *contrayerva*; mais cette derniere n'entre gueres que pour un cinquieme dans la compoſition.

(*b*) Eſſ. phyſ. & littér. vol. 2.

de bien dans les insomnies, le délire, les soubresauts des tendons, les hoquets & les convulsions. Les hoquets ont été encore fréquemment guéris par quelques gouttes d'*huile de canelle.*

Si le pouls de la malade devient extrêmement foible, & si elle tombe dans un état léthargique, il faut appliquer les *vésicatoires* & les *sinapismes* pour la stimuler & la ranimer; & les plus forts *cordiaux*, particuliérement le *vin* donné à larges doses, & même l'*esprit volatil de corne de cerf*, sont nécessaires pour rappeller ses forces.

Pendant tout le traitement de la fiévre miliaire des femmes en couches, on a besoin de la plus grande sagacité & de la plus grande circonspection. Elles ne peuvent supporter que des évacuations modérées & en petit nombre. La saignée, les purgatifs, & même les *vésicatoires*, à moins qu'on ne s'en serve comme d'un *stimulus* dans le dernier période de cette maladie, sont nuisibles. On ne doit administrer ni les sudorifiques, ni les diurétiques. Il ne faut donner, excepté dans le dernier temps, aucune substance animale, ni rien qui soit septique, qui affoiblisse, qui échauffe, qui irrite, ou

qui diſſolve le ſang. Dans tous les temps, les doux vomitifs & les lavements émollients ſont bons pour nettoyer les premieres voies. L'air pur, libre & froid, eſt avantageux, ſi on l'admet avec précautions & par degrés. Les liqueurs froides ſont ſalutaires, ſi on les donne avec prudence. Enfin on ne peut pas trop inſiſter ſur les anti-ſeptiques acides & aſtringents.

Toutes les évacuations irrégulieres doivent être réprimées, & il faut ſoutenir à propos les forces de la malade. Il eſt eſſentiel de ſe rappeller qu'il n'y a point de criſe particuliere à cette maladie, qu'il arrive en effet rarement qu'elle ait une criſe quelconque, & que, lorſqu'il en ſurvient une, elle eſt l'ouvrage de la nature & non pas de l'art. Je dois ajouter que les éruptions ou les évacuations critiques, bien loin d'être empêchées par l'air libre & froid, & par les liqueurs froides, ſont, au contraire, provoquées par de tels moyens.

« Pluſieurs perſonnes attaquées de fiévres éruptives, dit un auteur (*a*), & à qui il eſt arrivé de ſe tenir un peu de temps

(*a*) Le docteur *Heberden*, Tranſact. de Med. vol. I.

hors de leur lit, pendant plusieurs jours consécutifs, ont constamment observé que l'éruption étoit plus considérable lorsqu'elles étoient levées & fraîchement, mais qu'au contraire, elle commençoit à languir aussi-tôt qu'elles éprouvoient la chaleur du lit. Est-on donc fondé sur l'expérience ou sur des raisonnements hypothétiques, lorsqu'on croit que les éruptions se font avec plus de vigueur, tant que les malades sont retenus dans leur lit, & y ont très-chaud? »

Soyons donc certains que la nature se débarrasse d'autant plus promptement & d'autant plus aisément de l'ennemi qui l'opprime, que la chaleur du corps malade approche davantage de celle qui est le signe d'une parfaite santé (*).

(*) Nous invitons le lecteur à consulter un ouvrage qui a été publié, l'année derniere, par M. *Gastellier*, docteur en Médecine, & qui a pour titre: *Avis à mes Concitoyens*, ou *Essai sur la Fiévre miliaire.* [Il se trouve à *Paris*, chez *Didot* le jeune, quai des Augustins.]

ARTICLE IV.

De la Fiévre de Lait.

LEs cauſes de la fiévre de lait ſont l'amas de cette liqueur filtrée dans les mammelles, & rentrée dans les voies de la circulation. Cela arrive ſoit qu'on néglige totalement, ou qu'on differe de faire ſucer les mammelles par l'enfant ou par quelqu'autre perſonne; &, dans quelques cas, cela dépend du mauvais état du mammelon, qui ne fait pas aſſez de ſaillie, & qui par conſéquent eſt extrêmement difficile à ſaiſir.

L'on ne doit pas être étonné que le lait, qui a été filtré pendant pluſieurs mois, & qui eſt deſtiné à couler en grande quantité pendant pluſieurs autres mois après l'accouchement, occaſionne une fiévre, lorſqu'il eſt obligé de rentrer dans la maſſe du ſang; & on le ſera encore moins, lorſque nous conſidérerons que le lait filtré dans les mammelles dans les premiers jours qui ſuivent la délivrance, eſt, lorſqu'il n'a ſubi aucune altération, clair, ſtimulant & purgatif, [ce que la nature a ainſi ſagement arrangé pour

chaſſer de l'eſtomac & des inteſtins de l'enfant cette matiere viſqueuſe & noire qu'on appelle *méconium*,] & que ce lait doit acquérir un haut degré d'acrimonie, en ſéjournant pendant pluſieurs jours dans les mammelles.

Si la femme accouchée ſe propoſe d'allaiter, & qu'on n'ait pas eu ſoin de mettre ſes mammelons en état d'être ſaiſis facilement par la bouche de l'enfant, elle ſouffrira beaucoup, tant par la douleur que par l'abſorbtion de la liqueur (*a*) : & il ſe formera peut-être à ſon ſein des abcès qui ſeront précédés de douleurs dans la tête, dans les mam-

(*a*) J'ai ſouvent obſervé chez les femmes qui n'allaitent point, & chez les nourrices qui ont ſevré leur nourriſſon, que les glandes axillaires deviennent douloureuſes, enflées, & qu'elles ſuppurent quelquefois : cela n'eſt-il pas dû à l'acrimonie que le lait a acquiſe par ſon long ſéjour dans les mammelles, & qui affecte les glandes par leſquelles cette liqueur abſorbée doit paſſer ? J'ai encore obſervé qu'elles ſont en même temps ſujettes à de petites fiévres, de l'eſpece des fiévres intermittentes, mais fort irrégulieres dans leurs accès, qui s'annoncent par un friſſon, & s'en vont avec une ſueur. Ces fiévres ne ſont-elles pas occaſionnées par l'abſorbtion du lait âcre ? [Comment. de *Hunter*.]

melles & ſous les aiſſelles, de friſſons irréguliers, de ſoif, de dégoûts & de fiévre.

Le mammelon petit, applati & rentrant dans la mammelle, eſt ordinairement occaſionné par les vêtements étroits, qui ſont portés, depuis quelques ſiécles, par les femmes de tout âge & de toute condition, à l'exception ſeulement de celles qui travaillent & qui ſont dans la plus grande néceſſité. Ces vêtements, en exerçant une preſſion continuelle ſur les mammelles, les applatiſſent, au lieu de leur conſerver la forme conique qu'elles doivent avoir; leur mammelon, au lieu de faire ſaillie, eſt enſeveli, pour ainſi dire, dans leur maſſe: continuellement entretenu dans cette poſition, il contracte adhérence, & il n'eſt plus poſſible de le remettre dans ſon état naturel: d'ailleurs, les mammelles elles-mêmes ſont privées de leur beauté & de leur uſage, & elles s'étendent au-delà de leurs bornes (*).

(*) Ces vêtement étroits, contre leſquels s'éleve l'auteur, avec raiſon, ſont les corps baleinés, dont l'uſage eſt admis en *France*, de même qu'en *Angleterre*. On ne ſauroit trop faire d'efforts pour abolir cet uſage pernicieux, &

Les parents ne peuvent apporter trop de précautions ſur cet article des vêtements. C'eſt un point de la plus grande importance pour leurs filles, ſur-tout toutes les fois qu'elles ſont enceintes. Les ſimples vêtements trop étroits ſont ſeuls ſuffiſants pour cauſer beaucoup de mal : ils augmentent, à plus forte raiſon, la gêne, & ils ſont beaucoup plus dangereux, lorſqu'on les rend durs & inflexibles en les garniſſant de ficelle & baleines.

Je placerai ici une courte deſcription des mammelles, en faveur de ceux de mes lecteurs qui n'ont point encore eu les occaſions convenables pour s'inſtruire de leur ſtructure. Chaque mammelle eſt une large glande conglomérée, circonſcrite, & qui a une quantité conſidérable de graiſſe. La ſubſtance glanduleuſe eſt compoſée d'un amas de petits vaiſſeaux artériels & veineux, & de petits nerfs entrelacés enſemble. Il part des dernieres arteres, avant qu'elles ſe terminent à leurs veines correſpondantes, de petites rami-

---

pour faire ſentir aux femmes combien il eſt contraire à l'ordre de la nature, à leur ſanté, & même à cette beauté qu'elles recherchent avec tant d'empreſſement.

fications deſtinées à la filtration du lait, leſquelles, en ſe réuniſſant à meſure qu'elles avancent vers le mammelon, forment de petits canaux appellés *tuyaux lactiferes :* ils ſont environ au nombre de ſept ou huit, communiquant avec la baſe du mammelon, & s'ouvrant ordinairement à ſon ſommet par le même nombre de conduits, quoiqu'il arrive quelquefois que deux de ces canaux s'ouvrent par un orifice commun. Les conduits adherent à une ſubſtance dure, ligamenteuſe & élaſtique, qui vient de la glande, & qui ſe termine avec ces conduits dans le mammelon. La ſubſtance ligamenteuſe, & ces conduits qu'elle renferme, ſont ſuſceptibles d'extenſion & de contraction à un haut degré; &, dans leur état naturel, ils ſont un peu pliés ou ridés : ce qui équivaut au méchaniſme des valvules, car, par-là, l'éruption involontaire du lait eſt empêchée, à moins que la force diſtenſive ne devienne très-conſidérable par l'amas d'une trop grande quantité de cette humeur. Toute la ſubſtance du mammelon eſt ſpongieuſe, élaſtique, & ſujette à différents changements. car elle devient tantôt flaſque, tantôt dure; ou elle eſt quelquefois ſaillante, & d'autres

fois elle s'applatit, & s'enfonce dans la maſſe de la mammelle. Sa ſurface externe eſt inégale & couverte de petits tubercules. Le mammelon eſt environné d'un diſque ou d'un cercle de différente couleur, qu'on appelle *aréole ;* &, dans l'intérieur de la peau de l'aréole, ſont répandues de petites glandes connues des anatomiſtes ſous le nom de *glandes ſébacées.* Elles verſent un mucus huileux qui ſert à défendre l'aréole & le mammelon de l'impreſſion douloureuſe qu'exciteroit la ſuction, & à fermer les bouches des tuyaux lactiferes. La peau qui recouvre ces parties eſt extrêmement mince ; par conſéquent les papilles nerveuſes ſont à découvert, & fort ſuſceptibles d'irritation.

Nous pouvons à préſent, après avoir fait connoître la ſtructure des mammelles, donner les raiſons de pluſieurs phenomenes qui appartiennent à la ſuction.

Pourquoi le lait ne coule-t-il pas ſpontanément des mammelles dans tous les ſujets ? Il en eſt empêché par les circonvolutions des conduits, & par le ſuc des glandes ſébacées, qui en bouche les orifices.

Pourquoi le lait coule-t-il avec impé-

tuosité après la premiere ſuction? Les tuyaux allongés ceſſent auſſi-tôt d'être pliés ou ridés, le *mucus* des glandes ſébacées a abandonné leurs orifices, le ruiſſeau laiteux entretient les tuyaux droits & libres de tout obſtacle. Par la ſuction, le corps de la mammelle croît en longueur, & diminue en largeur; ou, pour m'exprimer autrement, toute la mammelle acquiert une forme plus conique, par conſéquent le lait eſt forcé d'entrer dans les canaux en même temps qu'ils ſont droits & ouverts.

C'eſt ſur les principes de la machine du vuide qu'eſt fondée l'opération de la ſuction. L'action de la bouche de l'enfant attirant l'air des tuyaux lactiferes, la preſſion qu'éprouvent les côtés de la mammelle force le lait à ſe porter vers la partie d'où l'air eſt attiré, c'eſt-à-dire vers le mammelon, & à couler dans la bouche de l'enfant, qui eſt auſſi vuide d'air.

Il eſt donc évident pourquoi les femmes de haut rang, & celles qui tiennent l'état mitoyen, ont de la peine à allaiter, & ont communément plus ou moins de fiévre de lait, dans leurs premieres couches. Mais, ſi elles allaitent leurs enfants, & ſi

elles ſont bien gouvernées, elles n'y ſont plus ſujettes par la ſuite.

Il eſt donc encore évident pourquoi les femmes qui ſont dans l'habitude de vaquer à des travaux durs & pénibles, & qui ſont obligées de porter des vêtements lâches qui ne gênent point du tout leurs mammelles, font ordinairement de bonnes nourrices, & ſans que la lactation leur faſſe éprouver la moindre douleur.

SECTION IV (a).

Observations.

PREMIÈRE OBSERVATION.

LE 14 Janvier 1761, *Betty Rigg*, âgée de vingt & un ans, mourut dans l'hôpital de *Manchester*, d'une péripneumonie, après trois ou quatre jours de maladie, & étant grosse d'environ six mois. J'eus la facilité d'examiner son cadavre. Le *thorax* contenoit une grande quantité d'eau, le lobe droit des poumons étoit gâté, mais la matrice & les autres viscères paroissoient sains & dans un état naturel. La matrice étoit contiguë au péritoine, les intestins occupant

(a) Comme il est fait mention, dans plusieurs de ces Observations, de différents médicaments composés qui ne se trouvent pas dans la *Pharmacopée* de *Paris*, nous avons jugé à propos d'en exposer la recette, afin que le lecteur connoisse les ingrédients qui les composent, & qu'il soit par conséquent plus en état de juger de leurs effets, aussi-bien que des cas où il convient de les administrer.

principalement la région épigaſtrique, & étant ſoutenus par l'*uterus* diſtendu. En ouvrant la matrice, & en évacuant les eaux de l'*amnios*, j'ai pu conſidérer parfaitement la ſituation du *fœtus*, qui étoit celle que je vais décrire. Il étoit couché ſur ſon côté droit; ſa tête répondoit à l'orifice de la matrice, ſon oreille droite à l'os *ſacrum*, & ſon oreille gauche à l'os *pubis*; ſes feſſes & ſes pieds regardoient le fond de la matrice; ſes genoux étoient rapprochés du ventre, & ſon menton étoit appuyé ſur la poitrine. Le *placenta* adhéroit à la partie antérieure de la matrice. Ce viſcere n'avoit pas une épaiſſeur bien différente de celle qu'il a hors l'état de groſſeſſe. Les parents de la défunte, qui ſurvinrent, m'empêcherent de pouſſer plus loin mon examen.

REMARQUES. On croyoit encore généralement, il y a peu d'années, que le *fœtus* étoit aſſis dans la matrice, ayant la tête tournée vers le fond de ce viſcere & la face vers le ventre de la mere; qu'il conſervoit cette attitude juſqu'au huitieme ou au neuvieme mois, ou même juſqu'à ce que le travail commençât; qu'au huitieme mois, ou plus tard, la tête devenant plus lourde que le reſte du corps, &

& ſpécialement plus peſante que le fluide dans lequel nage le *fœtus*, ſe tournoit elle-même en en-bas, vers l'orifice de la matrice, la face regardant le dos de la mere, & qu'elle reſtoit dans cette poſition juſqu'à ce que le travail commençât, & la pouſſât au dehors dans la même direction.

Les diſſections fréquentes ont montré des enfants dans des poſitions différentes; ce qui a occaſionné différentes opinions. Mais le plus grand nombre de cas, particuliérement ceux dont on a pris connoiſſance depuis quelques années, paroiſſent favoriſer cette opinion, ſavoir, que l'enfant, dans tous les cas naturels, depuis l'inſtant de la conception juſqu'à l'accouchement, a la tête placée en en-bas, les feſſes & les pieds tournés vers le fond de la matrice, un de ſes côtés vers le dos de la mere, & l'autre vers le ventre; que, le travail étant commencé, l'enfant eſt pouſſé en en-bas dans la même direction, une de ſes oreilles répondant à l'os *ſacrum*, & l'autre à l'os *pubis*, juſqu'à ce qu'il ſoit paſſablement avancé, temps où ſa face tourne dans la cavité de l'os *ſacrum*, l'occiput venant répondre à l'os *pubis*. Je crois que cet ordre a tou-

jours lieu, excepté dans les cas où la marche ordinaire de la nature eſt troublée par tel ou tel accident.

Quoique ce ſoit là la doctrine de la plûpart de ceux qui ſe livrent aujourd'hui à la profeſſion des accouchements, cependant, comme on n'a encore rendu publiques qu'un petit nombre d'obſervations propres à la confirmer, & que les diſſections ont donné lieu de faire, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile d'y ajouter celle que je viens d'expoſer.

SECONDE OBSERVATION.

Madame .... accoucha de ſon troiſieme enfant, le 21 *Avril* 1770. Elle avoit un tempérament délicat : de plus, elle étoit fort ſujette à des affections nerveuſes : elle avoit été accoutumée à la chaleur, & elle avoit été traitée toute ſa vie dans la plus grande délicateſſe. Son accouchement fut naturel & heureux, & le *placenta* ſortit ſans difficulté. Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans qu'elle ſe plaignît de rien ; mais j'obſervois, lorſque je lui faiſois mes viſites, qu'elle étoit toujours en ſueur. Il y avoit un grand feu dans ſa chambre, ce qui l'échauffoit beaucoup ; & il y régnoit une odeur déſagréable.

Ses lochies couloient dans la quantité convenable, mais elles exhaloient une fort mauvaiſe odeur.

Je conſeillai à pluſieurs repriſes de la tenir fraîchement, de laiſſer ſouvent accès, dans ſa chambre, à un peu d'air extérieur, & de la lever quelques inſtants chaque jour; mais on ne ſuivit aucun de ces avis.

Le cinquieme jour, elle eut pluſieurs ſelles liquides accompagnées de légeres douleurs dans l'*abdomen*; ſa langue étoit blanche, ſon pouls étoit vîte; elle fut incommodée par des aigreurs & des rapports aigres, & ſa ſueur continuoit. Comme ſes accidents étoient légers, je preſcrivis ſeulement quatre grandes cuillerées du *julep* de *craie* (*a*), à prendre toutes les quatre heures, & j'ordonnai la *décoction blanche* pour boiſſon ordinaire. Le ſoir, la diarrhée & les douleurs du ventre augmenterent; cependant elle pa-

(*a*) Ce *julep* ſe compoſe ainſi :

℞. *de chaux très-blanche préparée, une once.*
de ſucre raffiné, ſix gros.
de gomme arabique, deux gros.
d'eau commune, une pinte.

Mêlez le tout.

roiſſoit être plus à ſon aiſe après chaque ſelle, & on lui fit avaler trois cuillerées de la *décoction* de *fracaſtor* (*a*), toutes les trois heures.

Le ſixieme jour, ſon dévoiement étoit diminué, & elle paroiſſoit être mieux.

Le ſeptieme jour, les ſueurs continuerent, la diarrhée augmenta, & les douleurs revinrent. Ses ſelles étoient ſi fréquentes, que je crus néceſſaire de les réprimer par un lavement fait avec le *julep de craie*, dans lequel on avoit diſſous deux grains d'*opium*. Le ſoir, les douleurs & le dévoiement étoient augmentés, & la malade avoit de plus une toux. On lui donna une *potion huileuſe*, avec vingt gouttes de *laudanum liquide* & la *gelée* d'*amidon* :

(*a*) Cette décoction ſe compoſe ainſi :

℞. *du diaſcordium, ſix gros.*
de l'eau de lait alexitere, dix onces.

Faites-les bouillir juſqu'à la réduction à huit onces, coulez-les, & ajoutez-y :

d'eau de menthe, une once & demie.
d'eau de canelle la plus forte, deux onces.
de ſirop diacode, une once & demie.

En ne faiſant pas entrer dans cette compoſition le *ſirop diacode*, on fait ce qu'on appelle la *petite décoction* de *fracaſtor*, qui eſt moins aſtringente que l'autre.

elle prit trois grandes cuillerées de ce mélange après chaque ſelle.

Le huitieme jour, ſon pouls battoit cent vingt fois dans une minute. Sa langue étoit couverte d'une croûte blanche. Son lait diminua, ſes lochies s'arrêterent, & elle alla à la ſelle juſqu'à dix-huit ou vingt fois. Ses ſueurs & ſes ſelles étoient putrides à un tel excès, qu'elles incommodoient non-ſeulement les perſonnes renfermées dans ſa chambre, mais encore celles qui étoient dans toute la maiſon. Il n'y eut point de raiſons qui purent déterminer ceux qui l'environnoient à laiſſer l'accès libre à l'air extérieur. On lui adminiſtra un lavement compoſé de *gelée* d'*amidon* & d'une demi-once de *diaſcordium*. On lui donna toutes les quatre heures une potion compoſée de *gelée* d'*amidon*, d'un ſcrupule de *confection cardiaque*, & d'un gros de *ſirop diacode*. Le ſoir, elle en prit une autre où on avoit ajouté dix grains de *rhubarbe*.

Le neuvieme jour, elle fut tout-à-fait dans le même état.

Le dixieme jour, la croûte qui couvroit ſa langue étoit épaiſſie, ſon pouls battoit cent vingt fois dans une minute, ſon lait étoit beaucoup diminué, ſes ſueurs & ſon dévoiement continuoient.

On appella alors pour consulter avec moi, mon digne & savant ami le docteur *Brown*. Nous ordonnâmes conjointement deux grains d'*ipécacuanha* dans un peu d'*eau de menthe*, ce qui lui procura un léger vomissement. On lui donna encore toutes les six heures, par notre conseil, une potion composée de dix grains de la *poudre de bol composée* (*a*), d'un scrupule de la *confection cardiaque* (*b*), & de cinq grains de *nitre*. Le soir, les douleurs du ventre étoient si considérables,

---

(*a*) Cette poudre se prépare ainsi :

℞. *du bol d'Arménie ou de France, une demi-livre.*
de canelle, quatre onces.
de racine de tormentille, trois onces.
de gomme arabique, trois onces.
de poivre long, une demi-once.

Réduisez le tout en poudre.

(*b*) Voici la composition de cette confection :

℞. *de conserve de romarin, trois onces.*
de muscade confite, une once & demie.
de gingembre confit, six gros.
de poudre composée de contrayerva, [qui se fait avec une *livre & demie de poudre composée de pattes d'écrévisses, & cinq onces de la racine de contrayerva;*] *une demi-once.*
d'huile essentielle de canelle, cinq gouttes.
de sirop d'oranges, suffisante quantité pour donner la consistence d'électuaire.

qu'elle fut obligée de prendre un grain de *laudanum*.

Le onzieme jour, elle fut abſolument dans le même état. On continua les mêmes remedes.

Le douzieme jour, fort peu de changement. Les mêmes remedes furent continués.

Le quatorzieme jour, diarrhée, ſueurs, pouls vîte & langue blanche, comme les quatre jours précédents. Les douleurs du ventre auſſi cruelles que jamais. Le *nitre* fut retranché, & l'on ajouta à chaque potion quatre gouttes d'*élixir parégorique* (*a*). Il y eut fort peu de changement, ſoit dans les ſymptômes, ſoit dans les médicaments, juſqu'au 19, où la malade parut être plus mal que jamais, & où elle ſe plaignit beaucoup d'un poids & d'une oppreſſion vers la poitrine & l'eſtomac.

Allarmés & ſurpris tous deux de l'opiniâtreté de cette maladie, nous en con-

(*a*) Voici la compoſition de cet élixir.

℞. *de fleurs de benjoin, deux gros.*
d'opium coulé, deux gros.
de camphre, deux ſcrupules.
d'huile eſſentielle d'anis, un demi-gros.

Faites digérer le tout dans une pinte d'*eſprit-de-vin rectifié.*

versâmes avec le mari de la nouvelle accouchée. Ce fut alors qu'il nous apprit que sa mere, & une autre dame, avec la nourrice de l'enfant, n'avoient absolument point quitté la chambre de la malade depuis son accouchement; que nos conseils, relativement à l'air & à la nécessité d'aérer la chambre, n'avoient point été suivis; & que, si nous avions ouvert une porte ou une fenêtre, on l'avoit fermée aussi-tôt que nous étions partis; qu'on avoit entretenu dans la chambre un grand feu, jour & nuit; que les rideaux avoient été constamment tirés autour du lit, & qu'on n'avoit permis à la malade de respirer que l'air corrompu par ses sueurs, ses excréments, & les exhalaisons formées par l'haleine de tant de personnes; que plusieurs de ceux qui étoient enfermés avec elle avoient gagné la même diarrhée putride; & que, s'il ne l'avoit pas contractée aussi, c'étoit très-probablement parce qu'il avoit évité, autant qu'il lui avoit été possible, d'entrer dans la chambre, à cause de la chaleur excessive & de la mauvaise odeur qu'elle occasionnoit. Il nous ajouta qu'il voyoit maintenant le danger qui menaçoit sa femme, qu'il reconnoissoit combien étoit absurde la maniere de se conduire des personnes qui l'environnoient,

& qu'en conſéquence il étoit déterminé à faire ſuivre ſtrictement nos conſeils. On ôta donc le feu de la chambre; elle fut auſſi rafraîchie par dégrés, & on lui donna ſuffiſamment d'air en ouvrant fréquemment la porte & les fenêtres. On donna à la malade huit grains de *rhubarbe* dans une diſſolution de *blanc de baleine*.

Le lendemain matin, elle étoit beaucoup mieux; ſon pouls, qui n'avoit jamais battu, pendant pluſieurs jours, moins de cent vingt fois dans une minute, ne battoit plus que cent fois dans le même eſpace de temps. Son urine dépoſoit un ſédiment. On réitéra l'*ipécacuanha*.

Le vingt-unieme, ſes lochies revinrent, & ſa diarrhée fut très-modérée. On lui fit prendre, toutes les huit heures, deux cuillerées de la *teinture de quinquina* d'*Huxham* (*a*). Sa chambre fut arroſée

(*a*) Voici comment ſe fait cette teinture:

℞. *de quinquina en poudre, deux onces.*
d'écorce de bonnes oranges, bien mondée de la partie blanche, une once & demie.
de la racine de ſerpentaire de Virginie, trois gros.
de ſaffran, quatre ſcrupules.
de vin de France, vingt onces.

Laiſſez digérer tout cela dans un vaiſſeau fermé, au moins pendant trois ou quatre jours.

avec du *vinaigre*. On réitéra l'*ipécacuanha*.

Le vingt-deuxieme, l'*ipécacuanha* l'ayant fait vomir légérement, & ayant ſoulagé ſa poitrine & ſon eſtomac, on le répéta par conſéquent encore. Elle ſe trouva beaucoup mieux. On la plaça dans une autre chambre, & l'on ſuivit ponctuellement nos conſeils.

Le vingt-troiſieme, elle avoit tout-à-fait perdu ſon lait; ſa diarrhée étoit très-modérée. On réitéra l'*ipécacuanha*.

Le vingt-quatrieme & le vingt-cinquieme, on réitéra l'*ipécuanha*.

Le vingt-ſixieme, elle étoit très-fraîche.

Le vingt-ſeptieme, elle prit une boiſſon contenant dix grains de *rhubarbe* en poudre, & la même quantité de *poudre de bol compoſée* (*a*). La vîteſſe de ſon pouls étoit tellement diminuée, qu'il ne battoit plus que quatre-vingts fois dans une minute; & elle ne ſe plaignoit plus que d'une grande foibleſſe, pour laquelle on lui ordonna une *décoction* de *quinquina*, avec la *teinture* d'*Huxham* (*b*) & la *poudre de bol compoſée* (*c*). En peu de temps,

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 318; Note (*a*).
(*b*) Voyez ci-deſſus, page 321; Note (*a*).
(*c*) *Ibid.* page 318; Note (*a*).

elle recouvra parfaitement ſes forces, & elle a eu depuis un autre enfant. Pendant ſes dernieres couches, elle a ſuivi exactement les conſeils que je lui ai donnés; & elle n'a eu ni fiévre, ni aucun autre ſymptôme fâcheux.

TROISIEME OBSERVATION.

Madame.... forte, graſſe & en parfaite ſanté, accoucha, le 4 de Mai 1770, d'un enfant gros & bien portant. Son travail fut naturel, & le *placenta* ſortit fort aiſément. C'étoit ſon quatrieme accouchement.

Sa chambre étoit petite, fermée, & un grand feu qu'on y tenoit conſtamment allumé la rendoit fort chaude. Je la trouvai en ſueur toutes les fois que je lui rendis viſite. J'inſiſtai fréquemment ſur la néceſſité de rendre la chambre plus fraîche, & d'y admettre plus d'air, pour le bien de la malade; mais ce fut inutilement.

Les lochies couloient dans la quantité convenable, mais leur mauvaiſe odeur ſe faiſoit ſentir dans tous les coins de la chambre.

Elle ne ſe plaignit d'aucun mal particulier, juſqu'au matin du cinquieme jour, [en comptant depuis le jour de ſa déli-

vrance,] où elle fut attaquée de douleurs violentes, accompagnées de l'enflure, de la tenſion & de la ſenſibilité de l'*abdomen*, & de téneſmes qui, quoique fréquents & fort douloureux, n'étoient ſuivis que d'une très-légere évacuation. Son pouls étoit vîte, & ſa langue blanche. Elle eut auſſi des chaleurs brûlantes, auxquelles ſuccédoient les ſueurs. Elle ſe plaignit de douleurs dans la tête, le dos & les lombes. Je lui conſeillai de prendre un lavement émollient toutes les demi-heures. Les lavements la ſoulagerent & lui procurerent des ſelles abondantes. Elle eut des nauſées & des vomiſſements. Je lui fis donner un vomitif, ſavoir, un ſcrupule d'*ipécacuanha* dans une *infuſion de camomille*; je lui conſeillai de ſe tenir ſouvent ſur ſon ſéant dans ſon lit, & même d'en ſortir une fois chaque jour.

Le ſixieme, elle alla pluſieurs fois à la ſelle; &, après chacune, elle paroiſſoit être un peu plus à ſon aiſe. A d'autres égards, elle n'alloit pas mieux. Ses lochies s'arrêterent, & la quantité de ſon lait diminua. Je fis alors ôter le feu, je fis ouvrir la porte, j'eus ſoin que l'on tînt continuellement ouverte une fenêtre d'une chambre voiſine: j'eus lieu d'ailleurs de

visiter souvent la malade, & je vis que l'on faisoit réellement ce que j'avois ordonné. On la leva pour mettre des draps blancs à son lit, & on lui donna, trois fois par jour, cinq grains de *chaux* d'*antimoine* (*a*), & un demi-grain de *tartre émétique*.

Le septieme, on continua de laisser ouvertes la porte & la fenêtre, & on procura la libre circulation de l'air, en ouvrant la fenêtre de la chambre où la malade couchoit. La *chaux* d'*antimoine* & le *tartre émétique* furent continués. Elle eut des selles très-abondantes; elle fut beaucoup plus fraîche, ses sueurs diminuerent, & elle se plaignit moins de ses douleurs.

Le huitieme, tous ses accidents étoient cessés, son lait & ses lochies revinrent, & on la transporta dans une autre chambre.

QUATRIEME OBSERVATION.

Le 12 Janvier 1771, à deux heures du matin, madame .... accoucha, sans aucun secours, d'un enfant bien portant.

(*a*) Même préparation que l'*antimoine diaphorétique*.

Le cordon ombilical se cassa tout près du *placenta*, & il n'y eut pas d'hémorrhagie. Je la vis une demi-heure environ après la naissance de l'enfant; le *placenta* fut chassé de la matrice par les seules douleurs naturelles, & je n'eus qu'à le recevoir. Une heure environ après la naissance de l'enfant, je coupai le cordon ombilical à quatre pouces, ou à peu près, de son corps, & il ne sortit point de sang. Comme cette femme accoucha plus prématurément que les fois précédentes, elle n'eut pas le temps de s'y préparer. La nuit où elle accoucha étoit excessivement froide, car il faisoit une forte gelée; elle n'avoit presque point de feu; elle étoit précisément hors de son lit, n'ayant que la moitié de ses vêtements, lorsque les eaux percerent & que l'enfant sortit, & sa garde ne lui en donna d'autres qu'un peu de temps après que je fus arrivé, ensorte qu'elle resta assise pendant environ une heure, mouillée, & exposée d'ailleurs au plus grand froid. Après l'avoir fait mettre dans son lit, elle n'eut point chaud pendant plusieurs heures, quoiqu'on ait allumé un grand feu, qu'on ait accumulé sur elle une grande quantité de couvertures, qu'on lui

ait fait boire des liqueurs chaudes, & qu'on ait eu ſoin d'envelopper avec une flanelle ſes extrémités inférieures.

Je la vis le lendemain au ſoir. Elle avoit beaucoup plus chaud, elle ſuoit, ſon pouls étoit vîte, & elle ſe plaignoit de douleurs dans le ventre. Je priai qu'on diminuât le feu, & qu'on ôtât quelques couvertures, mais on n'en voulut rien faire.

Je la vis le lendemain, & je réitérai le même avis, mais encore inutilement.

Je la viſitai le troiſieme jour. Elle avoit encore trop chaud; elle ſuoit, & ſon pouls étoit trop vîte. Elle ſe leva le ſoir, & fit une ſelle de matieres durcies. On mit des *raiſins* de *Corinthe* dans ſon *gruau*, & elle mangea une *compote de prunes*. Elle ſe plaignit de friſſonnements par tout ſon corps.

Le quatrieme, elle eut de légers friſſons ſuivis de chaleurs, & elle rendit par bas des matieres durcies.

Le cinquieme, ſes friſſons furent plus conſidérables; elle ſe plaignit d'une douleur dans le dos, & elle eut deux ſelles liquides, accompagnées de tranchées: les matieres des ſelles étoient très-chaudes & très-âcres. Je lui ordonnai de prendre,

deux fois le jour, un demi-grain de *tartre émétique*, ce qui ne la fit pas vomir.

Le ſixieme, ſon dévoiement augmenta beaucoup. Elle alloit à la ſelle toutes les ſix minutes. Je lui ordonnai vingt-cinq grains d'*ipécacuanha* qui la firent vomir, & lui firent évacuer une grande quantité de pituite & de bile. On ſuivit alors mes conſeils aſſez exactement; on ôta de ſon lit pluſieurs couvertures, on diminua le feu de ſa chambre, on tint ſon appartement plus frais, on en ouvrit ſouvent les portes pour renouveller l'air, & elle ſe leva tous les jours. Ses lochies étoient très-pâles, & ſon lait ne couloit pas dans ſes mammelles, dans la quantité convenable, quoiqu'on les préſentât ſouvent à l'enfant dans le cours de la journée. J'ordonnai la *décoction blanche* pour boiſſon ordinaire; on lui accorda quelques *feves* bouillies qu'elle deſiroit manger, [ce remede lui avoit fait précédemment du bien dans un dévoiement,] & elle but auſſi en partie l'eau dans laquelle les feves avoient été bouillies. Elle paſſa une fort bonne nuit, ſans aller une ſeule fois à la ſelle; mais,

Le ſeptieme, au matin, elle alla à la ſelle une douzaine de fois: elle étoit

d'ailleurs très-fraîche, & ſon pouls étoit abſolument calme. Comme elle ſe plaignoit d'une grande foibleſſe, je lui ordonnai le *julep de craie* (*a*), avec un gros de *confection cardiaque* (*b*), à prendre auſſi ſouvent qu'elle le jugeroit néceſſaire, & de temps en temps un peu d'*eau-de-vie* & d'*eau*.

Le huitieme, elle eut deux ou trois ſelles, mais elle ne ſe plaignit de rien, à l'exception de la foibleſſe. Son lait commença à être plus abondant, & elle paſſa une fort bonne nuit.

Le neuvieme, je l'allai voir vers midi, & je la trouvai parfaitement bien. Elle n'avoit été à la ſelle ni dans la nuit, ni dans la matinée, & ſon lait couloit alors dans la quantité convenable.

CINQUIEME OBSERVATION.

Hélene Ravenſcroſt, pauvre femme, âgée de vingt-cinq ans, groſſe de ſix mois ou à peu près, fut attaquée, le vendredi 30 Août 1771, de douleurs dans la tête & dans le dos, accompagnées d'un friſſon. Elle ſe plaignoit beaucoup

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 315; Note (*a*).
(*b*) *Ibid.* page 318; Note (*b*).

de froid. On lui donna du *vin* pour provoquer une ſueur. Elle ſuivit en effet, & copieuſement. On la tint dans le lit, & on lui appliqua des *véſicatoires* derriere les oreilles.

Le lundi 2 Septembre, elle prit à deux fois un demi-grain de *tartre émétique*, avec cinq grains de *chaux* d'*antimoine*.

Le 3, on réitéra le même remede. Elle prit encore deux onces du *julep de camphre* avec dix grains de *nitre*, &, en moins d'une demi-heure après, elle eut le délire.

Le 4, ſixieme jour de ſa fiévre, je la vis, pour la premiere fois. Elle étoit dans ſon lit, dans une petite chambre, qui étoit fort chaude & bien fermée, & où régnoit une odeur très-déſagréable. Elle ſe plaignoit de douleurs dans la tête, dans le dos & dans un côté du ventre. Sa langue étoit brune & ſeche; ſon pouls étoit vîte & petit; ſes urines étoient rouges. Elle avoit une éruption abondante de puſtules rouges miliaires, particuliérement ſur la poitrine, à la partie interne des bras, entre les doigts, & aux parties de ſon corps qui avoient été couvertes de la ſueur la plus abondante. Elle étoit dans le délire, & elle avoit des ſoubreſauts de

tendons. Les poudres antimoniales n'avoient produit aucun effet considérable. Je lui donnai dix grains d'*ipécacuanha*, qui la firent très-bien vomir, & qui firent sortir une grande quantité de pituite. On lui appliqua un *vésicatoire* entre les épaules ; on lui fit boire du *lait* & de l'*eau*, de l'*eau froide*, ou du *lait de beurre* & de l'*eau* abondamment ; elle prit aussi quelquefois de l'*eau de gruau* & de l'*eau d'orge* ; on tint une fenêtre ouverte pendant toute la journée, & on lui donna un lavement.

Le vendredi, huitieme jour de la fiévre, on ôta le *vésicatoire*, & on lava la partie avec du *lait* & de l'*eau*, pour prévenir la strangurie. Elle fut dans le délire. Son éruption miliaire étoit sur sa fin. On lui donna un autre vomitif. Ce jour-là, & les suivants, on tint la fenêtre ouverte, & on lui administra un lavement.

Le samedi, neuvieme jour, nul changement.

Le dimanche, dixieme jour, elle eut de fréquentes envies de vomir, accompagnées de légeres tranchées. Elle prit, toutes les trois heures, un scrupule de *sel d'absinthe* dans une demi-once de *suc de limon*, durant le mouvement même de

l'efferveſcence, & le mélange s'étant fait tout près de ſa bouche, afin qu'elle pût abſorber l'*air fixe*.

Le lundi, 9 de Septembre, onzieme jour de la maladie. Elle avorta ce jour-là, au commencement du ſeptieme mois de ſa groſſeſſe.

Le mardi, elle reſta encore dans le délire. Les ſoubreſauts de tendons continuerent. Sa langue fut couverte d'une croûte blanchâtre. Ses urines étoient rouges; ſon pouls étoit vîte & petit; ſa peau étoit ſeche & aride. L'évacuation des lochies étoit très-médiocre. J'ordonnai alors de laiſſer ouvertes, jour & nuit, la porte & les fenêtres. Elle fut miſe dans ſon lit ſur ſon ſéant, auſſi ſouvent qu'elle put le ſupporter. Elle ne but rien que de froid, & elle prit, toutes les trois heures, du *ſel* d'*abſinthe* avec du *ſuc de limon*, dans le mouvement même de l'efferveſcence. On réitéra, ce jour-là, le vomitif & le lavement.

Le mercredi, l'évacuation des lochies étoit fort petite. Elle n'avoit aucune apparence de lait, mais elle paroiſſoit aller un peu mieux.

Le jeudi, beaucoup mieux. Senſibilité très-grande, mais ſurdité.

Le vendredi, 13 Septembre, nul changement conſidérable.

Le ſamedi, même état que celui des deux jours précédents. Le lavement fut réitéré, le *ſuc de limon* avec le *ſel* d'*abſinthe* fut continué, & la boiſſon fut du *lait de beurre* & de l'*eau*, &c. comme auparavant. On tint encore ouvertes la porte & les fenêtres.

Le dimanche, 16 Septembre, le dix-huitieme jour de la fiévre, & le huitieme depuis l'accouchement, je trouvai, le matin, la malade avec une éruption abondante, qui n'étoit pas évidemment de l'eſpece miliaire. Les puſtules étoient auſſi groſſes que des poix, parfaitement diſtinctes, mais non pas tranſparentes, & elles reſſembloient à peu près à ces éruptions que l'on appelle communément *ſcorbutiques*. Elles occupoient principalement les jambes & la partie externe des bras, quoique la malade les tînt conſtamment hors du lit, & expoſés, autant qu'il étoit poſſible, à l'air froid de la fenêtre voiſine de l'endroit où elle couchoit : il n'en parut aucune ſur ſon corps. Cette éruption fut accompagnée d'une violente demangeaiſon. Sa langue étoit humide, mais couverte d'une croûte blanchâtre. Elle prit un autre vomitif, qui évacua une

grande quantité de pituite. La nuit fut fort pluvieuſe, cependant la fenêtre reſta ouverte.

Le mardi, les puſtules étoient en plus grand nombre, & ſe confondoient. La malade avoit une ſenſibilité parfaite, mais elle étoit ſourde. Son pouls étoit régulier; ſa langue étoit humide, mais blanche; ſon urine avoit la couleur naturelle, avec peu ou point de ſédiment. Elle ſe plaignoit d'une légere douleur dans les mammelles, mais il n'y avoit point du tout de lait.

Le mercredi, cette ſeconde éruption étoit ſur ſa fin. Le pouls étoit lent & régulier; la langue étoit humide; la demangeaiſon de la peau continuoit.

Le jeudi, la malade continuoit à ſe rétablir.

Le vendredi, vingt-deuxieme jour depuis le commencement de la fiévre, & le douzieme depuis l'avortement, elle ne ſe plaignoit de rien, à l'exception de la foibleſſe, & d'une démangeaiſon que l'éruption avoit laiſſée après elle.

Il eſt digne de remarque, dans cette obſervation, qu'il y eut deux éruptions, totalement différentes l'une de l'autre. La premiere, ſavoir celle que l'on nomme communément la *miliaire rouge*, fut évi-

emment produite par les ſueurs abon-
antes, & vint dans la plus grande quan-
té aux parties du corps qui étoient entre-
enues le plus chaudement. La ſeconde,
'une eſpece où les puſtules étoient beau-
oup plus groſſes, & accompagnée d'une
iolente démangeaiſon, vint aux parties
lu corps qui étoient les plus froides, la
nalade ayant été douze jours entiers ſans
ſuer, & après une nuit de gelée, pendant
aquelle la fenêtre avoit été continuelle-
ment ouverte. Quoique cette éruption
parût en tout être critique, car on ne re-
marqua point que la fiévre eût aucune
autre criſe, elle ne fut en aucune façon
arrêtée par l'air froid, ou par l'humidité
de la nuit qui ſuivit celle où elle ſe ma-
nifeſta.

Après tout, je penſe que cette obſer-
vation ſert à prouver que les éruptions
miliaires ſont provoquées par la ſueur;
qu'elles ne ſont point critiques; que l'air
froid & l'eau froide ſont les moyens pro-
pres à les ſupprimer, & que l'air froid &
l'eau froide ne préviennent pas les érup-
tions qui ſont d'une nature plus critiques.

N. B. En interrogeant la femme qui
fait le ſujet de cette obſervation, depuis
qu'elle eſt rétablie, elle me dit qu'elle ne
ſe rappelloit pas la moindre des circonſ-

tances qui ont accompagné ſon avortement.

SIXIEME OBSERVATION.

Une dame d'un tempérament extrêmement délicat, fait le ſujet de l'article ſuivant.

Elle a un mauvais appétit, elle dort mal, & elle a été ſujette, pendant la plus grande partie de ſa vie, à de fréquentes coliques bilieuſes, à des fiévres & à des diarrhées accompagnées d'une jauniſſe univerſelle, & de douleurs au côté droit. Ces maux l'ont empêchée de ſe livrer à l'exercice qui étoit néceſſaire, & l'ont rendue, pendant pluſieurs années, incapable de monter à cheval. De plus, elle avoit toujours froid, même en parfaite ſanté, & à un tel point, qu'il lui falloit allumer du feu dans les chaleurs de l'été.

Elle avoit mis au monde ſept enfants. Cinq de ſes accouchements furent naturels, & deux contre nature. Elle avoit allaité elle-même ſon ſixieme enfant. Pendant ſes couches, elle ne ſua pas une ſeule fois, & elle fut exempte du plus léger ſymptôme fiévreux. Dans la premiere ſemaine, elle dormit peu. Cette circonſtance, jointe à ſon pauvre appetit, l'empêcherent de regagner ſes forces auſſi vîte que d'autres femmes,

femmes, mais elle fut pour l'ordinaire relevée à la fin du mois.

Elle eut continuellement de la chaleur & de la fiévre pendant plusieurs semaines, à la fin de la grossesse de son huitieme enfant; &, pendant tout ce temps, elle fut aussi fréquemment incommodée par de fausses douleurs.

Le 23 Août 1771, elle eut une frayeur en montant dans son carrosse. Le 25, elle fut attaquée d'un frisson, & le froid qu'elle y éprouva fut si excessif, qu'on fut obligé de faire allumer un grand feu dans sa chambre. Elle resta dans cet état la plus grande partie du jour. A cinq heures après midi, elle commença à rendre du sang par la vulve, & ses fausses douleurs continuerent. Elle fut très-allarmée: cependant il ne paroissoit pas que le travail fût près de se déterminer. Elle prit alors vingt gouttes de *teinture thébaïque* (*a*),

(*a*) Voici comme se fait cette teinture:
℞. *de l'opium coulé, deux onces.*
de la canelle, un gros.
des cloux de géroste, un gros.
du vin blanc, une livre.
Faites macérer le tout pendant une semaine, & ensuite filtrez à travers le papier.

& autant d'*élixir acide de vitriol* (*a*). En peu de temps, l'orifice de la matrice commença à se dilater, & l'on put reconnoître le *fœtus* dans sa position naturelle. Ses extrémités inférieures étoient encore froides, mais sa perte diminuoit à mesure que le travail avançoit, & elle s'échauffoit aussi par degrés. Après que le frisson eut commencé, elle ne sentit plus remuer son enfant, quoique ses mouvements aient été fort sensibles avant ce temps.

A dix heures environ du soir, du même jour, elle fut délivrée d'un enfant mâle, mais fluet. Après que la tête fut

---

(*a*) Cet élixir se fait,

avec, *teinture aromatique*, *une livre.*
huile de vitriol, *quatre onces.*

On mêle ces deux liqueurs peu à peu, on laisse déposer, & on filtre.

Cette teinture aromatique, qui sert principalement pour préparer l'*élixir acide de vitriol*, se fait

avec, *canelle*, *six onces.*
grains de petits cardamomes mondés, *trois gros.*
poivre long, *deux gros.*
gingembre, *deux gros.*
esprit-de-vin foible, *deux livres.*

On fait macérer, & l'on coule ensuite la teinture.

ſortie, il ſurvint une autre douleur, & tout le corps ſuivit en moins d'une minute.

Cet enfant ne jettoit aucuns cris, & il faiſoit à peine quelques mouvements, mais le battement du cordon ombilical étoit très-fort. Avant de le couper, je voulus donner le temps à l'enfant de reprendre ſes forces. En cinq ou ſix minutes environ, le battement ne ſe fit plus ſentir. Je coupai le cordon ombilical avec des ciſeaux, & le *fœtus* ſe rétablit par degrés. Il ne ſortit pas de ſang du cordon coupé, quoique je n'aie fait une ligature que quelque temps après que l'enfant eut été ſéparé de ſa mere. Je crois cependant qu'il eſt prudent de lier le cordon ombilical avant de mettre l'enfant dans ſes langes, de crainte que la chaleur ne provoque l'hemorrhagie.

Auſſi-tôt après que l'enfant fut ſorti, les *ſecondines* ſortirent auſſi ſans aucun ſecours.

La premiere nuit, ma malade ne dormit point. Elle avoit trop chaud le lendemain matin, quoiqu'il n'y eût point de feu dans ſa chambre. Elle ſe plaignoit de douleurs dans la tête & entre les épau-

les, & d'une laſſitude univerſelle ; mais elle n'avoit pas de tranchées.

Elle préſenta ſon ſein à l'enfant, dès le lendemain matin du jour où elle étoit accouchée. Elle ſe mit pluſieurs fois, dans ſon lit, ſur ſon ſéant. Le ſoir, elle ſe leva, & s'aſſit dans ſon fauteuil pendant qu'on faiſoit ſon lit. On lui mit des draps blancs, & on changea même le linge qu'elle portoit ſur elle. La porte de ſa chambre reſta ouverte, afin qu'il y eût plus d'air. Elle but de l'*eau* d'*orge*, & mangea une *rôtie au beurre*, avec quelques *raiſins ſecs* & des *abricots*.

La ſeconde nuit, elle ne dormit que fort peu.

Le troiſieme jour, elle eut encore chaud & elle fut altérée. Son pouls étoit trop vîte. Le bruit des perſonnes qui étoient dans la maiſon, & des voitures qui paſſoient dans la rue, l'incommodoit. Son corps ſe couvrit ſouvent de ſueurs abondantes. Ses eſprits étoient abattus, & elle fut très-fatiguée par des treſſaillements & des pincements qui ſe faiſoient ſentir par tout ſon corps. Elle mangea à dîner un peu de *poulet* & de *feves*. Sa boiſſon fut de l'*eau impériale*

chauffée avec un morceau de *pain rôti*. On tint ouvertes une fenêtre & une porte d'un cabinet voiſin.

La troiſieme nuit, elle ne dormit preſque point.

Le quatrieme jour, la chaleur continua avec des douleurs dans la tête, le dos, les lombes, l'eſtomac, le coté droit & l'épaule gauche. Elle eut de fréquents treſſaillements & des ſueurs ; ſon urine étoit trouble & très-colorée. Ces ſymptômes me firent appréhender la colique bilieuſe. Mais je ne voulus pas mettre en mouvement la bile âcre & putride, par les vomitifs & les purgatifs : j'aimai mieux eſſayer de la corriger par les végétaux & les acides, & éteindre la fiévre par l'air froid & les liqueurs froides. On donna néanmoins un lavement, qui procura une ſelle. On ouvrit une porte qui donnoit dans une galerie, & une autre fenêtre qui l'éclairoit. On mit ſur le lit un couvre-pied léger, au lieu d'un autre plus chaud qui y étoit. La malade ſe leva pendant une heure. Sa boiſſon ordinaire fut l'*eau impériale* froide. Elle mangea du *pain* ſec avec des *poires* & du *raiſin ;* & elle but, le matin & le ſoir, deux taſſes de *caffé* & une de *thé*.

La quatrieme nuit, elle dormit mal.

Le cinquieme jour, elle eut des rougeurs au visage, & ses autres symptômes continuerent comme les jours précédents. Les portes & les fenêtres resterent ouvertes. On lui donna avec succès un autre lavement. Son régime fut le même que la veille, avec l'addition d'environ une demi-livre de *melon.*

Vers minuit, comme elle avoit très-chaud & ne pouvoit pas dormir, elle ordonna à la garde d'ouvrir une fenêtre de la chambre où elle couchoit. Le reste de la nuit & tout le jour suivant, cette fenêtre, avec celle du cabinet & de la galerie, & les portes qui communiquoient à ses appartements, resterent ouvertes. Le lit ne fut pas entouré de ses rideaux : il n'y avoit dessus qu'un léger coussin avec une couverture, & un grand courant d'air passoit dans la chambre.

Ma malade avoit pour tous vêtements une chemise d'homme, & on ne jettoit sur ses épaules un manteau de lit, que lorsqu'elle se mettoit sur son séant.

Le sixieme jour, elle alla une fois à la selle naturellement. Elle paroissoit plus fraîche & mieux. Son régime avoit été presque le même pendant plusieurs jours. Elle

avoit, deux fois le jour, du *caffé* avec une *rôtie au beurre*. Elle dînoit avec du *fruit*, & elle ſoupoit avec du pain trempé dans l'*eau impériale*. Elle paſſoit ordinairement trois heures hors de ſon lit : elle s'y mettoit ſouvent ſur ſon ſéant : elle buvoit de l'*eau impériale* froide, & elle mangeoit abondamment du fruit toutes les fois qu'il lui étoit agréable.

Le ſeptieme jour, elle continua à aller mieux. Elle alla une fois à la ſelle par le ſecours d'un lavement ; elle ſe mit ſur ſon ſéant pendant quatre heures ; elle reſpira un air frais ; elle ſuivit d'ailleurs ſon régime ordinaire, & elle dormit un peu mieux pendant la nuit.

Le huitieme jour, elle fut beaucoup plus fraîche, &, à tous égards, mieux. Un lavement qu'on lui donna la fit aller une fois à la ſelle. Elle ſe mit ſur ſon ſéant pendant cinq heures, & l'on ne fit aucun changement à ſon régime. Le ſoir, toutes les portes & toutes les fenêtres furent fermées pour la premiere fois. Elle paſſa une bonne nuit.

Le neuvieme jour, elle ne ſe plaignoit plus d'aucun mal. Elle ſe leva avant dîner, & elle mangea une perdrix entiere, ce

qui étoit beaucoup pour elle, même dans la plus parfaite ſanté.

Pendant tout ce temps, les lochies coulerent dans la quantité convenable. Son lait, quoique moins abondant que dans les accouchements précédents, fut plus que ſuffiſant pour l'enfant. Le quatrieme & le cinquieme jour, ſes mammelles devinrent dures & noueuſes, mais on y remédia en les frottant doucement avec une main qui avoit été enduite d'un peu d'*huile*, pour prévenir leur écorchure.

A l'exception d'un peu d'eau froide ou d'une infuſion de *rhue*, l'enfant ne prit rien que le lait de ſa mere. Il dormit huit, neuf ou dix heures chaque nuit, dans un berceau placé dans un autre appartement. On ne lui préſenta le ſein que quatre fois par jour : on ne lui donna aucune autre eſpece de nourriture, & il n'eut ni tranchées, ni aucun autre mal, à l'exception du ſecond jour & de la ſeconde nuit, c'eſt-à-dire, tandis que le premier lait qu'il avoit ſucé évacuoit le *méconium*. Il fut, à tous égards, auſſi bien qu'un enfant nouveau-né peut être, & il n'éprouva aucune des incommodités qui arrachent des cris continuels à ceux dont on ſur-

charge l'eſtomac par une grande quantité de ſubſtances qui ne leur conviennent pas.

Dans le cours de la premiere ſemaine, ma malade mangea dix-huit *prunes*, dix *abricots*, quatre *poires*, une *pomme*, quatre groſſes grappes de *raiſin*, & la plus grande partie d'un gros *melon*. Elle but tous les jours, à l'exception du premier, deux pintes d'*eau impériale ;* mais elle ne goûta jamais de *cordiaux*, de *vin*, de *bierre*, ni d'aucune eſpece de liqueurs ſpiritueuſes. On ne lui donna jamais de bouillons, & elle ne mangea aucune ſubſtance animale, ſi l'on excepte ſeulement le troiſieme jour. Je connoiſſois bien ſon tempérament, & j'étois bien sûr que les végétaux & les acides lui conviendroient : par conſéquent, loin de lui en défendre l'uſage, je le lui conſeillai fortement. Son inclination d'ailleurs lui faiſoit trouver bon un tel régime, & l'expérience l'avoit déjà convaincue de ſon utilité. Mais je dois avouer que je fus très-ſurpris de la voir ſupporter ſi bien & ſi long-temps l'air frais, auquel elle n'étoit point du tout accoutumée, & cela ſans qu'elle ait contracté du froid. J'aurois à

peine ajouté foi à cette circonſtance, ſi je n'en avois été le témoin oculaire. On ne lui faiſoit à la vérité reſpirer l'air frais qu'avec précautions & par degrés, ſelon qu'on remarquoit qu'elle en avoit beſoin, & ſelon qu'elle ſe ſentoit elle-même en état de le ſupporter ; mais elle étoit ſi ſenſible au ſoulagement qu'il lui procuroit, qu'elle le demandoit ſouvent elle-même. Il eſt très-évident que, ſi l'on n'eût pas ſuivi cette méthode, ma malade eût eu une mauvaiſe fiévre, dont les ſymptômes ſe manifeſtoient déjà avant ſon accouchement ; & je ne doute pas que les végétaux & l'*eau impériale* n'aient corrigé la bile & prévenu un dévoiement.

La chambre où elle couchoit avoit dix-huit pieds en quarré, & douze pieds de haut. Elle avoit trois portes & trois fenêtres. Une des fenêtres regardoit le nord, & les deux autres étoient expoſées à l'orient. Mais ces dernieres étoient tellement ombragées par une autre partie de la maiſon, que le ſoleil n'y donnoit que juſqu'à neuf heures du matin : d'ailleurs, il y eut ſi peu de ſoleil dans les matinées de cette ſemaine, que je n'ai pu découvrir un ſeul inſtant où il ait

échauffé la chambre. Relativement à la saison où l'on étoit, la chaleur de l'air fut très-modérée. Le *mercure* s'arrêta communément, dans le thermometre de *Fahrenheit*, à 60 degrés, & il ne monta jamais au-dessus de 66.

Dans le cours de la seconde semaine, elle commença à se rétablir, & elle reprit par degrés sa maniere ordinaire de vivre, en mangeant quelque substance animale une fois par jour, & en continuant aussi l'usage des fruits & des végétaux.

La troisieme semaine, elle se tint chaque jour habillée dans sa chambre, & ses chaleurs l'avoient si totalement abandonnée, qu'elle souffrit très-bien le feu.

Comme ce cas, où la méthode de traiter que je conseille a été suivie dans sa plus grande rigueur, pourroit paroître extraordinaire à quelques personnes, au point de s'imaginer que j'ai été trompé moi-même sur plusieurs particularités, je suis bien aise de déclarer, pour lever tout scrupule & toute objection, que, résidant dans la même maison pendant tout le temps, j'ai été témoin oculaire de tout ce que j'ai rapporté.

SEPTIEME OBSERVATION.

Marie Lord, de *Mancheſter*, pauvre femme, âgée de 31 ans, fut accouchée, le 25 Mai 1772, au matin, par une ſage-femme du voiſinage. C'étoit ſon troiſieme accouchement. Son travail fut facile, & les ſecondines ſortirent ſans difficulté. Elle eut un friſſon le même ſoir, & un autre le lendemain. Elle fut attaquée le troiſieme jour d'un grand vomiſſement & d'un dévoiement, accompagnés de douleurs dans la tête, les lombes, les hanches, & la partie inférieure du ventre, qui étoit un peu enflée, & ſi douloureuſe, qu'elle ne pouvoit pas ſouffrir les attouchements.

Ces ſymptômes continuerent, & devinrent de plus en plus forts juſqu'à la premiere viſite que je lui rendis le ſoir du quatrieme jour. Je la trouvai avec chaleur, ſoif, une langue blanche, & un pouls vîte. Son lait étoit beaucoup diminué, & les lochies étoient arrêtées. Toute ſa famille vivoit dans la même chambre où elle couchoit, parce qu'elle n'en avoit qu'une ſeule. Il y régnoit une grande chaleur, il y avoit un grand feu, & une très-mauvaiſe odeur s'y faiſoit ſen-

tir. Je fis diminuer le feu ; je voulus auſſi qu'on donnât plus d'air à la chambre ; & , en conſéquence, on ouvrit une fenêtre qui reſta ainſi toute la nuit. Elle ne s'étoit point encore mis ſur ſon ſéant depuis ſa délivrance, mais elle avoit toujours gardé dans ſon lit une ſituation horizontale. Je lui conſeillai de ſe mettre fréquemment ſur ſon ſéant ; de ſe lever une fois par jour ; de ſe revêtir de linge blanc ; de ne jamais donner à tetter à ſon enfant ou de ne prendre aucune nourriture dans une poſition horizontale ; de s'abſtenir des liqueurs fortes, des bouillons, de toute ſubſtance animale, & de boire du *lait de beurre* ou du *petit-lait*. Je lui ordonnai encore de prendre un demi-grain de *tartre émétique* avec cinq grains de *chaux* d'*antimoine*, toutes les quatre heures.

Le cinquieme jour, la chambre étoit beaucoup plus fraîche, & l'on n'y ſentoit plus une odeur auſſi déſagréable. La malade avoit ſuivi ſtrictement mes conſeils, & elle ſe trouvoit beaucoup mieux, à tous égards.

Le ſixieme jour, tous ſes maux étoient diſſipés.

HUITIEME OBSERVATION.

On m'envoya chercher, le 3 Avril 1772, pour Madame .... de *W---H---* demeurant à quelques milles de *Mancheſter*. Elle avoit mis au monde, *aſſiſe ſur les genoux d'un aſſiſtant*, un enfant bien portant. C'étoit un jeune chirurgien qui l'avoit accouchée. Il y avoit environ cinq heures que le *fœtus* étoit ſorti lorſque je la vis. C'étoit ſon ſecond accouchement.

Le *placenta* étoit encore dans la matrice. Elle avoit une grande perte, & elle eut pluſieurs ſyncopes qui ſe ſuccéderent bientôt ſi rapidement, qu'elles firent craindre pour ſes jours. Je me mis d'abord en devoir d'extraire le *placenta*, jugeant que c'étoit le moyen le plus efficace pour faire ceſſer la perte. Pour cet effet, je tirai doucement le cordon ombilical, en même temps que je recommandois à quelqu'une des perſonnes qui ſe trouvoient là de faire une douce compreſſion ſur le ventre, & à la femme elle-même de s'aider en ſe forçant, & en faiſant valoir les douleurs qu'elle avoit, ſi petites qu'elles fûſſent. Ces moyens furent inutiles, parce qu'elle avoit déjà perdu beau-

coup de ſang. Comme ſa perte continuoit, & qu'elle étoit réduite à un grand état de foibleſſe, je crus qu'il ſeroit imprudent d'attendre plus long-temps : j'introduiſis donc, ſans plus attendre, ma main dans la matrice, & j'en fis ſortir aiſément les *ſecondines*. La perte ceſſa auſſitôt, & je laiſſai l'accouchée entre les mains du chirurgien qui avoit reçu l'enfant, mais qui, ainſi que moi, demeuroit à quelque diſtance.

Je n'entendis plus parler d'elle juſqu'au neuvieme jour après midi, où je vis arriver chez moi ſes parents, qui me ſupplierent de venir avec la plus grande célérité, parce qu'ils croyoient qu'elle étoit mourante. Ils m'apprirent qu'elle avoit eu, le troiſieme jour après ſa délivrance, un friſſon, ſuivi d'une chaleur qui s'étoit terminée par une ſueur ; qu'elle avoit eu un ſecond accès pareil le ſixieme jour ; & qu'elle avoit actuellement des nauſées, accompagnées de vomiſſements, de ſoif, & de perte totale d'appétit. Son pouls étoit vîte & petit, ſa langue étoit très-blanche ſur les côtés, & elle avoit dans le milieu une raie brune & ſeche, large d'environ un demi-pouce. Elle donna à tetter à ſon enfant. Elle n'avoit que fort

peu de lait, & elle ſe plaignoit d'une grande douleur dans le ventre, dont la ſenſibilité étoit en même temps ſi grande, qu'elle ne pouvoit pas ſouffrir que je la touchâſſe. Ses lochies couloient dans la quantité ſuffiſante, mais elles étoient fort putrides. Elle n'avoit point été à la ſelle depuis ſon accouchement, quoiqu'on lui eût donné un lavement le cinquieme jour; & elle n'étoit point du tout ſortie de ſon lit durant la premiere ſemaine. Je dois ajouter à ces circonſtances, que, depuis ce temps, elle n'avoit pas bu moins de ſept bouteilles, [chaque bouteille contenoit environ une quarte (*)] de liqueurs très-échauffantes. Elle habitoit une vieille maiſon de campagne, ſituée ſur un terrain bas & marécageux, & environnée d'une grande piéce d'eau.

Je preſcrivis des lavements émollients, un à chaque demi-heure; une once de *ſel de Glauber*, pour prendre ſur le champ, & quelques heures après, à la même doſe; & le *ſel d'abſinthe* avec le *ſuc de limon*, pour prendre toutes les deux heures, dans le mouvement même

(*) Meſure d'*Angleterre*, qui équivaut à peu près à la pinte de *Paris*.

de l'efferveſcence. Enfin, comme je crus avoir fort peu de temps à perdre, j'ordonnai une pilule de trois grains de *calomel* (*a*), qu'on devoit donner à la malade le lendemain de bon matin, dans le cas où elle n'évacueroit pas abondamment par les ſelles juſqu'à ce temps. Elle alla pluſieurs fois à la ſelle pendant la nuit, &, comme je la trouvai beaucoup mieux le lendemain matin, on ne lui donna pas le *calomel*. Mais je lui conſeillai alors de prendre, deux fois dans la journée, un demi-grain de *tartre émétique*; de continuer le *ſel d'abſinthe* avec le *ſuc de limon*, comme auparavant; de réitérer de temps en temps l'uſage du *ſel de Glauber*; de ſe mettre ſouvent, dans ſon lit, ſur ſon ſéant; & de ſe lever une fois par jour.

Par ces moyens, l'on tint ſon ventre ſuffiſamment libre, ſa fiévre diſparut, &

(*a*) Le *calomel*, ou *calomelas* de la Pharmacopée de *Londres*, n'eſt autre choſe qu'un mélange de *ſublimé corroſif*, à la doſe d'une livre, avec neuf onces de *mercure coulant*, trituré dans un vaiſſeau de bois ou de marbre, juſqu'à ce qu'il ſoit parfait, & ſublimé enſuite juſqu'à ſix fois, dans un matras de verre, à une chaleur convenable du bain de ſable.

ſes douleurs de ventre la quitterent promptement. Néanmoins elle étoit toujours fort foible, & ſes jambes, ainſi que ſes cuiſſes, étoient très-enflées, ce qui étoit dû ſans doute à la grande perte de ſang qu'elle avoit ſoufferte avant qu'on ait pu faire ſortir le *placenta*. Pour y remédier, je preſcrivis le *quinquina* & la *rhubarbe* avec huit ou dix gouttes d'*élixir de vitriol*, à prendre deux fois par jour. Mais ſon eſtomac ne put point ſupporter ce remede, & à peine put-elle en ſouffrir quelqu'autre, à l'exception de la *teinture* de *columbo* (*a*), qui lui convint parfaitement. Ce médicament, accompagné d'un régime nourriſſant & d'un exercice modéré, lui rendit inſenſiblement ſes forces.

NEUVIEME OBSERVATION.

Marie Wrigley, de *Collyhuoſt* près de *Mancheſter*, âgée de 28 ans, fut accouchée, *aſſiſe ſur les genoux d'un aſſiſtant*, par une ſage-femme de la campagne, le 20 Mai 1772. C'étoit ſon quatrieme accouchement. Il fut naturel, & le *placenta* ſortit ſans difficulté.

(*a*) Voyez ci-deſſus, p. 11, 12, 13.

Le troiſieme jour, elle eut un friſſon qui fut ſuivi de chaleur, & enfin elle eut une ſueur froide viſqueuſe qui fut de longue durée. Elle avoit de violentes douleurs dans la tête, le dos, les lombes, les hanches, & la partie inférieure de l'*abdomen*, qui étoit ſi ſenſible, qu'elle ne pouvoit ſupporter l'attouchement. Elle vomiſſoit fréquemment. La douleur & la ſenſibilité du ventre rendoient ſa reſpiration fréquente & courte. Elle avoit une toux qui ajoutoit encore à cette douleur & à cette ſenſibilité. Elle avoit été aſſez régulièrement à la ſelle. Elle s'étoit levée trois ou quatre fois pendant qu'on faiſoit ſon lit, mais elle ne pouvoit plus le quitter. Tel fut le détail que me firent ſes parents, lorſque je lui fis ma premiere viſite, ſavoir, le neuvieme jour, de bon matin.

Je la trouvai dans une ſueur abondante, qui dura un jour ou deux; mais tous ſes autres ſymptômes étoient évidemment beaucoup plus graves. Son viſage étoit rouge; ſon pouls étoit vîte; ſa langue étoit couverte d'une croûte ſeche & blanche, & elle étoit, dans le milieu, rouge & aride. Ses urines étoient très-colorées. Ses lochies, qui avoient coulé, pendant

quelque temps, en petite quantité, & qui rendoient auſſi une mauvaiſe odeur, avoient entiérement diſparu. Elle donna à tetter à ſon enfant, mais elle n'avoit preſque plus de lait. Elle étoit couchée de façon que ſa tête & ſes épaules étoient plus baſſes que le reſte du corps, & elle me dit qu'elle ne s'étoit jamais miſe ſur ſon ſéant depuis ſa délivrance, & qu'elle avoit pris ſa nourriture ſans jamais quitter la mauvaiſe poſture où je la voyois. Je regardai cette circonſtance comme une des cauſes de ſa maladie. Elle avoit un feu continuel dans ſa chambre, & l'on n'en avoit jamais ouvert la porte pour rafraîchir l'air. Je la fis ouvrir. Je conſeillai à la malade de ſe refroidir par degrés, de laiſſer inſenſiblement diminuer ſes ſueurs, & de ſe mettre ſur ſon ſéant, auſſi-tôt qu'elles ſeroient ceſſées. Je voulus encore qu'elle ſe mît dans cette même ſituation pour faire ſes repas, ou pour donner à tetter à ſon enfant, &, lorſqu'elle ſeroit couchée tout-à-fait, qu'on tînt encore élevées ſa tête & ſes épaules, par le moyen d'oreillers.

Je lui preſcrivis un ſcrupule de *chaux d'antimoine* & deux grains de *tartre émétique*, à prendre en quatre doſes, de trois

heures en trois heures. Je lui conſeillai de faire uſage, pour ſa boiſſon ordinaire, de *petit-lait ;* de s'abſtenir des liqueurs fortes, des bouillons & de toute ſubſtance animale ; & de prendre un lavement émollient.

Je la vis une ſeconde fois le ſoir. Elle étoit beaucoup plus fraîche, mais elle ſe plaignoit encore de douleur & de ſenſibilité dans la partie inférieure du ventre : ſes accidents, en général, duroient encore, mais, après tout, elle ſe trouvoit elle-même un peu mieux. Elle avoit pris les quatre doſes de *poudre antimoniale*, qui avoit évacué une grande quantité de bile. On lui avoit donné auſſi le lavement preſcrit ; mais, comme il n'avoit pas procuré une ſelle, j'en ordonnai un ſecond : de plus, je preſcrivis alors un ſcrupule de *ſel* d'*abſinthe*, pour prendre dans une grande cuillerée de *ſuc de limon*, durant le mouvement même de l'efferveſcence. Je fis réitérer ce remede toutes les trois heures, & je voulus que ce mélange ſe fît ſous la bouche de la malade, afin qu'elle pût abſorber l'*air fixe* qui s'en dégageroit. J'envoyai ouvrir une fenêtre d'une chambre voiſine.

Lorſque je la viſitai le lendemain ma-

tin, je la trouvai mieux. Elle avoit eu, pendant la nuit, deux ſelles copieuſes, ſans compter celle que le lavement avoit procurée. La douleur, l'enflure & la ſenſibilité de ſon ventre étoient preſque diſſipées, & elle diſoit qu'elle ſe trouvoit aſſez bien. La porte de ſa chambre à coucher, ainſi que la fenêtre d'une chambre voiſine, étoit reſtée ouverte toute la nuit, & il n'y avoit point de feu dans ſon appartement. Elle ſe mit ſouvent, dans ſon lit, ſur ſon ſéant. Elle ſe leva le ſoir, & elle fut même aſſez forte pour ſe promener avec un peu de ſoutien.

Le onzieme jour, elle étoit conſidérablement mieux; ſes lochies revinrent, & elles n'avoient plus de mauvaiſe odeur; la quantité de ſon lait augmenta, & ſes urines avoient une couleur plus naturelle. La porte de ſa chambre & la fenêtre d'une chambre voiſine reſterent ouvertes la nuit & le jour, & on lui fit continuer les mêmes remedes & le même régime. La fiévre, les douleurs du ventre, &c. l'avoient abandonnée; & elle paroiſſoit aller parfaitement bien, à l'exception que ſa langue étoit encore couverte d'une croûte blanche, mais d'ail-

leurs elle n'avoit pas la moindre ſoif.

Elle continua à ſe rétablir ; &, lorſque je la vis le quinzieme jour, ſa langue avoit une couleur naturelle ; elle paroiſſoit ſe bien porter, & elle ne ſe plaignoit plus que d'une foibleſſe & d'une petite douleur dans les aînes lorſqu'elle ſe promenoit, ce qu'elle ne pouvoit pas encore faire ſans ſoutien.

Mais, le dix-huitieme jour, ſes accidents reparurent, & devinrent inſenſiblement plus graves. Ses parents ne m'envoyerent pas chercher auſſi-tôt, &, lorſqu'ils me firent appeller, je n'étois pas chez moi, enſorte que je ne pus revoir la malade que le matin du vingt-deuxieme jour. Elle n'avoit pas quitté ſon lit pendant la plus grande partie des jours précédents, & elle étoit fort conſtipée. Elle ſe plaignoit d'une grande douleur dans les lombes, les hanches, & la partie inférieure du ventre, particuliérement vers la ſymphiſe du *pubis*, qui étoit ſi ſenſible, qu'elle ne pouvoit pas ſouffrir qu'on y touchât. Elle avoit de fréquentes envies d'uriner, accompagnées d'une douleur conſidérable, & elle ne pouvoit rendre à-la-fois qu'une cuillerée d'une urine qui étoit extrêmement colorée. Les pul-

ſations de ſon pouls alloient juſqu'à cent vingt dans une minute. Sa langue étoit ſeche & brûlée. Sa reſpiration étoit accélérée, courte & difficile, ſymptôme qu'elle diſoit être occaſionné par la douleur du ventre. Ses lochies ſe ſupprimerent, & ſon lait diminua. Elle ſuoit abondamment, & ſon viſage étoit rouge. J'ordonnai qu'on lui fît prendre, toutes les quatre heures, les *poudres antimoniales;* qu'on lui adminiſtrât un lavement émollient; qu'on la fît mettre fréquemment ſur ſon ſéant, & qu'on tînt ouvertes les portes & les fenêtres. Les *poudres* la firent vomir un peu, mais elles ne procurerent aucune ſelle. Le ſoir, j'ordonnai un autre lavement, & le *ſel* d'*abſinthe* à prendre avec le *ſuc de limon*, dans le mouvement même de l'efferveſcence. Je revins au même régime & aux mêmes aliments qui avoient été preſcrits auparavant.

La malade alla une fois à la ſelle, pendant la nuit, & évacua une matiere liquide, noire & fétide.

Le vingt-troiſieme jour, au matin, elle urinoit plus aiſément, & il y avoit une petite apparence de lochies, mais, à d'autres égards, elle étoit dans le même état. Dans l'après-midi, elle eut une grande chaleur,

chaleur, & elle tomba dans un tel délire, qu'on pouvoit à peine la tenir dans ſon lit. Je dois obſerver que ce jour-là étoit fort chaud, & que la chambre où elle couchoit étoit expoſée au midi, ce qui contribuoit certainement à augmenter ſes maux. Le ſoir elle avoit moins chaud; elle devint plus calme; & elle rendit, pendant la nuit, avec facilité, une aſſez bonne quantité d'urines épaiſſes qui dépoſerent un ſédiment abondant. On tint ouvertes la porte & les fenêtres.

Le vingt-quatrieme, ſon pouls étoit, le matin, petit & vîte: il battoit cent ſeize fois dans une minute, mais il y avoit une intermittence après cinq ou ſix pulſations. Ses douleurs étoient un peu diminuées. Ce jour-là fut encore très-chaud, ce qui me fit conſeiller à ſes parents de la tranſporter dans une autre chambre. Mais elle étoit ſi mal, qu'ils crurent qu'elle ne pourroit pas ſupporter ce tranſport, &, en conſéquence, ils la laiſſerent dans la même chambre. Son délire revint dans l'après-midi, mais non pas avec une ſi grande violence. Le *mélange efferveſcent* fut donné toutes les deux heures. Le ſoir, elle eut une ſelle, & évacua une grande quantité de matieres noires & fétides.

Le vingt-cinquieme, ſon pouls étoit plus lent, plus fort & plus régulier, le matin : il battoit quatre-vingt-ſeize fois dans une minute. Mais elle ſe plaignoit d'une très-grande douleur dans la région hypogaſtrique. Je lui fis prendre auſſi-tôt une demi once de *ſel de Glauber*, & la même quantité, une heure ou deux après. Je fis réitérer le lavement, mais il ne procura aucune ſelle. Son délire revint de bonne heure dans l'après-midi, temps où la chambre étoit le plus échauffée, & il ceſſa par degrés à meſure que la chaleur du jour diminuoit. Mais ſa douleur exiſtoit toujours avec une violence ſi grande, qu'elle en étoit hors d'elle-même. Je lui ordonnai un autre lavement, & je lui fis avaler auſſi-tôt une pilule de trois grains de *calomel*, & un demi-grain de *tartre émétique*. Ces médicaments lui firent évacuer pluſieurs fois, pendant la nuit, des matieres liquides fort puantes, & ces évacuations la ſoulagerent bientôt.

Le vingt-ſixieme, je la trouvai beaucoup mieux. La douleur & la ſenſibilité du ventre n'exiſtoient preſque plus, elle n'avoit preſque plus de fiévre, ſon pouls étoit calme & régulier, & il ne battoit plus que quatre-vingt-huit fois dans une minute. Le mélange efferveſcent fut con-

tinué. Ce jour-là fut plus frais que les trois jours précédents. La malade n'eut pas de délire. Mais son pouls fut plus vîte dans l'après-midi : il battoit cent fois dans une minute.

Le vingt-septieme, elle n'avoit pas beaucoup dormi pendant la nuit, mais elle fut plus fraîche cette matinée. Son pouls battoit quatre-vingt-huit fois. Elle ne sentoit plus de douleur que quand elle se remuoit, mais la sensibilité à la partie inférieure du ventre duroit encore. Je lui prescrivis le *quinquina*, avec un peu de *rhubarbe*, pour entretenir doucement la liberté du ventre. On la transporta dans une autre chambre exposée au nord. Dans l'après-midi, les pulsations de son pouls ne monterent plus qu'à quatre-vingt-deux dans l'espace d'une minute.

Le *quinquina* & la *rhubarbe* lui procurerent, le soir, plusieurs selles. Les matieres avoient une couleur plus naturelle, & leur odeur n'étoit plus si mauvaise. Elle passa une bonne nuit.

Le vingt-huitieme, ses chaleurs revinrent un peu dans l'après-midi, & son principal mal fut une douleur en urinant. Le *quinquina* & la *rhubarbe*, & le mélange de *sel d'absinthe* avec le *suc de li-*

mon, lui furent encore continués. Je lui conseillai en outre de prendre plein une cuiller à caffé d'*esprit de nitre dulcifié*, & de boire abondamment du lait & des petites liqueurs.

Le vingt-neuvieme, après une fort bonne nuit, elle ne se plaignit plus d'aucun mal.

DIXIEME OBSERVATION.

Marie Burgess, de *Carrington*, en *Cheshire*, âgée de 38 ans, accoucha, le 20 Septembre 1770, de son premier enfant, mais par le secours du crochet, car elle eut un accouchement très-laborieux. On ne fit nulles tentatives, cette nuit, pour extraire le *placenta*. Le lendemain, celui qui avoit accouché cette femme desira que je la vîsse avec lui. Je la trouvai avec une grande chaleur. Son pouls étoit vîte & fort : elle avoit de fréquents accès de douleurs, qui paroissoient être autant d'efforts pour chasser le *placenta*; &, durant chaque douleur, il sortoit du sang. Je saisis le cordon ombilical, & je le tirai doucement, recommandant en même temps à la malade de pousser ses douleurs : les *secondines* sortirent au bout d'environ une

heure & un quart. Quoiqu'il ne ſe fût paſſé qu'environ vingt-trois heures entre la délivrance de l'enfant & celle du *placenta*, il avoit néanmoins acquis, ainſi que les membranes, un caractere très-putride, comme il étoit évident par la mauvaiſe odeur qui s'en exhaloit, & par la couleur naturelle qui étoit déjà perdue.

Je laiſſai la nouvelle accouchée, en recommandant de la tenir fraîchement, d'introduire ſouvent dans ſa chambre un air frais, & de la faire mettre ſouvent ſur ſon ſéant. J'ai eu depuis la ſatisfaction d'apprendre qu'elle s'étoit bien rétablie, ſans éprouver aucun autre ſymptôme fâcheux.

ONZIEME OBSERVATION.

Extrait d'une Lettre qui m'a été écrite par M....

MONSIEUR,

Marie Davenport, de *Barlow-Moor*, dans la province de *Lancaſtre*, femme vigoureuſe, pleine de ſanté, & âgée d'environ 36 ans, accoucha, le 27 Janvier 1771, *aſſiſe ſur les genoux d'un aſſiſtant*, de ſon ſixieme enfant. Elle eut un travail naturel & facile. Je mis en uſage tous les

moyens modérés que je connois pour extraire le *placenta*, mais ce fut ſans ſuccès. Après avoir attendu quelque temps, ſans que la nature ait produit aucun effet, les parents s'allarmerent. Je priai qu'on vous allât chercher, ce que l'on fit : mais vous êtiez occupé ailleurs, & vous ne pûtes venir.

Le lendemain, je fis encore quelques efforts pour extraire le *placenta*, en tirant doucement le cordon ; mais je n'obtins pas un meilleur ſuccès.

Le troiſieme jour, je ſaiſis le cordon ombilical, avec intention de recommencer mes efforts pour faire ſortir les *ſecondines*, lorſqu'il ſe ſépara du *placenta*, ſans avoir encore employé aucune force. Il étoit dans un très-grand état de corruption. Ce jour-là le lait commença à venir, mais il diſparut de nouveau le ſoir. L'évacuation des lochies fut dans la quantité convenable, mais elles exhaloient une fort mauvaiſe odeur.

Je ne me rappelle point que la malade ait eu aucun friſſon. Mais elle eut de fréquents accès de chaleur, ſuivis de ſueurs.

Le cinquieme, on lui donna un lavement qui la fit aller à la ſelle une fois, &

bientôt après les *secondines* ſortirent très-corrompues.

Le ſixieme, elle ſe plaignit d'une grande oppreſſion *circà præcordia.* Son pouls étoit vîte; ſa langue étoit ſeche & blanche; ſon haleine exhaloit l'odeur la plus mauvaiſe que j'aie jamais ſentie. Je demandai à ſes parents ſi elle étoit ordinairement ainſi : mais ils m'aſſurerent qu'elle avoit, avant ſon accouchement, l'haleine auſſi douce qu'aucune femme d'*Angleterre*.

Le douzieme, il ſe manifeſta, particuliérement vers la poitrine, une grande quantité de puſtules miliaires blanches.

Le quatorzieme, il ſurvint un hoquet, & l'éruption miliaire perſévéra juſqu'à la mort, qui arriva le vingt-deuxieme jour après l'accouchement.

DOUZIEME OBSERVATION.

Monſieur .... homme d'une habileté reconnue dans ſa profeſſion, m'apprend qu'il a accouché, dans le mois de Mars 1772, Madame .... *aſſiſe ſur les genoux d'un aſſiſtant.* La poſition de l'enfant étoit naturelle. Le *placenta* reſta dans la matrice, & l'orifice de ce viſcere venant à ſe reſſerrer, l'opération par laquelle on

l'auroit extrait devenoit périlleuſe, au moins pour le temps actuel. On conſulta un autre accoucheur fort habile, &, convenant avec l'autre qu'il étoit prudent de laiſſer agir la nature elle-même, on ne fit aucune tentative.

Le quatrieme jour, les *ſecondines* ſortirent ſans aucun ſecours, & bientôt après la femme eut une perte exceſſive. On ne put l'arrêter, & la mort s'enſuivit le même jour.

TREIZIEME OBSERVATION.

Monſieur . . . . habile chirurgien, me dit avoir accouché, d'un enfant bien portant, une femme de campagne, vigoureuſe, pleine de ſanté, & *aſſiſe ſur les genoux d'un aſſiſtant*. Il ne fit aucune tentative pour extraire le *placenta*, ayant appris d'un accoucheur, dont il avoit ſuivi les leçons, qu'en le laiſſant dans la matrice, il n'en réſultoit jamais d'accidents fâcheux. Après avoir attendu en vain, un temps conſidérable, qu'il ſortît, il laiſſa la femme, à ce qu'il croyoit, dans un état parfaitement sûr, attendu qu'il ne ſe manifeſtoit aucun ſymptôme fâcheux : mais on l'envoya chercher dans le milieu de la nuit, où l'accouchée commença à avoir

une perte excessive. Il fit le plus de diligence qu'il put pour se transporter auprès d'elle. Mais, comme son domicile étoit éloigné du sien de plusieurs milles, il arriva trop tard : elle étoit morte, ayant encore le *placenta* dans la matrice.

QUATORZIEME OBSERVATION.

Le même chirurgien m'a encore appris qu'il avoit été appellé, au commencement du mois de Mars 1772, pour une femme qui avoit été accouchée cinq jours auparavant, *assise sur les genoux d'un assistant*, par une sage-femme de campagne. Elle avoit une perte excessive, & ce chirurgien la trouva expirante, avec le *placenta* qui étoit encore dans sa matrice.

QUINZIEME OBSERVATION.

Un autre chirurgien, demeurant en *Cheshire*, m'a informé qu'ayant accouché une femme pleine de santé, & qui avoit eu un travail fort facile, il n'avoit fait aucune tentative pour extraire le *placenta*, & qu'il s'étoit retiré, dans la ferme persuasion qu'il sortiroit de lui-même & sans aucun danger.

Le troisieme jour, on le renvoya chercher à cause d'une perte considérable qu'a-

voit cette femme. Il n'étoit éloigné de ſon domicile que de trois ou quatre milles. Il alla à ſon ſecours le plus promptement qu'il lui fut poſſible : mais, en arrivant, il la trouva morte, ayant encore le *placenta* dans la matrice.

CONCLUSION.

Avant de tirer quelques conſéquences des obſervations que je viens de rapporter, relatives à l'extraction du *placenta*, il eſt néceſſaire, pour mettre le lecteur encore plus au fait de la matiere que nous traitons, de lui apprendre que j'ai vu auſſi pluſieurs accidents funeſtes réſulter de l'extraction manuelle, lorſqu'on l'a faite mal-adroitement ou à contre-temps. Les accidents, dont je veux parler, ſont les renverſements de matrice, & la mort qui en eſt la ſuite ; ou les déchirements de ſon col, & les inflammations de cet organe, qui ſe ſont fréquemment terminées par la ſtérilité ou par la mort. Ceux qui ſoutiennent qu'il faut abandonner entiérement le *placenta* au ſoin de la nature, ſuivent certainement un plan très-louable : il n'eſt perſonne qui ait une plus haute opinion que moi du pouvoir de la nature : mais ceux qui défendent ce parti finiſſent par

où ils auroient dû commencer. Ils emploient d'abord l'art, & ſe fient enſuite à la nature : ce ſeroit mieux ſans doute s'ils tenoient une conduite contraire.

C'eſt faire une grande injuſtice à la nature, que de nous ſaiſir des rênes, de commencer par l'interrompre, de l'écarter de ſa route ordinaire, & de la laiſſer enſuite à elle-même.

Dans l'état de nature, on ne délivra jamais une femme dans une chambre très-échauffée, ou chargée d'un grand nombre de couvertures. La chaleur & les couvertures multipliées relâchent les muſcles, & leur font perdre leur pouvoir contractile.

Dans l'état de nature, on ne penſa jamais à délivrer une femme dans une ſituation verticale, ou aſſiſe ſur les genoux d'un aſſiſtant.

Dans l'état de nature, l'enfant ne ſeroit pas arraché avec force des entrailles de ſa mere. Mais il en ſeroit chaſſé, par degrés, par la puiſſance contractile de la matrice, & la même puiſſance feroit encore ſortir les *ſecondines*.

Dans l'état de nature, une femme qui vient d'accoucher ne ſeroit pas étendue dans un lit chaud, gardant toujours une ſituation horizontale, & prenant pendant une ſemaine des boiſſons échauffantes.

Soyons conſéquents dans notre pratique : imitons la nature dans tout le cours de ſes opérations, & non pas à la fin ſeulement. Mais penſons auſſi qu'il faut accorder quelque choſe aux temps où nous vivons, & où les femmes ſont ſi éloignées de l'état de nature.

On peut donc, à ce que je crois, tirer les conſéquences ſuivantes.

1°. Les fiévres putrides, les pertes & la mort ont été occaſionnées par le ſéjour trop long des *ſecondines* dans la matrice.

2°. Les pertes occaſionnées par le *placenta* retenu dans la matrice, ceſſent ordinairement lorſqu'on l'en fait ſortir à temps.

3°. On ne doit jamais tenter d'extraire le *placenta* avec la main, lorſqu'il y a quelques contractions ſpaſmodiques, ſoit au col, ſoit à la partie moyenne de la matrice.

4°. Les *opiats* font ordinairement ceſſer ces contractions.

5°. Quoiqu'on ait vu pluſieurs cas où le *placenta* eſt reſté quelques jours dans la matrice après la naiſſance de l'enfant, ſans aucun mal manifeſte, les accoucheurs ne doivent pas quitter les femmes avant qu'il ſoit ſorti, parce que cette con-

duite les expoſeroit, pour l'ordinaire, à un très-grand danger.

6°. Enfin, lorſque chaque partie de l'enfant eſt expulſée ſeulement par la puiſſance contractile de la matrice; lorſque la femme a été tenue dans une poſition horizontale; lorſqu'on lui a fait ſtrictement obſerver un régime rafraîchiſſant; on aura rarement occaſion, ou même on ne l'aura jamais, d'extraire le *placenta* avec la main.

POST-SCRIPTUM.

DEpuis que j'ai travaillé à cet ouvrage, j'ai lu, avec le plus grand plaiſir, un Traité ſur la Fiévre des Femmes en couches, compoſé par le ſavant docteur *Hulme*, & qui renferme pluſieurs préceptes de pratique excellents touchant la maniere de gouverner les femmes en couches. Il paroît ſuffiſamment convaincu que les fiévres miliaires ſont le produit d'un air chaud & d'un régime échauffant, opinion qui eſt fortement appuyée par le fait ſuivant. Ce docteur dit : « J'ai vu plus de quatorze cents femmes dans l'hôpital des femmes en couches de *Londres*, &

cependant je ne me ſouviens pas d'en avoir vu une ſeule attaquée de la fiévre miliaire. J'attribue cela, en partie, au régime rafraîchiſſant qu'on leur fait ſtrictement obſerver dans cet hôpital, mais encore, par-deſſus tout, à l'air froid que l'on introduit dans les chambres, en ouvrant les fenêtres chaque jour. C'eſt probablement par la même raiſon que je n'ai jamais obſervé, dans cet excellent aſyle ouvert aux femmes enceintes, ni pétéchies, ni exanthêmes, ni veſicules, ni aucune autre éruption fébrile, ſe joindre à la fiévre dont nous traitons actuellement. » Mais, quoique cette méthode fût ſuffiſante pour prévenir la fiévre miliaire & les autres fiévres éruptives, il ne l'a pas trouvée telle pour prévenir la fiévre des couches. Dans le fait, un régime rafraîchiſſant, joint au ſoin d'ouvrir les fenêtres pendant le jour, ne peut ſeul prévenir cette fiévre dans une chambre qui renferme pluſieurs femmes en couches, où l'air doit devenir corrompu & très-mal-ſain, & où regne neceſſairement une mauvaiſe odeur, par les exhalaiſons que répandent l'haleine, la tranſpiration & les lochies qui acquierent un caractere de putridité en ſéjournant dans la matrice

tant que le corps eſt dans une ſituation horizontale, & par le défaut du renouvellement de l'air pendant la nuit, où les portes & les fenêtres reſtent fermées. Les jus extraits des viandes bouillies en ſont les parties les plus alcaleſcentes, & par conſéquent ce ſont celles qui conviennent le moins dans les maladies putrides. De toutes les ſubſtances animales, les moins alcaleſcentes ſont les viandes blanches d'animaux jeunes, apprivoiſés, & maigres, qu'on a nourris de végétaux, qu'on a récemment tués en leur faiſant perdre tout leur ſang, & qui ont été bouillis. La grande quantité de bouillon qu'on donne dans les hôpitaux, & qui n'eſt trop ſouvent qu'une eau chargée des particules de ſubſtances végétales ou animales putréfiées, peut ſans doute contribuer à augmenter la diſpoſition putreſcente, & communiquer à chaque léger ſymptôme fébrile un caractere analogue à celui des accidents qu'elle fait naître ordinairement.

Mais, comme j'ai déjà expoſé en détail mes idées ſur la cauſe de cette maladie, je me bornerai maintenant à quelques remarques ſur l'opinion du docteur *Hulme*, touchant cette matiere. Je dois

d'abord faire remarquer qu'il dit, en parlant de la cauſe de cette maladie, due à la preſſion : « Comme je n'ai ja-» mais pratiqué les accouchements, je » n'ai pas eu occaſion d'obſerver les dif-» férents accidents qui naîſſent de la preſ-» ſion ſuppoſée, durant l'état de groſſeſſe, » auſſi exactement que ceux qui exercent » la profeſſion d'accoucheur. » Mais, quelles que ſoient les occaſions dont il a été fruſtré pour découvrir la véritable cauſe de cette maladie, il paroît avoir une connoiſſance ſuffiſante des circonſtances qui l'accompagnent, lorſqu'elle exiſte ; & les inſtructions qu'il donne pour le traitement ſont bonnes, judicieuſes, & telles, qu'elles doivent ſervir de regle à toute perſonne qui ſe propoſe de gouverner les femmes en couches.

Néanmoins, pour ſe former une juſte idée de l'état des femmes en couches en général, il eſt néceſſaire de le connoître dans toutes ſes variétés, & d'être informé des circonſtances qui ont lieu, non-ſeulement lorſqu'il eſt accompagné de maladie, mais encore lorſqu'il ſe paſſe, ce qui arrive le plus ſouvent, comme une opération de la nature ſimple, réguliere, & nullement laborieuſe.

La cauſe immédiate de la fiévre des femmes en couches eſt, ſuivant le docteur *Hulme*, une inflammation des inteſtins & de l'*omentum*, & il a recours à la diſſection des cadavres pour prouver cette aſſertion. Il nous rapporte l'hiſtoire de ſix diſſections qu'il a faites, &, dans chacune, il a trouvé les inteſtins, ou l'*omentum*, ou l'un & l'autre, gangrenés. Avant de tirer quelques conſéquences de ces phénomenes obſervés après la mort, il eſt néceſſaire d'examiner ſi l'on n'en a pas remarqué de ſemblables après d'autres maladies, & de rechercher enſuite ſi ces maladies appartenoient à l'eſpece inflammatoire ou à l'eſpece putride. Or, pour remplir ce double objet, je prie le lecteur de faire attention aux citations ſuivantes, extraites des ouvrages de différents auteurs qui jouiſſent de la plus grande célébrité, & qui ont publié leurs obſervations ſans avoir intention d'établir des hypotheſes, mais ſeulement pour augmenter les connoiſſances pratiques.

« En ouvrant les cadavres, j'ai conſtamment trouvé les gros inteſtins entiérement *gangrenés*, ou en partie *gangrenés* & en partie *enflammés*, le *rectum* étant ordinairement très-affecté. Dans pluſieurs, j'ai

vu des tubercules ſquirreux rétréciſſant la cavité du *colon* en pluſieurs endroits, &, chez quelques-uns, il y avoit de petits abcès dans la membrane cellulaire du *péritoine*, contiguë au *colon* & au *rectum*. Quelquefois les inteſtins grêles étoient parfaitement ſains en apparence : mais plus fréquemment leur *partie inférieure* étoit *enflammée*, & leurs *circonvolutions adhéroient ſouvent l'une à l'autre par le moyen de membranes*, de même qu'on voit quelquefois les poumons adhérer à la plevre. Dans deux cadavres, l'*omentum* étoit preſqu'entiérement détruit, ce qu'il en reſtoit étoit tout-à-fait *noir*, & il y avoit une *matiere purulente* dans la cavité de l'*abdomen*. Dans pluſieurs, l'*omentum* étoit *enflammé*, & adhéroit aux inteſtins & au *péritoine*. Dans la plus grande partie, la véſicule du fiel étoit remplie d'une *bile noire*, & la rate étoit, plus ou moins, dans un état de putréfaction (*a*). »

« J'ai examiné preſque cent cadavres de perſonnes qui ſont mortes de ces fiévres, & j'ai conſtamment trouvé l'une ou l'autre des parties adipeuſes du bas-

(*a*) *Cleghorn*, ſur les Maladies épidémiques de *Minorque*, & ſur la Dyſſenterie.

ventre, [l'*épiploon*, le *méſentere*, le *colon*, &c.] *noire*, ou entiérement corrompue. La véſicule du fiel étoit pleine & gonflée, & les inteſtins, ainſi que l'eſtomac, étoient abondamment remplis d'une matiere bilieuſe (*a*). »

« Comme il y a la plus grande diſpoſition à la putréfaction dans tout le cours de la maladie, elle ſe termine ordinairement, lorſqu'elle devient mortelle, ou par la mortification actuelle de quelque partie, ou par un abcès du cerveau, ſouvent ichoreux : les *inteſtins ſont plus particuliérement ſujets à ſe gangrener*, & peu de malades meurent ſans des ſelles cadavéreuſes & involontaires (*b*). »

« Par les diſſections multipliées de ceux qui ſont morts de la peſte de *Marſeille*, il a paru que quelques-uns des *viſceres étoient toujours gangrenés & enflammés* (*c*).

M. *Bogue*, habile chirurgien de *Titchfield*, a diſſéqué les cadavres de quelques perſonnes mortes de fiévres putrides in-

---

(*a*) *Cleghorn*, ſur les Fiévres tierces.

(*b*) *J. Pringle*, ſur la Fiévre de Priſon ou d'Hôpital.

(*c*) Traité de la Peſte.

termittentes, & il a communiqué ſes obſervations au docteur *Lind*, qui a bien voulu nous en faire part. Dans l'un d'eux, la maladie paroiſſoit avoir ſon ſiége dans le foie, où s'étoient formés deux abcès conſidérables ; mais il n'y avoit de *mortification* dans aucune partie, à l'exception de l'*omentum*, qui étoit, dit le docteur *Lind*, en partie *gangrené*. L'*eſtomac* étoit ſain, & rempli de *vents* qui le *diſtendoient* beaucoup ; & les vaiſſeaux qui rampent ſur les tuniques des inteſtins, étoient dans un état de plénitude. Le reſte des viſceres étoit parfaitement ſain (*a*).

M. *Le Cat*, en nous faiſant l'hiſtoire de ces fiévres malignes qui ont exercé leurs ravages à *Rouen*, nous fait part auſſi de ce qu'il a obſervé en diſſéquant les cadavres de ceux qui ſont morts de flux ſanguins épidémiques, précédés de l'abattement des eſprits, & accompagnés d'une colique violente & d'une fiévre âpre.

« Un malade, nommé *Le Fevre*, avoit vomi du ſang venant de l'eſtomac : après ſa mort, on trouva la membrane interne de cet organe, du côté du pilore, dans le même état que celle des gros inteſtins

(*a*) Eſſai ſur les Maladies des Européens.

des malades précédents. Le *duodenum*, le *jejunum*, & le commencement de l'*ileum*, étoient sains ; l'extrémité de l'*ileum* étoit enflammée, & l'extrémité des gros intestins étoit gangrenée. »

« Dans un autre, appellé *Saracin*, les mêmes intestins étoient tous *gangrenés;* le *cæcum* & la moitié du *colon* étoient aussi volumineux qu'un estomac distendu par l'air. Leurs canaux étoient remplis d'une matiere sanguine, & leur membrane interne se séparoit aisément. La gangrene paroissoit particuliérement affecter cette membrane. L'estomac & les intestins grêles étoient sains : néanmoins sa mort fut précédée du hoquet (*a*). »

« Quelques-unes des fiévres malignes que nous eûmes à l'*Hôtel-Dieu*, en 1750, furent attribuées à la contagion qu'avoient apportée des ballots de crin de cheval, auquel on avoit laissé un peu de la chair des animaux, laquelle s'étoit gâtée & putréfiée. Cependant, ces fiévres ne différerent pas des autres que nous avons déjà décrites. »

« *Marthe Renou*, fille âgée d'environ vingt ans, qui mourut de cette fiévre,

(*a*) Transact. philosoph. Vol. 49, Part. I.

avoit le méſentere rempli de glandes obſtruées, & ſes inteſtins étoient gangrenés en différents endroits (*a*).

Ces citations prouveront, à ce que je crois, de la maniere la plus convaincante, que l'inflammation & la mortification des inteſtins & de l'*omentum* accompagnent preſque conſtamment les fiévres de la claſſe des fiévres putrides ou malignes, où il ne peut y avoir le moindre ſoupçon que ces parties ſoient le ſiége originaire de la maladie; & que, par conſéquent, les phénomenes qu'on découvre par la diſſection doivent être uniquement regardés comme des ſuites d'un ſymptôme particulier, & non pas comme des ſymptômes qui caractériſent eſſentiellement la maladie. On peut probablement rendre raiſon de la fréquence de ces phénomenes, par ce qui a déjà été précédemment obſervé ſur la diſpoſition qu'ont les inteſtins à recevoir les atteintes de la putréfaction, à cauſe de leur ſituation, de leur texture particuliere, & de la nature des matieres qui y ſont contenues.

Le docteur *Hulme* ſuppoſe que la principale cauſe prédiſpoſante de cette fiévre

(*a*) Tranſact. philoſ. p. 55. Vol. 49, part. I.

eſt la preſſion de la matrice diſtendue par le *fœtus* contre les inteſtins & l'*omentum*. Il dit : « L'*omentum* eſt, dans les derniers temps de la groſſeſſe, étendu d'une maniere uniforme, ſituation qui lui eſt naturelle ; ou il eſt ridé & replié par la matrice diſtendue qui le force à ſe porter en haut. Quand ce dernier cas a lieu, ce qui n'eſt probablement pas ſi rare, l'on a très-lieu de craindre que la circulation n'en ſoit empêchée. » Mais, ſi quelque choſe de cette eſpece doit arriver, la maladie ne viendroit-elle pas plutôt avant l'accouchement, & ne ceſſeroit-elle pas auſſi-tôt à cette époque ? Les choſes ſe paſſeroient certainement ainſi, s'il ſubſiſtoit quelque analogie réelle entre la cauſe de la fiévre des femmes en couches, & l'étranglement des inteſtins & de l'*omentum* dans une hernie, puiſque les ſymptômes les plus allarmants qui accompagnent ce dernier accident ceſſent, à moins que l'inflammation n'ait déjà fait trop de progrès, auſſi-tôt que la preſſion qui cauſoit l'étranglement eſt enlevée, ſoit que cet effet ſoit produit par la nature ou par l'art. Si le docteur *Hulme* avoit aſſigné la véritable cauſe de la fiévre dont il eſt queſtion, les femmes y ſeroient principale-

ment sujettes dans leurs premieres couches, temps où les muscles abdominaux sont moins disposés à céder, & où les femmes ont les douleurs les plus violentes. Cependant cela n'arrive pas, comme on peut le conclure des exemples que ce docteur a cités, ou des cas que j'ai observés moi-même : mais bien plus, on pourroit avancer que le contraire a lieu. Il est également impossible, d'après une telle supposition, d'expliquer pourquoi la maladie est plus commune & plus funeste dans les grandes villes & dans les hôpitaux, que dans les campagnes & dans les maisons des particuliers, tandis que les autres maladies inflammatoires sont plus fréquentes parmi les femmes de la campagne qui menent une vie dure, & qui font des exercices violents, que parmi celles qui, renfermées dans les villes, menent une vie oisive & sédentaire. « Aussi-tôt que le travail survient, dit le docteur *Hulme*, la femme est en proie à des douleurs particulieres qui reviennent par intervalles, & qui occasionnent des mouvements convulsifs, tellement réitérés, dans les muscles abdominaux & le diaphragme, qu'ils poussent l'enfant en en-bas, dans le *bassin*, & procurent la délivrance.

vrance. Par cette action douloureuſe & laborieuſe, le corps eſt très-échauffé, une fiévre momentanée s'éleve, les inteſtins & l'*omentum* éprouvent des frottements conſidérables, & ſont en quelque façon moulus contre la matrice diſtendue, à chaque douleur convulſive, juſqu'à ce que le *fœtus* ſoit tombé dans le *baſſin*. » Ce tableau du travail de l'accouchement n'eſt pas, je crois, parfaitement exact. Ces douleurs, qu'on appelle *fauſſes*, occaſionnent en effet des mouvements convulſifs dans les muſcles : mais le principal agent dans l'expulſion du *fœtus*, eſt certainement la contraction de la matrice, laquelle eſt ſeulement aidée & convenablement déterminée par l'action du diaphragme & des muſcles abdominaux (*a*). Je ne crains pas, quand même

(*a*) Il eſt d'une grande importance, pour ceux qui pratiquent les accouchements, de ſavoir & d'avoir continuellement préſent à leur eſprit que l'action des muſcles abdominaux & du diaphragme n'eſt pas ſuffiſante pour vuider la matrice, & que l'expulſion de ce qu'elle contient dépend du pouvoir contractile des fibres muſculaires qui entrent dans ſa texture. Je dis qu'il eſt important d'avoir cette connoiſſance, parce qu'elle doit régler les manœuvres à employer pour la délivrance de l'en-

cette action auroit la force & la violence dont parle le docteur, qu'il en réſultât aucune inflammation par la preſſion mutuelle de parties, qui ont la molleſſe qu'on leur connoît, & chez leſquelles la circulation ne peut en aucune façon être empêchée, à cauſe de la multitude des anaſtomoſes qui établiſſent la plus grande communication entre leurs vaiſſeaux. Le paſſage même d'une pierre, par les conduits de la veſſie ou les ureteres, occaſionne rarement, dans ces parties, quelque maladie, qui ne ceſſe dans le même inſtant où la pierre ceſſe elle-même de faire ſentir ſes efforts. D'ailleurs, la compreſſion que les inteſtins & l'*omentum* peuvent ſouffrir dans l'accouchement, ne peut certainement pas être comparée à celle qu'éprouve la partie inférieure de

---

fant & du *placenta*. Ce que l'on appelle *vraies douleurs de l'enfantement*, eſt le réſultat des contractions réitérées de ces fibres utérines, que les perſonnes expérimentées dans la profeſſion des accouchements ſavent bien diſtinguer des fauſſes douleurs, qui ne ſont que des affections ſpaſmodiques des muſcles abdominaux. Les efforts qui naiſſent de ces fauſſes douleurs paroiſſent pouſſer l'enfant en en-bas, mais elles ne ſont jamais ſuffiſantes pour le faire ſortir. » [*Macbride*, Introduction à la Pratique de Médecine.]

l'*uterus*, lorſque la tête paſſe entre les tubéroſités des *iſchium*, ſituation où elle reſte ſouvent pluſieurs heures, ſoumiſe à l'effort des plus fortes douleurs, ſans qu'il en réſulte néanmoins aucune inflammation. Enfin il ne paroît pas que la fiévre des couches ſoit plus commune ou plus funeſte après les accouchements les plus laborieux, ou lorſque les fauſſes douleurs abdominales ont été très-violentes : car, au contraire, tous les écrivains modernes paroiſſent convenir qu'elle ſurvient également après les accouchements les plus faciles.

Le docteur emploie comme un argument en faveur de ſon hypotheſe, qu'il répond d'une maniere ſatisfaiſante à cette queſtion : « Pourquoi toutes les femmes en couches ont-elles été, & ſeront-elles toujours ſujettes à cette maladie ? --- Parce que les cauſes qui la produiſent ſont communes aux femmes enceintes, dans tous les temps & dans tous les climats. » Mais il me paroît que le plus fort argument qu'on puiſſe employer contre l'hypotheſe en queſtion, conſiſte à dire que le fait directement contraire eſt celui qui a réellement lieu : & ce fait eſt, que la fiévre des couches n'attaque pas les femmes auſſi généralement qu'elle le devroit faire,

en ſuppoſant la réalité des cauſes aſſignées. Ma propre expérience m'a ſuffiſamment convaincu de ce que j'avance. Pour établir le fait avec toute la préciſion poſſible, j'ai écrit à des hommes qui exercent avec la premiere célébrité leur profeſſion dans pluſieurs des principales villes de ces trois royaumes : or il en eſt à qui la maladie dont il s'agit eſt totalement inconnue. Un homme très-célebre, qui a très-ſouvent traité cette fiévre à *Londres*, m'aſſure qu'il ne l'avoit jamais obſervée dans une des provinces éloignées de la mer, où il a pratiqué les accouchements pendant pluſieurs années.

Ayant appris que la fiévre des couches étoit preſqu'auſſi commune & preſqu'auſſi funeſte à *Northampthon* qu'à *Londres*, je fus curieux d'en connoître la cauſe. Or, un homme d'une habileté reconnue, qui réſide dans cette ville, a bien voulu me donner le détail ſuivant. « Lorſque les femmes en couches, me dit-il, ſont confiées au ſeul ſoin des gardes, elles ſont ordinairement tenues dans une chambre bien fermée, bien chaude, & on leur fait donner abondamment du *vin* ou de la *bierre*, avec des ſubſtances aromatiques, ou on leur fait prendre une boiſſon compoſée de *vin*, d'*œufs*, de *ſucre* &

d'*épices* (*a*). Quelquefois même on leur adminiſtre à contre-temps, ſur-tout parmi le bas peuple, toutes ſortes de liqueurs ſpiritueuſes. On les oblige ordinairement à garder le lit quatre ou cinq jours après l'accouchement; mais, lorſqu'on a recours aux médecins & aux chirurgiens, ils font obſerver un régime plus rafraîchiſſant & plus tempéré, & ils permettent aux femmes de ſe lever le troiſieme jour après l'accouchement. »

J'ai reçu depuis peu une lettre du docteur *Young*, profeſſeur des accouchements à *Edimbourg*, & qui non-ſeulement eſt l'accoucheur de la plûpart des femmes de cette ville & des environs, mais qui a encore la direction de la ſalle des femmes en couches, dans l'infirmerie royale qui y eſt établie. En parlant de la fiévre des couches, il dit: « Nous n'avons point cette fiévre, &, à l'exception d'une femme qui eſt morte dans la ſalle des femmes en couches, à ce qui paroît, d'une gangrene ſurvenue après un travail très-laborieux, je n'ai pas perdu, pendant quelque temps, une ſeule malade dans les jours qui ſuivent l'accouchement. »

(*a*) Les Anglois appellent cette boiſſon, *caudle*.

« J'ai fait, dans ce petit nombre d'années, un fort grand changement à la méthode que l'on ſuivoit dans le traitement des femmes en couches, traitement qui étoit entiérement abandonné à la diſcrétion des ſages-femmes & des gardes. Les femmes en couches ſont actuellement tenues preſqu'auſſi fraîchement que ceux à qui l'on inocule la petite-vérole, & certainement elles ſe rétabliſſent beaucoup plus vîte. »

Je ſuis très-agréablement ſurpris d'une partie de cette lettre, en apprenant que les mauvaiſes fiévres de toute eſpece peuvent être prévenues, même dans une ſalle qui contient pluſieurs femmes malades. D'où peut dépendre cet heureux ſuccès, ſi ce n'eſt de la différence du traitement, du régime, de la ventilation, &c ?

Il paroît, par les obſervations du docteur *Price* & par les regiſtres mortuaires, qu'il meurt autant de monde à *Edimbourg* qu'à *Londres*, & beaucoup plus qu'à *Dublin*, *Mancheſter* & *Northampton*; &, quoique cette derniere ville ſoit la plus petite des cinq, & la plus ſaine à d'autres égards, cependant la fiévre des couches, d'après les informations les plus exactes que j'aie pu faire, y eſt preſ-

qu'auſſi funeſte qu'à *Londres*, & beaucoup plus que dans aucune des autres villes que je viens de nommer.

Quelques perſonnes ont obſervé que la fiévre des couches fut plus funeſte à *Londres*, dans l'année 1770, que dans aucune autre. Cependant je ne trouve pas que la même obſervation ſoit invariable, ſoit dans cette ville, ſoit dans les autres. Autant que j'ai pu m'en inſtruire, je vois qu'il meurt plus de malades dans quelques-uns des hôpitaux des femmes en couches, que dans les maiſons des particuliers. On a accouché 622 femmes dans un hôpital public de femmes en couches, depuis ſa premiere ouverture en Avril 1767, & il en eſt mort 16, ce qui fait plus d'1 ſur 39 : l'année 1770 fut particuliérement malheureuſe dans cet hôpital. Dans les regiſtres imprimés d'un autre hôpital de femmes en couches, depuis ſa premiere inſtitution en Novembre 1749, juſqu'au 31 Décembre 1770, on a accouché 9108 femmes, dont 196 ſont mortes dans cet hôpital après l'accouchement, ce qui eſt très à peu près dans cette proportion, 1 à 46 $\frac{1}{2}$: 890 de ce nombre accoucherent dans l'année 1770, & 35 moururent, ce qui eſt plus que dans cette proportion, 1 à 25 $\frac{1}{2}$. Dans

un autre hôpital, on a accouché, depuis le commencement de l'année 1747, jusqu'au temps préſent, 4758 femmes, & 93 ſont mortes, ce qui eſt environ dans cette proportion, 1 à 51. L'année 1771 fut la plus funeſte aux femmes en couches de cet hôpital, car, de 282 qui accoucherent cette année-là, il en mourut 10, ce qui eſt environ dans cette proportion, 1 à 28. J'ai appris que l'année 1770 n'avoit point été malheureuſe pour les femmes en couches dans un autre hôpital, mais que ce fut l'année 1771. Mais cette fatalité générale ne paroît pas s'être fait ſentir à tous les hôpitaux des femmes en couches de *Londres*, car on a accouché 790 femmes dans un d'eux, établi depuis environ ſix ans, & il n'en eſt mort que 6; ſavoir, deux de la fiévre des couches, l'une dans l'année 1770, & l'autre dans l'année 1771; trois, de pertes; & une autre, de conſomption; ce qui n'eſt que dans cette proportion, 1 à 131 $\frac{2}{3}$.

Dans le nouvel hôpital des femmes en couches, ſitué dans la *rue de la Grande-Bretagne*, à *Dublin*, on a accouché 7958 femmes, depuis ſon ouverture, le 8 Décembre 1757, juſqu'au 31 Octobre 1771, & il en eſt mort 109, ce qui eſt dans

cette proportion, 1 à 73. On a accouché dans cet hôpital, en l'année 1768, 633 femmes, & il en eſt mort 17, ce qui eſt à peu près dans cette proportion, 1 à 37. Dans l'année 1770, on en a accouché 616, & il n'en eſt mort que 5, ce qui eſt dans cette autre proportion, 1 à 135. Par conſéquent, quoiqu'il paroiſſe que l'année 1770 ait été très-funeſte aux femmes dans quelques-uns des hôpitaux des femmes en couches de *Londres*, ce fut tout différent dans l'hôpital de *Dublin*, deſtiné aux mêmes malades: dans ce dernier, c'eſt l'année 1768 qui fut la plus funeſte.

On a accouché 3206 femmes dans un autre hôpital de *Dublin*, ſitué dans la *rue Saint-Georges*, depuis le mois de Mars de l'année 1745, juſqu'au premier Octobre 1754, & il en eſt mort 29, ce qui eſt environ dans cette proportion, 1 à 110½.

Il eſt digne de remarque que, dans deux hôpitaux, ſitués l'un & l'autre à une égale diſtance du centre de la même ville, ſavoir *Londres*, fondés environ dans le même temps, gouvernés tous deux par des hommes egalement diſtingués dans leur profeſſion, & où l'on a accouché à peu près le même nombre de femmes; il eſt

digne de remarque, dis-je, que dans l'un le nombre des femmes qui ſont mortes eſt dans cette proportion, 1 à 36, & dans l'autre, dans cette proportion moindre, 1 à 131 $\frac{2}{3}$.

Dans le deſſein de m'inſtruire moi-même, & de faire part enſuite au public de tout ce qui eſt relatif à un point ſi important, j'ai pouſſé plus loin mes recherches ſur la cauſe du grand ſuccès obtenu dans cet hôpital particulier; & un homme qui a mérité une grande réputation par ſes connoiſſances dans cette branche de la médecine, m'a donné le détail ſuivant. « Cet hôpital, me dit-il, eſt ſitué près des champs, & eſt ouvert de leur côté. On ne prend, en quelque façon, aucun ſoin particulier du régime des malades, mais ils ne ſont jamais plus de quatre dans la même chambre, & ils n'y ſont ordinairement que deux. C'eſt au grand air & à la réunion d'un ſi petit nombre de malades dans la même chambre que nous devons attribuer le ſuccès. »

« Dans l'autre hôpital, on met dix-» huit ou vingt malades dans la même » chambre, tandis qu'il ne devroit y en » avoir que huit. »

Peut-être y a-t-il quelques autres particularités relatives à cet hôpital, qui peu-

vent encore extrêmement contribuer au bien des malades qui y ſont admis. Il fut fondé dans la vue d'inſtruire les jeunes étudiants, & l'on y reçoit non-ſeulement les perſonnes non mariées, mais encore les filles les plus débauchées. Il ne faut pas ſuppoſer que l'on laiſſe faire, dans un hôpital de cette eſpece, aucune dépenſe inutile pour la nourriture; & par conſéquent les malades ſont obligées de faire leurs proviſions : ajoutez à cela que ces ſortes de femmes ont du courage, qu'elles n'aiment pas à être long-temps renfermées dans le même endroit, & par conſéquent qu'elles n'y reſtent que tant qu'il ne leur eſt pas poſſible de faire autrement.

J'ai tâché d'établir, par le calcul, la juſte proportion entre les femmes qui ſont mortes dans leurs couches, & celles qui ont été délivrées, dans les différentes villes, ſavoir, *Londres*, *Northampton* & *Mancheſter*; mais il n'eſt pas en mon pouvoir de faire cela avec préciſion, parce qu'on ne peut pas déterminer exactement le nombre de femmes qui ſont accouchées, chaque année, dans chaque ville. Cependant, il eſt poſſible de former quelque conjecture probable, en faiſant le relevé du nombre des baptêmes, &,

par l'examen des regiſtres mortuaires pour ces dernieres années, du nombre des femmes qui ſont mortes en couches, & en comparant l'un avec l'autre. Toutefois, ſi nous cédons quelque choſe, comme il convient en effet, pour les enfants morts-nés, & ceux qui ſont morts pendant les couches de leur mere, nous trouverons que le nombre des femmes accouchées, chaque année, excede de beaucoup celui des baptêmes; & par conſéquent le ſuccès de la pratique générale ſera beaucoup plus grand qu'il n'eſt ici repréſenté.

On n'a tenu que pendant dix-huit ans, à *Mancheſter*, les regiſtres des maladies particulieres. Je les ai diviſés en trois périodes, afin de montrer que le danger qui accompagne les couches eſt diminué, quoique la ville ſoit aujourd'hui plus étendue & plus peuplée; ce qu'on doit principalement attribuer au traitement perfectionné, & au régime plus ſage qu'on fait obſerver aux malades. On doit regretter qu'on n'ait pas tenu ces regiſtres plus long-temps, parce que le temps funeſte, auquel j'ai fait alluſion dans la premiere partie de ce Traité, & où le mauvais ſuccès étoit occaſionné par le mauvais traitement, étoit antérieur à celui pendant

lequel les malheurs qui ont accompagné les couches des femmes ont excédé de beaucoup, comme j'en ſuis sûr d'après mes propres recherches, les calculs ſuivants.

A *Londres*, depuis le commencement de l'année 1737, juſqu'à la fin de l'année 1753, ce qui fait l'eſpace de 17 ans, il y a eu 254252 baptêmes, & il eſt mort en couches 3552 femmes, ce qui eſt dans cette proportion, 1 à 71 $\frac{1}{2}$. Dans les dix-huit dernieres années, il y a eu 281304 baptêmes, & 3905 femmes ſont mortes en couches, ce qui eſt dans cette proportion, 1 à 72.

A *Northampton*, ſur la *paroiſſe de tous les Saints*, depuis le commencement de l'année 1737, juſqu'à la fin de l'année 1753, il y a eu 1535 baptêmes, y compris ceux des enfants des non-conformiſtes, & il eſt mort en couches 20 femmes, ce qui eſt dans cette proportion, 1 à 76 $\frac{3}{4}$. Dans les dix-huit dernieres années, il y a eu 1602 baptêmes, & il eſt mort en couches 20 femmes, ce qui eſt dans cette proportion, 1 à 80.

A *Mancheſter*, depuis le commencement de l'année 1754, juſqu'à la fin de de l'année 1759, il y a eu 4595 baptêmes, ſans y comprendre ceux des en-

fants non-conformiſtes, & il eſt mort en couches 44 femmes, ce qui eſt dans cette proportion, 1 à 104. Depuis cette époque, juſqu'à la fin de l'année 1765, il y a eu 5010 baptêmes, & il eſt mort en couches 40 femmes, ce qui eſt environ dans cette proportion, 1 à 25. Dans les ſix dernieres années, il y a eu 6021 baptêmes, & 47 femmes ſont mortes en couches, ce qui eſt très à peu près dans cette proportion, 1 à 128 ½. Dans l'année 1770, il y a eu 1050 baptêmes, & il eſt mort en couches 8 femmes, ce qui eſt dans cette proportion, 1 à 131. Dans l'année 1771, il y a eu 1169 baptêmes, & il n'eſt mort en couches que 6 femmes, ce qui eſt dans cette proportion, 1 à 194.

Conſidérons que les pauvres compoſent la plus grande partie des habitants dans toutes les villes; que pluſieurs des pauvres n'ont, pour les ſecourir dans leurs accouchements, que des ſages-femmes ignorantes, ou même que quelques-unes ne ſont ſecourues par perſonne; qu'il y en a fort peu qui ſoient ſoignées réguliérement, ou même de temps en temps, par quelque garde; que la plûpart ſont par conſéquent obligées, deſtituées de tout ſecours, ou même privées

des choſes néceſſaires à la vie, & peut-être encore affligées de maladies dangereuſes, de ſe ſuffire à elles-mêmes. Mais, ſi l'on trouve que les ſuites des couches de ces pauvres femmes, malgré tous les déſavantages qui les environnent, ſont plus heureuſes que celles des femmes à qui la fortune permet de recevoir dans leurs maiſons tous les ſecours néceſſaires, ou mêmes qu'elles ſont moins funeſtes que dans quelques-uns des hôpitaux deſtinés aux femmes en couches, nous avons raiſon d'accuſer la mauvaiſe conduite dans l'un ou dans l'autre cas.

L'on croit peut-être que je dois faire quelqu'apologie pour ces calculs & ces comparaiſons, particuliérement pour ceux qui concernent les hôpitaux, & que je n'ai préſentés que dans la vue de perfectionner une branche de la médecine. J'ai la plus haute opinion des hôpitaux & des infirmeries, ſur-tout de ceux qui ſont maintenus par des ſouſcriptions volontaires. Je les regarde comme la plus noble des charités, la moins ſujette aux abus, &, ſi quelques-uns n'obtiennent pas le même ſuccès que d'autres, il ne faut que montrer d'où vient le mal, & je ſuis sûr qu'on y remédiera.

On veut prouver, par la viſcoſité du

ſang dans la fiévre des couches, qu'elle eſt une maladie inflammatoire ; mais quelquefois le ſang tiré des veines de tels malades ne ſe coagule pas, étant expoſé à l'air, comme dans le cas dont fait mention M. *Hewſon* (*a*). Le ſang fut tiré trois jours avant la mort de la malade qui fait le ſujet de ſon obſervation, & M. *Hewſon* a bien voulu m'apprendre lui-même que cette malade fût jugée avoir une véritable fiévre des couches, comme il fut évident tant par les ſymptômes que par la diſſection : il eſt poſſible que le ſang offre plus ſouvent les mêmes phénomenes, lorſqu'on ſaigne tard les femmes attaquées de cette maladie. La plûpart des femmes enceintes ont le ſang viſqueux, ſans qu'il y ait aucuns ſymptômes d'inflammation.

J. Pringle, le docteur *Huxham*, & d'autres, ont obſervé que le ſang tiré des veines a des caracteres très-différents dans les fiévres putrides. Quelquefois, ſur tout dans le commencement de la maladie, il eſt couvert d'une croûte inflammatoire, & il ſe convertit très-promptement en une matiere ſanieuſe & diſſoute, enſorte qu'on n'en peut tirer aucune indication certaine.

(*a*) Recherches expérimentales.

A l'égard de la saignée dans la fièvre des couches, je ne vois pas, après les recherches les plus exactes, que les femmes qui ont été saignées le plus aient obtenu un succès plus favorable, soit dans les hôpitaux, soit dans les maisons particulieres. Le docteur *Hulme* dit : » La saignée ne doit être regardée que comme un secours secondaire, quoiqu'on doive toujours la mettre en usage dans le premier temps. » Jusqu'ici il a certainement raison, s'il est permis de conseiller quelquefois la saignée, mais je dois avouer que je forme de grands doutes, même sur cet article. Les *émétiques*, les *cathartiques*, les *lavements* sont à coup sûr bons pour nettoyer les premieres voies, aussi bien que tous les médicaments & le régime, qui corrigeront la putridité des matieres amassées dans les intestins. Mais la situation verticale & l'admission de l'air libre sont toujours avantageuses & absolument nécessaires, tant pour prévenir que pour guérir la maladie.

Je fais ordinairement mettre mes malades sur leur séant, quelques heures après l'accouchement : quelques-unes des femmes que j'accouche sortent de leur lit le premier jour, ou le second, mais aucune ne passe le troisieme jour sans se lever ;

&, de crainte qu'on ne s'imagine que cette ſituation verticale du corps, ſi prompte, ne donne naiſſance à quelqu'accident, je crois néceſſaire de déclarer qu'aucunes de celles que j'ai accouchées n'ont eu ni chûte de vagin, ni aucun autre mal que je puiſſe, ſur la plus légere raiſon, attribuer à un tel traitement.

L'on pourra, je crois, répondre d'une maniere plus raiſonnable & plus conſéquente d'après les idées que j'ai eſſayé de donner, que d'après celles des autres, à pluſieurs difficultés relatives à la fiévre des femmes en couches. Pourquoi cette fiévre eſt-elle plus commune & plus funeſte dans quelques ſaiſons que dans d'autres, quoiqu'on traite les femmes en couches de la même maniere? Cela doit procéder de la différente diſpoſition de l'air, qui favoriſe plus ou moins les maladies putrides.

Pourquoi, de pluſieurs femmes qui ſont dans la même chambre d'un hôpital, & qui ſemblent ſe trouver dans les mêmes circonſtances, quelques-unes ſont-elles attaquées de cette fiévre qui les fait périr, tandis que d'autres échappent entiérement à ſa fureur? Le cas eſt abſolument le même que celui que nous

voyons tous les jours dans les maladies les plus contagieuſes, lequel nous apprend que toutes les perſonnes ne ſont pas également ſujettes à la même maladie, & que les mêmes perſonnes les contractent dans différents temps & dans différentes ſaiſons.

Pourquoi l'air corrompu des hôpitaux deſtinés aux femmes en couches ne les affecte-t-il pas avant l'accouchement auſſi-bien qu'après ? Cela paroît preſque reſſembler à ce qui arrive dans les hôpitaux mal aérés, où les malades qui ont des abcès conſidérables, des tumeurs aux articulations, & autres maux ſemblables, ſont ſouvent exempts de toute eſpece de fiévre, juſqu'à ce que ces abcès ſoient ouverts, ou qu'on ait amputé leurs membres, mais ſont alors très-promptement attaqués de fiévres putrides qui les font périr en peu de temps. L'une & l'autre circonſtance ſont probablement dues à la même cauſe immédiate, ſavoir, à l'intromiſſion de l'air corrompu dans les matieres évacuées, qui ſont déjà putrides, ou qui le deviennent bientôt par l'accès de l'air ; auquel cas la matiere putride eſt promptement abſorbée par les vaiſſeaux lymphatiques qui ſont actuellement ouverts pour la recevoir. Je ſais que les chi-

rurgiens ont observé, dans un hôpital de *Londres* où il y a une très-grande quantité de malades, que tous ceux qui avoient de larges abcès aux lombes, étoient attaqués de fiévres putrides aussi-tôt après y avoir fait une ouverture considérable, & mouroient en peu de jours, quoiqu'ils se portassent assez bien avant qu'on ouvrît leur abcès. Les mauvais succès firent tenter aux chirurgiens de laisser sortir la matiere, par degrés, par le moyen d'un petit *trocar*, & d'introduire, quelques jours après, un *séton;* mais l'événement fut encore le même, avec cette seule différence, que les malades qui furent traités de cette derniere maniere ne furent point attaqués si subitement, & vécurent un peu plus long-temps; mais, aussi-tôt que l'air corrompu eut un libre accès, la même fiévre putride survint, & se termina aussi malheureusement.

Différents degrés de putridité affectent les personnes dans différents états. Les femmes en couches sont léſées par une petite quantité d'air corrompu, plutôt peut-être que quelques autres malades: un second degré affectera ceux qui ont des blessures ou des ulceres internes ou externes: un troisieme degré donnera une fiévre putride aux personnes qui sont

en parfaite ſanté, comme il arrive ſouvent dans les priſons, les hôpitaux & les galetas : enfin il y a un degré encore plus fort, qui deviendra funeſte, dans l'eſpace de quelques heures, aux conſtitutions les plus fortes, comme il eſt arrivé à nos malheureux compatriotes de *Calcutta*. D'où nous pouvons décider pourquoi la fiévre des couches eſt toujours accompagnée de douleur & de ſenſibilité dans la région hypogaſtrique ou iliaque, & ſouvent à la ſymphiſe du *pubis*. C'eſt que ces parties ſont les plus voiſines de la matrice & des inteſtins, & ſont par conſéquent plus expoſées à abſorber la matiere putride. Pourquoi la partie inférieure de l'*omentum* eſt-elle ordinairement gangrenée ? Parce qu'elle touche à la matrice & aux inteſtins, & qu'elle acquiert bientôt, à cauſe de ſa nature adipeuſe, un état gangreneux.

Après tout, je ſuis diſpoſé à conclure que les phénomenes qu'on a toujours obſervés, par le moyen de la diſſection, dans quelques-uns des viſceres de ceux qui ſont morts de cette fiévre ; que ces phénomenes, dis-je, ſavoir, l'inflammation & la gangrene, doivent plutôt être conſidérés comme l'effet, que comme la cauſe. La cauſe immédiate eſt l'abſorbtion

d'une matiere âcre & putride, qui vient des inteſtins & de la matrice. Les cauſes prédiſpoſantes ſont l'amas des excréments dans les inteſtins; la poſition horizontale, qui force les lochies à ſéjourner; & le défaut d'air libre, lorſque les femmes ſont tenues dans une chambre trop exactement fermée: quand ces circonſtances ont lieu, cette fiévre attaque les riches comme les pauvres. Par conſéquent, il eſt très à deſirer que les accoucheurs gouvernent bien les femmes, ſoit dans les hôpitaux, ſoit dans les maiſons des particuliers; & que les malades n'accordent point à leurs gardes une confiance trop aveugle, lorſqu'elles tiennent une conduite contraire aux avis de ceux dont les connoiſſances ſont certainement ſupérieures, & qui d'ailleurs, par leur profeſſion, doivent ſeuls diriger le traitement (*a*).

(*a*) J'avois fini ce *Poſt-Scriptum*, lorſque j'ai reçu deux écrits qui contiennent quelques inſtructions importantes, dont je me crois obligé de faire au moins un court extrait, pour l'avantage de mes lecteurs.

Le premier eſt une copie manuſcrite des excellentes leçons du docteur *Hunter*, ſur la matrice dans l'état de groſſeſſe. J'aurois été charmé de les inférer dans le corps de mon Ouvrage,

pour appuyer sur une autorité aussi respectable les idées que j'ai exposées touchant le pouvoir qu'a la nature de terminer la plûpart des accouchements sans le secours de l'art, & touchant la nécessité de suivre exactement ses opérations, pour pouvoir établir les regles de pratique les plus sûres & les plus faciles. Quoi qu'il en soit, le docteur *Hunter* fait à ses éleves un récit effrayant de la fiévre des femmes en couches. Il leur apprend qu'il a malheureusement vu très-souvent cette fiévre dans l'hôpital, particuliérement dans une certaine année où elle y fut si funeste, qu'on délibéra si l'on ne le fermeroit pas; que, de trente-deux personnes attaquées de cette fiévre dans l'espace de deux mois, on n'en réchappa qu'une seule; qu'on essaya différents traitements; que quelques-unes furent saignées dès le commencement de la maladie, quelques autres traitées avec les médicaments rafraîchissants, d'autres avec les échauffants & les cordiaux, mais que tous les moyens furent employés sans succès; qu'on ne fut pas plus heureux dans les maisons des particuliers; & qu'enfin, sur quatre personnes attaquées de cette maladie, il en mourut trois.

L'autre écrit que j'ai reçu consistoit en une lettre que m'a fait la grace de m'écrire le docteur *Young*, professeur à *Edimbourg*. Elle a rapport à la chambre des femmes en couches de l'hôpital de cette ville, &, en le comparant avec le détail qui a été fait ci-dessus sur les succès qu'on y obtient, elle servira à confirmer la bonté des instructions que j'ai données touchant la construction & la conduite des hôpitaux semblables.

Les femmes en couches, à l'hôpital d'*Edim-*

bourg, ſont placées dans une chambre vaſte, qui renferme dix lits. Il n'y a qu'une cheminée, placée à une extrémité, & la porte, qui eſt preſque toujours ouverte, & qui donne ſur l'eſcalier où il y a une ventilation continuelle, a ſa place à l'autre extrémité. Comme la chambre eſt ſujette à la fumée, on ouvre ſouvent une fenêtre qui eſt près de la porte. Il y a, en tout, dix croiſées, & la hauteur du plafond eſt de quatorze pieds. Toutes les femmes ont chacune leur lit, & il y a quelque diſtance de l'un à l'autre. Elles ſe levent ordinairement le troiſieme ou le quatrieme jour, & on les renvoie quinze jours environ après leur accouchement. Elles ſortent quelquefois plutôt, lorſqu'elles ont une famille qui requiert leur préſence & leurs ſoins.

Les circonſtances ſuivantes méritent encore quelqu'attention. Premiérement, on ne reçoit aucune femme depuis le milieu de *Juillet*, juſqu'au douze de *Novembre*; or, par ce moyen, la chambre eſt, chaque année, ſuffiſamment purifiée. Secondement, on n'admet que les femmes qui conſentent à ſe laiſſer accoucher par les étudiants: par conſéquent, les raiſons dont il a été fait mention ci-deſſus, & que nous avons préſumé contribuer au ſuccès de l'hôpital particulier de *Londres*, peuvent bien favoriſer celui dont on jouit dans l'hôpital d'*Edimbourg*.

FIN.